Mars-Avril 1914 — Tome CVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingt-cinquième Année



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIV

N° 401 — Tome CVIII 1er Mars 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, FERNAND CAUSSY, MARCEL COULON,
FLORIAN-MARIE DELHORBE, RENÉ DESCHARMES, GEORGES EEKHOUD,
ALBERT ERLANDE, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
JEAN MARNOLD, JEAN NOREL, FRANÇOIS PORCHÉ, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, LOUIS THOMAS, A. VAN GENNEP,
GILBERT DE VOISINS, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

No 401. — 1er MARS 1914

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

H.-G. WELLS

Pays des Aveugles. Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. in-18 .... 3 50

ARTHUR RANSOME

car Wilde. Traduit de l'anglais par G. de Lautrec et Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 3 50

GEORGES BRANDÈS

ais choisis. *Renan. Taine. Nietzsche. Heine. Kielland. Ibsen.* Traduit avec l'autorisation de l'auteur par S. Garling. une préface de Henri Albert. Vol. in-18 .... 3 50

DIDEROT

; plus belles pages de Diderot. *(Pensées philoso-ues. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le fataliste. Salons. Pensées ragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot, Biblio-hie.)* Notice de Jacques Morland. Avec un portrait. Vol. in-18 .... 3 50

HENRI MALO

; Corsaires dunkerquois et Jean 3art. *II : 1662 à 1702.* Vol. in-18 .... 3 50

CHRISTIAN BECK

Trésor du Tourisme : Rome et l'Italie Méridionale vue par les grands vains et les voyageurs célèbres. *Rome. Naples. Sicile. Sardaigne. Malte.* 1 vol. (17,8 × 11,4) 3 50

MAURICE HEWLETT

plein air, roman. Traduit de l'anglais par Mme G.-A. Rabache. Vol. in-18 .... 3 50

ALBERT SAMAIN

uvres de Albert Samain, III. *(Contes. Polyphème. Poèmes hevés.)* Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135) tiré sur beau papier .... 7 »

FRANCIS JAMMES

iilles dans le vent (Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée.). Vol. in-18 .... 3 50

LAFCADIO HEARN

Japon, traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18 .... 3 50

THOMAS CARLYLE

vier Cromwell, Sa Correspondance, Ses Discours. Trad. de l'anglais par Edmond Barthé-, III : *Guerre d'Écosse* (suite), *Le Petit Parlement, Le Premier Parlement du ectorat, Les Majors-Généraux.* Vol. in-18 .... 3 50

PÉGUY

ET LES CAHIERS DE LA QUINZAINE

—

La fondation des *Cahiers de la Quinzaine* remonte au nois de février de l'année 1900. Et je ne crois rien exagérer en disant que *les Cahiers*, qui, depuis cette époque, n'ont cessé le paraître régulièrement, constituent aujourd'hui un ensemble nappréciable de documents sur les questions politiques, norales ou esthétiques, dont se sont préoccupés les meilleurs esprits de ce temps et, en particulier, ceux de cette généraion qui est arrivée à l'âge d'homme au commencement de ce iècle.

Il ne s'agit point là, à proprement parler, d'une œuvre colective, subordonnée aux intérêts d'une cause, et où tous les ollaborateurs obéiraient aux injonctions d'un programme ommun, au mot d'ordre d'un parti.

Il n'y a pas de parti des *Cahiers*, à moins qu'il ne suffise l'être honnête pour faire bande à part.

Ce fut, au contraire, dès le début, une des originalités de ette fondation, que chaque cahier ne fut pas une revue, mais me publication indépendante, appartenant en propre à son uteur. Récemment encore Péguy écrivait :

> C'est une règle absolue depuis le commencement de ces cahiers, 'est notre principe même et notre fondamental statut et, je pense, e meilleur de notre raison d'être, que l'auteur est libre dans son ahier et que je ne suis là que pour assurer le gouvernement temporel e cette liberté.

Aussi les œuvres les plus différentes, parfois même les plus contrastées, sont-elles sorties de ce groupement, et il en est, parmi elles, qui, depuis, ont fait dans le monde un assez beau chemin. Il me suffira de citer, pour mémoire, les noms de quelques auteurs : Romain Rolland, Daniel Halévy, les frères Tharaud, Suarès, Benda, Schlumberger, André Spire, etc.

Les Cahiers cependant ne sont pas une simple maison d'édition, qui n'a d'autre particularité que d'éditer un volume périodiquement.

Entre tous ces collaborateurs ou — pour mieux dire — ces auteurs, d'origine, de culture, d'aspirations si diverses, i existait, il existe encore un lien intime qui les rattache tou entre eux, et eux tous au fondateur de l'œuvre.

Ce lien, c'est une probité intellectuelle absolue.

Les Cahiers sont nés, au lendemain de l'affaire Dreyfus du besoin impérieux de faire triompher, dans tous les ordre de la pensée, cette vérité même pour laquelle précisément l'o venait de combattre dans l'ordre de la justice et du droit.

Dire ce qui est, et rien de plus ; dire ce qu'on sait, et rien d plus — Poursuivre le mensonge sous toutes ses formes : mensong politique et mensonge littéraire, faux esthétisme et démagogi — Ne se laisser arrêter dans cette chasse par aucune considé ration de carrière, par aucun égard envers les personnes, pa aucun préjugé de ce respect qui est une connivence et un complicité — Faire bien son métier, transporter dans le trava intellectuel le goût du bel ouvrage, l'honnêteté, le scrupule de anciens ouvriers manuels — Reprendre tout à pied d'œuvre s'il le fallait, refaire, chacun de son côté, et cependant tou ensemble, ses années d'apprentissage ; les uns adressant d Finlande ou de Kichinev, non pas des reportages sensation nels, mais des informations exactes, authentiques, les autre appliquant aux problèmes du jour les mêmes méthodes d bonne foi ; les romanciers enfin, et les poètes, s'efforçant ve un art désintéressé, vers une forme plus dépouillée qui épous de plus près la vie, vers la vérité encore et toujours.

Telles sont, me semble-t-il, les volontés qui nous réunissaie autour de Péguy, je ne dirai pas comme autour d'un chef (ca il n'exigeait d'aucun de nous qu'il abdiquât entre ses mains mais comme autour d'un grand frère. Nous saluions alors

ui — et aujourd'hui encore je salue ici publiquement en lui — notre aîné, le plus fort, le meilleur d'entre nous, le plus profondément marqué par le destin. Nous étions vis-à-vis de ui comme des recrues vis-à-vis du soldat qui a déjà vu le eu, obéissant ainsi, non à la hiérarchie extérieure du galon, nais à une hiérarchie spirituelle plus haute.

« Toute cette pureté première de la fondation des *Cahiers* », Péguy nous la dira peut-être un jour dans ses « Confessions ». l dira ces réunions du jeudi dans l'étroit rez-de-chaussée le la rue de la Sorbonne. Que de fierté secrète dans la pauvreté de ce logis où il n'y avait pas plus de deux chaises ! Quel nagnifique orgueil sous ces apparences d'humilité ! Combien l'amitiés se sont nouées là, pour la vie, dans l'obscure clarté qui tombait de la lampe de M. Bourgeois (l'administrateur des *Cahiers*) ! Mais, hélas ! combien de trahisons aussi se prépaaient déjà sournoisement dans cette pénombre !

Nul n'a été plus aimé que Péguy, nul n'a été plus haï.

Il y a douze ans (1), quand parut le premier cahier de la première érie, le Parti intellectuel se récria. Ils riaient entre eux, ils plaisanaient, ils gouaillaient. Ils ont toujours été le parti de la dérision... ls disaient : « On a vu paraître le premier, on ne verra jamais paaître le deuxième. » Ils mentaient.

Ces ennemis des *Cahiers*, et avec eux les faux amis, qui sont ent fois pires, cent fois plus dangereux (puisqu'ils opèrent loisir, et en sécurité, sous le couvert de notre confiance), Péguy inlassablement, mais non sans tristesse, s'est employé les réduire ou à les démasquer :

Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de bas à relever toutes es bassesses et la haine et l'envie et l'ordure et la honte... Ce n'est as sans un serrement de cœur, sans une angoisse, sans un discrélit et une déconsidération de soi, sans un sentiment d'un avilissenent à ses propres yeux qu'on engage la conversation avec ces gens. Iais quand quelques mauvais garnements viennent publiquement aire des incongruités, il faut bien faire avancer quelques pertuisaiers... Je ferai tous les métiers, tant qu'il en faudra. Si on salit rue, je me ferai balayeur de la rue, afin que les pieds purs, afin ue les pieds propres ne se salissent point...

Et voilà donc une des faces, et non des moins attachantes,

(1) Péguy écrivait cela en 1911.

de Péguy : le Péguy polémiste. La polémique de Péguy es une prise-à-partie directe de l'homme : derrière le rideau de idées abstraites, c'est l'homme même qu'il vise et qu'il atteint Car il faut bien faire des personnalités, comme on dit, pou aller au fond des choses, jusqu'aux ressorts secrets des atti tudes et des opinions. Dès l'abord il désarçonne l'adversair par un ton de familiarité épique : « A nous deux, camarade! » Et de temps en temps il lui appuie sur la figure des plaisan teries d'un comique... très appuyé en effet, aussi éloigné qu possible de l'esprit des salons, et qui tient à la fois du comi que populaire (1), prime-sautier et bon enfant et de la brimad d'écolier, de l'espièglerie érudite, travaillée, un peu lourde du clerc.

Si, comme je le crois, c'est dans la façon de rire qu'une âm surtout se révèle, l'âme de ce lutteur est au fond sans malice Qui ne sent que lorsque l'invective prend le ton de l'épopée c'est qu'elle s'est élevée au-dessus de la basse méchanceté?

La polémique pour Péguy est une forme du lyrisme. Bran dir le fouet de la satire, cela suppose une manière de bonté et sinon de la naïveté d'esprit, du moins une naïveté du cœur incurable. « Qui aime bien châtie bien », dit le proverbe. E Péguy lui-même :

Je ne suis aucunement haineux. Je suis peut-être haïssant, c'es tout autre chose, c'est un tout autre péché. Haïssant ne ressembl pas plus à haineux qu'orgueil et que colère ne ressemblent à envie ne ressemblent à fatuité et à vanité. Dans le péché aussi il y a de races.

Péguy, en effet, a toujours été le grand ferré qui batail à visage découvert. Bien plus, on dirait que ce vrai chrétie éprouve au milieu du combat comme un retour de tendress à l'égard de ses ennemis. Il les plaint, il se plaint lui-même C'est grand'pitié d'avoir à se défendre contre son prochain Rien cependant de « geignard », dans cette plainte, rien no plus qui arrête le bras. Si la voix devient sourde et se voil de larmes, ce sont grosses larmes irritées. Mais on a souven l'impression qu'il suffirait que l'adversaire dît un mot, eût u certain regard, pour qu'on s'entendît, pour qu'on s'embras

(1) Par *populaire* j'entends non *qui court les rues*, mais née et nourrie d peuple, comme les meilleures chansons, et comme les grammairiens disent d certains mots, les seuls beaux, qu'ils sont de formation populaire.

t. Et quand, enfin, il a porté quelque furieux coup qui confit l'imprudent, Péguy alors le considère et, rattachant sa ceinture sa terrible masse d'armes : « Va, dit-il, je ne t'en ux point. »

Ces réflexions et les quelques phrases de Péguy que j'ai tées dessinent déjà une première esquisse de sa personnalité, ı, tout au moins de son enveloppe première, un peu bour- e et rude. Oui, il y a, chez cet homme du vieux grognard, ı, plutôt, du saint Nicolas, qui, d'une main fouaille les mau- is garçons, de l'autre distribue aux enfants sages les belles ages d'une poésie à la fois populaire et sacrée. Mais je isse à Péguy le soin d'achever lui-même le portrait :

Ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde urgeois leur petit-fils indigne, les ancêtres au pied pertinent, les mmes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la gne, fins comme les sarments et qui, comme les sarments, sont tournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de ge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui la- ient la lessive à la rivière... J'ai beau faire, j'ai eu beau me fendre, tout concourt à faire de moi un paysan, non point du anube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de vallée de la Loire, un vigneron des côtes et des sables de Loire... n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des luptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il e faut, c'est une chaise ou un bon tabouret... Je serai un vieux ssé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors... serai un vieux rompu, un vieux tordu, un vieux moulu, un eux tortu, toutes les rimes (populaires) en u (1), sauf deux (ou trois) nt l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu...

Et Péguy reprend, quelques lignes plus loin, avec ce goût ı'il a de vider tout l'arsenal des expressions synonymiques :

Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera ıe écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pésan*.

Un paysan, en vérité. Et n'est-ce pas parce qu'il est un vrai ıysan que Péguy a si bien exprimé, qu'il a réellement revécu ıéroïsme villageois, campagnard, terrien des soldats, des mples soldats de la Révolution ?

On nous dit toujours l'armée de la Moselle en sabots ; tout de

(1) Ce passage est typique pour l'étude de la germination du vers dans la prose Péguy, et doit être rapproché de ce qui est dit plus loin à ce sujet.

même il faut s'entendre : rien n'est aussi bon qu'une bonne pai
de sabots pour les longues marches, pour les marches très poussée
très soutenues, très patientes, aussitôt surtout que l'on avait affai
aux terres molles... Rien ne valait deux bons sabots de bouleau o
de hêtre à se mettre dedans les pieds, avec de la bonne paille bie
sèche.... Donc tous ces gars-là n'étaient pas aussi malheureu
qu'on nous les fait... Et quand leurs sabots les embêtaient, ils fa
saient, les bons gars, comme on a toujours fait dans tous les pays d
monde où l'on a su marcher proprement : ils mettaient leurs deu
sabots sur leur épaule, attachés avec une ficelle par les deux trou
comme chez le marchand, et ils s'en allaient nu-pieds ; *je le sai
je me rappelle très bien.*

Soit dit en passant ce rythme de la marche m'est appar
souvent comme le rythme intérieur de la prose même d
Péguy. Et c'est pourquoi elle donne quelquefois au lecteu
mal préparé l'impression du piétinement. Erreur grossière
Péguy ne piétine jamais sur place, mais il est vrai qu'il n'a
vance que d'un pas à la fois, sans se presser, en bon bri
quard d'infanterie. Dure est la route et lointaine l'étape,
il faut aussi surveiller la droite et surveiller la gauche, le fu
sil sous le bras, parce qu'il y a des buissons pleins d'embûche
et que déjà le soir descend...

De souche paysanne, Péguy a été l'enfant du peuple bie
doué, qui se fait remarquer à l'école primaire, et de qui l'ins
tituteur dit un jour : « Il faut qu'il fasse ses classes. »

Boursier au lycée, j'imagine qu'il a suivi les cours de l'en
seignement secondaire (ce vieil enseignement secondaire q
lui tient tant au cœur), comme on fait ses débuts dans l
monde, le monde de la culture classique où un jeune garço
tout ébloui vit en familiarité avec les anciens dieux.

Devenu plus tard normalien, Péguy est resté universitai
de cœur — et d'esprit : qu'on se rappelle ce que je disa
tout à l'heure du caractère de ses boutades. Lui-même se pla
encore à rêver à ce qu'il serait devenu, si les hasards de
vie ou la poussée de son génie ne l'avaient engagé dans u
autre voie, plus glorieuse et plus amère :

> J'exercerais ce métier d'enseigner, un des plus beaux, le plus bea
> peut-être qu'il y ait, que j'aime passionnément.

Ah ! que Péguy se tranquillise ! Ne nous enseigne-t-il p

us les jours ? N'a-t-il pas seulement donné une carrière
us vaste à sa vocation de maître d'école? Et n'a-t-il pas aussi,
rfois, du magister le maniement de la férule ? Semblable
cela à un autre grand chrétien : Tolstoï.

Et je me garderai bien d'oublier le Péguy typographe, sou-
eux d'éditions pures, auquel Edouard Pelletan, qui s'y en-
ndait, ne marchandait pas son estime.

§

Ce fut une surprise dans le public lorsque parut, il y a
latre ans, *le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. La
upart s'étonnaient, quelques-uns s'indignaient de ce retour
Péguy à la foi catholique. A quel point l'esprit de Péguy
toujours été religieux par essence, il serait facile de le dé-
ontrer, textes en mains. Mais il y aurait inconvenance ma-
ire à essayer froidement d'analyser les motifs profonds d'une
ne. Pour ma part je répugne à cette besogne. Et je me con-
nterai de trouver fort drôle l'indignation çà et là soulevée
r cette prétendue *conversion*. Eh! quoi, nos bons cama-
des se targuaient-ils d'interdire à Péguy personnellement
xercice de cette liberté qu'il n'a lui-même cessé d'accorder
ses collaborateurs ? Tant est vivace l'intolérance, chez ceux-
surtout qui font profession de libre-pensée !

Péguy, cependant, s'est expliqué bien des fois sur son
uble rôle d'auteur et de gérant des *Cahiers* :

Comme collaborateur des cahiers, pour mes œuvres et pour mes
icles, je revendique cette entière liberté spirituelle et temporelle
e j'assure à tous nos collaborateurs. Mais comme gérant des
hiers, je ne veux point entraîner les cahiers dans mes querelles
opres... ni dans cet approfondissement de mon être religieux au-
el il est évident que je procède depuis plusieurs années avec une
érité croissante.

Peut-on parler plus clairement ? Non, *les Cahiers* n'ont
int changé : ils demeurent un terrain d'entente pour tous
hommes de bonne volonté. Mais Péguy non plus n'a pas
angé. Et nous le savions bien, nous qui avions lu depuis
ngtemps sa première *Jeanne d'Arc*, écrite en 1897, à une
oque où *les Cahiers* n'existaient même pas.

Ce n'est pourtant pas tout. Ce Péguy scandaleux réservait
x hommes graves d'autres raisons de s'ébahir. Voici que,

tout à coup, sans nous en demander la permission, dérangean
l'habitude qu'on avait de le classer parmi les prosateurs,
perdait la tête, il écrivait en vers ! Le cas, il faut l'avouer, es
unique dans notre littérature. C'est de l'anomalie, de la pe
version. Tout le monde sait que, lorsqu'un auteur fait de
vers, c'est pour commencer, comme entrée de jeu, histoire d
jeter sa gourme ; et dès qu'on prend un peu d'âge, dès qu'o
s'avise enfin qu'il se pourrait bien qu'on eût quelque chose
dire, on écrit en prose, on se range.

Il me semble même, si j'ai bonne mémoire, que nos profes
seurs nous disaient autrefois qu'il n'était pas mauvais pour u
écrivain d'avoir débuté par la poésie, que la discipline du ve
offrait l'avantage de soumettre la langue à une gymnastiqu
fortifiante. Ils disaient encore qu'on se forgeait par ce moye
un instrument pour plus tard... La poésie, forge de la pros
ou exercice d'assouplissement, en vue d'acquérir une pros
musclée, cela fait rêver. La vérité, c'est le contraire. Rien n
fait courir de plus grands risques à un jeune écrivain que l'em
ploi inconsidéré du vers. Rien ne peut davantage lui fai
contracter l'habitude de l'impropriété, du remplissage, qu'u
obéissance mécanique à des règles tout extérieures, quand
pensée et l'émotion sont absentes. Rien n'est plus facile, pl
lâchement facile que de faire de mauvais vers. Et l'on par
encore de difficulté vaincue ! Mais les difficultés prosodique
n'importe quel prestidigitateur de foire les mettra dans s
poche, et, à défaut d'adresse, il suffit, pour en venir à bou
d'une sottise appliquée. Les exigences de la versification pr
sentent encore ce danger qu'elles font croire que, lorsqu'on
a satisfait, le but est atteint. Or, à l'égard de la prosodie la pl
orthodoxe, un mauvais vers est l'égal d'un bon : les raisons po
lesquelles l'un diffère de l'autre sont en dehors d'elle et so
vent confinent au mystère.

Bien plus, le cadre tout fait du vers, loin d'être un empêch
ment à qui n'a rien à dire, sollicite l'impudent à le rempl
de n'importe quoi. C'est comme une pompe à vent, comme
tuyau d'une machine à nettoyer par le vide, aspirant avec l'a
toutes les poussières, toutes les saletés.

Péguy a donc commencé par la prose : quinze ans de pros
cela crée, du moins en sa faveur (pour ceux qui ne le conna
traient pas), une présomption de probité. Et, commençant par

ose, il a abouti au vers traditionnel par l'intermédiaire du vers
re (1). Mais, qu'il écrive en prose, en vers libre, ou en vers
ndés, sa langue reste du même tissu. Le vocabulaire d'abord
varie point. Il n'est pas venu à l'esprit de Péguy que les
ots dont il usait en prose, qui y avaient leur plein sens et
ir beauté, fussent trop peu nobles, trop « prosaïques » pour
re admis dans un vers. Voilà, Dieu merci, les mots les plus
nples, ceux qui mentent le moins, transportés par un libre
nie dans le champ du sublime.

La forte construction de la phrase non plus n'a pas fléchi.
syntaxe poétique est à l'ordinaire moins échafaudée que celle
la prose : elle affectionne la simple juxtaposition de propo-
ions isolées ou coordonnées, chez les modernes du moins.
s vers de Péguy, au contraire, tout comme sa prose, abon-
nt en subordonnées, et les conjonctions et les relatifs jouent
ns les deux modes de la même façon. Il y a quelque analo-
gie entre cette syntaxe poétique, voisine de la prose, et la
ntaxe d'un d'Aubigné, par exemple, proche du latin. Et c'est
en la poésie d'une tête française, et française des bords de
ire, qui raisonne avec son cœur, et, quand il pousse des cris,
ut savoir pourquoi. De cette prose, dont on a pu déjà cons-
er les puissances rythmiques, Péguy a d'abord dissocié les
ments, isolant sur une ligne chaque membre de la phrase,
ttant à nu ses articulations, ou, par le même procédé typo-
aphique, faisant un sort particulier à certains mots : et ce
son vers libre. Mais ce vers libre n'est pas que de la prose
ite différemment. Chaque groupe ainsi détaché ayant une
eur propre, une unité, une personnalité, allait fatalement
éir à la nécessité de se resserrer pour ne pas excéder la du-
d'une expiration. Ce vers libre tendait vers l'alexandrin
nme vers une limite. Pour y aboutir il ne restait plus qu'à
liser ces éléments et à les séparer entre eux par la rime :
qui fut fait. Au lieu d'accepter l'alexandrin comme un moule
t fait où couler sa pensée, Péguy l'avait rejoint, recréé ;
st sa pensée elle-même qui, par une série de dilatations et
contractions successives, avait retrouvé par le dedans et,

) Dans un numéro spécial, consacré récemment par la revue *les Lettres* aux
iers de la Quinzaine et à l'œuvre de leur directeur, M. René Johannet a fort
ement marqué le rôle joué par la *répétition* dans le style de Péguy et, en par-
ier, dans le passage de la prose au vers.

pour ainsi dire, en allant du centre à la périphérie, le conto
du vieux moule (1).

Le poète est allé plus loin : non content d'avoir assujetti
phrase aux lois les plus rigides de la prosodie classique, il
voulu, poussant jusqu'au bout la rigueur, imposer à son ins
ration elle-même le gabarit le plus fixe, le plus strict, le pl
bref : celui du sonnet. En voici un sur sainte Geneviève, p
tronne et gardienne de Paris, qui m'apparaît comme l'abo
tissement le plus achevé de cette lente floraison :

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand la nuit viendra qui fermera le jour,
C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui, ramassant Paris et tout son alentour,

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

§

Le catholicisme de Péguy est une religion qui retourne po
y puiser de nouvelles forces à sa source première. Rien
moins clérical, au sens étroit, irritant du mot, rien qui
moins l'odeur de sacristie. Cette énergie expressive qu'il a
mire dans la Vulgate, et comme il dit, « cette autorité grav
cette vigueur juteuse, cette plénitude juste, ce froment et ce
grappe », ce sont les propres caractères de sa foi et de sa po
sie, toutes les deux ne faisant qu'une seule chose « dure
tendre » en effet :

Il faudrait qu'un grand écrivain c'est-à-dire qui écrit simpleme
nous donnât une version française de Matthieu et de Marc et de L

(1) Il existe dans l'œuvre de Péguy certains thèmes ou motifs principa
qu'il a souvent repris, d'abord en prose, puis en vers libres, enfin en vers scand
En suivant de l'un à l'autre mode le développement ou, pour mieux dire, l'asc
sion d'un même thème, on pourra saisir sur le vif tout le travail d'élaboration
j'ai essayé d'analyser. Par exemple le thème de l'amour paternel. Voir, pour
prose, *l'Argent (suite)*, pp. 223 et 224 ; pour le vers libre, *le Porche du myst
de la deuxième vertu*, pp. 34 et s., 63 et s. ; pour le vers scandé, *la Tapisse
de Notre-Dame*, pp. 102 et s.

de Jean... Il faudrait un Français qui ne rougirait point des nobles
rdiesses latines.

Péguy est ce grand écrivain, et il est ce Français, non qu'il soit employé à traduire les Evangiles, mais « cette noble rdiesse latine » dont il parle, il l'a reprise à son compte.

Le brigand et le pasteur qui forgeaient cette langue (le latin) ne vaient point pour quel Dieu ils travaillaient... Quand ils disaient *ritas*, la vérité, quand ils disaient *vita*, la vie, quand ils disaient *ux*, le gibet de torture, ils ne savaient point, ils croyaient servir rtumne et Pomone, et ces dieux latins plus laboureurs et plus faliers, plus paysans, plus sombres et plus jardiniers, plus petits, ıs méchants aussi, plus sournois que les beaux jeunes hommes eux grecs. Ils ne savaient point qu'ils servaient le Dieu qui venait que Rome un jour deviendrait romaine.

Catholicisme qui ne renie donc rien de ses origines, et où le ım d'Israël (audace incroyable pour un catholique d'aujourhui) est prononcé avec respect, avec vénération, comme le ım d'une aïeule. Catholicisme qui étend sur tout le passé le ste large de sa bénédiction. Tout ce qui l'a précédé, en effet, a-t-il pas servi à le préparer?

nsi l'ancien testament est l'appariteur et le fourrier
le préparateur et l'annonciateur du nouveau testament...
ainsi les tentes du peuple d'Israël se sont plantées dans le désert
s siècles et des siècles avant que les basiliques, avant que les églises,
avant que les cathédrales se soient plantées au sol de France.

Et c'est ce peuple de France, le peuple de saint Louis et de anne d'Arc, qui, dans la pensée de Péguy, est aujourd'hui peuple élu. C'est lui qui continue cette longue destinée. Et est l'héritage du Seigneur que saint Louis est allé recueillir Egypte :

a été trois fois en Egypte, et c'est une terre singulière.
une fois c'était Joseph conduisant Jacob, c'est-à-dire Israël.
une fois ce fut le Joseph conduisant Jésus.
une fois ce fut saint Louis conduisant Joinville et le menu peuple de France et les autres barons français...

Et en témoignage de cette idée de la prédestination du peue français, je citerai encore ce passage :

mon peuple français, dit Dieu, tu es le seul qui ne fasses point des contorsions...

Et dans ton péché même tu fais moins de contorsions que les autres n'er
font dans leurs exercices.
Quand tu pries agenouillé, tu as le buste droit,
Et les jambes bien jointes, bien droites au ras du sol,
Et les deux regards des deux yeux bien parallèlement montants droit au
ciel.
O seul peuple qui regardes en face,
Et qui regardes en face la fortune et l'épreuve
Et le péché même,
Et qui moi-même me regardes en face,
Et, quand tu es couché sur la pierre des tombeaux,
L'homme et la femme se tiennent bien droits l'un à côté de l'autre,
Sans raideur,
Bien pareils, bien parallèlement,
Les mains jointes, les corps joints,
Les destinees jointes... dans le jugement et dans l'éternité
Et le noble lévrier bien aux pieds,
Peuple, le seul qui pries et le seul qui pleures sans contorsion.

Si la métaphore pouvait être un procédé de critique, j
dirais, comparant avec Péguy deux autres poètes catholiques
Francis Jammes et Paul Claudel, que la poésie de Jamme
c'est dans un couvent du midi, pendant le mois de Marie, u
autel de la Vierge qui disparaît sous les roses. Ne semble-t-i
pas en effet que les effluves du catholicisme espagnol, pas
sant par-dessus les Pyrénées, aient imprégné de leurs par
fums la foi du chantre d'Orthez?

La poésie de Claudel, c'est la grand'messe de Pâques
Saint-Pierre de Rome : quelle pompe, quel appareil, quel
procession bigarrée! Dieu est présent, sans doute, là-bas
tout au fond de l'immense nef, dans le rayonnement lointai
du sanctuaire, mais il y a aussi la garde pontificale, et les po
teurs d'éventails en plumes d'autruche (1).

La poésie de Péguy, c'est le plain-chant, c'est la pierre nu
et l'on en peut dire ce qu'il a dit lui-même de la flèche de
cathédrale de Chartres :

Voici la nudité, le reste est vêtement.
Voici le vêtement, tout le reste est parure.
Voici la pureté, tout le reste est souillure.
Voici la pauvreté, le reste est ornement.

(1) J'entends par là tout *l'accessoire* dont maint drame de Claudel est encomb
et, par exemple, dans *l'Otage*, des détails de mise en scène qui rappellent ce q
y a de plus mauvais dans *Axël*. Le style lui-même, d'ailleurs, malgré tant de so
des beautés, fait songer plus d'une fois à la rhétorique de Villiers de l'Isle-Adar
quelques éclats de pierres fausses s'y mêlent aux feux authentiques.

Toutes les images de cette poésie, en effet, sont des images de pauvreté, ce qui ne signifie point de pauvres images, mais des images de la vie pauvre ; images splendides, éminentes, glorieuses, images de l'aristocratie la plus haute, puisque la pauvreté seule est sur terre la véritable *imitation de Jésus-Christ.*

La pauvreté dont il est ici question n'est pas une pauvreté de littérature. Elle ne porte la cape en dents de scie ni ne chante sur la guitare ; ce n'est ni la truculente gueuserie du capitan, ni le dénûment romanesque de l'écolier amoureux, du *passant* florentin ; elle ne pérore pas non plus par la bouche de l'insupportable mendiant lyrique, du *chemineau* grandiloquent ou fantaisiste, auquel Francis Jammes lui-même n'a pas craint de prêter, çà et là, dans son œuvre, une nouvelle et dernière ombre de vie. Il s'agit là d'une pauvreté profonde, arrivée — et demeurée — soufferte, et qui, par un exercice constant, acquiert chaque jour un sens plus fort, multiple, indéfini ; une pauvreté qui est devenue, à elle seule, une conception, une explication de l'univers.

Telle est l'âme, tel est le centre de tout ce que représente Péguy, car c'est de ce point douloureux, de cette expérience d'une pauvreté réelle, que rayonnent son action, sa philosophie, sa foi chrétienne et sa poésie.

Qu'est-ce que la chute, par exemple, pour Ève ? Rien de plus que d'être une vieille, une pauvre femme et « d'avoir enterré beaucoup d'enfants, et d'être forcée d'allumer du feu quand il fait froid, et d'être forcée d'allumer la lampe pour y voir clair ». Et, comme elle, nous sommes « forcés de faire perpétuellement notre ménage, et le ménage même de l'âme ». Voilà en quoi consiste notre destitution, notre punition éternelle. « Et ce n'est point, ajoute Péguy, d'être des criminels de marque, des criminels pour poètes romantiques, c'est d'être des pécheurs, et même de petits pécheurs. »

Un ton pareil aujourd'hui nous étonne. Pourquoi ? Oui, pourquoi la poésie de Péguy nous semble-t-elle tellement extraordinaire? Devant un monument si vaste et si haut, pourquoi demeurons-nous déconcertés, comme nous pourrions l'être, si tout à coup nous voyions, sur la place du Parvis, Notre-Dame, se dresser toute neuve, dans sa primitive robe blanche? La raison en est que nous avons perdu (et les croyants, catholiques et néo-catholiques, aussi bien que les

hérétiques et les « libertins »), nous avons tous perdu l'antiqu notion de pauvreté. Dans aucun monde, peut-être, la pauvret n'entraîna une déchéance aussi dure que dans le monde mo derne; mais ceux-là qui en ont souci n'y distinguent plu guère qu'une injustice sociale, ou un phénomène économique Et le pauvre lui-même, qui ne songe qu'à revendiquer sa pa de bien-être, il a grand'honte, en vérité, de sa condition ayant rejeté le sceptre de roseau et la couronne d'épines, il s sent dépourvu, humilié; il n'a plus la moindre conscienc de la dignité supérieure, de la magistrature, de la royaut mystique dont il est investi; et, certes, il croirait que l'on s moque de lui, si on lui disait aujourd'hui que le riche s'hono rerait en lui lavant les pieds.

Voulons-nous comprendre Péguy, franchir le porche, erre prier, rêver sous l'ogive sonore? Il nous faut donc avant tou restaurer dans notre esprit la majesté du pauvre, et rendre celui-ci la pourpre dérisoire, glissée, au pied de la Croix, d l'épaule de Jésus.

Et alors, sans doute, accédant de l'idée de pauvreté à l'idé de la mort, qui est l'indigence absolue et universelle, le dé pouillement total et commun, nous serons émus, bouleverse par des vers comme ceux-ci, un peu comme l'homme d moyen âge a pu l'être, au charnier des Innocents, devant le fresques de la danse macabre :

Jésus parle à Ève :

Femme, vous m'entendez, quand les âmes des morts
S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses,
Après tant de batailles et parmi tant d'angoisses,
Le peu qui restera de leurs malheureux corps ;

Et quand s'éveilleront d'un terrible réveil
Tant de guetteurs assis au faîte de la tour,
Et quand les chambellans et les dames d'atour
S'arracheront des bras de l'antique sommeil ;

Quand tout ne sera plus que poussière et que cendre,
Quand se réveillera la belle au bois dormant,
Quant le page et la reine et le prince charmant
Diront : C'est le grand jour, ô maître, il faut descendre ;

Et quand tous trembleront, et de la même transe,
Disant : L'heure est sonnée, il est temps de paraître ;
Et quand le roi Louis et quand le roi de France
Ne sera plus qu'un pauvre et qu'un malheureux être....

Quand l'homme relevé de la plus vieille tombe
Ecartera la ronce et les fleurs du hallier,
Quand il remontera le vétuste escalier
Où le pied du silence à chaque pas retombe...

Quand il reconnaîtra ceux de son parentage
Modestement couchés à l'ombre de l'église,
Quand il retrouvera sous le jaune cytise
Les dix-huit pieds carrés qui faisaient son partage...,

Quand vos enfants perdus, aïeule volontaire,
Chemineront le long de leurs anciens labours,
Et quand ils passeront le long des anciens jours,
Et sur le beau chemin devant le presbytère ;

Quand ils s'avanceront dans la nuit éternelle,
Encor tout étonnés d'être ainsi dans leur corps,
Et dans l'ancien scrupule et dans l'ancien remords,
Et d'être retournés dans la raideur charnelle ;

Et d'être maladroits et perdus dans ces membres,
Et tout embarrassés dans ces remembrements,
Comme un roi qui revient et se perd dans ses chambres,
Et ne reconnaît plus ses beaux appartements....

Quand ils iront en bande et les curés en tête,
Quand ils contempleront le dernier tribunal,
Quand ils chemineront tout le long du canal,
Comme ils allaient en bande aux jours de grande fête,

Quand ils s'avanceront dans l'éternelle nuit,
Quand ils auront passé devant le four banal
Et le moulin à vent et le pré communal,
Comme ils allaient en bande aux messes de minuit...,

Aïeule du lépreux et du grand sénéchal,
Saurez-vous retrouver dans cet encombrement,
Pourrez-vous allumer dans cet égarement
Pour éclairer leur pas quelque pauvre fanal ?

Aurez-vous retrouvé dans vos forces décrues
Le peu qu'il en fallait pour mener cette troupe
Et pour mener ce deuil et pour mener ce groupe
Dans le recordement des routes disparues ?

§

L'homme vertueux qui, sous prétexte de pureté morale, s'applique petitement à séparer le spirituel du charnel, l'âme des sens, celui-là n'a ni âme, ni sens. Ni spirituel, ni charnel, ni l'un ni l'autre, voilà ce qu'est cet homme : neutre, pour ne pas dire pis. Et c'est le poète spiritualiste et bien pensant,

agréable aux Académies, sans os, sans muscles, sans sexe
sans cœur.

Au contraire de cette rimaillerie édifiante et tartufiant
la poésie religieuse d'un Péguy ne fait jamais abstraction d
corps. L'âme en prière, tout en représentant à Dieu la cond
tion lamentable dans laquelle il l'a placée, ne laisse point d
respecter cependant son enveloppe d'argile, car mépriser cell
ci reviendrait à mépriser la création même et la forme que
Sauveur a prise pour nous racheter. C'est pourquoi nul
poésie n'est plus que celle de Péguy indulgente, humaine,
veux dire attentive à ce qu'il y a de nécessairement parta
dans la nature de l'homme.

Grâce à cette considération dans laquelle elle tient la cha
aucune poésie religieuse non plus n'est à ce point dramatiqu
car nier la chair aboutirait à supprimer, avec cette faible
triste et sournoise compagne de l'âme, toute possibilité de co
flit : les oscillations de la grandeur à la misère, les tentatio
et les défaillances, et les remords et les relèvements, et, da
la victoire même, cet amer regret du fruit défendu, du péc
qu'on n'a pas commis, des délices refusées qui, sans dou
auraient eu sur nos lèvres un goût que le devoir n'a poin
tout le pathétique chrétien, en somme.

Et cela Péguy l'a profondément marqué par le ton géné
de déférence, de tendresse infinie, sur lequel Jésus parl
Eve, sa première, sa grande aïeule charnelle ; et il l'a soulig
en particulier dans cette admirable adjuration où le Réden
teur supplie son Père qui est aux cieux de ne pas juger
hommes comme des esprits purs :

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
C'est qu'ils en étaient faits. Cette boue et ce sable,
C'est là leur origine et leur pauvre couronne...

Seigneur, qui les avez nourris de cette terre,
Ne vous étonnez pas que cette nourriture
Les ait faits cette race ingrate et solitaire,
De petite noblesse et de pauvre nature.

Vous les avez pétris de cette humble matière,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient faibles et creux,
Vous les avez pétris de cette humble misère,
Ne soyez pas surpris qu'ils soient des miséreux.

Enfin l'un des caractères originaux de cette poésie, c'

qu'elle est à l'aise comme chez soi dans le sacré : aucune solennité emphatique, mais, suprême noblesse, un ton toujours familier et, parfois, comme une bonhomie divine. Dieu le père est descendu de son trône de nuées pour venir au-devant de nous, et ce bon vieillard formidable nous accueille dans son sein, nous gourmande et nous exhorte, et se rit dans sa barbe de nos airs pénitents, comme de l'embarras d'un enfant pris en faute. Dieu le père est notre père, quoi de plus simple?

Je connais bien l'homme, dit Dieu, c'est moi qui l'ai fait, c'est un drôle d'être,
Car en lui joue cette liberté qui est le mystère des mystères.
Quand on sait le prendre, on peut lui demander beaucoup.
Je sais le prendre. C'est mon métier. Et cette liberté même est ma création...
Il a beaucoup de foi et beaucoup de charité.
Mais ce qu'on ne peut pas lui demander, sacredié, c'est un peu d'espérance,
Un peu de confiance, quoi, un peu de détente,
Un peu de remise, un peu d'abandonnement dans mes mains.
Or, toi, ma fille la nuit, tu réussis quelquefois, tu obtiens quelquefois cela
De l'homme rebelle,
Qu'il consente, ce monsieur, qu'il se rende un peu à moi,
Qu'il détende un peu sur un lit de repos son cœur endolori...

§

Force m'a été de me borner ici à quelques considérations générales, incomplètes.

J'aurais voulu montrer encore comment Péguy a su transporter dans la poésie, accommoder au vers son sens particulier du comique, et quels accompagnements de brusquerie cordiale, de tendresse rude il a tirés de cette contre-basse (1).

Au seul point de vue de la théologie, une œuvre comme *Eve*, à la fois poème et traité, exigerait toute une étude : on y trouve noyées dans la sève même de l'arbre, au milieu des ramifications des prières, une série, une somme de propositions théologiques, pareilles aux nœuds dans le bois, tant les vers où elles sont contenues sont d'une fibre serrée.

Quelque fragmentaire pourtant que demeure cet essai, je crois avoir fait entendre que, pour reconnaître à Charles Péguy, prosateur et poète, la qualité de grand, une chose suffit, une seule : qu'on soit un « honnête homme ».

FRANÇOIS PORCHÉ.

(1) Voir notamment, dans *Eve*, l'étonnante peinture de l'âne et du bœuf autour de l'Enfant Jésus.

CINQUANTE QUATRAINS DANS LE GOUT JAPONAIS

—

I

Nous chevauchons, clairons sonnants, tambours battants;
D'autres mangent; d'autres font des vers sous un orme,
En automne, ou sous un cerisier, au printemps;
D'autres comptent leurs bénéfices; d'autres dorment.

2

Ce vieux chêne, jadis, prit un manteau de lierre,
Afin de s'ennoblir à nos yeux; depuis lors,
Le serpent végétal, sombre et souple, l'enserre,
Porte des fruits, fleurit, mais le chêne est bien mort.

3

Billet pour Colombine : « Adieu! je fus le prince
De vos plaisirs. Vous me quittez, sans dire mot.
Je garde en souvenir de vous ce poignard mince,
Afin de vous rejoindre, un jour.— Votre : Pierrot. »

4

J'ai souffert pour l'oiseau, pour la bête qu'on chasse,
Pour l'arbre qu'on abat; j'ai partagé l'émoi
D'un cœur flétri. Ce sont des jeux dont je me lasse.
Je voudrais, maintenant, souffrir un peu pour moi.

5

Abstenez-vous toujours de froisser une plante.
— Je vais chercher de l'eau chez le voisin depuis
Que, chez moi, par un trait d'affection charmante,
Un liseron se noue à la corde du puits.

6

Ne dédaignez donc pas notre sous-préfecture!
Un cours d'eau la traverse, entre des saules verts ;
De petits lacs discrets lui font une ceinture.
C'est un lieu bien choisi pour composer des vers.

7

Il fait très froid ; le ciel a pris des tons de cire.
Contre le bord luisant de neige de mon toit,
Pour amuser l'enfant que j'aime à voir sourire,
J'ai dessiné le mont Fûji, avec un doigt.

8

Bien que sa toile soit tout entière baignée
Par l'averse qui vient de choir si brillamment,
Je crois deviner que madame l'araignée
Prisera peu ce superflu de diamants.

9

Ne plus pouvoir goûter ni les vergers fleuris,
Ni les étangs moirés, ni les aubes écloses,
Et ne plus distinguer qu'un plaisir de l'esprit :
La délectation qui fut dite morose !

10

« Je choisis, avait dit Chloris, d'être damnée,
Entre les bras velus de mon nouvel amant,
A la condition d'y vivre cent années. »
Chloris est morte, hier, indiscutablement.

11

L'aube grise se lève, une limace argente
Mes choux ; le forgeron fait chanter ses marteaux ;
Une procession de fourmis diligentes
Commence un long voyage en traînant des fardeaux.

12

Crapaud ! ta courte voix de verre me rappelle
Les contes que, jadis, j'écoutais près du feu,
La danse d'une fée au manteau de dentelle,
Et les amours du Prince, et l'Ogre, et l'Oiseau bleu.

13

Certes, rien n'a changé, son parfum ni ses teintes ;
Tout proche, un oiseau chante encore, à plein gosier,
Mais, dans le sable, où donc trouverai-je l'empreinte
De celle qui, naguère, a planté ce rosier ?

14

Il ne connaîtra plus les brises qu'il aima,
Le crépuscule obscur, l'aube rosée ou blême,
L'air odorant des pins, l'air de Matsushima...
Jamais il n'entendra l'écho de ses poèmes.

15

Vous êtes faible, assurément, d'âme légère,
Sans grande intelligence et d'esprit fort pointu ;
Vous aimez un peu trop changer de lit, ma chère,
Mais vous avez d'autres vertus que la vertu.

16

Offre tes compliments aux Puissances divines
De grand matin. — Les dieux à l'homme sont pareils :
L'encens les concilie et flatte leurs narines
Plus sûrement s'il fut brûlé dès leur réveil.

17

Oraison pour Hébé que la mort prit de court.
— Elle goûtait les vers, les parfums, la musique.
Les bons vins et l'amour (mais préférait l'amour).
Sur sa tombe, fleurit un grand lys ironique.

18

Ces papillons, orange et bleu, viennent d'éclore
Et volent, sans souci dans une aube d'argent.
Mon vieux merle, perché sur sa branche, déplore
L'air futile qu'ont, aujourd'hui, les jeunes gens.

19

Aux morts recommençant à vivre, je crois peu ;
Une âme dissipée est pour toujours perdue.
Rappelle-t-on jamais la fumée à son feu ?
Pourrait-on réunir de l'onde répandue ?

20

Je t'écoutais, ce soir, en respirant des roses ;
Jamais, ô rossignol, ton chant ne fut si beau !
Jamais tu ne m'as dit de si troublantes choses !...
Promets-moi de chanter, plus tard, sur mon tombeau.

21

Notre âme est un coffret qu'il faut savoir bien clore
Et surveiller de près comme un vin précieux.
Le songe, mal gardé, s'aigrit ou s'évapore,
Au lieu qu'il prend du corps en devenant plus vieux.

22

Devant que de chercher la pitié chez les chattes,
Priez les perroquets d'être moins médisants,
Demandez aux serpents de vous montrer leurs pattes,
Aux femmes d'avouer le chiffre de leurs ans.

23

J'écoute les accords d'une invisible lyre
Que de divines mains vaguement frôleraient,
Au fond d'un ciel d'argent où la lune s'admire,
En versant le trésor magique de ses rais.

24

Beau dimanche. Promenade dans la banlieue.
C'est la forme municipale de l'ennui.
Elle s'étend, le long des heures et des lieues,
D'une aube sans beauté jusqu'à la dense nuit.

25

Prince, dessinez-vous un lys à noble tige :
Il embaume ; un oiseau roucoulant sur un if:
Il roucoule en effet. Ah ! seigneur ! que ne puis-je...
— Monsieur, ce compliment me paraît excessif.

26

Qu'importent l'accent dur de ce parler barbare
Et ce jacassement où je ne comprends rien !
Sous la brise, un palmier fait son bruit de guitare
Et le flot chante un air que je reconnais bien.

27

Lettre à un jeune auteur. — Par sa grâce subtile,
Votre livre me plaît bien qu'il paraisse long.
Il est discret, badin, j'en goûte fort le style,
Mais vos phrases ont, trop souvent, un cul de plomb.

28

Ce moment est divin, rossignol, tu dégoises,
Sur quelque haute branche, un hymne pur, sans mots.
Ta voix tremble d'amour, beau poète, et se croise
Avec la voix du vent qui parle de ses maux.

29

Au lieu de composer des sentences morales,
Ou de subtiliser sur la vertu des lois,
Je frappe d'un maillet la pierre musicale,
Et les cent animaux dansent autour de moi.

30

Je voudrais moins pleurer, mais une larme suit
D'autres larmes, incessamment. En vain, j'essuie
Mes yeux rougis d'avoir trop pleuré. Jour et nuit,
L'eau tombe de mes paupières, comme une pluie.

31

Sur le dos gazonneux du jardin, ma tortue
S'avance lentement et d'un air endormi;
Sur son dos, une fourmi rouge s'évertue...
Et que verrai-je sur le dos de la fourmi?

32

Par sa gueule, on peut voir, quand la grenouille bâille,
(Comme peut-être, chez la femme, par les yeux),
Le cœur et ses pensers, le ventre et ses entrailles,
Mais on les voit, chez la grenouille, beaucoup mieux.

33

Il est sage, parfois, de se lever très tôt,
Pour traiter sensément une affaire futile,
Mais trancher un poulet avec le grand couteau
Qui sert à dépecer les bœufs est inutile.

34

J'étais impatient que le printemps revînt.
Le voici; mon verger retrouve sa vêture.
Devant un bon repas et des cruches de vin,
Quand discuterons-nous sur la littérature?

35

Le centaure s'arrêta net, près de la source ;
Il but, en recueillant l'onde dans ses mains, puis,
Après avoir humé le vent, reprit sa course,
Pour ne point se laisser surprendre par la nuit.

36

Il est des crapauds vils et des crapauds de race.
Si tu vois, au milieu de ta route, un crapaud
Qui refuse de fuir et de céder sa place,
Fais halte et n'omets point d'enlever ton chapeau.

37

Marche en avant ! ne tente pas de revenir !
N'écoute plus la voix, par les échos grandie,
Des vagues du passé qui rongent l'avenir
Et déferlent, de mille douleurs alourdies !

38

Torses et d'un dessin compliqué, des rocailles
Décorent un bassin d'onde verte ; alentour,
Serpente un sentier blanc ; quelques oiseaux piaillent
Sur des pins ténébreux qui trempent en plein jour.

39

Puisque vous y tenez, ayez l'âme brisée,
La conscience obtuse et le cœur avili,
Mais ne servez donc pas de publique risée
A cause d'une enfant qui sait se mettre au lit.

40

Le coudrier croît sur les monts et la réglisse
Dans le marais. A son foyer, chacun se plaît.
Il est malséant que le paysan rougisse
De sa chaumière, ou l'empereur de son palais.

41

Bien souvent, un insecte enseigne la sagesse :
Les mantes m'ont semblé d'un bon sens inouï ;
Dédaignant en tous points notre délicatesse,
Elles mangent l'amant dont elles ont joui.

42

Crois-tu que nous saurons deviner les secrets
Des grands pins murmurants qui dominent la plage?
Devant le flot coiffé d'écume à tons nacrés,
Parlent-ils d'embellie ou d'un prochain orage?

44

Ce prince est accompli : chacune de ses flèches
Touche l'oiseau volant ; il écrit des centons
De vers délicieux ; il sait peindre... N'empêche
Que son épouse a pour amant un marmiton.

45

La lune éclaire tout le ciel : soufflons la lampe...
Oh ! voici que le mont Fûji paraît, doublant,
Par des traits élégants et délicats d'estampe,
En l'eau verte du lac son profil rose et blanc.

45

Un arbre au tronc tordu, un grand arbre très vieux,
Dont le feuillage sec a des reflets de cendre,
Un arbre compliqué, sombre et silencieux,
Sans brise, sans oiseaux... Quel arbre pour se pendre !

46

Devant un glaive nu, l'homme lâche s'enfuit ;
L'amoureux croit revoir le corps mince qu'il aime ;
Le soleil se regarde en cet acier qui luit,
Et le fourreau de cuir se l'enfonce en lui-même.

47

Je sais par quels moyens hardis nous subjuguons
L'animal qui se traque, ou se force, ou se pêche,
Mais dites-moi comment atteindre ces dragons
Femelles dont chaque parole est une flèche.

48

La poudre des chemins, sous un choc de semelles,
Rejaillit, pour danser au bal inattendu
Où des moucherons d'or allègrement se mêlent
Avec des sons de cloche et des duvets perdus.

49

Monté sur son cheval jaune, taché de cendre,
Le poète Bashô, l'œil souriant, s'en va
Composer quelques poèmes en strophes tendres,
Auprès des bords inspirateurs du lac Biva.

50

Je croyais, en ouvrant, toute grande, ma porte,
Voir l'ange aux yeux d'azur qui brandit un flambeau;
Mais la nuit m'apparut silencieuse et morte,
Sans lune... Sur mon seuil, pas même le Corbeau!

GILBERT DE VOISINS.

GRÉGOIRE DE FEINAIGLE

MNÉMONISTE, MAITRE D'HISTOIRE DE BOUVARD ET PÉCUCHET

—

Des livres comme celui de Mme Georgette Leblanc-
Maeterlinck, *Un pèlerinage au pays de Mme Bovary*, de
enquêtes comme celles que MM. Georges Rocher, Emil
Deshays, A.-M. Gossez ont entreprises sur les origines d
roman de Flaubert, sans rien perdre de leur intérêt critique
peuvent tromper le public et devenir des lectures dangereu-
ses. Elles tendent à démontrer en effet que l'écrivain n'a rie
inventé de l'intrigue ni des personnages de son chef-d'œuvre
qu'il a trouvé dans la réalité son sujet tout tracé et presqu
toutes les péripéties de celui-ci ; que son rôle s'est borné à celu
d'un habile metteur en scène, bon pour organiser les détails d
l'action et le jeu des protagonistes, mais incapable d'imagine
les uns ou les autres, étranger du moins à leur existence ; qu'i
s'est contenté de peindre Homais, Charles Bovary, Emma e
Félicité, Rodolphe et Léon, et jusqu'à Hivert, le conducteu
de la diligence, tels qu'ils ont vécu, au physique et au moral
tels qu'il a pu lui-même les connaître, et que se les rappellen
aujourd'hui encore les vieux habitants de Ry et de Neuf-
châtel-en-Bray. On ne remarque pas assez les contamina-
tions imposées ici à l'histoire par la légende, et que, dan
les témoignages des braves gens qui se flattent d'avoir fré-
quenté jadis les modèles du romancier, il entre plus de rémi-
niscences littéraires inconscientes que de souvenirs authenti-
ques et fidèles, de garanties sérieuses de vérité. Mais surtout
c'est fausser singulièrement les principes fondamentaux d
l'esthétique de Flaubert, que chercher ainsi à découvrir, sou
les types généraux qu'il a voulu représenter, quelques indivi-
dualités plus ou moins ressemblantes. Entendue de cett
manière, l'étude des sources de *Mme Bovary* menace de com-
promettre la pure beauté, humaine et objective, qui se dégag
de l'œuvre, l'admiration due à la puissance de son géni
créateur.

S'agit-il, au contraire, de préciser les matériaux qui ont servi à la documentation proprement dite de ses romans — de savoir, par exemple, sur quelles autorités historiques et archéologiques il s'est appuyé pour évoquer Carthage, la citadelle de Machaerous, ou la Thébaïde de Saint-Antoine — quelle confiance mérite le récit des événements, le tableau social offert par *l'Education sentimentale*, — de quels éléments mal digérés se compose l'érudition chaotique de Bouvard et de Pécuchet, — l'étude des sources reste légitime autant qu'utile. Elle manifeste le caractère scientifique de l'art de Flaubert, fait saisir le merveilleux procédé de transposition par lequel les notions les plus arides, les arguments les plus secs, les traités techniques les plus rebutants, se fondent et se résument sous sa plume en belles phrases harmonieuses et limpides ; elle permet par suite la critique de sa méthode.

Dans *Bouvard et Pécuchet*, cette documentation est formidable. L'œuvre était loin d'être achevée qu'il avouait avoir lu et dépouillé déjà plus de 1500 volumes ; son dossier de notes avait huit pouces de hauteur. A quels écrivassiers obscurs, à quels vulgarisateurs stupides, à quels piètres historiens ou savants de carrefour, n'a-t-il pas demandé ces contradictions auxquelles vont se heurter les deux copistes en mal d'apprendre, les idées fausses dont ils s'emplissent la cervelle, les conseils maladroits qui les guident dans leurs lamentables expériences ? Une bibliographie de *Bouvard et Pécuchet* citerait des noms bien oubliés à côté de noms illustres, et des titres d'ouvrages dignes de figurer dans la liste de ceux que Pantagruel rencontrait en la librairie Saint-Victor. Cependant cet écrasant bagage, que Flaubert avait eu le courage d'accumuler, disparaît dans son roman ; tel alinéa de dix lignes représente la quintessence de dix tomes. Il est même souvent difficile de les identifier tous. Mais soyez sûrs que le maître les a tous feuilletés, et croyez-en sa parole s'il affirme y avoir trouvé des erreurs ou des sottises : car c'est de sa documentation qu'il est vrai de dire qu'il n'a rien inventé.

Dans un curieux article de *la Revue* (1), M. Robert Anchel le démontrait récemment à propos de ceux qui furent *les maîtres d'histoire de Bouvard et Pécuchet.*

Paris et Allévy, dont les systèmes mnémotechniques, com-

(1) N° du 15 avril 1913.

binés par *Dumouchel*, aident les bonshommes à classer les faits, à retenir les dates au milieu desquelles ils s'embrouillent, Paris et Allévy ont eu réellement leur minute de célébrité. M. Anchel donne des détails très amusants sur leur enseignement et indique les ouvrages qui ont été consultés par Flaubert. Mais Flaubert, en même temps qu'eux, mentionne encore un troisième mnémoniste, un certain Fenaigle : celui-ci « divise l'univers en maisons, qui contiennent des chambres ayant chacune quatre parois à 9 panneaux, chaque panneau portant un emblème ». — Or, sur le compte de Fenaigle, M. Anchel reconnaît de bonne grâce son ignorance. « L'admirable inventeur, écrit-il, reste mystérieux. N'est-il que l'irréel produit de l'imagination du romancier désireux d'ajouter quelques traits à son analyse satirique? Cela paraît peu vraisemblable, puisque les autres, Allévy et Paris, ne sont pas des êtres fictifs, et qu'ils auraient à la rigueur suffi à exercer la verve de Flaubert. Ou bien Fenaigle est-il resté caché à la faveur de quelque altération subie par son nom? Je n'en sais rien, mais j'incline à le croire. »

C'est en effet la juste hypothèse : FENAIGLE est tout simplement une orthographe défectueuse pour FEINAIGLE, que d'aucuns ont encore écrit FAINAIGLE. Un hasard m'a révélé ce personnage, et voici (pour compléter tardivement l'article de M. Robert Anchel) quelques indications à son sujet.

§

Quand Grégoire de Feinaigle vint à Nancy, dans le courant de l'année 1805, il approchait la quarantaine, étant né en Allemagne, probablement en Bavière, en 1765. Mais cette première partie de sa vie reste à découvrir. Quel était exactement son lieu d'origine, quelles études spéciales l'avaient préparé à l'enseignement qu'il allait répandre en France? Selon toutes vraisemblances, il avait été l'élève de Johann Christof Friedrich von Arétin, savant estimé qui devint conservateur en chef de la bibliothèque de Munich et avait publié, entre autres travaux, l'année d'avant, des Réflexions sur la véritable portée et sur l'utilité de la mnémonique (1). On peut supposer que son « patron » envoyait Feinaigle, comme il avait envoyé d'autres

(1) Munich, 1804.

disciples à l'étranger, pour propager une invention dont il se sentait très fier.

En méditant un passage de Cicéron (*de Oratore*, II, 86-88), le baron d'Arétin avait conçu en effet un système merveilleux, destiné à aider et à fixer la mémoire, en classant les choses à retenir, ou les signes symboliques de ces choses, dans un ordre déterminé, par le moyen de tableaux méthodiques faciles à graver dans l'esprit. Dans ce système, comme plus tard, nous le verrons, dans celui de Feinaigle, tout reposait sur des rapports de positions et sur des associations d'images artificiellement suggérées et combinées ; principe fort ancien d'ailleurs, s'il est vrai que Simonide de Cos en ait fait usage pour rappeler ses souvenirs dans une circonstance mémorable, comme le racontent Cicéron, Pline et Quintilien.

Feinaigle, en s'emparant du procédé, se contenta de le rajeunir, d'en compléter les détails d'application. Et il en fit sa propriété. Si jamais il avait reçu mandat de défendre les intérêts et la gloire du baron d'Arétin, le premier effet de la *Mnémonique* fut de lui faire oublier totalement sa mission. A Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps, il n'hésita pas à présenter comme sienne une méthode qui avait, disait-il, « sur les méthodes antérieures, les avantages les plus marqués ». Et la Société des sciences et arts de cette ville décerna sur-le-champ ses éloges à la « Mnémonique de M. le professeur Feinaigle (1) ».

A Nancy, après avoir donné dans la salle même de l'auberge où il était descendu quelques séances publiques, qui obtinrent un certain succès, il soumit de nouveau au contrôle de l'Académie des sciences, lettres et arts la *découverte* dont il s'attribuait tout le mérite. Il était cependant trop habile pour divulguer à tout venant le secret des « procédés nouveaux et jusqu'à présent inconnus dont l'effet était de faciliter l'emploi du système et d'en étendre l'application sur tous les objets de nos études » ; pour être assuré de débiter sa marchandise, il fallait bien qu'il l'enveloppât un peu de mystère. Il ne communiqua donc à l'Académie que les éléments essentiels de sa Mnémonique, ajoutant qu'au surplus il gardait par devers lui « son secret ». Aussi le rapporteur de la commission académique,

(1) Notice sur la mnémonique... par Grégoire de Feinaigle. — *Paris, impr. de Bertrand-Pottier*, 1806. In-8°, *passim*. (Bibliothèque Nationale, Z. 48768.)

M. de Boutciller, fut-il contraint par cette réserve de demeurer sur le terrain des plus vagues généralités. Il ne laissa pas néanmoins d'encourager ses collègues à voter de confiance une attestation favorable (1).

Feinaigle n'en demandait pas davantage. D'autres témoignages officieux suivirent bientôt, entre autres celui de M. Mollevaut, proviseur du lycée de Nancy, dont le frère, également proviseur à Metz, déclarait hautement que « M. de Feinaigle, par les expériences les plus incontestables et les plus éclatantes, non seulement s'était acquis une réputation distinguée, mais encore qu'il s'était rendu cher à tous ceux qui ont à cœur la gloire des sciences et des lettres et qui, par leurs efforts ou par leurs succès, en cultivent ou en étendent l'empire (2) ».

Muni de pareils certificats, Feinaigle ouvrit un cours payant où bientôt les auditeurs furent assez nombreux. L'instruction nécessitait de 12 à 15 leçons, et coûtait 72 francs. Il va sans dire que l'on était tenu de souscrire à la totalité des leçons, et surtout de payer d'avance. Feinaigle exigeait aussi l'engagement de ne pas révéler avant deux ans, sans sa permission, le détail de sa méthode. Le cours terminé, il s'empressa de disparaître, changeant de ville avant que les braves gens aient eu le temps de reprendre leurs esprits et de regretter leurs écus.

Il va ensuite répéter à Lunéville, à Besançon, à Epinal, à Dôle, à Dijon, ce petit tour d'escamotage. Partout il émerveille d'abord le public par la rapidité des résultats obtenus, et récolte les attestations les plus flatteuses. Il récolte aussi d'assez jolis bénéfices. Pour sauvegarder sa dignité de professeur et n'avoir pas à s'inquiéter des détails matériels que comportait l'installation d'un cours, l'aménagement d'une salle, il se faisait accompagner d'un aide qui, en même temps, servait d'interprète, car il s'exprimait difficilement en français.

Dès le début, un élève, nommé François Guivard, avait manifesté des aptitudes particulières. Feinaigle l'avait initié aux arcanes de son système, et pris pour disciple comme lui-même l'avait été, croyons-nous, du baron d'Arétin. Et c'est ainsi que, le 16 frimaire an XIV (7 décembre 1805), avant de

(1) *Cf.* Précis analytique des travaux de la Société académique... de Nancy pendant le cours de l'année 1806. — *Nancy*, 1806. In-8°, pp. 37 et suiv.
(2) Notice sur la Mnémonique.., pp. 36 et suiv.

quitter Nancy, il fut amené à délivrer à ce Guivard un papier signé de sa main, aux termes duquel il certifiait l'avoir choisi « en qualité d'unique général délégué, pour enseigner la Mnémonique à toutes les personnes qui désirent l'apprendre ».

« Je déclare en outre, disait-il, que je ne me suis déterminé à ce choix qu'après avoir donné au dit Guivard toutes les connaissances nécessaires pour bien enseigner mon art, et après m'être convaincu qu'on peut à cet égard lui accorder autant de confiance que l'on m'en accorderait à moi-même (1). »

Guivard était donc parti de son côté en tournée, pendant que Feinaigle continuait la sienne. A Reims, en avril 1806, à Douai en mai, à Lille en juin, il avait prêché la bonne parole et s'était attiré des témoignages de satisfaction aussi élogieux que ceux délivrés par ailleurs à son maître (2). Tous deux se retrouvent à Paris vers le milieu de l'été et Guivard, honnêtement, rend des comptes à Feinaigle, qui s'empresse de reconnaître « l'exactitude la plus scrupuleuse dans toutes les opérations » de son délégué. Mais, à Paris, la situation des deux compères s'annonce d'abord comme moins brillante.

Feinaigle pensait sans doute que, dès le premier jour, au seul bruit de son nom, et sur la réputation qui devait l'avoir précédé, un flot de souscripteurs allait se déverser devant l'Hôtel de Bretagne, 54, rue Saint-André-des-Arcs, où il était descendu. Mais les Parisiens, quand ils ne sont pas les pires badauds, ont l'entêtement du scepticisme et de l'indifférence. En vain, depuis six mois, Feinaigle sollicitait un brevet d'invention, et l'autorisation de se livrer à des expériences publiques qui devaient convaincre les incrédules : on ne répondait pas à ses lettres, et le client se faisait attendre. L'avenir de la Nouvelle Mnémonique semblait compromis lorsqu'il eut la chance de rencontrer un certain M. Blanc, ancien professeur de philosophie et de belles lettres, « créateur de l'*okygraphie*, méthode couronnée par le jury de l'instruction publique », qui occupait alors une situation de sous-chef de bureau à la Préfecture. M. Blanc fut séduit, mit en mouvement le personnel de son administration, où bientôt l'on ne parla plus que Mnémonique. Tant et si bien que le conseiller d'Etat-

(1) Guivard, [Avis de] Changement de domicile. Cours de mnémonique. — *Paris, impr. de J. Hénée* (1807). In-8°, p. 8. (Bibliothèque Nationale, Zp. 1518.)
(2) Guivard, *op. cit.*, pp. 9-11.

préfet, Frochot, en eut l'écho, et consentit à ce qu'on examinât la question dans ses bureaux.

Le 8 novembre 1806, Guivard, Feinaigle, et le « secrétaire » de ce dernier, Jacques Vetter, procédaient, dans le cabinet de M. Blanc, à une épreuve particulière avec le complaisant sous-chef, quand survint le maire du 7e arrondissement, M. Hémar de Sévran. Celui-ci fut si fort ébahi du spectacle que spontanément il donna rendez-vous à Guivard et à Feinaigle pour le 13 du même mois, afin de tenter une expérience concluante. Au jour dit, Hémar de Sévran remit entre les mains du professeur neuf enfants, de 8 à 12 ans, choisis par lui-même à l'école primaire de son arrondissement. Pendant deux jours, de dix heures du matin à quatre heures de relevée, Feinaigle et Guivard cuisinèrent les malheureux bambins. Le 14 au soir, Hémar de Sévran se présenta pour l'examen général, escorté, nous dit-il, « du secrétaire de la municipalité, de deux membres du bureau de bienfaisance et de plusieurs employés de sa mairie ».

Ce fut un triomphe ! On interrogea les candidats sur l'arithmétique, sur les capitales de l'Europe et les départements de l'Empire français, sur la géométrie, sur la chronologie des rois de France, sur la botanique, sur le code civil, sur l'histoire romaine. Aucun n'eut une seconde d'hésitation.

Toutes les réponses furent d'hommes « consommés dans la pratique de ces connaissances si diverses ». Répétée quelques heures plus tard, devant un autre jury, dans les locaux de la Société d'agriculture, l'épreuve fut tout aussi brillante. Hémar de Sévran, converti du coup à la Mnémonique, adressa aussitôt un long rapport au Préfet de la Seine (1). J'en extrais seulement ce passage significatif :

« Le jeune Chevrier, âgé de 10 ans, a produit sur l'esprit des auditeurs l'impression la plus vive. Cet enfant, au dire même de son instituteur ordinaire, est celui sur lequel on osait le moins fonder d'espérances... Ce très jeune élève a fait l'exposition du système de botanique de M. de Jussieu. Ce système se divise en 3 parties :

1) Les acotylédones.
2) Les monocotylédones.
3) Les dycotylédones.

(1) *Notice sur la Mnémonique*, pp. 59 et suiv.

Ces trois parties se subdivisent en 15 classes et chaque classe en un nombre différent de familles. La huitième classe, entre autres, a 18 familles. Chacune de ces familles porte des noms techniques difficiles à prononcer, tels que les orobranchoïdes, les rhinantoïdes, les acantoïdes, les polemonacées, les apocinées, les hylospermes. En nommant au jeune Chevrier une famille botanique, il savait aussitôt la classer, en prononçant avec la plus grande facilité tous ces termes nouveaux pour lui, et entièrement étrangers pour le plupart des spectateurs. »

De son côté M. Blanc en référa directement à son chef. Persuadé enfin, Frochot écrivit le 6 décembre à Feinaigle pour le féliciter et l'autoriser à faire des expériences publiques. La première eut lieu en présence du Préfet lui-même, à l'Hôtel de Ville, le 18 décembre ; une seconde le 25 décembre, rue de Grenelle-Saint-Honoré, nº 45, sous la présidence du directeur des sourds-muets, l'abbé Sicard, membre de l'Institut (1).

C'était pour Feinaigle la consécration solennelle, et comme un avant-goût de la fortune. Craignant de ne pas suffire à la tâche ou peut-être par simple reconnaissance des services rendus par Guivard, dès le 15 novembre 1806, devant Mᵉ Lahure, notaire, il avait passé avec son fidèle délégué un contrat d'association en bonne et due forme pour la durée d'une année. Ils ouvraient un cours à frais communs, avec répartition par moitié des bénéfices. Guivard était spécialement chargé de l'organisation des exercices publics ; il pouvait, à l'occasion, donner des leçons, conjointement avec Feinaigle ; il lui était enfin permis de recueillir les souscriptions, dont le prix était élevé de 72 fr. à 100 fr. (2).

La raison sociale Feinaigle-Guivard fut quelques mois en vogue. Les élèves ne manquaient pas ; le public se décidait à « marcher ». Quelques gazettes entretenaient une réclame tapageuse ; d'autres ne se lassaient point de plaisanter ; mais Feinaigle se gardait bien de répondre, sachant que les quolibets sont comme un écho de la gloire, et valent parfois autant de profits que les éloges. Il allait enfin recevoir les honneurs de l'actualité.

(1) Cf. le programme de cette seconde séance : Mnémonique... Nouvelle expérience publique. — *Paris, imp. de Lenormand* (1806). In-8°. (Bibliothèque Nationale, 8° V. pièce 12416.)
(2) Cf. Guivard. (Avis de) Changement de domicile... pp. 6 et 12.

Le 24 février 1807, deux revuistes, Dieulafoi et Gersin, le mirent sur la scène du Vaudeville, dans une pièce en un acte mêlée de couplets, intitulée *les Filles de Mémoire* (1). L'acteur Vertpré, qui jouait le rôle de *Fin-Merle*, y apparaissait vêtu d'une ample robe jaune, nuance safran, sur laquelle étaient peints, en noir et en rouge, des animaux, une oie, un dindon, un canard, un aigle, d'autres encore, tous servant de signes mnémoniques.

Fin-Merle, c'est-à-dire Feinaigle, a engagé un pari : il doit le soir même présenter en public ses deux filles, sa servante Suzanne, sa cousine, Mlle de la Jonquière, qu'il a dressées à son système. On voit, au lever du rideau, les quatre jeunes filles occupées à préparer l'expérience ; mais elles bâillent, manquent de s'endormir. L'effort inepte que *Fin-Merle* exige de leurs cerveaux les accable ; elles jugent sévèrement sa méthode, qui, « vous faisant apprendre dix choses pour une, a pour conséquence qu'on n'en retient aucune ». Celui qui l'enseigne est un sot, « qui perd son temps à marier des idées et des paroles, tandis qu'il a près de lui quatre filles qui mériteraient bien la préférence ». Un petit complot se forme, compliqué d'une double amourette entre les filles du bonhomme et deux jeunes gens que *Fin-Merle* ne veut pas accepter comme gendres, les sachant hostiles à sa découverte. Une scène assez vivement conduite nous fait assister à la leçon : feignant de vouloir se convertir, un des prétendants interroge celle qu'il aime, et lui demande, en présence du maître, la référence exacte de quelques vers du théâtre classique. L'élève, au début, répond fort bien ; mais les vers de Racine et de Voltaire sont si habilement choisis, expriment avec tant d'éloquence la passion de l'examinateur, que la jeune fille se trouble, s'embrouille, réplique par d'autres tirades, qui sont autant de déclarations enflammées. *Fin-Merle* se lamente, puis se fâche. Heureusement la soubrette, Suzanne, trouve un moyen d'arranger la situation : elle prouve à *Fin-Merle* qu'il a perdu lui-même, avec ses rêveries de faux savant et ses inventions charlatanesques, la mémoire des promesses qu'il a faites autrefois, celle par exemple de consentir au mariage de ses filles dans telles conditions, maintenant réalisées, d'augmenter les gages de sa domestique, d'épouser pour sa part Mlle de la Jonquière.

(1) *Paris, chez Mme Masson*, 1807. In-8 (Bibl. Nationale, 8° Yth. 7185.)

Elle lui rappelle des faits précis, sur l'air de *Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.* Confondu, *Fin-Merle* hésite encore, craignant pour son pari. Mais l'un de ses futurs gendres offre de l'en garantir, s'il renonce à tout jamais à son enseignement. Marché conclu. Et tout se termine, comme il convient, par un triple hyménée.

La critique n'était pas bien méchante. Mais les choses vont rarement au théâtre comme dans la vie réelle, et Feinaigle, au moment même où on le brocardait au Vaudeville, commençait de s'en apercevoir.

Il avait eu la maladresse de publier dans les journaux un avis par lequel il se déclarait SEUL *professeur de mnémonique* ; cette prétention irrita son co-associé, qui réclama, en vertu de leur traité. Mais déjà les clauses de ce traité n'étaient plus respectées. Feinaigle augmentait encore le prix des cours sans consulter Guivard, s'arrangeait pour recevoir toutes les souscriptions, les empochait, et refusait de rendre ses comptes. Il finit par interdire à Guivard l'entrée des cours, sous prétexte que, celui-ci s'exprimant mieux en français, les élèves s'adressaient à lui de préférence.

On saisit du litige les tribunaux. Feinaigle soutint qu'il ne s'agissait pas d'un contrat définitif, mais seulement d'un avant-contrat, d'un projet à étudier. Les juges, cependant, autorisèrent Guivard à faire opposition entre les mains des souscripteurs pour la part des bénéfices lui afférant. Feinaigle, au comble de la rage, engagea une violente campagne de presse, attaquant à la fois l'honneur et les capacités professionnelles de son adversaire. Guivard riposta par un *avis de changement de domicile*, où il dénonçait toute la genèse du différend, produisant à l'appui de sa revendication les pièces authentiques, certificats et traité. Il disait notamment :

« Etranger, sans aucun domicile, sans aucune possession en France qui puisse offrir une garantie de ses actions, M. de Feinaigle a soin de percevoir la totalité des prix de chaque cours dès la première leçon, se gardant bien de faire consigner, afin d'être toujours prêt à prendre la fuite au premier moment qui lui paraîtra favorable, en emportant tout le produit des souscriptions. »

Il eut enfin cette suprême habileté de s'intaller Hôtel de Modène et de Nice, 12, rue Jacob, et d'ouvrir là une série

de cours complets en 15 leçons, pour le prix de 48 francs.

Dès lors, ce que la Mnémonique comptait encore d'adeptes se tourna du côté de Guivard. Aussi bien, la plaisanterie n'avait que trop duré. Les plus naïfs, ceux qu'avaient d'abord amusés ces divertissements curieux, comprenaient que la méthode de Feinaigle, bonne tout au plus à fixer dans l'esprit quelques nomenclatures, ne pouvait être d'aucune utilité, et que des mots ne feront jamais la Science. Guivard continua-t-il les succès de son maître? Comment se terminèrent ses démêlés avec Feinaigle? Nous l'ignorons. A partir de 1807, on perd toute trace de l'un et de l'autre.

Après avoir intrigué tout Paris, encombré les journaux de ses boniments et de ses doléances, Feinaigle était totalement oublié quand on annonça, en 1820, qu'il venait de mourir à Londres.

§

Quel secret renfermait donc ce système, dont il faisait espérer monts et merveilles? Etait-ce l'invention d'un psychologue de génie, ou la fantaisie d'un déséquilibré? A tant de belles paroles, qui sentent l'escroquerie vulgaire, se mêlait-il un peu de raisonnement scientifique ?

Sauf une courte *Notice sur la Mnémonique* (1), imprimée à Paris en 1806 (qui contient ces attestations déjà mentionnées par nous et les rapports de l'administration préfectorale), un programme de l'expérience du 25 décembre 1806 (2), et un tableau mnémonique (3), il ne semble pas que Grégoire de Feinaigle ait jamais rien écrit, touchant les principes et l'application de sa découverte. En 1811, à Francfort, parut une *Mnemonik, oder praktische Gedächtnisskunst*, traduite en anglais l'année suivante (4); mais cette méthode a été bien plutôt rédigée par quelque auditeur inconnu, d'après les leçons de Feinaigle, que composée par lui-même, et son œuvre proprement dite.

Toutefois, en 1808, à Lille, chez Thomas Naudin (5), fut

(1) Voir supra, p. 33 note.
(2) Voir supra, p. 37 note 1.
(3) Mnémonique, ou Art de fixer la mémoire... par le prof. Grég. de Feinaigle — (*S. l. n. d.*), in-16, 9 p. et planche. (Bibliothèque Nationale, Zp. 2244.) — Ce n'est, à proprement parler, qu'une nomenclature des images mnémoniques correspondant aux 400 premiers nombres.
(4) The new art of memory, founded on the principles taught by M. G. von Feinaigle. To wich is prefixed some account of the principal systems of artificial memory. — *London*, 1812. In-12, pl.
(5) Et à Paris, *chez les marchands de nouveautés.*

ublié un *Traité complet de Mnémonique, ou art d'aider et le fixer la mémoire en tous genres d'études et de sciences,* ar M.*** (1). Quel en était l'auteur? Le nom de Feinaigle 'est pas prononcé dans le volume, mais ce ne serait pas là une aison suffisante de lui en refuser la paternité. Cependant Barier penche pour un certain J. Didier ; d'autres, au contraire, our François Guivard. En tous cas, c'est bien du système de einaigle qu'il est question : sans entrer dans le détail, nous ouvons, grâce à ce *Traité*, essayer d'en donner une idée, d'en légager au moins les principes essentiels.

Il a pour point de départ ce passage du *de Oratore*, II, 6-88, où Cicéron remarque que les notions des choses se ravent d'autant mieux dans l'esprit qu'elles y parviennent ar le moyen des sens, surtout de la vue, le plus représentatif de tous, plutôt que par la voie de l'entendement, le la raison ; en d'autres termes, que les images des choses, u leurs symboles sensibles, frappent plus la mémoire que les dées abstraites. Le problème consiste donc à multiplier les ignes concrets des choses à retenir, à les coordonner pour n éviter la confusion, à créer des associations par lesquelles 'image, aussitôt que parue, suggérera l'idée.

La coordination se fera par la localisation des images, 'attribution à chacune d'une position déterminée dans l'espace, ar rapport aux autres images. C'est la clef de voûte du ystème. Cicéron affirmait : *Sed locis opus est. Etenim corpus ntelligi sine loco non potest.* Et il recommandait d'employer les *loca* nombreux, bien connus, suffisamment dégagés, à peu le distance les uns des autres ; en même temps, des images laires, et capables de frapper vivement l'imagination.

Fort de ce conseil, Feinaigle s'est donc ingénié à diviser, selon le mot très exact de Flaubert, « l'univers en maisons ».

Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas ici de véritables mplacements matériels, individuellement déterminés, mais de pures constructions mentales pouvant servir de cadre uni-

(1) In-8°, xxx-249 p., planches. (Bibliothèque nationale, Z. 47186.) Ce volume, ainsi que la Notice sur la Mnémonique et ce que j'ai appelé tout à l'heure le Tableau mnémonique, existe à la Bibliothèque de Rouen. Toutefois, M. R. Pinchon, bibliothécaire, a l'extrême obligeance de me faire observer qu'ils font partie d'une collection mise à la disposition du public seulement après 1880. Il n'est pas impossible cependant de supposer que Flaubert a pu, à titre gracieux, en recevoir auparavant communication, soit par l'entremise de son ami Edmond Laporte, habitué de la Bibliothèque, soit même du temps que Bouilhet en était conservateur.

forme à nos représentations sensibles. En d'autres termes le concept seul intervient dans le système de Feinaigle, e non la chose réelle. Il a choisi seulement comme base de se explications cette notion banale, de façon que le simple énonc du mot « maison » évoquât immédiatement dans l'esprit d chacun une image familière; mais en théorie chacun rest libre de penser l'édifice qu'il veut, et les différentes parties d cet édifice selon son caprice.

Il suppose d'abord, dans cette maison idéale, une chambr carrée; l'un des murs est marqué par la porte, celui qui fai face par la cheminée; celui de gauche par la fenêtre; celu de droite par une commode. Avec le plancher et le plafond cela donne au total six parois utilisables. Si l'on découpe le pla fond par ses diagonales, et si l'on développe ensuite la chambr tout entière en rabattant les côtés dans le plan du plancher, o obtient la figure ci-dessous :

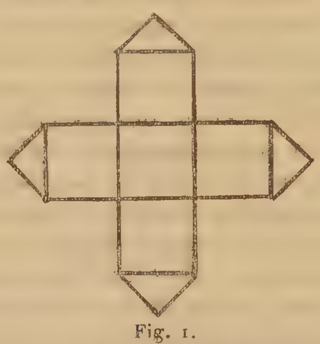


Fig. 1.

Appelons le plancher paroi 0, le mur de la fenêtre paroi 1 celui de la cheminée paroi 2, celui de la commode paroi 3 celui de la porte paroi 4, le plafond paroi 5 ; on a :

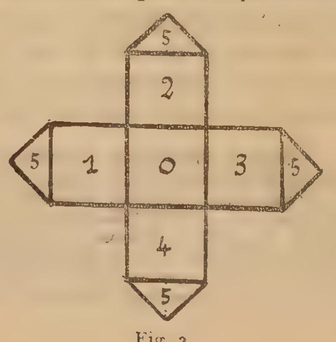


Fig. 2.

Ces parois sont les *tableaux* qui vont servir de réceptacles aux idées. Pour parvenir à les y fixer, Feinaigle divise maintenant chaque tableau en 9 cases (1) désignées par un numéro d'ordre : en partant du plancher de la chambre (paroi 0) il obtient ainsi :

1	2	3
4	5	6
7	8	9

Fig. 3.

La même opération est successivement répétée pour les parois 1, 2, 3, 4, en continuant, à partir du chiffre 9, la série numérique des cases. Toutefois, on inscrit les dizaines dans les triangles formés par la projection des 4 fragments découpés du plafond (chacun de ces fragments ne comptant lui-même que pour une case) et de telle façon que le nombre 10 correspondra au triangle surmontant la paroi n° 1, le nombre 20 au triangle surmontant la paroi n° 2, et ainsi de suite ; on aura donc :

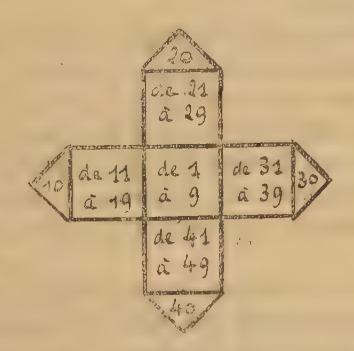


Fig 4.

Soit en tout 49 cases, ou compartiments, dans la chambre entièrement divisée.

(1) Ce sont ces *cases* que Flaubert a nommé des *panneaux*. Il ne compte d'ailleurs que 4 parois, ou tableaux, et omet le plancher et le plafond.

Il faut remarquer que la position de n'importe quelle case est immédiatement déterminée par les deux chiffres qui composent son numéro d'ordre, celui des dizaines indiquant la paroi ou tableau, celui des unités le rang que la case y occupe. ainsi :

25 = 5e case du 2e tableau.

43 = 3e case du 4e tableau.

Enfin, comme 49 ne fait pas une somme ronde, on reconstituera fictivement l'unité rompue du plafond, et l'on admettra que la réunion des cases 10, 20, 30 et 40 se nomme case 50.

A présent, imaginez qu'il y ait dans la maison dix chambres pareilles à celle-ci, et que vous les divisiez toutes d'après les mêmes règles, voilà cinq cents compartiments prêts à recueillir les idées qu'il vous plaira d'y déposer. N'est-ce pas un admirable résultat ?

Mais encore faut-il remplir ce cadre vide, effectuer ce dépôt méthodique, utiliser ces casiers si précieux à l'exercice futur de notre mémoire. Jusqu'ici, en effet, nous n'avons décrit que les charpentes du magasin. Quelles marchandises y ranger? comment, par le simple énoncé des numéros d'un rayon, arriver à savoir aussitôt et à retenir toujours le produit qu'il contient, ou inversement, par le produit, à préciser aussitôt son rayon?

Heureusement le candide Feinaigle ignore les complications. — Tout simplement, répond-il, en y clouant des étiquettes choisies de telle sorte que leur titre évoque en même temps la nature exacte du produit et le rang du casier. Il suffira donc d'apprendre par cœur la liste de ces étiquettes pour acquérir la topographie complète du magasin et, quelle que soit la marchandise demandée, être assuré de placer, sans hésitation la main dessus.

Pour pratiquer la Nouvelle Mnémonique, il est donc nécessaire de posséder d'abord une mémoire capable de retenir fidèlement, dans un ordre déterminé, une nomenclature de quatre ou cinq cents mots, voire davantage. Telle est, en effet la lourde pétition de principe que Feinaigle était contraint d'introduire à la base de son système. En cela d'ailleurs il ne différait pas de ses devanciers, ni de ses successeurs. Prene la Mnémonique de Félicien et Alexis de Castilho, celle d

Paris ou celle d'Allévy, il faut toujours supposer le problème résolu, et les élèves naturellement doués de la qualité qu'on se pique d'éveiller et de développer en eux. C'est même sans doute à cette condition inavouée, mais indispensable, que ces extravagantes conceptions doivent d'avoir parfois réussi, sur quelques sujets prédisposés.

Voyons cependant comment les choses vont se passer.

Un chiffre, un nombre, ne parlent pas beaucoup à l'esprit : au numéro des casiers Feinaigle substituera maintenant des images ; mais — c'est ici le fin du fin de la méthode, le triomphe de son ingéniosité—ces images seront de telle nature que leurs contours offriront quelque ressemblance sensible avec la forme graphique du chiffre ou du nombre substitué. Ainsi se cimenteront des associations indestructibles : il suffira de voir le nombre, ou d'y songer, pour se rappeler l'image ; et inversement l'image, perçue ou évoquée, suggérera aussitôt le numéro du casier auquel elle correspond. Notez d'ailleurs que cette ressemblance extérieure, ces analogies formelles, Feinaigle ne prétend pas du tout les inventer arbitrairement : elles sautent aux yeux ; d'après lui, dans tous les objets qui nous entourent, qui composent le décor habituel de notre vie, nous pouvons, d'un simple coup d'œil, lire des chiffres et des nombres. Qui n'aurait, par exemple, l'idée d'une faux en voyant un 7 ? En raisonnant de la sorte pour les 9 premiers nombres, Feinaigle déclare que :

1 évoque l'image d'une *tour*,
2 celle d'un *cygne* qui nage,
3 celle d'un *rempart* crénelé,
4 celle d'un *miroir*, d'une glace,
5 celle d'un *fauteuil*,
6 celle d'un *cor de chasse*,
7 celle d'une *faux*,
8 celle des cornes d'un *cerf*,
9 celle d'une *poële à frire*.

De même, en utilisant la combinaison des images simples entre elles :

33 devient le profil de *nuages* sur le ciel,
16 la silhouette de *Cérès*, déesse des moissons, debout et tenant négligemment sa faucille la pointe en l'air, — et ainsi du reste, jusqu'à 50.

Voilà donc étiquetés tous les casiers de notre première chambre. Les mêmes étiquettes peuvent servir aux casiers de la seconde, et des suivantes, si, pour chacune, nous voulons recommencer à 1 la série numérique. Mais si nous préférons la continuer, un jeu de l'esprit tout aussi naturel nous fournira les images qui correspondent *évidemment*, dit Feinaigle, à 51 et aux nombres supérieurs, jusqu'à 100, jusqu'à 200, et au delà. Pourquoi, en effet, nous arrêter en si bonne voie? Lui-même s'amuse à en dresser la liste jusqu'à 400. Il conseille toutefois de restreindre, et de s'en tenir à la première centaine, qui peut répondre à tous les besoins.

Cette fois, notre magasin est prêt, rien n'y manque. Parois, compartiments, numéros des compartiments et des parois, images servant à répertorier les compartiments, tout est en ordre. Si les préparatifs un peu délicats de cet aménagement général n'ont pas trop bouleversé déjà le bon sens du candidat mnémoniste, il va être capable d'empiler dans ce dépôt tout ce qu'on lui confiera, sans risquer de jamais s'y perdre ni de mélanger les objets.

Comment s'y prendra-t-il ? On a déjà exigé de lui un effort intellectuel qui aurait suffi, dans bien des cas, à lui permettre d'apprendre directement ce qu'il pouvait avoir besoin de retenir. Néanmoins l'instrument merveilleux qu'il a maintenant en sa possession reste inutilisable, s'il ne consent pas à faire encore un effort et à le répéter autant de fois qu'il voudra accumuler et classer des souvenirs différents.

C'est la dernière opération nécessaire, la complication suprême qui doit justifier toutes les autres. Dans le système de Feinaigle, la maison, la chambre, la division des parois, la désignation symbolique des cases ne sont que les préliminaires. Nous parvenons enfin à l'acte essentiel, duquel dépendent les services inappréciables que nous en attendons.

Entre les choses à fixer dans sa mémoire, et les étiquettes de ses casiers, il faut maintenant que l'élève invente des *rapports*, qu'il les réunisse dans une même représentation mentale, qu'il compose chaque fois, avec ce double élément, une petite scène où tous deux joueront un rôle, — qu'il associe, en d'autres termes, l'idée de chaque chose à l'image mnémonique d'un compartiment déterminé, ce qui équivaut à associer l'idée de la chose à un numéro d'ordre, puisque l'image

nnémonique se confond dans son esprit avec un chiffre ou un nombre. Voici du reste l'exemple assez simple proposé par Feinaigle lui-même :

Soit à retenir, dit-il, une suite de substantifs pris au hasard. J'ai sous la main le premier volume de la *Correspondance* de M. de Voltaire, édition in-4°. Et, prenant le premier mot de chaque page en commençant par la première, je trouve :

1. Petite chienne.
2. Zéphyr.
3. Solitude.
4. Campagne.
5. Lit.
6. Ville.
7. Bonnet.
8. Estomac.
9. Malade, etc....

Pour retenir ces mots dans l'ordre où ils se trouvent, je fais mes *rapports*. Parmi tous ceux qui se présentent, je m'arrête à ceux-ci :

1° Je place ma *petite chienne* en vedette sur l'*observatoire* (*la tour*) pour m'avertir de l'approche des étrangers.

2° Je regarde mon *cygne* dans son bassin et je m'aperçois que ses plumes sont fortement agitées par le *zéphyr*.

3° Mon *rempart* est presque détruit, la guerre a désolé les environs, qui n'offrent plus qu'une vaste *solitude*.

4° Cette *glace*, heureusement placée en face de la croisée, offre une belle vue et répète la *campagne*.

5° Cette *chaise longue* (*fauteuil*) présente assez de place pour y faire un *lit*.

6° Le bruit du *cor de chasse* réveille l'habitant des *villes*.

7° Je place un *bonnet* sur la pointe de ma *faulx*.

8° Mon *cerf* ne peut courir : son *estomac* est enflé et traîne jusqu'à terre.

9° On fait cuire dans le *poëlon* des aliments pour le *malade*.

Si maintenant on me demande quel mot est placé au n° 2 : 2 ou *cygne* sont pour moi la même chose ; je rappelle le rapport que j'ai fait et je me souviens que les plumes du *cygne* sont agitées par le *zéphyr*. — Veut-on le huitième mot? je songe au *cerf* dont la marche pénible et lente me rappelle l'*estomac* gonflé.

Si, changeant la question, on me demande quelle place occupe le mot *bonnet* ? je cherche le rapport que j'ai établi, et la *faulx* me donne le numéro 7. Etc.... (1).

(1) *Traité complet de mnémonique*, pp. 23-25.

N'allons pas plus loin. Cet exemple typique met assez e relief le procédé de Feinaigle. Mais le plus merveilleux sans doute, c'est que ce procédé était susceptible de joue dans tous les cas, dans toutes les circonstances, à peu prè de la même manière : aucune notion, en effet, aucun ordr de connaissance n'échappe à la Mnémonique. Considére plutôt la table des chapitres du fameux *Traité :* Etude de l'a rithmétique, de l'histoire, de la chronologie, de la botanique de la jurisprudence et des Codes civil, criminel, de commerce etc., de la géographie, des mathématiques, de l'algèbre, de langues mortes et vivantes, — que désirer davantage? E quelques jours, et *sans peine*, par un emploi judicieux de cett méthode, on était assuré d'acquérir une science encyclopédi que à décourager Pic de la Mirandole. Quelle révolution dan la vie pratique et spéculative ! quel progrès apporté tout coup dans l'exercice quotidien de notre activité intellectuelle Et comment ne pas crier à l'injustice, quand un tel bienfaiteu de l'humanité, pour une découverte aussi extraordinaire, s voit refuser un brevet d'invention !

§

Il resterait maintenant à suivre la démonstration de Feina gle dans le détail des applications particulières de la *Mnémo nique.* Tout son enseignement ne se réduit pas à ce que nou venons d'en dire. En réalité, à chaque matière différente, co respond une série de complications nouvelles. Si vous voule retenir la classification de Linné, ou les titres et les sous-titre du Code civil, n'espérez pas y parvenir à l'aide des « rapports faciles à établir qui vous ont servi pour apprendre les premier mots de la *Correspondance* de Voltaire. S'il est vrai que l'op ration mnémonique se conçoit d'après un principe uniform à mesure que changent les facteurs du problème change aussi les conditions dans lesquelles elle s'effectue. Ici inte viendront des formules, des phrases rimées, des clichés cab listiques, comme dans le système de Paris ; là des équivalenc littérales, des calembours, comme dans l'*Allévytechnie.* Pl nous avançons dans la lecture de notre *Traité*, plus les cham bres s'enchevêtrent et se multiplient dans des maisons plus en plus nombreuses, plus les figures primitives se co fondent, se combinent les unes avec les autres, et serve

à la fois de symboles représentatifs à des notions hétéroclites, plus les associations d'idées sont subtiles et les comparaisons hasardeuses. Il est des cas où le *cerf* devient une *biche*, le *cor de chasse* une *ménagerie*, le *cygne* un *cheval* ou un « quadrupède », et le *rempart* un *dromadaire*. — Mais aussi à quelles drôleries, à quelles puérilités désopilantes n'aboutit pas l'imagination dévergondée de Feinaigle !

Il faut pourtant renoncer à en donner ici d'autres aperçus, car le moindre exemple entraînerait d'interminables explications. Aussi bien le professeur avait-il écarté, *a priori*, toute objection à sa doctrine. La plus évidente, celle qui se présente d'abord à la pensée, c'est l'épouvantable confusion qui va s'implanter dans le cerveau des malheureux néophytes. A moins de supposer autant de maisons qu'on a de choses de nature différente à retenir, et dans chacune de ces maisons autant de chambres distinctes que de familles ou d'espèces, si c'est la maison réservée à la botanique, — autant que de siècles et de règnes, si c'est la maison de l'histoire — autant que de pays, de provinces, de départements, s'il s'agit de géographie, — et ainsi du reste, à l'infini — comment fera l'élève mnémoniste, lorsqu'il aura déposé successivement, dans le même compartiment d'une maison unique, des idées aussi disparates que Carcassonne, Mont-Blanc, Poméranie, Henri IV et Champignons? — Mais Feinaigle ne s'embarrasse pas pour si peu. Est-ce donc là, réplique-t-il, ce qui vous arrête ? Il suffirait, au besoin, de prévenir le candidat qu'on va l'interroger sur telle ou telle matière :

« On ne doit jamais craindre, quoiqu'on ait fixé dans la même case des objets qui se rapportent à l'arithmétique, à la jurisprudence, à la chronologie, de prendre une image pour une autre. Qui s'aviserait de répondre que le dix-neuvième roi de France est Mahomet ? »

Voilà en effet qui tranche toute difficulté. Rien qu'à cette phrase on pourrait juger de l'inventeur et du système.

D'ailleurs, dès la première page du *Traité de Mnémonique*, le lecteur sait à quoi s'en tenir. En tête du volume que j'ai sous les yeux, une planche, gravée à l'eau-forte, représente un vague paysage encombré de cabanes toutes bâties sur le même modèle. Dans les intervalles sont des personnages, des animaux, les objets les plus divers : une paire de pistolets, un

canon crachant sa mitraille, un livre ouvert, une hache, une coupe renversée, un bûcher. Cela s'intitule : *Tableau des événements remarquables depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au commencement du* XIXe *siècle.* Tout y est, depuis l'âne et le bœuf de Bethléem jusqu'à la tête de Minerve, couronnée de laurier et de chêne, emblème de Napoléon Ier, qui, *placée sur le trône du plus grand des monarques, rappelle sa puissance, sa sagesse, sa valeur et ses victoires.*

Est-ce ce frontispice qui séduisit Bouvard et Pécuchet ? Comment s'étonner à présent si, dans leur désir de tout apprendre, de tout emmagasiner, ils ont eu recours à Feinaigle, en même temps qu'à Paris et à Allévy, pour se guider à travers le labyrinthe de l'histoire ?

Mais si l'on est tenté de sourire, ou d'éprouver à propos de Feinaigle un peu de cette pitié douloureuse, de cette compassion inquiète, qu'inspirent toujours les fous inoffensifs et les illuminés malchanceux, ne faut-il pas admirer aussi la conscience littéraire de Flaubert, qui, pour écrire dix lignes de son roman, a pris soin de feuilleter, d'annoter pareilles élucubrations — rendant ainsi à ces trois mnémonistes un éminent service, qu'ils n'auraient jamais obtenu de leurs propres travaux, celui de fixer pour longtemps leurs noms dans la mémoire des hommes ?

RENÉ DESCHARMES.



FRANÇOIS PORCHÉ

LE PROBLÈME DE RIMBAUD

SA DISCUSSION

—

I

Dangereux sujet pour qui se pique d'être modéré et de le paraître! Me voici déjà obligé de dire que l'intelligence de Rimbaud est prodigieuse, en priant qu'on donne au mot son sens plein. Entré au collège à onze ans (oct. 1865), il cause « un premier étonnement par la rédaction spontanée d'un résumé d'histoire ancienne, qui révélait une netteté et une maturité d'esprit surprenantes (1) ». — Pas plus surprenantes, n'est-ce pas? que la narration de 1862, dont j'ai conseillé la lecture. Pour tout ce qui touche aux lettres, il laisse loin les meilleurs. En troisième, en seconde, en rhétorique, il enlève presque tous les premiers prix. En 1869, 3e accessit de version grecque et 1er prix de vers latins, au concours de l'Académie de Lille; en 1870, 1er prix de vers latins. Et ces succès ne sont pas le fruit de l'application, car, dès la seconde, il se livre aux « écoles buissonnières les plus énormes (2) ». Il apprend en se jouant. Il y a l'étoffe de trois ou quatre bons élèves chez lui. Vous connaissez ces joueurs d'échecs qui tiennent plusieurs parties à la fois?... « Pendant que l'un de nous démontrait au tableau quelque théorème de géométrie — nous écrit M. Delahaut, son ancien condisciple — Rimbaud vous bâclait en un rien de temps un certain nombre de pièces de vers latins. Chacun avait la sienne. Le titre était bien le même, mais la facture des vers, les idées, le développement étaient assez différents pour que le professeur ne pût y reconnaître la main du même ouvrier. C'était un véritable tour de force, vu le peu de temps qu'il y consacrait. Le fait se reproduisit souvent, je puis vous le garantir (3)... » Au deuxième concours académique où il obtiendra le 1er prix de vers latins, il réussit à traiter son sujet en vers latins, en prose latine et française, en

(1) Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896-1897, p. 3.
(2) Verlaine, *les Poètes maudits*.
(3) Bourguignon et Houin, *loc. cit.*, p. 7.

vers français (1). L'un de ses condisciples a raconté, en détails qui ne s'inventent pas, la façon expéditive avec laquelle il emportera le prix au concours de 1869 (2).

« Plein de mépris pour les mathématiques », il « les délaissait complètement (3) ». — Lamartine, piètre mathématicien au collège (et dans la vie, quoi qu'en dise le pamphlétaire de *Némésis*), en a donné des raisons qui rappellent le renard de la fable. Rimbaud, la littérature abandonnée, abordera les sciences et cherchera dans leur application l'instrument très positif de sa fortune le dernier tiers de sa vie. En 1878, il sera déjà capable de suppléer « un ingénieur français chargé de travaux importants (4) » aux environs d'Alexandrie. Savant, non; mais apte sans contredit à devenir savant et dans n'importe quelle science, nous le verrons, en Arâbie, en Abyssinie, faire une telle consommation de manuels d'arts et métiers que certaines lettres, qui réclament des achats de livres aux siens, semblent des pages de catalogues (5). Bon argument contre cette prétendue opposition entre l'esprit littéraire et l'esprit scientifique dont tant de littérateurs et de savants, grands ou petits, proclament la réalité. Il est vrai qu'à cette époque l'esthète de jadis est aussi irrémédiablement étranger aux lettres que le plus ancré philistin.

Mais les résultats de ce qu'il a appelé sa « fièvre philomathique » indiquent mieux encore l'ampleur et la rapidité de ses facultés intellectuelles. Deux ans à peine de séjour en Angleterre, de 1872 à 1875, lui font posséder l'anglais « d'une façon si parfaite que les Anglais les plus instruits en restaient tout surpris (6) ». Quelques mois en Allemagne, en 1875, le rendent maître de l'allemand. Une promenade en Italie, et, selon l'expression de Verlaine, l'italien est conquis, comme l'anglais, comme l'allemand. En cette invraisemblable année 1875, sa pointe en Espagne lui donne la pratique d'une langue dont il a acquis la théorie dans les livres, grâce parfois à des séances de travail qui durent vingt-quatre heures (7).

(1) Bourguignon et Houin, *loc. cit.*, p. 7.
(2) M. l'abbé Morigny, récemment directeur du collège de Notre-Dame de Rethel, où, en 1878, professa Verlaine. — V. Berrichon, *A. Rimbaud, le Poète*, p. 37.
(3) Bourguignon et Houin, p. 6.
(4) Bourguignon et Houin, p. 183.
(5) Par ex. celles des 2 novembre 1880 et 18 janvier 1882, datées d'Aden.
(6) J'emprunte ces détails et les suivants à Bourguignon et Houin, *loc. cit.*
(7) « Afin que personne ne le dérange, il s'enferme, à plusieurs reprises, dans une armoire, un vieux coffre du temps passé, et il y reste parfois vingt-quatre

Son hiver de 1875 à 1876, passé chez les siens, il le consacre avec rage à l'étude des langues asiatiques : indoustani, amharina, arabe surtout ; l'arabe étant, avec l'anglais, l'idiome qu'il possédera le mieux. Janvier-avril 1877, nouvel hivernage à Charleville, dont il profite pour se familiariser avec le russe. « Quelques années auparavant, il avait déjà voulu s'initier à cette langue, et M. Henry Pauffin se rappelle l'avoir alors rencontré dans les bois de la Culbute et de la Havetière, apprenant le russe, à l'aide d'un vieux dictionnaire grec-russe, dont il avait coupé les pages en rognures pour bourrer ses poches (1). » Entre temps, il a appris le grec moderne, le wallon, d'autres idiomes encore. De quoi, car ces détails étonnants

Pas ne sont sornettes,

pas plus que ne sont sornettes ses poèmes et ses randonnées — de quoi pouvoir, en 1877, parcourir comme interprète du cirque Loisset les pays scandinaves ; en 1879, surveiller à Chypre une équipe internationale de carriers ; et mener plus tard ses transactions africaines.

Ses succès scolaires, ou plutôt la facilité avec laquelle il les obtient ; sa certitude d'acquérir, comme et quand il lui plaira ce dont l'acquisition coûte aux autres tant de peine, lui communiquent un orgueil comme peu d'écoliers en ont possédé. Sa supériorité sur ce qui l'entoure, en classe comme à la maison (son frère, d'un an plus âgé, entré avec lui en sixième redouble, tandis qu'il saute sa cinquième, et il ne trouvera chez aucun des siens de disposition à le suivre tant soit peu), — voilà la source du mépris qu'il portera à tout et à tous au long de son existence. Mépris, nul terme après orgueil (mais l'un est la cause et l'autre la conséquence) qui le dénonce mieux, le ramène mieux à l'unité. Sorti du collège, il verra le monde comme un collège où sa supériorité demeure et son droit de juger de haut. De là, au cours de la guerre franco-allemande, ses jugements recueillis pieusement par Delahaye (2), sur les antagonistes, déclarés vaincus et vainqueurs d'une stupidité

heures, sans boire ni manger, absorbé dans son travail. » L. Pierquin, *Sur Arthur Rimbaud* (*Courrier des Ardennes*, 31 déc. 1893).

(1) Bourg. et H., *loc. cit.*, p. 179 « M. Henry Pauffin, avocat à Paris, a bien voulu noter pour nous les souvenirs que lui a laissés Rimbaud », ajoutent les biographes.

(2) Ernest Delahaye, *Rimbaud*, pp. 34 et s. ; *A propos de Rimbaud* (*Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1906-1910).

égale (1). De là, les bastonnades que sont la plupart de ses productions de 1870 et 1871, tantôt générales comme *A la Musique*, tantôt individuelles, comme *les Assis*. De là, au début de 1871, sa « profession de foi littératuricide », à l'adresse de son professeur Izambard, où il se déclarait « absolument écœuré par toute la poésie existante, passée ou présente... Racine, peuh ! Victor Hugo... pouah ! Homère ? Homère (2) ! » L'attitude que nous lui verrons dans les cénacles parisiens ; et, au dire de Verlaine, sa « déception, navrée, dégoûtée » quand on lui montra le musée du Louvre (3). De là, la sécheresse de ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie, monument d'orgueil et de mépris le plus élevé en somme (j'expliquerai pourquoi) de tous ceux qu'il aura dressés. Orgueil, mépris : ces facultés maîtresses de l'homme sont toutes prêtes chez l'enfant. De naissance le pli dédaigneux que dévoilent ses portraits habite sa lèvre ; la vie n'aura qu'à le rendre amer. Deux de ses condisciples, parmi ceux auxquels j'ai parlé de lui (4), n'en ont conservé qu'un souvenir net, qui remonte à son entrée au collège : sous sa mise soignée, la froideur de son œil bleu, une politesse distante, un habituel mutisme, un rire rare et pincé, et le refus sans réplique de se mêler aux jeux communs. D'où une absence de sympathie, chez beaucoup, que seul son prestige intellectuel empêchera de tourner à l'aigre. « Il était aimé de ses camarades », — affirment Bourguignon et Houin. Admiré, oui ; aimé, je ne pense pas.

Ici j'abandonnerai mes guides. Quelle que soit l'exactitude de leur ouvrage (je l'ai appelé jadis : un petit modèle de probité scientifique), il reste que cet ouvrage a été conçu dans des conditions particulières. Au lendemain de sa mort, le « poète maudit » n'avait nulle part plus besoin d'être favorablement présenté que dans sa ville. L'y rendre prophète, l'y faire couler en bronze, l'entreprise n'était pas banale ! Et en quel lieu ?

(1) « Abominable prurigo d'idiotisme, tel est l'esprit de la population », — écrira-t-il à Izambard, quelques semaines avant le siège de Mézières (Lettre citée dans *Vers et Prose*, janv.-fév.-mars, 1911).

(2) Izambard, *Un Poète maudit* (*Echo de Paris*, 26 déc. 1891). La fameuse lettre du 15 mai 1871, sur laquelle je m'appuierai souvent, n'est pas très différente de ton. « D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes... » etc... V. la façon dont sont arrangés les premiers romantiques, et particulièrement Musset.

(3) Delahaye, *Rimbaud*, p. 165. « Cela se comprend... », ajoute bonnement notre historien.

(4) Au cours d'un séjour, à Charleville et dans le département des Ardennes, de huit ans.

> Sur la place taillée en mesquines pelouses,
> Square où tout est correct, les arbres et les fleurs ;

sur cette place et dans ce square diffamés qui font le décor de *A la Musique!* Et par qui faire dresser son buste, à cet amer contempteur? Par ces « bourgeois poussifs », eux-mêmes, par ces « rentiers à lorgnons, gros bureaux bouffis, clubs d'épiciers retraités », dont il a insulté les « dames » ; dont il a promené sous nos yeux, terrible cornac, les « bêtises jalouses » — et depuis

> La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles,

« jusqu'aux bas », dont il a déshabillé les filles. — Les deux compatriotes de Rimbaud qui commençaient en 1896, dans la *Revue d'Ardenne*, sa présentation, sa... réhabilitation, rêvaient-ils pour 1901 un résultat si paradoxal? Tel a été cependant le résultat de leur ingénieuse... entreprise. (J'avais d'abord écrit : plaidoyer; — mais leur étude précisément est assez impartiale, objective, pour ne pas mériter ce nom qui sonne mal, en critique.) Ils y ont concilié jusqu'à la limite du possible le souci de la vérité et celui d'un revirement d'opinion. Mais ils ne le pouvaient qu'en se plaçant à un point de vue biographique strict. Ayant fouillé l'existence mystérieuse de leur héros et l'ayant mise à l'abri de la légende, ils sont restés à la surface de sa psychologie. Moralement leur portrait demeure réel ; mais il se borne à l'esquisse et même quelques portions du visage sont restées dans l'encrier. D'où la possibilité de bâtir d'après leurs données un Rimbaud fort éloigné du véritable; un Rimbaud bénin, anodin; et, comment dirai-je? émasculé, en place du violent étalon...; un Rimbaud de purgatoire au lieu de ce locataire perpétuel de l'enfer! J'en connais qui ne s'en privèrent point. Pour moi, dont la prétention est de faire, quant à l'esprit du poète, ce que M. Bourguignon et son collaborateur ont fait pour sa vie, je dois, sur le terrain intellectuel et moral, combattre non pas tant leurs conclusions que les conclusions que ces conclusions permettraient. Ils ont tenu compte, en recherchant ce que fut, aux yeux de ses co-potaches, le potache auteur de *Soleil et Chair*, *Sensation*, *Ce qui retient Nina*, d'opinions, plus ou moins justifiées, mais certaines. — « Tous ceux que nous avons consultés ont rendu hommage à sa bonté », répondent-ils. Et pour tirer d'une anecdote sur laquelle « des biographes » ont représenté notre col-

égien « comme un sournois cruel » un sens contraire à celui que les dits biographes lui ont donné, ils s'en rapportent à... M. Berrichon — dont leur étude clairement montre sur des points nombreux et importants l'esprit de tendance (1).

Avec une ingéniosité un peu grosse, le beau-frère du poète (lequel ne l'a connu, ni vu) trace du Rimbaud de collège, du Rimbaud de 1865 à 1870, un portrait qui rendrait incompréhensible le Rimbaud de 1870 à 1891. On trouvera le dernier état de ce portrait dans le récent ouvrage de M. Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud* (*le Poète*). Son grand, son seul argument, il le puise (s'aidant de Bourguignon et Houin comme ils se sont aidés de lui) dans la lettre à eux adressée que j'ai citée. Que Rimbaud ait « bâclé » plusieurs fois, en classe, les devoirs de camarades lui met les larmes aux yeux. Où il suffit de voir une marque de rapidité mentale, de... frégolisme intellectuel, il voit une preuve de cette tendresse de cœur, de cette bonté évangélique qui, tout à fait à contresens selon moi, lui paraît la qualité essentielle de Rimbaud. — « De ce qu'un jour, au cours de mathématiques... Arthur lança un livre à la tête d'un condisciple

(1) Sans vouloir exciter M. Berrichon, je tiens à rappeler, puisque mon opinion sur la mentalité de Rimbaud diffère si fort de la sienne, les effets derniers de cet esprit de tendance, respectable certes en tant que signe de son fanatisme rimbaudien (respectable un peu à la manière du sentiment qui dirige dans la fable de La Fontaine le pavé de l'Ours sur le visage de l'Amateur des Jardins), mais fâcheux à d'autres points de vue. Le désir de rendre son modèle ressemblant au portrait qu'il s'en est forgé a conduit M. Berrichon — dans une édition nouvelle du poète, qu'il a, seul, le droit légal d'éditer : 1° à reléguer en appendice près de moitié des vers que nous possédons de Rimbaud ; 2° à interpoler dans *Une Saison en Enfer*, à titre de prologue, une page qui n'a avec cet ouvrage aucune espèce de rapport (sauf bien entendu le rapport qui lie tout ce qui émane de Rimbaud). — (V. ma protestation dans *les Marges* d'août 1913, une réplique de M. Berrichon, dans le *Mercure* du 1er octobre ; ma lettre et une réponse de M. Berrichon au n° du 1er novembre.)

Interpolation aussi peu défendable que le renvoi en appendice. Mais moins grave ; car, par le désordre que ce renvoi a déterminé, le lecteur a perdu la possibilité de connaître l'évolution de Rimbaud, sa chronologie esthétique et quotidienne; *le parallélisme de son existence et de son art*, fondement de mon étude. Rassembler les membres dispersés du poète en vue de reconstituer son corps : voilà la tâche très difficile à laquelle Verlaine s'était consacré, tâche qu'aidé notamment par Delahaye et Izambard il avait menée à bien. L'édition de 1898, publiée par Berrichon et Delahaye (et dont celui-ci a réclamé justement le mérite) présente ce Rimbaud successif, logique. C'est sur elle que j'ai travaillé.

Dans l'édition de 1912 on trouvera des poèmes que l'édition de 1898 ne contenait pas. (M. Berrichon se trompe en les donnant comme inédits, puisqu'ils ont été publiés en 1906 : *Douaniers, Sœurs de Charité, Déserts de l'amour*, par la *Revue littéraire de Paris et de Champagne* à qui M. Georges Maurevert les avait communiqués.) On y trouvera aussi de nombreuses rectifications importantes, d'après un manuscrit aujourd'hui en possession de M. Barthou et que ni Verlaine ni Delahaye n'ont connu, mais qui, découvert d'abord par M. Maurevert, a permis la publication susdite.

venant de le dénoncer comme l'auteur d'une tricherie géné
reuse, quelqu'un a osé conclure qu'il était sournois et cruel
Rien n'est plus faux d'appréciation...Sous son aspect taciturn
et timide, c'est qu'il était au contraire d'une loyauté rare e
d'une charité extrême, envers ses camarades à l'esprit lourd. »
Sur cette épithète... homérique, que M. Delahaut n'avait pa
prévue, suit sa lettre. — « Aussi, combien de ces jeunes gen
furent-ils redevables à Arthur de récompenses reçues de leur
parents ou de leurs maîtres ! Il semble que le spectacle d
leur joie lui échut souvent en compensation des sévérités d
sa propre famille (1) » — commente en sa langue M. Berri
chon.

Pour l'histoire du livre, je n'en conclus rien, surtout si, comm
il est probable, il s'agit là du fait conté par M. Izambard (2)
dans la classe duquel le fait eu lieu. Mais tout ce que j'ai lu e
entendu me montre que, collégien, Rimbaud fut en petit c
qu'il sera en grand hors du collège ; que ses condisciple
trouvèrent, en germe, ce que ses concitoyens et les cénacle
vont trouver en arbre. Le cliché : « déjà Napoléon perçait sou
Bonaparte », qui vaut pour tous les grands caractères, s'offr
ici.

Cette impression ressort, d'ailleurs, des abondants souve
nirs de M. Delahaye, biographe certes non suspect ; le seu
de ses condisciples (je crois) à l'égard duquel on puisse dir
que Rimbaud a conçu de l'amitié ; et qui, confident du poèt
dès 1865, restera son seul confident, du jour où Rimbau
aura rompu avec Izambard jusqu'au jour des relations d
Rimbaud et de Verlaine. Et l'admiration de Delahaye pour l
futur auteur de *Bateau Ivre* provient, justement, de l'indiffé
rence magnifique qu'il lui vit, à ses débuts de collégien, à un
époque où sa gloire de fort en thème ne l'avait pas mis encor
à l'abri des brocards, opposer aux ricanements des cama
rades. — « Il n'en souffrait pas, cela me surprenait et m
ravissait tout ensemble. Je devins fier de causer avec lu
privilège que ne m'enviait à ce moment personne ; car la con
sidération qu'avaient pour lui les autres élèves n'était pa
sans forte méfiance provoquée d'abord par une sienne réserv

(1) *Op. cit.*, pp. 34 et s.
(2) *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, nº de janv.-fév.-mars 1911 de *Vers*
Prose.

zarrement mêlée d'ironie, sans compter que les passions or-
naires à cet âge... et aussi les jeux ordinaires lui semblaient
op ouvertement négligeables, sinon même antipathiques (1). »
A quinze ans, la possession de son génie changera en fleuve
t orgueil qui n'était qu'un fort ruisseau. La froideur devien-
a morgue, la politesse arrogance, l'ironie prendra le visage
le nous voyons dans ses vers. Et, ma foi! d'avoir eu la
te tournée, cet enfant n'est pas sans excuses. Imaginez l'état
esprit d'un écolier qui, sur un sujet de narration : *Ophélie*
Charles d'Orléans écrit à Louis XI pour demander la
âce de Villon, répond les vers et la prose qui nous ont été
nservés. Qui se rend compte — de toutes les qualités qui
nstituent son intelligence anormale, le sens critique n'est
s le moins hypertrophié — que ses copies honoreraient les
Morceaux choisis » ouverts là, sur son pupitre? Il s'en rend
bien compte qu'un beau jour il ne voudra plus retourner
collège. Vu sous cet angle, sa décision, en août 1870, d'al-
à Paris vivre de sa plume et contribuer au renversement
l'Empire paraît naturelle. Concevez ce que peut être son
gage de lectures, de méditations, sur le seul chapitre de la
litique, vous trouverez plus sage que fol son projet d'octo-
e. Sa proposition au directeur du *Journal de Charleroi*,
nt il a connu le fils en classe, ne vous choquera pas plus que
avait l'âge du père au lieu de l'âge du fils (2). Vous ne ri-
point de la confiance avec laquelle ce gamin malingre et
guenillé expose au vieux journaliste son socialisme, sa laï-
é, traite « Badinguet », Thiers et Bismarck, si vous soupçon-
z quel polémiste couve, éclate en lui. Si, par exemple, vous
nnaissez le sonnet qu'il rimait en frappant à la porte de ce
des Essarts, qui va vous le renvoyer à son collège. Car ce
nnet, peut-être, c'est *le Mal*, où il n'y a pas que deux qua-
ins et deux tercets. Mais une attaque, aussi, comme le
eu des chrétiens n'en a pas subi de plus dangereuse, et j'a-
te de plus actuelle, ce Dieu homicide et mercantile qui,

Tandis que les crachats rouges de la mitraille,

us de France, obus d'Allemagne,

) *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1906-1907, p. 70.
) V. sur cette démarche bien connue les détails récemment donnés par Izam-
l (*Vers et Prose*, janv.-fév.-mars 1911).

> Sifflent tous les jours dans l'infini du ciel bleu...
> Tandis qu'une folie épouvantable broie
> Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant,

dort, repu, « riant aux nappes damassées » de ses autels son encens, à ses grands calices d'or ;

> Et se réveille, quand des mères, ramassées
> Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
> Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir.

... Et si ce n'est pas ce sonnet, c'était alors *Rages de Césa* *le Dormeur du Val*, *la Maline*, ou ce diamant de poids : *M* *Bohême*.

II

Cet orgueil, dont je ne discute pas le principe, mais dont me garderai de justifier les manifestations sur le dos des ge qui en ont souffert, explique ce que Bourguignon et Hou appellent « l'échec moral » du poète dans les cénacles où, octobre 1871, l'admiration de Verlaine et des amis de V laine l'appellera. On sait son envoi de vers à l'auteur d *Poèmes Saturniens* ; et, en réponse au cri de détresse qui accompagne, le « Venez, chère grande âme, on vous atten on vous désire » ; *on* représentant un groupe de familiers salon de Nina et de la boutique de Lemerre. On sait les d positions prises et tenues pour que le jeune poète puisse toute sécurité cultiver sa muse. On sait comment Rimba répondit à un procédé qui nous reporte aux temps héroïqu de la fraternité littéraire ; et, pour ne citer que des faits inco testés, son attitude au cours de la première soirée passée présence de Cros, de Verlaine chez les beaux-parents de dernier ; puis ce dîner des « Vilains Bonshommes », où, ex péré par l'ivresse et le dépit, on le vit, sur la juste observat d'un convive, foncer sur lui, armé d'une canne à épée. On sait, et peut-être qu'on l'a trop su, voilà quarante ans ; m nous risquions de l'oublier et ceci au dam des persécutés présentés comme des persécuteurs imbéciles et jaloux. Da son excellente histoire de *Paul Verlaine* (sa vie, son œuvr publiée en 1907, M. Edmond Lepelletier nous l'a rappelé s indulgence, mais sans injustice. Sa cloche s'oppose à celle M. Berrichon agite et que nous écouterons d'abord :

Malgré des traces laissées nombreuses et ineffaçables dans le s

nir d'une génération bruyante d'artistes, l'action d'Arthur Rimud à Paris est... demeurée jusqu'ici de signification obscure. On comprise généralement mal ; souvent, pas du tout. On a systémauement expliqué à côté. Puis, la lâcheté et l'hypocrisie s'en mêlant, a volontiers commenté à rebours et propagé avec complaisance les méchantes interprétations, devenues bientôt matières à gorges audes. Pour un Paul Verlaine, un Charles Cros, un Raoul Ponon, un Forain, un Cabaner, admirateurs, avec combien de gues Parnassiens, destinés à asseoir leur médiocrité sur un rond cuir ou sur un siège d'assemblée parlementaire, avec combien de étentieux photographes et de faux peintres le natif et immense ète des *Illuminations* eut-il affaire, qui, à l'applaudissement de urs pareils, outragèrent un orgueil légitime de dieu en haillons de ur suffisance bien mise d'imbéciles (1) !...

Lui ne prévoyait pas quel calvaire la rancune de ces gens lui éparait ainsi. Ingénieusement, fondu dans son rêve gigantesque de auté et de bonté, tout cœur et tout esprit, il les aimait en les malenant. Il les aimait sans doute aussi parce qu'ils lui faisaient goûter félicité de l'opprobre (2)...

Avec M. Lepelletier nous tenons un historien. Biographe de erlaine, comme biographe de Zola, il a toujours fait céder ux faits son admiration et son amitié — qui furent grandes, - quitte à tirer des faits une opinion où l'ami et l'admirateur ennent leur revanche. Je ne le suivrai point, par exemple, rsqu'il appelle Rimbaud « le mauvais génie » de Verlaine (3) ; je ne crois plus du tout, après les détails que son amour la vérité l'a contraint à nous donner, à l'orthodoxie érotique l'auteur de *Parallèlement*, orthodoxie dont il jure ses ands dieux. Mais, sur le récit, je n'ai jamais vu qu'il fût à prendre. Et, quant à Rimbaud, il se borne à ce que ses yeux nt vu :

Rimbaud était (nous dit-il) un peu agréable convive. Pour faire aisir à Verlaine, je l'invitai une fois chez moi, rue Lécluse, à Batiolles, et il fallut toute mon énergie pour le maîtriser. D'abord, il desserra pas les dents pendant toute la première partie du repas, ouvrant la bouche que pour demander du pain ou à boire d'un n sec, comme à une table d'hôte ; puis, à la fin, sous l'influence

(1) *Jean-Arthur Rimbaud* (le Poète), p. 145.
(2) *Id.*, p. 151.
(3) Ceci pour indiquer l'une des raisons qui expliquent la dureté de Lepelletier vers Rimbaud. Mais je ne prétends pas que le biographe et ami de Verlaine t indulgent pour Rimbaud, je pense simplement qu'il n'a pas commis d'injustice atérielle à son égard.

d'un bourgogne énergique, dont Verlaine lui versait largemen
devint agressif. Il lança des paradoxes provocateurs et émit des a
phtegmes destinés à appeler la contradiction. Il voulut, notamme
me plaisanter en m'appelant « salueur de morts », parce qu'il m
vait aperçu soulevant mon chapeau sur le passage d'un conv
Comme je venais de perdre ma mère deux mois auparavant, je
imposai silence sur ce sujet, et le regardai de certaine façon q
prit en assez mauvaise part, car il voulut se lever, et s'avancer r
naçant de mon côté. Il avait pris nerveusement et sottement sur
table un couteau à dessert, comme une arme sans doute. Je lui
lai la main à l'épaule et le forçai à se rasseoir aussitôt en
disant..., etc. (1).

L'histoire est petite, mais significative. Malgré leur bon
volonté, la quasi unanimité des écrivains et des artistes q
Rimbaud rencontra à Paris se montrèrent moins patie
que ses camarades de classe. Il faut dire aussi qu'entre
collégien correct de mise et de mine, préoccupé de ne lais
monter à sa surface aucun signe de son bouillonnement,
Rimbaud frère du garçonnet « suant d'obéissance », à
« âcres hypocrisies », que *les Poètes de sept ans* dévoile
et l'inquiétant éphèbe que décrit le biographe de Verlai
douze mois de génie, de misère, de souffrances, de révol
sifflantes et piétinées sont venues creuser un abîme. Premi
équipée à Paris, terminée de suite à Mazas ; rentrée au lo
sous les corrections maternelles; seconde aventure en Bel
que : vagabondage au dénouement duquel collaborent le co
missaire de police et la maman qu'on va voir — voilà le bi
du troisième trimestre de 1870. Puis ces deux échouag
en février 1871, d'abord, en mai ensuite, où le froid et
faim, l'armée de Versailles et les troupes allemandes ball
tent, de Charybde en Sylla, l'héroïque naufragé. Puis enf
— et peut-être surtout ! — ces longs mois de mai à octo
1871 où Rimbaud subira la seule chose capable de lui fa
peur : l'inaction. Bon apprentissage pour son métier de po
maudit ! A sa décharge, s'il s'agissait ici soit de blâmer, s
d'absoudre, nous mettrions encore, *outre, bien entendu,*
âge, qu'il faut sans cesse avoir à l'esprit, une timidité d
genre singulier sur laquelle ses biographes, et particulièrem
Delahaye, renseignent. Timidité qui provient sans doute d

(1) Lepelletier, *Paul Verlaine*, p. 262.

différence contre nature qu'il y a entre sa mentalité et son physique; du désappointement que sa vue cause à ceux qui ne connaissaient que ses vers. Car s'il n'est plus le gringalet dont la candidature estomaquera, en octobre 1870, le bon journaliste belge, il n'est pas encore le Rimbaud, « grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil (1) » que Verlaine, en 1872, emmènera en Belgique et en Angleterre. La disproportion de sa « tête d'enfant dodue et fraîche » et d'un « grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore (2) » lui donne un aspect peu sympathique, — « l'air d'un échappé d'une maison de correction », traduira M. Lepelletier. Ajoutez « une voix très accentuée en ardennais, presque patoisante », ayant « ces hauts et ces bas de la mue (3) »; enfin, une ignorance du monde complète; toutes infirmités dont nul n'a mieux conscience que lui-même, si porté à saisir le côté caricatural des choses, si doué pour l'auto-psychologie! La veille de son départ : — « Voici, dit-il à Delahaye, ce que j'ai fait pour *leur* présenter en arrivant. » Et il lut *Bateau Ivre*. Devant l'enthousiasme de son ami et ses prédictions de gloire, « il demeura triste et abattu : — Ah! oui, reprit-il, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien... Et cependant... Ce monde de lettres, d'artistes!... Les salons, les élégances! Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide, je ne sais pas parler... oh! pour la pensée, je ne crains personne... mais... Ah! qu'est-ce que je vais faire là-bas (4) »! Imaginez ce dont un pareil sentiment peut rendre capable un être dont l'amour-propre frise le monstrueux et dont la volonté, l'entêtement ne sont pas inférieurs à l'amour-propre. Un être dont bien des traits semblent empruntés à Julien Sorel, et dont la conduite constante démontre que, « ce que son esprit avait une fois résolu, sa volonté l'exécutait à tout prix (5) ». Le mutisme de Rimbaud lors de son arrivée chez les Verlaine, sa taciturnité arrogante viennent peut-être de ce qu'il a surpris l'étonnement de ses hôtes, trouvant un gamin sans

(1) Verlaine, *les Poètes maudits*.
(2) Verlaine, *Nouvelles notes sur A. Rimbaud* (*la Plume*, 15 nov. 1895).
(3) *Ibid*.
(4) Delahaye, *Rimbaud*, p. 50.
(5) Bourguignon et Houin. — V. notamment l'anecdote rapportée *loc. cit.*, p. 179. Rimbaud, en vue de l'île Sainte-Hélène, n'obtenant pas du capitaine de son bateau l'autorisation de descendre dans l'île, et se jetant à la mer dans l'espoir d'aborder.

grâce au lieu d'un jeune homme brillant, étonnement que Ver-laine nous a appris qu'on n'avait pu dissimuler. Et cependant (pensait sans doute l'enfant), ne vous avais-je pas rensei-gné ; ne deviez-vous pas m'éviter cet affront (1)? Son atti-tude, ce jour-là et les suivants, celle que Fantin-Latour pein-dra sur sa toile (2) : attitude de combat, repliement d'un orgueilleux qu'un rien blesse, défense maladroite d'un faible qui prétend passer pour fort, et que la fierté oblige, quand il a fait un faux pas par mégarde, à en faire immédiate-ment deux autres pour qu'on ne croie point qu'il s'est trompé ou qu'il songe au repentir. Car il y songe au repentir ; et l'absurdité de sa conduite, et l'odieux lui apparaissent mieux qu'à personne. Si vous en doutez, lisez le poème intitulé *Honte*. « L'enfant gêneur... la si sotte bête », le « chat des Monts Rocheux », destiné à « empuantir toutes sphères », au figuré et au... propre (demandez plutôt à la mansarde où Banville l'hébergea !) — n'a jamais eu de juge plus clair-voyant que lui-même.

III

Le cynisme de Rimbaud a joué un trop grand rôle dans sa vie et sur son art pour qu'on néglige ou qu'on craigne de l'é-tudier de près. On peut en placer les premières manifestations à l'aube de ses dix-sept ans. — Comment si tard que cela ? Est-il vrai (me dira-t-on) qu'il soit resté si longtemps l'enfant « timide... un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles pro-pres, aux cahiers sans tache, aux devoirs étonnamment cor-rects, aux notes de classe idéalement scolaires, bref, un de ces petits monstres exemplaires et impeccables, incarnant au su-perlatif le type de la bête à concours... *l'assis* de collège... » qu toujours sur son banc de classe M. Izambard a vu (3) ? Est-possible qu'il soit resté tel, et que brusquement ?...

Non certes ; pas plus de mutation brusque — ce non-sen de la psychologie — dans cette partie de Rimbaud que dan les autres. M. Izambard a connu Rimbaud élève, l'espace seule

(1) Dans une de ses lettres à Verlaine, il se dépeignait ainsi : « petite crasse Verlaine, *loc. cit.*)

(2) « Fantin-Latour... nous a dit que, durant l'unique séance de pose obten pour le portrait dans *le Coin de Table*, il ne proféra pas une parole, et le gra peintre crut voir du dédain impatient... » *Berrichon*, p. 137.

(3) Izambard, *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, p. 5.

ment de neuf mois. Il a connu l'élève de lettres, studieux et savant ; il y avait aussi son contraire : celui des classes de science. Il a connu un élève, ami (la classe terminée) de son maître, rimant, parlant politique avec lui, et parlant la même politique que lui. Il n'a pas connu l'enfant dont les « gamineries continuelles (1) » conduisirent certains professeurs, effrayés,à de sinistres prédictions. Les condisciples que Bourguignon et Houin ont entendus,s'ils parlent d'un Rimbaud serviable, ont gardé le souvenir de toute autre chose que d'un *assis*. Est-ce un « assis de collège », celui dont les compositions d'histoire évoquaient Robespierre, Marat, Babœuf; qui poussait à son professeur les « colles » qu'on nous a dites (2); qui passait aux camarades *la Lanterne* de Rochefort? Timide demain dans les rues de sa ville natale, après-demain dans les milieux littéraires ou dans l'atelier de Fantin-Latour, c'est-à-dire partout où son amour-propre se trouvera menacé, Rimbaud n'a pas à être timide dans ce collège, si déférent devant son orgueil. D'autre part, au risque de nous répéter, il faut s'entendre sur la timidité de l'enfant. Regarder ce qu'elle contient, c'est, un peu, apprendre à ne pas voir en lui ces qualités : bonté, tendrese, amour, etc...—dont lui,qui se connaissait très bien, n'a même pas voulu laisser croire qu'il possédait le simulacre. Rimbaud est timide... comme Henri IV ou Turenne furent poltrons. Sa timidité le conduit au cynisme comme à l'héroïsme leur poltronnerie. Timide à la façon de ce Julien Sorel, personnel comme lui, impitoyable comme lui (3); et auquel il semble avoir demandé comment la volonté s'exerce.

Et c'est, en même temps, cette conduite parisienne, à la fois très simple et monstrueusement compliquée, la manifestation d'un mépris qui, fondé en droit ou se croyant tel, estime que les conventions sociales, le respect humain n'ont pas été édictés pour lui. Le soir où Rimbaud pensa tuer le bon photographe Carjat, au cours du dîner des « Vilains Bonshommes », celui-ci l'invitait à cesser de scander du mot de Cambronne un poème de Jean Aicard (4). — Eh quoi! dira quelqu'un, les

(1) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ardenne*, 1906-1907, p. 4.

(2) V. sur tous ces points, Bourg., *loc. cit.*, et Delahaye dans ses deux ouvrages.

(3) Mais dont il diffère du tout au tout quant au désintéressement. Avec tout son égoïsme, Rimbaud est le contraire de *l'arriviste*, du *profiteur* et Julien le type.

(4) Je cite d'après la version de Lepelletier (*op. cit.*, p. 260), sauf en ce qui concerne le texte des interruptions de Rimbaud (que je tiens de la bouche de Verlaine)

vers de Jean Aicard méritaient-ils tant que cela un autre traitement de l'auteur de *Bateau Ivre?* —Mais M. Jean Aicard, assurément oui. Et voilà ce dont Rimbaud se soucie bien ! Et il conteste également à un admirateur du poète ou simplement à un partisan de la liberté pour les poètes — mettons, si vous voulez, pour les versificateurs — de dire leurs vers à ceux qui sont disposés à les entendre ; il conteste, dis-je, à Carjat, le droit de l'inviter à la courtoisie. Et plus le récitateur récite et plus l'auditeur insiste, plus l'entêté se fait grossier et violent. Jusqu'à la canne à épée... exclusivement, Rimbaud a donné des preuves plus graves de son colossal sans-gêne. Pour m'en tenir à l'anodin, je rappellerai les anecdotes qui le montrent en vagabondage et las, entrant dans la première maison venue et se mettant tout tranquillement au lit, s'il le trouve inoccupé. Ainsi ferait-il en octobre 1870, à l'époque où il compose *Ma Bohême*, chez le citadin de Givet pour qui son camarade Billuard l'a muni d'une recommandation (1). En février suivant, à Paris, chez André Gill (2). Ainsi va-t-il faire à son retour de la Commune, en traversant Villers-Cotterets, sans la présence d'esprit d'une gaillarde...M. Delahaye, à qui Rimbaud, sans rancune cette fois, l'a gaiement dite, vous contera cette farce « rigolote (3) ». Il paraît aussi — mais ici je n'invoque qu'une tradition verbale (4) — qu'en février 1871, au temps où Gill l'avait recueilli, étant un soir rentré avant Gill, il refusa d'ouvrir la porte au peintre et l'obligea à passer la nuit dehors, exploit à la suite duquel Gill le chassa.

Voilà, il me semble, de quoi comprendre comment, sans que le caractère de Rimbaud se soit modifié, son cynisme, inexistant en août 1870, a pu apparaître, excessif du premier coup, en novembre. C'est la réponse au scandale suscité par son emprisonnement, sa bohême, autour de ce collège où l'écho

M. Lepelletier dit seulement : « Rimbaud s'étant permis de ricaner et de causer à haute voix. » — Dans la préface de l'édition de 1895 des œuvres de Rimbaud, Verlaine se sépare de Lepelletier en ce qui concerne le nom du récitateur. (Il m'a déclaré jadis qu'il s'agissait de Ernest d'Hervilly) — « Rimbaud (écrit Verlaine dans la dite préface) eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitations... »

(1) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ard.*, 1896-1897. p. 47.

(2) *Id.*, p. 51.

(3) Delahaye, *Rev. d'Ard.*, 1907-1908, p. 94.

(4) Il est possible qu'il n'y ait là qu'une aggravation légendaire du fait que je rappelle cinq lignes plus haut.

de ses triomphes vibre encore. Réponse à la stupéfaction des uns, à la satisfaction des autres ; au Je vous le disais bien !... de celui-ci ; au Qui l'aurait cru?... de celui-là (1). Débraillé, la pipe à la bouche, l'enfant vient crâner devant les condisciples d'hier, leur jeter, du haut de son indépendance si violemment conquise, le regard que le loup de La Fontaine jette sur le cou pelé du chien ; surtout bien montrer que les corrections maternelles (dont on jase) ne le feront pas plier. Puis, l'appétit venu en mangeant, c'est à sa ville entière qu'il dénonce son mépris. Dans la grande rue, quand les trottoirs sont le mieux garnis, les boutiques achalandées, il passe et repasse, ses cheveux qui lui tombent dans le dos, imperturbable, tête nue parfois pour mieux faire saisir l'insolence de sa toison et toujours sa pipe au « fourneau renversé par une sorte de raffinement dans le mauvais genre (2) ».

> Sur la place taillée en mesquines pelouses
> Square où tout est *correct*...

aux amateurs de la musique militaire il exprime le cas qu'il fait de la correction ; et nous en gardons *A la Musique*.

« Il inquiétait surtout « la buraliste », vieille dame au profil sévère et hautain, dont le regard d'aigle... » — De ses démêlés avec la digne matrone, il ne nous est resté qu'une page pittoresque, due à la plume admirative de Delahaye. Mais, tandis que la victime exhalait sa douleur, en termes dignes d'une légende de Gavarni, Rimbaud se rendait à la bibliothèque de Charleville. Là, siège un grave vieillard, ancien professeur au collège, auteur de divers travaux d'érudition locale, M. Jean Hubert ; homme peu disposé à quitter sa chaise pour alimenter l'appétit formidable et à ses yeux malsain, quant au choix des mets, du jeune lecteur.

> Noir de loupe, grêlé, les yeux cerclés de bagues...
> Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
> Comme les floraisons lépreuses des vieux murs...

Il a inspiré *les Assis*, ce monument de gouaille, de cruauté, de cocasserie, de rhétorique, de prosodie et de je ne sais

(1) Sur le cynisme de Rimbaud autour de son collège et dans les rues de sa ville, il faut lire l'ouvrage de Delahaye et ses Souvenirs familiers publiés à partir de 1906 dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*.
(2) Delahaye, *Rimbaud*, p. 43.

quoi, en outre; — dont on peut dire (sans crainte d'erreur) qu'il n'a d'analogue dans aucune langue.

Car un goût diabolique de la mystification de tout temps posséda Rimbaud ; goût embryonnaire au collège et que subirent, avec certains (paraît-il) de ses condisciples séminaristes (1) ceux des professeurs dont il méprisait les leçons ; ce goût que Verlaine partageait et qui explique, au cours de leurs voyages, des aventures comme celle du buffet d'Arras. Ajoutons que, Diogène mâtiné de Chaudruc-Duclos, cet enfant débraillé de tenue, de langage, de sentiments se venge dans la rue des sévices familiers, exerce une sorte de chantage à l'égard de sa mère, si affamée de respectabilité.

Peu à peu, sous l'action de ses différentes forces et d'autres (car je ne prétends pas ne rien oublier), le cynisme de l'enfant devient une habitude, un besoin, se systématise. Il se systématise si bien que M. Delahaye y a vu l'application d'une sorte de fakirisme à tendances esthétiques et morales.

> De retour dans son trou de province, il continue à développer cette vie morale intensément violente qui en fera, l'année d'après, l'étrange visionnaire des *Illuminations*. Il retourne, il torture son âme. Toute faiblesse sera détruite, toute délicatesse piétinée et endurcie. La timidité et l'orgueil sont volontairement soumis aux épreuves les plus rudes. Avec la sombre volupté d'un ascète ou d'un convulsionnaire, il recherche les blessures de l'amour-propre, le ridicule, le mépris, l'injure, voulant cultiver ainsi la forme la plus difficile du courage.
>
> S'il en faut particulièrement, c'est pour braver la moquerie en province, dans une petite ville où tout le monde se connaît... (2).

Explication trop formelle à mon avis, trop anticipante ; qui ne tient pas assez compte du caractère froid et brutal du poète ; qui ne prend pas assez au sérieux cette déclaration (que M. Delahaye rapporte) : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur (3) » ; qui ne voit pas que les passages des *Illuminations* et d'*Une saison en Enfer* sur lesquels elle s'appuie sont en partie de l'après-coup, une savante justification

(1) Le collège de Charleville était ouvert aux séminaristes.

(2) Delahaye, *op. cit.*, p. 40.

(3) « La dignité humaine, mensonge, dit-il, hypocrisie, vol fait à l'amour, piège à niais tendu par les cafards d'écoles pires cent fois que les cafards de sacristie. Il formule un jour, devant de braves gens effarés cette déclaration : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur. » Puis il rit amèrement de les voir se cabrer devant l'humilité superbe. » (*Op. cit.*, p. 30.)

de mouvements déterminés par le tempérament et les circonstances. Cependant, elle résume beaucoup plus de vérité que d'erreur. Elle nous fait toucher du doigt la puissance de volonté que l'enfant sait mettre au service de ses instincts. Et, en définitive, si les motifs qu'elle découvre n'ont pas engagé Rimbaud dans son dangereux chemin, il est certain qu'ils l'ont engagé à s'y maintenir. La lettre à on ne sait qui, que je vais citer plus loin, le prouve. Le fait que M. Delahaye ne l'a point connue établit qu'il a travaillé sur le vif.

A Paris, enfin, en octobre 1871, une nouvelle force entre en jeu. Rimbaud s'adonne à l'alcool avec ce vouloir terrible qui est sa marque. Gourmandise, revanche des privations d'une enfance « sobresurnaturellement (1) »; influence du milieu (Delahaye le trouvera un jour flanquant le bohême Cabaner dans un emploi d'échanson d'une manière, au Pays Latin, de cabaret de Montmartre) (2); habitude fatale de désœuvré ? — l'enfant demandera aux spiritueux une excitation au cynisme, et l'oubli de la honte et du remords. Aux spiritueux et aux stupéfiants, car l'opium et le tabac le disputeront à l'absinthe. En même temps il y cherchera les visions, les illuminations que son démon réclame ; ce « long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens* (3) » auquel son esthétique l'a condamné. Car « il faut être *voyant*, se faire VOYANT », lisons-nous dans la lettre du 15 mai 1871 à laquelle je me suis référé et me référerai encore. Il faut que le poète « épuise en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand maudit, — et le suprême Savant » !

Art poétique antérieur de quelques semaines au *Bateau Ivre* et qui prépare, et qui explique les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*... Sur les ailes de l'ivresse, le poète poursuit l'Inconnu, ce mirage à la conquête duquel son génie va s'engloutir corps et biens; bondit « horrible travailleur... par les choses inouïes et innommables » dans un ciel qui lui réserve la chute de Phaéton...

(1) *Une Saison en Enfer.*
(2) Je cite de mémoire, ne possédant pas la livraison de la *Revue d'Ardenne* qui contient cette partie des souvenirs familiers de M. Delahaye.
(3) Lettre du 15 mai 1871, publiée dans le n° du 1er octobre 1912 de la *Nouvelle Revue Française.*

Mais, pensant toujours à son œuvre, cessons d'en parler et revenons à sa conduite, toujours à raison de l'influence que sa conduite eut sur sa destinée littéraire. Désorbité par le malheur, affolé par une situation si fausse pour un orgueilleux de sa trempe (tenir le gîte et le pain de gens à la plupart desquels il a, plus ou moins volontairement, plus ou moins gratuitement, plus ou moins grossièrement manifesté son mépris); sentant que chaque jour l'enfonce plus loin dans l'impasse; songeant à son avenir détruit ; au chagrin dont il abreuve les siens ; trop intelligent pour ne pas s'apercevoir vaguement, au plus fort même de son exaltation esthétique, qu'il ruine son génie, qu'il sacrifie la proie pour l'ombre — Rimbaud obtient de l'ivresse courage, justification, oubli. Hélas ! pour peu de temps chaque fois et à condition de garder toujours cette « soif à craindre la gangrène » dont il s'accuse quelque part : « hydre intime... qui mine et désole ».

Viens ! Les vins sont aux plages,
Et les flots, par millions !
Vois le bitter sauvage
Rouler du haut des monts ;

Gagnons, pèlerins sages,
L'absinthe aux verts piliers.

« Car c'est le plus délicat et le plus tremblant des habits que l'ivresse, par la vertu de cette sauge des glaciers, l'absomphe ! Mais pour après se coucher dans la merde ! » — Je donne le mot puisqu'il l'a donné ! Il sature une lettre (1) datée de « Parmerde, juinphe 1872 », que Rimbaud expédie à Delahaye quelques jours avant de fuir, en compagnie de Verlaine, un milieu exécré et qui le honnit. Lettre écrite d'une main que font zigzaguer les hoquets et qu'arrêtent les vomissements.— « Toujours même geinte, quoi ! Ce qu'il y a de certain, c'est merde à P... Et au comptoir de l'Univers, qu'il soit en face du square ou non... Je souhaite que l'Ardenne soit occupée et pressurée de plus en plus immodérément. J'ai évité les pestes d'émigrés carolopolmerdis. Et merde aux saisons, et colbrage !... » A lire aussi dans cette lettre le traitement qu'il inflige à ce poème des *Corbeaux*, où je vois l'une des cimes de son art !

(1) Citée dans *la Nouvelle Revue Française*, nº du 1er octobre 1912.

Seigneur, quand froide est la prairie,
Quand, dans les hameaux abattus,
Les longs angélus se sont tus
Sur la nature défleurie,
Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux...

Ici, l'infortuné me rappelle l'Oreste de Racine, quand il s'entête à courir plus vite que sa destinée, en vue de mourir « content » et que son sort soit rempli. Oui, ces deux pages d'argot et de scatologie me font songer malgré moi aux orestiennes fureurs. Qu'il y a là de rage digne d'horreur et de pitié! Non, de pitié uniquement. Quand on embrasse d'un coup ce qui précède cette lettre, ce qui l'accompagne, et ce qui la suit, les pires excès de certains commentateurs vous paraissent excusables...

Faisons la part de la fatalité; dégageons dans l'affreuse conduite de cet enfant maints mobiles qui ne manquent pas de noblesse (il y en a, il y en a beaucoup); constatons que, peu ménager d'autrui, il est encore bien moins ménager de soi-même, qu'à côté du dommage qu'il s'est causé à lui-même le tort qu'il a fait aux autres (sa mère exceptée) n'est rien; proclamons qu'il n'a accusé personne autre que lui de son infortune; — et par un chemin directement contraire à celui que ses apologistes agressifs ont cru devoir suivre, nous aboutissons au même point qu'eux.

Et maintenant qu'il nous a servi, laissons ce mot de *cynisme*. Ce qu'il représente n'est qu'une partie d'un tout, qu'on répugne moins à manier.

IV

Mettez dans votre creuset, élevés à la puissance que tout ce qui est de cette nature excessive atteint, les sentiments recueillis; mêlez-leur les circonstances qui les contrarient le mieux, et vous produirez une explosion comme vos oreilles n'en ont jamais entendu. — Ai-je le superlatif facile? Prêtez-vous au tangage et au roulis du *Bateau Ivre;* que votre imagination concrétise la première page d'*Une Saison :* « Je me suis armé contre la Justice... O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié... J'ai appelé les bourreaux, pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils... »; — ou, plus simplement, lisez :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre ; et l'Aquilon encor sur les débris ;

Et toute vengeance ? — Rien !... Mais si, toute encor,
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats :
Périssez ! puissance, justice, histoire : à bas !
Ça nous est dû ! Le sang ! Le sang ! La flamme d'or !

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.
Mon esprit ! tournons dans la morsure : Ah ! passez,
Républiques de ce monde ! Des empereurs,
Des régiments, des colons, des peuples, assez !...

... et les vers qui suivent. De révolté plus typique que Rimbaud, je ne vois guère que Caïn, tel que l'ont perpétré cinq mille ans de théologiens et de poètes. Mais Rimbaud n'est pas une fiction. Ni son œuvre, œuvre — disons-le encore une fois — qui ne sera pas la dernière — œuvre de sincérité et de réalisme, calquée au possible sur sa vie. Elle contient avec *les Poètes de sept ans* un chapitre qui est, pour la période pré-littéraire, ce que pour la période littéraire *Une Saison en Enfer* sera, ce que seront, pour la période post-littéraire ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie : et la digne préface de tels épilogues. Cependant, il ne faut pas prendre au littéral le titre de cette préface. Ainsi que par amour-propre, ailleurs, nous le verrons se vieillir, le poète, ici, par amour-propre, se rajeunit ; et ce qu'il dit de ses sept ans ne conduit pas loin de sa quinzième année. Sous cette réserve (?), la préface mérite d'être suivie, l'ouvrage entier la corrobore. Là se dessine le Rimbaud antichrétien :

Il craignait les blafards dimanches de décembre
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible, à la tranche vert chou.
Il n'aimait pas Dieu...

Là, le misanthrope, l'enragé de solitude, qui, faisant des latrines sa cellule :

Il pensait là tranquille et livrant ses narines,

emmagasine de quoi empester tant de ses poèmes : *les Premières Communions*, par exemple (Elle passa la nuit Sainte dans les latrines), sans parler de l'ignoble chef-d'œuvre inti-

tulé *Accroupissements*, et l'anodine et presque délicieuse *Oraison du soir :*

> (Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,
> Avec l'assentiment des grands héliotropes.)

Là se révèle dans son exaltation l'amant de la Nature libératrice :

> Du grand désert où luit la liberté ravie,
> Forêt, soleils, rives, savanes...

Le Rimbaud essentiel, premier et dernier ; l'insatiable pèlerin des continents et des océans, déambulent là :

> Il rêvait la prairie amoureuse où des houles
> Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
> Font leur remuement calme et prennent leur essor.

Et frère du vagabond, l'anarchiste furieux, l'affamé d'horreur pour tout ce qui sert ou utilise les valeurs sociales (*Paris se repeuple*) ; l'affamé de tendresse (la tendresse qui parle avec une bouche si douce dans *les Effarés*), pour ce qui les condamne et bafoue :

> Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve,
> Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg...

Là le cœur débordant de « pitiés immondes » s'entend battre :

> Pitié ! ces enfants seuls étaient ses familiers
> Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
> Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue,
> Sous des habits puants la foire...

Là, passent d'autres Rimbaud et, parmi les plus significatifs, l'amoureux brutal de « la fille des ouvriers d'à côté » ; l'amoureux brutal et quasi physiologique — physique ne serait pas assez dire ; le faune déshabilleur de *A la Musique ;* le bourreau des *Petites Amoureuses ;* le misogyne métaphysicien des *Sœurs de Charité* et, il se peut (je réserve la question), l'équivoque suivant de Verlaine ; bref, celui que la Femme et que l'amour conventionnel trouveront aussi peu obéissant que les hommes, et l'Art et Dieu...

Le révolté ne s'est pas fait en un jour, mais par un assidu travail souterrain. Le susdit poème reconstitue ce travail et le résume. Par la lenteur et la vigueur de l'action incessante

à qui il montre l'objet soumis, il permet de calculer la persistance et la violence de la réaction fatale. Il nous annonce à quelle heure l'explosion se produira. Il nous dit qui creuse la mine et allumera la mèche. A la mère du poète, le destin confia ce soin :

> Et la Mère, fermant le livre du devoir,
> S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
> Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
> L'âme de son enfant livrée aux répugnances.
> Tout le jour, il serait d'obéissance ; très
> Intelligent ; pourtant des traits noirs, quelques traits
> Semblaient prouver en lui quelques hypocrisies.
> . . . .
> Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
> Sa mère s'effrayait.....
> . . . .
> C'était bon. Elle avait le bleu regard — qui ment !

« Mme Rimbaud était une mère très pieuse et très rigide, remplie d'énergie et de ténacité, impitoyable sur le chapitre de la discipline nécessaire à la réalisation de ses idées. La vive intelligence de son fils suscita en elle des projets ambitieux, des rêves d'Ecole Normale ou Polytechnique, et elle dirigea son éducation avec une sévérité exagérée (1). » — Eut-elle à lutter contre cette tournure d'esprit qui inquiéta si fort certains maîtres du petit prodige, qui faisait dire à l'un d'eux, victime de « gamineries continuelles », M. Pérette : « — Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal (2) » ; et au principal du collège : — « Ce sera le génie du mal ou celui du bien (3) ? » Ou les bouffées d'indépendance manifestées, sur les bancs de la classe, étaient-elles une revanche de l'oppression subie au foyer ?

Pas n'est besoin de le savoir pour affirmer que Rimbaud fut une victime de l'éducation maternelle. Que jamais conducteur bien intentionné ne conduisit plus sûrement son attelage dans le fossé. Que jamais il ne fut tellement tiré à dia quand il eût fallu tirer à hue. Un composé de Mme Lepic et de Brutus l'ancien, où le père de Montaigne était nécessaire ! En dehors de préoccupations étrangères à l'analyse, impossible de ne

(1) Bourg., *Rev. d'Ard.*, 1896-1897, p. 8. Conf. Izambard (*Vers et Prose*, janv.-fév.-mars 1911).
(2) *Id.*, p. 4.
(3) *Id.*, p. 8.

pas souligner combien la destinée fut responsable qui opposa tant d'étroitesse à tant de largeur, à tant d'indépendance, de préjugé, d'ignorance à tant de savoir; et, surtout, tant de volonté tenace à tant de volonté tenace. Ne parlons pas des corrections, des détentions, de la privation absolue de numéraire. Sur le seul chapitre de la tyrannie intellectuelle, un exemple montrera les dimensions de la cage où l'aigle reste enfermé. A la fin de sa rhétorique, ayant déjà produit le quart de ses vers, la lecture de *Notre-Dame de Paris* lui est interdite et le professeur qui prêta le volume, admonesté dans une lettre où Hugo s'orthographie « Hugot », est encore dénoncé au principal (1) ! Une pareille sujétion marque pour la vie un tempérament énergique. Rimbaud délivré portera toujours l'empreinte de la servitude. D'abord une sensibilité saignante à qui un effleurement, un souffle sera un coup de poignard. Ensuite un penchant à la sournoiserie, à l'hypocrisie, effet ou cause et l'un et l'autre à la fois, de ce genre de timidité dont nous avons fixé la couleur et la nuance. Penchant certain, au moins jusqu'à la dernière minute de la période littéraire, puisque Rimbaud n'a pas été seul à le voir, mais que l'imagination de l'enfant exagérera et que ses audaces, ses grossièretés de geste, de ton, de conduite seront destinées à combattre, à racheter, moins au yeux d'autrui encore qu'à ses propres yeux.

Ensuite la hantise de sa servitude ancienne, un dur mépris de sa mentalité souillée, et qui ne se purifiera point.

Tant que la lame n'aura
Pas coupé cette cervelle...

Tant

Que pour sa tête la lame
Que les cailloux pour son flanc,
Que pour ses boyaux la flamme

N'auront pas agi, l'enfant
Gêneur, la si sotte bête,
Ne doit cesser un instant
De ruser et d'être traître,

lit-on dans ce poème au titre significatif : *Honte*. Hantise et désespérance que confesseront telles phrases de *la Saison en Enfer* : — « Il m'est bien évident que j'ai toujours été race

(1) Izambard (*Vers et Prose*, loc. cit.).

inférieure de toute éternité ... De mes ancêtres gaulois ... les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps... J'ai... tous les vices... surtout mensonge et paresse... »

En résumé, une disposition à la révolte, aiguillonnée par le sentiment qu'il ne sera jamais un révolté, hélas ! digne de ce nom ; qu'il ne ressemblera jamais un Catilina, mais

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur !

« Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller : tels les loups à la bête qu'ils n'ont pas tuée... » — explique mystérieusement cette prose au titre significatif, lui aussi : *Mauvais sang*.

V

Sauf *les Etrennes des Orphelins*, pièce de circonstance, tribut que la tyrannie maternelle obtiendra du « poète de sept ans » avant son émancipation, pas un des poèmes de Rimbaud qui ne parte d'un sentiment de révolte ou n'y aboutisse.

Révolte contre la religion, le gouvernement, la société, la famille, l'amour, la propriété, le travail, le respect ; révolte contre l'art, la beauté (1) ; révolte contre l'orgueil d'autrui et contre son orgueil propre ; révolte contre tout ce qui est limite et lien : révolte contre *l'Autorité*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. L'Autorité quelle qu'elle soit ; l'autorité prise indépendamment de son but et de ses voies, de son utilité ou bien de sa malfaisance, de son degré de dureté ou de douceur. Ce sentiment pourra varier dans la forme ou dans le ton. Grave jusqu'au fanatisme, il pourra descendre à la plus consciente raillerie et, chronologiquement, c'est un peu ainsi que les choses se passeront. Il pourra s'offrir sous les espèces de la foi ou du scepticisme, du cynisme ou de la candeur, outrager des idées générales ou des individualités, aboutir à la férocité ou à la tendresse, avoir toutes les raisons ou bien tous les torts. Criant ou tacite, grossi ou rapetissé, photographie ou caricature, il sera présent toujours

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.

Jamais vous ne trouverez Rimbaud, calme, consentant, rendant grâce, sinon de cœur, au moins de bouche ; dans la

(1) Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux, et je l'ai trouvée amère (*Une saison en Enfer*).

situation, somme toute, que les plus inquiets parmi la race irritable des poètes — besoin de changement ou lassitude — finissent toujours par connaître. Ou alors, c'est qu'il sera en train de perdre sa qualité de poète. Quand il ne haïra plus, ne maudira plus, ne revendiquera plus ; quand ce dégoûté, ce méprisant intégral prendra le sarcasme en mépris et en dégoût et se réfugiera dans le seul domaine où le mépris et le dégoût n'ont point de place : le spectacle de la Nature, poétiquement il sera sur le point de ne plus être. Rimbaud non pas apaisé, — il n'ira jamais jusque-là, — mais résigné, *patient*, pour employer une expression qui revient sous sa plume dernière :

J'ai tant fait patience
Qu'a jamais j'oublie...

ou

Et je mourrai content
Puisque je suis patient...

Rimbaud patient, c'est Rimbaud mourant. Le Rimbaud de *Alchimie du Verbe*, article versifié de ce testament en prose qu'est *Une Saison en Enfer*, suprêmes et sublimes bégaiements, chant du cygne. Mais l'homme a survécu au poète, et, sous son masque impénétrable, gardera jusqu'à la mort sa face de révolté. Après dix années où l'impossibilité de se plier en a fait, à travers tous les métiers : précepteur, camelot, mercenaire et racoleur de mercenaires, paysan, interprète, matelot, tâcheron et contre-maître de tâcherons, et puis tâcheron encore et bureaucrate, l'un des invraisemblables vagabonds qui se soient vus ; dans cette fournaise d'Aden où son destin le fixera, ses lettres — nous le verrons — révèlent sa constance. Au Harrar, à des centaines de lieues de ses patrons, l'autorité patronale lui pèse autant que jadis l'autorité maternelle. Seul tourment dont on l'entendra gémir, unique douleur dont son scepticisme ne fera point fi. S'il la subit, au prix de toute sa volonté, c'est que servir aujourd'hui c'est la seule façon de ne pas servir demain, de fuir la misère exécrée. Exécrée, non pas parce qu'elle prive des jouissances matérielles — il ne connaît qu'une jouissance : la liberté, — mais parce qu'elle assujettit au joug social.

Comme il a survécu au poète, le révolté le précéda. La poésie n'a été pour Rimbaud qu'un moyen de prendre conscience

de son instinct de révolte, de s'exciter à l'indépendance. Indépendance politique avec *le Forgeron*, matérielle avec *Sensation*, philosophique avec *Soleil et Chair*. Ces trois pièces initiales (toujours *Etrennes* à part) de son reliquaire sont trois têtes de série, derrière lesquelles tous ses poèmes se rangent. Et tous ses actes qui ne sont que des poèmes vécus. Chaque épisode de son existence, depuis son départ du collège jusqu'à son départ de la poésie, est un acte de révolte. Par le geste comme par la voix, il ne cesse de lutter avec Dieu, avec les hommes, avec les événements, avec l'éternel féminin, avec les canons prosodiques et même avec les canons essentiels du langage ; il ne cesse de communiquer avec la Nature, symbole à ses yeux de la pure indépendance.

Le parallélisme ou plutôt la juxtaposition de ses actes et de ses poèmes exige d'être nettement saisi.

Pour comprendre Rimbaud, il faut voir que, ayant suivi l'évolution de l'homme d'action, et parti du fanatisme pour aboutir au scepticisme (je n'ai pas besoin d'ajouter « absolu » après ces deux substantifs, cette épithète accompagne nécessairement tous les éléments qui se dégagent de cet organisme : Rimbaud homme et artiste vise à l'absolu et s'en approche comme, peut-être, jamais être humain ne l'a fait); — parti, dis-je, du fanatisme pour aboutir au scepticisme, il faut voir que le poète à l'homme d'action s'est toujours subordonné. Les raisons ne manquent pas pour expliquer son départ, fin août 1870, de la maison maternelle. Aucune ne vaut celle que la lecture du *Forgeron* donnera. En 1870, et jusqu'au milieu de 1871, exactement jusqu'au jour où il concevra sa théorie du Voyant (lettre du 15 mai) Rimbaud n'est poète que bien après être partisan, et son génie est fonction de sa foi républicaine et anti-chrétienne. Son départ est de longue date projeté, déterminé; l'infernale machine est montée, mais les événements qui précèdent immédiatement la proclamation de la République déclanchent le mécanisme. Il part le 29 août 1870, non pour faire de la littérature, mais pour jouer un rôle politique. Ce n'est pas un servant des Muses qui, sans ressources, sans recommandation d'aucune sorte, et (semble-t-il) sans un traître sou, mu par une force à laquelle contribue sa volonté, monte dans ce train à la descente duquel on l'arrêtera. C'est un apôtre de la Révolution en marche. C'est votre rejeton,

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité.

Hommes extasiés et grands dans la tourmente
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons...

.....

O million de Christs, aux yeux sombres et doux....

C'est en tous cas le lecteur enthousiaste, mystique de Michelet et de Louis Blanc, le propagandiste de *la Lanterne*; l'écolier dont les dissertations invoquaient Marat, Robespierre, ressuscitaient Babœuf, et qui, à son professeur d'histoire, un abbé, demandait compte de la révocation de l'Edit de Nantes et de la Saint-Barthélemy. A fortiori, *le Forgeron* explique la fuite en Belgique, la visite au *Journal de Charleroi*, les équipées de février et de mai 1871, l'enrôlement dans les troupes de la Commune. Quel rôle, insurgé de la Commune, le père de ce Forgeron a-t-il joué ? Sa biographie sur ce point reste muette. A-t-il pu ou voulu mettre ses actes d'accord avec les sentiments que *Qu'est-ce pour nous mon cœur*... dévoile dans leur terrifiante nudité ? L'Hôtel de Ville, la Cour des Comptes ou des immeubles moins notoires ont-ils éprouvé sa corrosive fureur ? Lu après le poème dont j'ai cité le début, *Paris se repeuple* semble un dernier bidon de pétrole lancé, comme la flèche du Parthe, sur les décombres des palais fumants...

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !

Pas plus que sa foi républicaine, l'anti-cléricalisme en révolte de Rimbaud ne se contente d'être mis en vers. Aux *Premières Communions*,

Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies !...

correspondent les « mort à Dieu ! » que le vaincu de la Commune trace à son retour sur les bancs de sa cité (1). Et lorsqu'il croise dans la rue

Un noir grotesque dont fermentent les souliers,

vulgo : prêtre, l'enragé mime quelques « accroupissements » du frère Calotus. *A la Musique* n'est que l'un des spectacles où sa haine des préjugés bourgeois le conduit. Dans le même

(1) Delahaye, p. 45.

genre, *les Assis*. Dans le genre tendre, *les Effarés*, etc., etc.

Cette subordination du poète à l'homme est féconde en conclusions.

Et d'abord, elle explique l'accent de sincérité que les vers de Rimbaud rendent, leur haut coëfficient de vie, ce qui fait de leur auteur mainte et mainte fois un indépassable poète. Si *le Forgeron* et *Soleil et Chair*, malgré la prime que leur sujet et leur ton offrent à la rhétorique, et, par conséquent, à la froideur, restent émouvants, c'est d'abord et avant tout, parce qu'ils traduisent des sentiments dont la sincérité et la profondeur n'ont plus besoin d'être dites. De poètes plus obéissants à traduire leur âme, je n'en connais point, Villon (1) compris, et d'âme aussi vivante je n'en connais guère. Son pouvoir de faire vrai fait tant partie de sa nature qu'il ne peut le perdre. Les pages les plus visionnaires, les plus laborieusement ésotériques des *Illuminations* sont électrisées par le réel... Mais ceci, outre que je l'ai déjà indiqué, c'est de l'analyse générale. L'évidente vérité que nous avons découverte (découvrir l'évidence, toute la critique est là !) va nous introduire au cœur de notre problème. Pourquoi, à 18 ans, Rimbaud abandonne-t-il sans regrets et sans retour la poésie ? — Réponse : Parce que la poésie n'a jamais été pour lui un principal, mais un accessoire ; une fin, mais un moyen.

A partir de ce moment, il n'y a plus de discussion proprement dite et la solution commence.

MARCEL COULON.

(1) Même tel que viennent de le commenter pas à pas, de l'élucider dans le plu obscur de son œuvre et de sa vie, l'érudition et l'intelligence de M. Pierre Champion.

LA RHÉTIE
ET LE RÉVEIL ROMANCHE

—

Parce qu'on se lasse de tout, on s'est lassé du cosmopolitisme. Ce fut un retour en masse à la terre natale, à la petite patrie. La Lorraine, la Savoie, la Bretagne, toutes les provinces virent revenir leurs enfants prodigues et leurs déracinés. Le terroir, la poésie du terroir, la tradition, les ancêtres, les morts — on n'entendit plus parler d'autre chose. Et voilà bien une vingtaine d'années que ça dure.

Le mouvement partit on ne sait d'où. La Suisse n'y échappa point. La Suisse romande est en effervescence. La Suisse allemande se défend contre le pangermanisme ; la Suisse italienne, comprenant enfin le péril italien, tente de résister. Et toutes ensemble, dans la poursuite ardente d'un idéal incertain, s'élancent vers l'inconnu. On a essayé de donner une forme à cet idéal. On a dit qu'il fallait « penser en Suisse ». Comprenne qui pourra. L'helvétisme littéraire est une noble et stupide chimère.

Trois peuples de langue différente pour former une seule nation, cela ne va pas sans difficultés. Mais voici qu'un quatrième peuple élève la voix. Ce sont les Romanches. Ils rappellent à ceux qui l'avaient oublié — ou qui ne l'avaient jamais su — que la Suisse n'est pas une trinité, mais qu'elle est unique en quatre personnes.

La destinée des Romanches est d'une telle grandeur qu'on a honte de l'avoir ignorée ; elle est d'autre part si misérable qu'il faut bien lui faire l'aumône d'un peu d'attention à l'heure où cette voix, s'élevant au-dessus d'un régionalisme étroit, nous arrive pour la dernière fois peut-être.

L'antique Rhétie a connu des siècles de lutte et de domination étrangère. Tantôt immense, elle s'est étendue jusqu'en Lombardie ; elle a envahi la Bavière et le Tyrol. Tantôt diminuée, elle s'est limitée au diocèse de Coire. Elle n'a jamais

connu aucune indépendance, ni réalisé aucune unité. Elle a été rattachée en tout ou partie à tous les états, empires, duchés ou provinces qui se formaient autour d'elle. On pourrait presque dire qu'elle n'a pas existé. C'est une fiction de géographie et d'histoire. Son histoire est un chaos. Et tandis qu'elle cherchait ses frontières, les conquérants l'ont prise et reprise, piétinée, démembrée. Elle a vu passer les Etrusques, les légions de Tibère et de Drusus, les rois barbares, Théodoric le Grand et les Francs. Les Hongrois, les Madgyars et les Sarrasins l'ont dévastée. Parce que les cols de ses Alpes relient le Sud de l'Allemagne avec le Nord de l'Italie, elle a vu défiler tous les peuples.

Cependant, malgré les invasions et les conquêtes, à travers les vicissitudes de son histoire, la Rhétie avait gardé l'empreinte romaine, une langue issue du latin. Cette langue n'a jamais porté un seul et même nom. Aujourd'hui encore elle en porte plusieurs. Autant de vallées, autant de dialectes ; autant de dialectes, autant de noms différents. Pour désigner ces dialectes, les savants ont adopté le terme général de rhéto-romanche et il est permis aujourd'hui d'employer indifférement ceux de : *romanche* ou de *ladin*, laissant aux spécialistes le soin des distinctions subtiles.

Nous ne parlerons plus de la Rhétie, mais des différentes régions où on parle le romanche — et principalement du canton des Grisons. La vallée de l'Inn est le centre du pays romanche et pour ainsi dire sa dernière forteresse.

Si l'on veut savoir qui sont les Romanches, il ne faut pas leur demander d'abord ce qu'ils ont écrit, mais ce qu'ils ont fait. Car il a bien fallu un âge livresque et pédant comme le nôtre pour prêter une importance si grande à la littérature.

D'ailleurs, jusqu'au XVIe siècle, les Romanches n'ont rien écrit. Ils ont fait mieux. Ils ont vécu et ils se sont battus. Ils se sont battus avec une passion sauvage et une incohérence frénétique. L'histoire des Grisons, dès la fin du XIVe siècle, et jusqu'au milieu du XVIIe, est pleine de violences et de massacres. Rivalités de l'Eglise et de la noblesse ; haine des indigènes contre les baillis étrangers. Lutte pour l'indépendance, contre les Habsbourg, contre Maximilien ; rivalités des grandes familles Planta, Salis, Travers. La Réforme aux prises avec la tradition catholique. Les vainqueurs égorgent les vaincus —

qui se vengent. Chaque parti, pour triompher, implore l'assistance des étrangers. Les Autrichiens et les Français interviennent. — Après les avoir appelés, on les chasse. Au milieu de la plus complète anarchie, les Romanches se battent aveuglément pour le bien du pays et pour la gloire de Dieu. Quand l'étranger a été chassé et que Dieu a fait comprendre qu'assez de sang avait coulé sur les autels, les Grisons semblent épuisés. Ils firent des alliances avec quelques cantons helvétiques et, en 1798 ils entrèrent dans la Confédération.

Ce que nous savons jusqu'ici des Romanches, c'est qu'ils se montrèrent à l'occasion passionnés jusqu'au fanatisme, c'est qu'ils gardèrent leur langue, c'est qu'ils conquirent leur indépendance. A défaut de témoignages écrits, la maison et le mobilier, c'est-à-dire l'art domestique, nous renseignent sur une tradition antique et originale. Après la guerre de Souabe, les fermes et les métairies, jadis dispersées dans la vallée de l'Inn, se réunirent en villages et se pressèrent les unes contre les autres. Les rues et les ruelles furent étroites. C'est à peine si l'on s'accorda un petit jardin derrière la maison. Les potagers se cultivèrent hors du village. On vit les toits se toucher ; un même mur soutint deux bâtisses indépendantes. Et l'incendie, toujours menaçant, fit des ravages. Mais un village, Zuoz, avec la permission des dieux et grâce à la vigilance des habitants, échappa toujours à l'incendie. Et c'est ainsi que ce village nous a gardé l'image fidèle d'un vieux village rhétoromanche du temps des ligues grisonnes. Les maisons semblent des forteresses qui veulent se défendre contre l'ennemi, contre l'hiver. Dans les épaisses murailles, passées à la chaux, les fenêtres s'enfoncent et souvent des grillages ouvragés leur donnent comme un air de prison. Les façades sont ornées de décorations en sgraffito. Les portes à caissons, où des armoiries sont sculptées, rappellent en même temps des portes de palais et de granges. Et de fait la même entrée qui mène aux chambres introduit les chars de foin dans la maison. Récoltes, chars, bêtes et gens, la maison romanche contient tout sous son vaste toit. Les pièces d'habitation prennent le moins de place possible dans un coin. Les corridors sont larges et voûtés. Les boiseries d'arolles et les plafonds bas donnent aux chambres un air intime et confortable. Et ce sont des artisans habiles qui ont fait ces fauteuils anti-

tiques, ces bahuts rustiquement décorés, ces armoires en marqueterie...

Mais maintenant, ces hommes qui nous ont prouvé ce dont ils étaient capables, pourquoi n'ont-ils rien écrit jusqu'au XVIe siècle, et que vont-ils écrire dès cette date ? Si la littérature n'est peut-être pas la manifestation la plus importante d'un peuple, elle traduit ses préoccupations intellectuelles et sentimentales, elle accompagne son développement matériel et moral, elle affirme son existence, elle confirme sa civilisation.

On pourrait faire l'éloge de toutes les vallées romanches, une à une. Mais qu'est-ce qu'un paysage ? Le plus beau est inutile. On le regarde sans le voir. Il faut autre chose qu'un paysage pour éveiller l'art et la poésie.

Les Romanches, dans leurs montagnes, élèvent le bétail et cultivent les champs. Ils sont rudes et farouches. Ils ont l'âme étroite et fermée. Ils aiment leur village d'un amour obscur et tenace. Le village voisin, ce n'est déjà plus tout à fait la patrie. Et dès qu'ils quittent la terre romanche, ils se sentent à l'étranger. Ils ne distinguent pas les Genevois, leurs compatriotes, des Français. Ils ont la haine de l'étranger. Ils se marient entre eux. Ils vivent à l'écart.

Les invasions ont passé sur eux sans les atteindre, puis se sont écoulées ; alors ils se sont retrouvés satisfaits dans leur égoïsme utilitaire et dans un isolement à la fois naturel et volontaire. Cependant, ils doivent émigrer. Le sol du pays ne peut pas les nourrir tous. Ils partent pour l'étranger. Ils font, paraît-il, d'admirables pâtissiers. Fortune faite, ils reviennent tels qu'ils sont partis. Ils savent les langues étrangères ; ils ont gagné de l'argent. En eux rien n'a tressailli, rien n'a changé. Ils ont côtoyé des hommes et vaqué à leurs affaires, indifférents à tout ce qui n'était pas leurs affaires. Ils ne se sont mêlés à rien. Leur âme est restée close. Ils ont promené dans le monde une âme têtue de montagnards méfiants et intéressés. Nulle contrée de la terre civilisée ne peut sans doute donner davantage l'impression de l'isolement et de l'immobilité.

Il faut bien qu'on s'enrichisse à la fin quand on est laborieux et qu'on n'a pas de besoins. Les Romanches pratiquèrent avec obstination cette vertu douteuse qui s'appelle l'éco-

nomie. Ils étaient économes par instinct plus que par sagesse. Mais ayant amassé de l'argent, ils n'en avaient pas l'emploi. C'est pourquoi ils devinrent âpres au gain, faute d'avoir su élargir leur vie. Il y a sur les bords de l'Inn des millionnaires en vareuse. Le soir, ils portent à la laiterie le lait de leurs vaches. Le samedi, ils lisent leur journal hebdomadaire et une fois par mois ils font un petit placement chez le banquier. N'est-ce pas d'une saveur toute rustique? Mais qu'on y prenne garde, la simplicité dite helvétique, ni les vertus agricoles du laboureur Cincinnatus n'ont rien à voir dans l'affaire. Ces hommes en vareuse se vautrent dans l'ignorance avec une fierté béate. Ils sentent l'écurie et l'avarice. Après tout, s'ils sont heureux... ?

Quand l'industrie hôtelière transforma les Grisons en immense villégiature d'hiver et d'été, les Romanches ajoutèrent l'or des spéculations aux écus de l'économie ; ils comprirent que leur pays était un beau pays et qu'était venu le jour des trésors dont parlent leurs légendes.

Or, à mesure que les communications devenaient plus faciles et plus fréquentes d'un bout à l'autre du pays, les Romanches réalisaient mieux ce qu'ils avaient été et ce qu'ils étaient. Ils allaient à la découverte d'eux-mêmes. Les philologues indigènes, les savants d'Allemagne et d'ailleurs comparaient les différents dialectes romanches, écrivaient des grammaires érudites ou élémentaires. Et ce qu'il y avait de très remarquable, c'est que le but de ces grammaires n'était pas la langue indigène elle-même, mais la philologie en général ou l'allemand, dont on voulait faciliter l'étude à la jeunesse romanche. Ces grammaires, souvent rédigées en allemand, portaient des titres significatifs : Nouvelle grammaire romanche et allemande. Grammaire romanche pour apprendre la langue allemande... Dans une préface importante de 1880, on lit cette déclaration :

Le besoin d'une grammaire romanche se faisait sentir d'une manière de plus en plus pressante, surtout depuis que de meilleures routes, de confortables hôtels, des établissements de bain attiraient en Engadine toujours plus de malades et de touristes qui manifestaient le désir légitime de pénétrer un peu les mystères de cette langue harmonieuse...

Une inquiétude commença à courir dans le pays. Le réveil national se préparait. On comprenait à la fin que la langue nationale était menacée, que l'italien devenait envahissant et que les tentacules du pangermanisme étaient redoutables — d'autant plus que l'italien ou l'allemand sont indispensables aux Romanches et s'enseignent dans leurs écoles. On comprenait à la fin qu'il ne suffit pas d'aimer son village natal, mais qu'il faut encore le défendre et qu'il y a une solidarité entre les villages. On comprenait avec stupeur que la vie à l'écart, au lieu d'être une défense efficace contre l'invasion étrangère, était une abdication en face de cette invasion. Certes, c'est une bonne chose que de tenir à sa langue, mais si cette langue est pauvre? C'est une bonne chose que de tenir à sa tradition, mais si cette tradition ne se renouvelle pas?

Quand les faits apparurent dans leur affligeante réalité, on s'émut sérieusement. Au cours des siècles, le romanche avait perdu des villages, des vallées, des provinces entières. Il était menacé dans son droit à la vie. Déjà des articles avaient paru qui parlaient d'une « langue moribonde ». Ce fut un réveil national. On fonda des sociétés. En 1905, les femmes romanches fondèrent l'Union des Gris. Elles s'engageaient à élever leurs enfants dans l'amour de la langue maternelle. On distribua des almanachs à la jeunesse.

Dans leur prospérité grandissante une sauvegarde a manqué aux Romanches et dans leur réveil tardif une force leur fait défaut : — cette sauvegarde et cette force, c'est la culture.

§

En 1538, alors que toutes les langues romanes ont déjà un long passé littéraire, G. Tschudi pense *qu'on ne peut pas écrire le romanche*, ce qui prouve au moins que les essais de langue écrite n'avaient pas dû être nombreux et que, jusqu'au XVIe siècle, le romanche est resté à l'état de langue parlée. Sans doute Tschudi se trompe et ses contemporains vont lui donner tort, mais son affirmation semble pourtant contenir jusqu'à aujourd'hui une part de vérité. Le romanche est devenu langue écrite d'abord en Haute-Engadine. Est-ce un hasard? Quelques historiens le prétendent. Il faut avouer que le hasard a bon dos. Le fait est que Jean de Travers, né à Zuoz en 1483, devenu homme d'Etat et guerrier dans son incer-

taine patrie, composa une espèce de poème épique au retour de la guerre de Musso : Chanson de la guerre du château de Musso (N.-O. du lac de Côme). Il n'y a que les érudits qui lisent ce poème en 704 vers rimés ; les rimes sont masculines pour la plupart et groupées deux par deux. Je n'ai vu nulle part qu'on ait recherché les modèles de Travers ; mais il doit en avoir eu ; il n'avait pas en vain fait des études en Allemagne. Ce même Travers et d'autres traduisirent ou adaptèrent de l'allemand des drames bibliques : histoire de Joseph, histoire du fils perdu, histoire de Suzanne... Mais toutes ces œuvres ne nous ont été conservées que dans des manuscrits de deuxième ou troisième main.

Le romanche s'est enfin élevé au rang de langue écrite, et c'est Jacob Bifrun, né en 1506, à Samaden, qui, pour sa traduction imprimée du Nouveau Testament (achevée en 1560), est considéré comme le fondateur de la langue littéraire. Bifrun publia en 1552 un catéchisme, traduit de l'allemand.

On sait avec quelle violence les Romanches se battirent pour et contre la Réforme. Cette violence au service d'une idée témoigne d'une vitalité capable de grandes choses. Ne surprend-elle pas, d'abord, chez ces hommes qui semblaient endormis et besogneux dans leurs vallées sauvages, tandis que les voix du monde venaient mourir contre leurs montagnes sans y éveiller d'écho? Mais l'Eglise papale, comme les baillis autrichiens, c'était l'étranger. Ils ne voulaient compter que sur eux-mêmes. La Réforme, c'était Dieu sans intermédiaire, sans autorité humaine, c'était l'indépendance. La Réforme se répandit vite, accueillie passionnément par ceux-là mêmes qui jamais sans doute n'auraient songé à en prendre l'initiative. Ce fut une heure fanatique. Un moment sortis de leur torpeur au contact du monde, les Romanches rentrèrent dans leur torpeur. Ils s'enfoncèrent dans la vie quotidienne avec une nouvelle idée de Dieu, indifférents aux autres idées — mornes, sous le plus beau ciel du monde. La Réforme avait ajouté la raideur luthérienne à leur humeur farouche; elle leur avait fait une âme plus dure et plus sèche, une âme en écorce de sapin.

Mais elle leur avait donné aussi une langue littéraire. Cette langue était riche et vivante. Elle ne demandait qu'à être domptée, elle attendait ses maîtres. Ils ne vinrent pas. Il se

trouva que personne n'avait rien à dire. Pendant trois siècles, la langue de Bifrun, le romanche de la Haute-Engadine, va servir à traduire et à retraduire le Nouveau Testament et les psaumes de David, à composer des catéchismes, des recueils de prières et des livres d'édification — le tout d'après l'allemand. Comme nous avons eu presque tous le bonheur d'aller au catéchisme, nous connaissons en grande partie la « littérature » romanche sans l'avoir lue — ce qui me dispense de faire des citations (1).

Descendons le cours de l'Inn. Peut-être ailleurs trouverons-nous autre chose. Dans la Basse-Engadine, Ulrich Chiampel composa vers 1562 un livre de cantiques. Ce zélé pasteur s'est inspiré des psaumes et d'un recueil allemand, et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette œuvre utile, pieuse et pauvre, c'est ce passage de la préface où l'auteur explique qu'il ne s'est pas servi de la langue de Bifrun « parce que les habitants de la Basse-Engadine se plaignent de ce que rien n'a encore été imprimé dans leur dialecte, ce qui serait pourtant plus agréable et plus facile à comprendre et à lire — *plü chioendsch è leiw dad imprender è da lèr* ». Ainsi une langue littéraire ne suffit pas. Chaque clocher est jaloux des autres clochers. Ce peuple ne sortira jamais des rivalités mesquines. Le moindre hameau aspire à délayer à sa sauce l'insipide phraséologie évangélique. Aucune œuvre n'est assez forte pour s'imposer à tous.

Ailleurs, dans les autres vallées, une même médiocrité prétentieuse. Bonifaci écrira son catéchisme, en 1601, dans le dialecte du Domleschg. Stephan Gabriel offrira à ses ouailles, en 1612, un livre d'édification rédigé en dialecte de l'Oberland grison, « parce que, dit-il, rien n'a jamais été écrit dans cette langue — *ca en quest langaig mai nan ei squitschau nagutta* ». Mais Stephan Gabriel est hérétique. Il l'est même tellement qu'à sa mort le diable enleva son cadavre avant l'enterrement et l'alla mettre en pièces au sommet d'une montagne. J.-A. Calvenzano se verra donc forcé d'écrire en 1615 un catéchisme en dialecte catholique de l'Oberland grison.

Hors des Grisons, les manifestations littéraires sont plus

(1) Sans doute qu'en cherchant bien dans les archives on a fini par découvrir sous la poussière quelques dits et proverbes, quelques histoires de sorciers, etc. Mais tout cela est mort. Ce ne sont pas des œuvres, ce sont des documents.

pauvres et plus rares encore. Au Tyrol, la Réforme n'a pas suscité de langue écrite. On signale quelques essais isolés, quelques pièces de circonstances, des tentatives de plaisanterie. Le romanche se meurt au Tyrol, cerné de tous côtés par l'allemand et l'italien. Plus on descend vers le sud suivant le cours de l'Adige, plus la langue est imprégnée d'italien. L'esprit est italien. Si l'on a exprimé quelquefois en romanche d'autres idées et d'autres sentiments que ce qu'on trouve dans la littérature édifiante et didactique des Grisons, c'est grâce au Frioul, qui est aux portes de Venise. La littérature du Frioul est pour ainsi dire en marge du romanche et de l'italien.

Une seule raison excuse en quelque mesure l'extrême pauvreté de la littérature romanche, c'est le petit nombre des habitants. Mais cette raison n'explique pas tout. Parce qu'ils ne permirent pas au développement de la pensée d'accompagner celui de la vie matérielle et de correspondre à la prospérité des affaires, les Romanches, jadis ardents à repousser l'étranger, ont été envahis lentement par l'invasion des cultures étrangères. L'art domestique du passé s'est réfugié dans les musées, il ne revit pas dans les générations modernes. Des vieux meubles des ancêtres, les générations modernes ne savent pas la beauté, mais le prix seulement, et les chromos les plus hideux expriment dans les antiques demeures le goût de ces barbares contemporains. C'est pourquoi le réveil romanche peut appeler la sympathie, mais il laisse incrédule.

D'abord il vient bien tard, ce réveil, et, quoi qu'on dise, il n'est pas national, « *ün risvagl naziunel* ». Il ne correspond à aucune frontière, ni géographique, ni politique, ni même linguistique. On nous cite l'exemple de Mistral, qui ranima les ardeurs provençales. Mais on oublie que Mistral avait derrière lui des légions de troubadours et que son œuvre n'était possible que sur une terre de poésie ; — or, la tradition poétique, c'est ce qui manque le plus aux Grisons. Les siècles ont été impuissants à la créer, s'imagine-t-on vraiment qu'elle va naître d'une propagande verbeuse et d'une grammaire ? Cette race n'est pas aimée des dieux.

A Samaden, en décembre 1912, l'Union des Gris célébra sa fête annuelle avec un éclat particulier. Qu'offrit-elle à ses

invités comme régal littéraire? Un poème de 12.000 vers et une comédie. Les vers sont parfaits à dire d'experts et la comédie fit beaucoup rire, — mais le poème est une traduction de Longfellow *(Evangelina)* et la comédie, ou plutôt la farce, avait été empruntée au Canton de Vaud (*les Ambitions de Fanchette*). Les Romanches affirmaient une fois de plus leur séculaire tradition d'imitation. Leur médiocrité intellectuelle et sentimentale fut et reste une médiocrité d'emprunt. Quand le journal ladin *Fögl d'Engiadina*, veut un feuilleton, il traduit : *le Petit marquis*, de Mme de Pressensé, ou *la Chèvre de M. Seguin*. Quand un des promoteurs du réveil écrit un poème original, il se sert de son dialecte communal et ses strophes en l'honneur de Segantini ne sont compréhensibles qu'aux villageois de son village et aux érudits. En notre siècle de féminisme, la terre ladine a donné le jour à une poétesse qui prit en littérature le doux nom de Clio. Ce serait faire injure aux lecteurs du *Mercure* et trop d'honneur à Clio que de citer ne fût-ce qu'un court fragment de ses poèmes ferroviaires et de sa versification d'épicerie.

J'ai dit un mot des travaux des philologues. L'importance de ces travaux et le cas qu'on en fait donnent au réveil romanche un air académique, officiel et scolaire. Un Belge allemand, récemment naturalisé Suisse, s'est fait un des champions les plus chauvins de la cause romanche, à laquelle il apporte toutes ses lumières doctorales. Il travaille depuis plusieurs années à une grammaire scientifique et populaire, qui paraît en chapitres isolés. La préparation de ce monument entretient l'espoir au cœur des Ladins. Ainsi les Français du XVIIe siècle attendaient la *Pucelle* de Chapelain. L'apparition des chapitres est un événement national. Mais cette grammaire, qui doit réunir les efforts épars, n'est pas achevée que déjà elle cause du mécontentement : elle est écrite dans le dialecte de la Haute-Engadine. Et les habitants de la Basse-Engadine prétendent que leur dialecte est infiniment plus pur que tous les autres dialectes. Il serait question de les apaiser en faisant pour eux une édition spéciale de la nouvelle grammaire. A l'heure grave où se décide peut-être l'avenir de leur langue, les Romanches s'attardent aux séculaires et mesquines chicanes de la jalousie et de la préséance !

Celui dont on attend la grammaire et le salut écrivait dans

une brochure publiée en 1912 : « La langue allemande a exercé une influence considérable sur la phraséologie ladine, sans toutefois altérer entièrement son caractère original. Mais si cette influence continuait de s'exercer et s'étendait davantage au vocabulaire, alors il pourrait bien arriver que la langue ladine perdît toute originalité ; elle ne serait plus que la traduction littérale d'une langue étrangère. » On va donc faire la chasse aux mots étrangers inutiles, chercher à naturaliser ceux qui sont indispensables, puiser dans le trésor des classiques (Bifrun). On va peut-être fonder une Académie, qui compterait d'abord une vingtaine de délégués. On le voit, il ne s'agit pas seulement de nettoyer la langue, comme le tentèrent les Allemands quand ils voulurent remplacer certains mots peu patriotiques par des citoyens d'empire, — *Philosophie*, *Automobil*, *Manschette*, *Champagner*, par *Lebensweisheit*, *Kraftwagen*, *Röllchen*, *Schaumwein*. — Il s'agit d'établir un vocabulaire, de régler l'orthographe, de fixer la langue. Le romanche est en retard de trois siècles sur les autres langues romanes. Malherbe et Vaugelas au xxe siècle, c'est assez amusant. Heureux Malherbe, heureux Vaugelas, qui travaillaient sur une matière abondante et vivante. Pauvre Académie romanche qui ne sut jamais comment se développe une langue littéraire et qui va légiférer dans le vide, gravement, perdue dans un rêve de maîtresse d'école !

Un peuple — jadis vaillant — qui se met sur le tard à apprendre l'orthographe et la syntaxe n'est pas un peuple qui se réveille, c'est un peuple qui essaye de durer et de prolonger sa vie médiocre.

§

Du col de la Maloja, l'Inn coule vers le nord-est, vers le Danube. La vallée s'étale large, régulière. Les prairies, coupées de sombres sapins, montent vers le profil de pierre des montagnes. Pas le moindre fouillis pittoresque pour de petites aquarelles. Pas un site facile pour l'extase sentimentale. Point de détails. Des lignes précises et très simples qui valent par leur jeu puissant et contenu. Un décor sobre et par moments désolé. Et là-dessus le soleil des Hautes-Alpes à travers un air sec qui blesse les narines. Il n'est pas une vallée au monde qui soit en même temps aussi lumineuse et aussi austère. L'âme en est tour à tour soulevée et pleine d'angoisse. Ce

paysage est d'une grandeur et d'une sérénité qui épouvanten quand vient la nuit. Dans la Basse-Engadine, le fleuve s'en caisse. Il roule des ondes d'émeraude dans une végétatior plus touffue. A Martinsbruck, il y a juste place pour le fleuve et la route. On chemine à l'ombre de la montagne, dans une odeur de forêt, d'écume et de solitude. C'est un défilé. C'est la frontière autrichienne... Cette terre fleurie, parfumée et sans égale, a produit des paysans, des pâtissiers, des hôteliers, des pasteurs, des philologues, des avocats, mais, en dix siècles, cette terre qui, à l'aube, a des réveils de légende, n'a pas produit un seul poète. C'est pourquoi nous n'avons pas foi dans son réveil et nous la méprisons parce qu'elle fut barbare, bien que latine. Nous détournerons les yeux de sa barbarie, jusqu'au jour, s'il doit venir, où elle nous aura prouvé qu'elle sait vaincre encore. Ah ! si l'on pouvait apprendre un jour que les Romanches, là-bas, dans leurs montagnes, ont déjoué la ruse italienne et brisé l'élan brutal du pangermanisme !

FLORIAN-MARIE DELHORBE.

CHATEAUBRIAND ET LA POLICE

Jamais homme plus espionné que celui-ci : on peut dire que, pendant quarante ans au moins, de 1804 à 1845 environ, il a toujours eu quelque espion à ses trousses. Les documents d'archives ont été si bien dispersés, éparpillés, volés, que nous sommes loin de connaître les détails de cette poursuite homérique du grand homme par des mouchards de tout régime.

Ne nous indignons point trop, d'ailleurs, sur ces procédés qui sont ceux de tous les gouvernements, et remarquons que Chateaubriand, par son dédain accusé de tous les pouvoirs (lorsqu'il n'était pas ministre), faisait tout pour s'attirer cette bienveillance spéciale de la police. Sa démission après la suppression militaire du duc d'Enghien, son discours de réception à l'Académie, ses relations avec la partie du faubourg Saint-Germain la plus récalcitrante à l'Empire, puis, sous la Restauration, son alliance avec les ultras contre les ministères du duc de Richelieu et de Decazes, et, après qu'on l'eut si sottement chassé lui-même du ministère, sa campagne contre Villèle; enfin, sous Louis-Philippe, sa défense du principe de légitimité et de la duchesse de Berry, voilà évidemment de quoi mettre un homme en mauvais rapports avec la police.

Il serait prodigieusement curieux de posséder tous les rapports de police qui ont pu être faits sur le noble vicomte; je doute que l'on arrive jamais à un si beau résultat. Je voudrais cependant — ne fût-ce que pour exciter les fureteurs — grouper ici quelques-uns des « témoignages » qui furent ainsi fournis aux différents pouvoirs sur les faits et gestes de l'ami d'*Atala*. On voudra bien excuser les trous qu'il y a dans ce premier travail : je ne prétends pas être complet; j'apporte ce que j'ai trouvé; à d'autres de nous offrir plus et mieux; c'est une affaire de chance, et je souhaite que l'on ait plus de bonheur que moi.

Ce que je tiens encore à faire remarquer, c'est la dette que j'ai contractée envers mon ami M. Pierre Champion, qui ne se

contente pas de nous donner une histoire toute renouvelée du xv[e] siècle en France, et qui m'a communiqué tout le dossier des Archives que je publie ici.

I

SOUS L'EMPIRE

Rien de plus obscur, en somme, que la vie de Chateaubriand sous l'Empire. M. Albert Cassagne nous en a fait un tableau aussi exact et complet que possible, dans son ouvrage sur *la Vie Politique de Chateaubriand* (1) ; il a su distinguer ce qui était supposition, allégations possibles, mais non prouvées, de ce qui est entièrement certain ; et ce qui est certain est peu de chose, si peu même que l'on s'explique l'amas de suppositions, échafaudées pour expliquer des faits mal élucidés encore, et qui ne le seront de façon probante que si l'on fait sortir de l'ombre quantité de documents, dont l'existence elle-même n'est pas assurée.

Entre autres drames dont les péripéties restent dans une demi-obscurité, nous connaissons celui occasionné par le Discours de Réception de Chateaubriand à l'Académie Française : dans son éloge de Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand avait inséré quelques phrases sur le régicide ; l'Empereur, qui avait des régicides dans son administration, s'emporta, ou fit semblant de s'emporter ; Chateaubriand ne voulut pas modifier son discours ; il ne le prononça point, et le discours ne fut connu que par des copies manuscrites qui circulèrent en province.

Nous voyons par les deux documents suivants (2) que le gouvernement s'occupait du sort fait à ces copies. La première est une lettre adressée au commissaire spécial à Toulouse.

Expédier de suite
Confidentielle.

Paris, le 25 juillet 1812.

Vous m'avez informé, Monsieur, par votre bulletin du 14 de ce mois, qu'il circulait à Toulouse plus de dix copies du discours que M. de Chateaubriand avait fait pour sa réception à (3) l'Institut, et qui (4) a été envoyé manuscrit de Paris. Je vous serai obligé d

(1) Tome I, Paris, Plon, 1911.
(2) Archives Nationales F[7] 6481, Police générale.
(3) *L'Académie*, rayé.
(4) *Est arrivé*, rayé.

me transmettre celles de ces copies que vous pourrez vous procurer et de me donner à ce sujet communication de tous les renseignements que vous aurez recueillis tant sur (1) l'auteur présumé de cet envoi que sur l'opinion manifestée (2) en cette circonstance.

Recevez....

Voici la réponse du commisaire spécial de Toulouse :

Confidentielle.

Toulouse, 4 août 1812.

Monsieur le Comte,

J'avais cru qu'il suffisait de prendre des précautions pour que le discours de M. de Chateaubriand ne fût pas imprimé ; je regrette sincèrement de n'en avoir pas pris copie lorsque la chose m'était facile ; la personne qui m'en aurait donné le moyen est actuellement aux eaux, et si elle a emporté le discours j'espère vous l'envoyer des eaux.

Il me sera plus difficile de vous dire à qui ce discours a été envoyé à Toulouse ; la personne qui m'en a fait voir une copie et qui me la laissera transcrire est intimement liée d'amitié avec moi et cependant n'a jamais voulu me dire de qui elle tenait le discours ; je vous nommerai cette personne, Monsieur le comte, si vous me l'ordonnez. C'est un jeune homme qui s'occupe fort peu d'affaires politiques, mais beaucoup de littérature, et qui ne s'intéressait au discours de M. de Chateaubriand que sous ce dernier point de vue.

On ne parle plus ici de ce discours et les lectures qu'on en faisait ont cessé ; je sais, Monsieur le comte, qu'elles ont cessé ; je savais qu'on en faisait et je ne savais point où elles se faisaient ; je vous l'aurais écrit.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CAMPAN (3).

II

LA MONARCHIE SELON LA CHARTE

Après la dissolution de la Chambre introuvable, le parti ultra, auquel Chateaubriand s'était inféodé, jeta feu et flammes.

Le parti de la Chambre de 1815, écrit Pasquier (4), fort de l'appui du pavillon de Marsan, résolut de profiter de ces circonstances favorables et d'engager la lutte contre le ministère qui avait osé le frap-

(1) *Les*, rayé.
(2) *Par les individus qui en ont fait circuler des copies*, rayé.
(3) Signature autographe.
(4) *Mémoires du chancelier Pasquier*, IV, 128-129.

per, car il affecta toujours de mettre l'autorité du Roi en dehors de tous débat. M. Decazes, ministre de la Police, fut, de tous les ministres, celui sur lequel se dirigèrent les principales attaques ; ainsi commença la guerre à mort qui lui fut déclarée, et dans laquelle, après un triomphe fort éclatant en apparence, il a fini par succomber. L'activité qu'il déploya fut véritablement prodigieuse. Conversations, correspondances, instructions répandues avec profusion, mesures de détail appliquées à chaque localité, il pourvut à tout. Comprenant bien que, puisqu'il entrait dans un nouveau système, il fallait ramener au gouvernement les mécontents, il fit cesser partout l'exécution des rigueurs exercées en vertu de la loi sur la liberté individuelle, et presque tous les individus placés en surveillance hors de leur département eurent alors la permission d'y rentrer. C'étaient autant de suffrages assurés. Il accepta non moins résolument le combat avec la presse dévouée au parti ultra. Les débuts de cette campagne ne furent pas très heureux. Une ordonnance, contresignée par lui, retirait le brevet d'imprimerie du Roi à un sieur Michaud, chez lequel avaient été récemment imprimés plusieurs ouvrages contraires à la charte et au gouvernement. Un de ces ouvrages se trouvait au moment même traduit devant les tribunaux, un autre avait été supprimé la veille par jugement du tribunal de police correctionnelle. Or le malheur voulut que cette punition assez méritée tombât sur un des imprimeurs et sur une des familles les plus dévoués à la cause royale pendant les temps le plus difficiles. C'était des presses de M. Michaud qu'était sortie, le premier jour de l'entrée des alliés à Paris en 1814, la fameuse proclamation de l'empereur Alexandre, et son frère aîné, littérateur fort distingué, était le premier Français qui eût porté à Hartwell la nouvelle des grands événements amenés par cette proclamation. Il était fâcheux que le premier atteint dans la lutte eût de tels antécédents.

« Cinq jours après, continue Pasquier, M. Decazes fut aux prises avec un adversaire bien autrement redoutable. » Chateaubriand préparait en effet un pamphlet contre le système ministériel de Decazes. Il en corrigeait les épreuves lorsque parut l'ordonnance de dissolution. A cette nouvelle, Chateaubriand écrivit, en guise de post-scriptum, un commentaire foudroyant dans lequel, pour séparer le roi de son ministre au cas où les élections ne rempliraient pas les espérances de celui-ci, il crut habile d'insérer les roueries que voici :

Que les électeurs se mettent en garde contre une séduction à laquelle il nous est si difficile d'échapper ! On leur parlera du Roi, de sa volonté, comme on en parlait aux Chambres. Les entrailles françaises

seront émues, les larmes viendront aux yeux ; au nom du Roi on ôtera son chapeau, on prendra le billet présenté par une main ennemie, et on le mettra dans l'urne. Défiez-vous du piège. N'écoutez point ces hommes qui, dans leur langage, seront plus royalistes que vous : Sauvez le Roi ! Quand même.

Et que vaut d'ailleurs le Roi ? S'il était permis de pénétrer dans les secrets de sa haute sagesse, ne pourrait-on pas présumer qu'en laissant constitutionnellement toute liberté d'action et d'opinion à ses Ministres responsables il a porté ses regards plus loin qu'eux ? On a souvent admiré, dans les affaires les plus difficiles, la perspicacité de sa vue et la profondeur de ses pensées. Il a peut-être jugé que la France satisfaite lui renverrait ces mêmes Députés dont il était si satisfait ; que l'on aurait une chambre nouvelle aussi Royaliste que la dernière, bien que convoquée sur d'autres principes ; et qu'alors il n'y aurait plus moyen de nier la véritable opinion de la France.

Voilà ce que j'avais à dire à mes concitoyens, à ceux qui pourraient ignorer ce qui se passe, et laisser surprendre leur foi. Je ne fais point porter cet écrit par des messagers secrets : je le publie à la face du soleil. Je n'ai aucune puissance pour favoriser mes intrigues, hors celle que je tire de ma concience et de mon amour pour mon Roi. Grâces à Dieu, je n'ai encore manqué aucune occasion, quand il s'est agi du sang ou des intérêts de mes Maîtres.

Cependant, nous dit Pasquier, les presses du sieur Le Normant, imprimeur du libelle, redoublèrent d'activité, et la police fut bientôt informée que toutes les dispositions étaient prises pour parer aux dangers de la saisie qu'on redoutait.

Craignait-on vraiment une saisie, dans l'entourage de Chateaubriand ? Rien ne nous permet d'affirmer cela, sauf l'affirmation de Pasquier, lequel d'ailleurs est un homme précis et froid, mais adversaire tenace de Chateaubriand, dont il n'apprécie ni les attitudes ni le tempérament. Et je suis tenté de croire, tant la surprise et la déconvenue de Chateaubriand furent grandes, lorsque les coups lui plurent sur la tête, qu'il n'avait pas entièrement prévu les conséquences qu'aurait pour lui la publication de cette brochure.

Toujours est-il que le jour fixé pour la mise en vente, le 8 septembre, Decazes, se fondant sur ce que l'éditeur, Le Normant, avait envoyé un assez grand nombre d'exemplaires dans les départements et en avait même laissé circuler quelques-uns à Paris avant de faire le dépôt exigé par la loi du

21 octobre 1814, ordonna la saisie du livre (1). Pour arrêter toute circulation du pamphlet en province, il expédiait en même temps à ses préfets la lettre suivante :

POLICE GÉNÉRALE

—

CABINET
PARTICULIER

Paris, le septembre.

Monsieur le Préfet, je vous préviens que la saisie a eu lieu, à Paris, d'un ouvrage publié clandestinement par le sieur Lenormant et en contravention à l'art. 14 de la loi du 21 octobre 1814 sous le titre :

De la monarchie selon la Charte ;

et avec cette épigraphe :

Le Roi, la Charte et les honnêtes gens

par M. le vicomte de Chateaubriand, etc.

Comme il se pourrait qu'il en eût été envoyé des exemplaires dans quelques départements et que de coupables spéculateurs le fissent réimprimer, j'appelle toute votre surveillance à cet égard. En vous opposant à la circulation et à la publication de cette brochure, Monsieur, vous remplirez la volonté du Roi, que je m'empresse de vous faire connaître. Je m'en repose sur votre zèle, et je compte sur votre exactitude à m'instruire du résultat des mesures que vous aurez été dans le cas de prendre en cette occasion.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre S^re d'état au Dép^t de la police générale.
LE Cte DECAZES (2).

Ce qu'il y a de plaisant pour nous dans cette circulaire, c'est que nous savons qu'elle fut inutile ; en effet, quoique l'ouvrage ait été déféré aux tribunaux, une ordonnance de non-lieu fut rendue, le 9 novembre 1816.

Mais, ce qui était plus fâcheux pour Chateaubriand, dès le 20 septembre, Louis XVIII, endoctriné par son bien-aimé

(1) Pasquier écrit : « Une distribution clandestine était préparée. M. Decazes, sur ce renseignement, n'avait pas hésité à mettre tous ses agents en campagne. il était parvenu à se procurer quelques-uns des exemplaires déjà mis dans la circulation, il n'hésita pas à faire opérer à l'imprimerie même la saisie entière de l'édition, ou du moins de ce qui restait encore. Cette saisie était fondée en droit, puisque la publication avait précédé le dépôt, mais il ne tarda pas à reconnaître que les colporteurs de M. Le Normant avaient été plus habiles que ses agents. Au bout de trois jours, non seulement un grand nombre d'exemplaires se trouvaient répandus dans Paris, mais des paquets fort considérables avaient été transportés dans les grandes villes de France. »

(2) Signature autographe.

Decazes, et fort blessé par la phrase du post-scriptum où l'on osait prétendre qu'une mesure aussi grave que la dissolution avait été prise sans qu'il l'ait fermement approuvée (ce qui montre que Louis XVIII avait une conception du pouvoir personnel fort différente de celle en faveur chez nos monarques constitutionnels d'aujourd'hui), avait signé une ordonnance qui retirait à M. de Chateaubriand titre, fonctions et appointements de ministre d'Etat.

Nous possédons l'un des rapports écrits de province au ministre sur l'effet de cette publication et de la mesure prise par le Roi :

A. S. E. Mgr le Ministre Sre d'Etat du dépôt de la Police Générale.

CABINET
BUREAU PARTICULIER
DE POLICE SECRÈTE

Strasbourg, le 27 septembre 1816.

Monseigneur,

Par mon rapport hebdomadaire du 23 de ce mois, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de l'effet qu'avait produit dans l'opinion publique l'ouvrage intitulé : *De la monarchie selon la charte*, par M. le Vicomte de Chateaubriand. Je prenais la liberté de lui représenter, entre autres observations, que l'on disait qu'il serait d'une bonne justice de rayer M. de Chateaubriand du tableau des ministres d'Etat.

L'ordonnance de Sa Majesté du 20 courant, portant que le vicomte de Chateaubriand cessera dès ledit jour d'être compté au nombre de ses ministres d'Etat, a confirmé le vœu de l'opinion publique.

L'on a particulièrement remarqué ces paroles Royales : « Le Vicomte de Chateaubriand ayant dans un écrit imprimé élevé des doutes sur *nôtre volonté personnelle*. »

Les hommes sages, instruits, modérés, qui ne se laissent éblouir ni par le faux clinquant ni par une arrogante jactance, disent que M. de Chateaubriand a dû recueillir ses notes auprès des membres des associations secrètes qui ne veulent ni le roi ni la Charte ; que les Royalistes dignes de ce nom établissent une très grande différence entre les principes qu'ils professent et les maximes subversives que cherchent à propager ces hommes passionnés, violents, égarés ou perfides ; que lui, M. de Chateaubriand, mérite des reproches d'autant plus graves qu'il a insidieusement abusé des titres de Pair de France et de ministre d'Etat, de chevalier de l'ordre

royal de France, pour provoquer le blâme sur les actes émanés de la volonté personnelle du Roi, précisément à l'époque des nouvelles élections ; qu'il aurait dû établir une distinction très marquée entre les Révolutionnaires proprement dits qui ont trahi leurs devoirs et leurs serments, et les hommes qui ont servi loyalement sous les précédents gouvernements, et qui n'ont pas eu recours au parjure à ces dernières époques ; qu'il aurait dû ne pas ignorer ou feindre d'ignorer, que les Royalistes exagérés veulent un Roi et une monarchie à leur guise ; qu'il n'est pas loyal à lui d'avancer qu'on assimile un Royaliste et un Jacobin ; que toutes les personnes raisonnables et sans passion savent aujourd'hui qu'un ultra-Royaliste est, sous le rapport des maximes qu'il professe, tout aussi dangereux pour le roi de France qu'un jacobin : celui-ci ne veut pas de royauté, mais l'autre veut un autre roi ; étrange manière de manifester son amour pour son Souverain et pour la légitimité !

Il serait bien désirable que M. de Chateaubriand sût qu'on l'accuse d'être *l'agent d'une faction !*

Il dénonce une tactique qui aurait pour but de fatiguer les amis du trône ! des déclamations qui ne sont pas des raisons : on pourrait lui répondre qu'il est aussi des soi-disant Royalistes qui se couvrent d'un masque, qui jouent leur rôle, et qui dans leurs indécentes clameurs injurient le Roi au nom du Royalisme, accusent sa clémence, calomnient ses intentions, inventent des complots, fabriquent de fausses dénonciations. Tel fonctionnaire, éclairé par l'expérience et convaincu par des faits, pourrait détruire l'échafaudage élevé par M. de Chateaubriand. Finalement au nom de qui parle-t-il ?

Je supplie Votre Excellence de me permettre de lui représenter *la nécessité d'éclairer* une certaine partie du public sur le *véritable* but qu'a dû se proposer M. de Chateaubriand. Il a accusé des ministres de sa Majesté parce qu'il n'a pas osé attaquer de front son souverain, mais cette tactique n'a échappé à personne. Son style impérieux et dogmatique a réellement scandalisé les hommes de sens et de raison et dont l'opinion est de quelque poids dans la balance. M. de Chateaubriand n'est pas un *homme ordinaire :* sa naissance, ses talents, sa réputation doivent le faire considérer comme un adversaire dont il est essentiel de parer les coups et de paralyser incontinent les violentes atteintes. Si l'on atermoye, il pourrait en résulter du mal. On dit ouvertement qu'il aspire à un ministère, et que la marche qu'il s'est tracée a pour objet (d'après ses idées ou telles ou telles instigations) d'arriver à ce but : je le répète, si l'on atermoye, on donnera de la consistance à son *parti*, dont son dernier ouvrage lui décerne en quelque sorte de titre de son chef... En ce qui me regarde, je crois pouvoir répondre de la tranquillité de l'Alsace ; mais je reçois des lettres *particulières* du Midi qui

m'annoncent que les esprits y sont échauffés ; une guerre franche et loyale parera à tout...

Des extraits de feuilles anglaises, et insérées dans des Gazettes Allemandes, portent « qu'à Paris l'on est sérieusement occupé à former le plan d'un nouveau ministère ; qu'il y est question de 12 ministres, dont 7 avec portefeuilles et 5 sans portefeuilles ; que les premiers seront responsables et auront voix au conseil ; les autres n'auront que voix consultative sans responsabilité ; parmi ces derniers on désigne l'évêque d'Uzès, et *M. de Chateaubriand.* »

Cet article étant inséré avant l'ordonnance du 5 septembre, il donnerait lieu à beaucoup de réflexions.

S'il y a du désordre au sujet de quelques élections, on devra l'attribuer en partie à l'ouvrage de M. de Chateaubriand. C'est un brandon de discorde qu'un pareil écrit dans les circonstances actuelles : quelle étrange manière de prouver son dévouement à son souverain !... Le roi en appelle au cœur de ses sujets ; mais M. de Chateaubriand se rend le champion des plus dangereuses exagérations.

J'ose croire que Votre Excellence daignera me lire avec indulgence ; je la supplie d'apprécier le but qui me fait parler, écrire et agir. J'administre dans un pays qui me met en relations avec beaucoup de gens de tous les rangs, de toutes les classes, français et étrangers ; je remarque que les uns et les autres n'ont qu'une seule et unique pensée : c'est que la France ne deviendra grande et forte qu'en réprimant vigoureusement tous les genres d'excès. J'observe avec autant d'attention que d'impartialité ; je ne cherche que la vérité et sous ces rapports, je prends la respectueuse liberté de supplier Votre Excellence de lire cette lettre avec quelque attention.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur,

De votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur

Le lieutenant de Police

REMON (1).

Decazes, intéressé par ces communications, répondait au lieutenant de police de Strasbourg :

5 octobre 1816.

Monsieur

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les observations que vous m'aviez communiquées par votre lettre du 27 octobre dernier, au sujet de l'ouvrage (2) de M. de Chateaubriand. Des vues aussi largement exprimées me répondent de tous les moyens que vous aurez mis en

(1) Signature autographe.
(2) *Récemment publié par M.*, rayé.

usage pour (1) assurer l'exécution de la mesure prescrite contre cet ouvrage,et pour en atténuer l'effet qu'il aurait pu produire sur l'opinion des (2) personnes auxquelles il serait parvenu clandestinement. La volonté du Roi (3) est trop (4) hautement manifestée pour que vous ne l'ayez pas fait valoir auprès de quiconque aurait affecté de la méconnaître dans cette occasion.

III

DU SYSTÈME SUIVI PAR LE MINISTÈRE

Vers la fin de 1817, Chateaubriand publia une nouvelle brochure contre le ministère Richelieu-Decazes. Cet écrit (5) fut vivement commenté ; nous lui connaissons plusieurs réponses dont l'une, attribuée à Decazes lui-même, porte ce titre piquant : *Du système adopté pour arriver au ministère*, qui est à lui seul toute une morale en actions et un résumé de l'histoire de France.

Le pamphlet de Chateaubriand circulait aussi en province, comme en témoignent les notes suivantes :

Extrait du Rapport du Préfet du département de la Charente en date du 12 janvier 1818.

Les divers écrits politiques que voit éclore la capitale parviennent assez rapidement dans ce département; mais en très petit nombre d'exemplaires. On se les passe de main en main et ensuite il n'en est plus question. Le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand est en ce moment l'objet des conversations.

Extrait du Rapport du Préfet du département de la Haute-Vienne en date du 15 janvier 1818.

Il circule dans le département plusieurs brochures qui produisent un mauvais effet ; parmi ces ouvrages, je peux surtout vous citer celui de M. de Chateaubriand : *Du Système suivi par le Ministère*. Je pense qu'on abuse de la liberté de la Presse en publiant de pareils écrits.

IV

CHATEAUBRIAND MINISTRE DE LA FRANCE A BERLIN

Pendant le cours entier de l'année 1820, la police avait

(1) *Exécu*, rayé.
(2) *Hommes*, rayé.
(3) *Vous*, rayé.
(4) *Bien connue Monsieur*, rayé.
(5) *Du système politique suivi par le ministère*, par le vicomte de Chateaubriand, Paris Le Normant, 1817, 72 pages.

installé chez Chateaubriand un espion comme valet de chambre. Cet Argus fut emmené par Chateaubriand, en 1821, à Berlin, où il venait d'être nommé ministre du roi de France.

Le baron Pasquier, alors ministre des Affaires étrangères, recevait copie des rapports faits par ce domestique bizarre. Voici l'un de ces rapports, qui date de mars 1821 :

Extrait de Lettres de Berlin
*(de l'homme qui est parti avec M. X***)*

D'après des lettres que je viens de voir de Berlin, il paraît que le vicomte de Chateaubriand travaille depuis près d'un mois à une brochure politique qui traite des pétards et des explosions qui ont eu lieu dernièrement à Paris, des ménagements du Ministère vis-à-vis des Libéraux, auxquels il attribue ces explosions, de la nécessité de réprimer les excès des membres du côté gauche de la Chambre.

Le Vicomte semble être très défiant à Berlin. Aucun de ses secrétaires n'a encore sa confiance. Il les croit agents dévoués à M. le baron Pasquier, et ne sort jamais sans mettre ses papiers sous clef. Toutes les lettres qu'il reçoit de Paris sont exactement numérotées, et placées soigneusement dans un meuble dont il a fait récemment changer la serrure.

M. de Chateaubriand a écrit, depuis quelque temps, plusieurs lettres à MM. de Montmorency, Bertin, Laborie, Chiffler, La Poterie et Clausel de Coussergues. Il en a reçu deux du Vicomte de Montmorency, trois de M. Chiffler, trois de M. Laborie, deux de M. Bertin, une de M. Labourdonnaye, et plusieurs autres enfin de MM. Castelbajac, Claussel de Caussergues, de Sesmaisons, Duhamel, Donnadieu, La Poterie, etc.

Le Vicomte attendait de Paris, le 16 février, des nouvelles extraordinaires... Il avait prévenu le jeune secrétaire qu'il a emmené d'ici, et qui possède toute sa confiance, qu'il serait possible que, d'après le contenu de ces lettres, il l'envoyât à Paris porter des réponses, mais les nouvelles qu'il a reçues n'étaient pas celles qu'il croyait devoir lui arriver.

Le 20 du mois dernier, M. de Chateaubriand avait la certitude que le Roi de Prusse n'irait pas à Leyback (1), et il en paraissait fort contrarié, parce qu'il avait déjà préparé une espèce de mémoire pour l'Empereur de Russie.

Le vicomte a trouvé le discours de M. Pasquier, à l'occasion des annuités, à la Chambre des Députés, assez bien ; mais il a ajouté : « Je n'ai pas, pour cela, plus de confiance en lui que je n'en avais « auparavant. »

(1) Laybach, où avait lieu un Congrès.

La personne avec laquelle le Vicomte a les relations les plus intimes à Berlin est M. Ancillon, du ministère des Affaires Etrangères. Il fréquente aussi beaucoup l'Ambassadeur de Russie, mais il reçoit encore plus souvent chez lui M. Rose, ambassadeur d'Angleterre. Il voit exactement tous les deux jours le duc de Cumberland.

Le 24 février l'ambassadeur de Sardaigne a donné un grand dîner diplomatique auquel M. de Chateaubriand a assisté.

Le 13 du mois dernier, le Vicomte a fait célébrer, dans l'Eglise Catholique de Berlin, un service funèbre en l'honneur du Duc de Berry. On croit que son but, dans cet affaire, était à peu près de faire parler de lui.

M. de Chateaubriand paraît s'ennuyer beaucoup à Berlin. Plusieurs fois l'Observateur l'a surpris soupirant et souvent, en se couchant, il s'écrie avec tristesse : « Voilà encore une journée de passée ! »

Chose curieuse, ce domestique infidèle fut découvert, nous ne savons trop comment, d'ailleurs, et à son retour Chateaubriand écrivait, dans les derniers jours d'avril 1821, à la comtesse de Pisieux :

L'histoire de mon valet de chambre est vraie ; mais Bon Dieu, c'est se donner trop de peine ; s'ils voulaient voir ce que j'écris, que ne parleraient-ils. Je ne cache rien à mes amis, ni à moi-même.

Cette aventure, d'ailleurs, ne découragea pas le directeur de la police et, en 1821 comme en 1820, Chateaubriand fut soigneusement espionné par son domestique.

V

CHATEAUBRIAND MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Que Chateaubriand, étant ministre des Affaires étrangères, ait été espionné pour le compte de son président du conseil, Villèle, cela est plus que probable, et il faut espérer que nous verrons plus tard sortir de l'ombre des documents qui nous éclaireront sur sa vie privée pendant son ministère plus complètement que ne le font les lettres adressées à Mme Récamier et à Mme de Castellane, ou les petits billets à la duchesse de Duras. Mais que Chateaubriand ait reçu et lu des rapports de police pendant qu'il était au pouvoir, voilà qui est plus certain encore, puisque je puis en apporter la preuve tout de suite.

Il y avait à cette époque une correspondance bizarre établie

depuis deux ans entre un Français établi à Bruxelles et le ministère des Affaires étrangères de Paris. Ce Jullian se vantait d'avoir combattu « la faction révolutionnaire » de 1789 à 1792, dans quantité d'articles du *Petit Journal de la Cour et de la Ville*, dont Champcenetz, Alexandre de Tilly, Rivarol, le vieux Saint-Médard et lui étaient alors, écrit-il (1), les principaux rédacteurs. Il avait même été la victime de cette faction révolutionnaire, pendant quatorze mois passés, depuis juillet 1793 jusqu'en septembre 1794, dans les prisons de Versailles et de Paris. « J'ai embrassé depuis, il est vrai, continue-t-il froidement, les idées républicaines avec enthousiasme, mais en homme d'honneur et en séparant de cette idée abstraite les crimes et les criminels auxquels j'ai constamment fait une guerre implacable. Tous ces faits sont incontestables, et si la malveillance feignait de les ignorer, les journaux du temps sont là pour rappeler quelle a été ma conduite jusqu'à l'époque de mon arrestation, et ce qu'elle a été depuis le 9 Thermidor, c'est-à-dire lors du siège et de la clôture des Jacobins, lors des insurrections de Germinal et de Prairial an III (avril et mai 1795) où j'étais à la tête des citoyens généreux que cette abominable faction désignait sous le nom de *jeunesse dorée*. »

Avec ces titres, et après un séjour à Madrid, pendant lequel il prétend qu'il fut admis dans la société du duc de Laval-Montmorency (ambassadeur en Espagne de 1815 à 1821), notre royaliste, qui semble d'ailleurs pourvu d'excellentes relations dans le monde gouvernemental et diplomatique de Bruxelles, s'était fait « observateur » au service de la France. (Ces aventuriers de la grande diplomatie sont toujours délicieux.)

Et, tout en assurant au noble vicomte qu'il avait M. Decazes en horreur, il lui adressait une correspondance qui, parfois, nous intéresse.

C'est ainsi que, le 9 avril 1823, il lui écrit ceci :

Les ambassadeurs d'Autriche et de Russie (le premier vivant depuis longtemps fort retiré, et l'un et l'autre étant des hommes fort ordinaires) m'ont fait dernièrement des questions qui ne vous paraîtront pas sans intérêt. Ils attachent un grand prix à savoir sur quel pied sont ensemble Messieurs de Villèle et de Chateaubriand ?

(1) Dans une lettre du 4 décembre 1822, qui se trouve aux Affaires Etrangères— Dossier des Pays-Bas, 622, f°s 193 et suivants.

Quelle est la nature de leurs divisions, et sur quels points ils diffèrent ? Vers lequel des deux penchent davantage le Roi et *Monsieur* ? Que deviendra la majorité royaliste des Chambres ; et, si n'ayant plus d'ennemis en face d'elle, les vainqueurs ne finiront pas, comme il arrive presque toujours, par se diviser ?

Ce qu'il y a d'étonnant, dans ces discours, c'est la prévoyance inouïe de ces deux mâchoires de la diplomatie, qui, de Bruxelles, prévoient textuellement ce qui se passera dans un an, lorsque, le génie outrancier de Chateaubriand s'étant tout à fait opposé au réalisme d'homme d'affaires de Villèle, il faudra que l'un ou l'autre saute. L'avertissement bizarre que son correspondant secret donne ici à Chateaubriand, celui-ci ne l'entendra pas, il ne le comprendra pas, et il sera mis dehors du ministère.

VI

DE LA CENSURE

Le 6 juin 1824, agissant avec une brutalité sans égale, Villèle faisait renvoyer Chateaubriand du ministère. Le 21 juin, paraissait, dans *le Journal des Débats*, le premier d'une série d'articles brûlants qui, soutenus par des brochures, portèrent les coups les plus terribles au ministère de Villèle.

Nous trouvons ici des échos de quelques-uns des épisodes de cette lutte célèbre.

Voici tout d'abord le combat sur la Censure, rétablie par Villèle le 15 août 1824. En quelques heures, Chateaubriand rédige une brochure : *De la Censure que l'on vient d'établir en vertu de l'art. 4 de la loi du 17 mars 1822* (Paris, Le Normant père, 1824, in-8°, réimprimé dans les *Œuvres complètes* sous le titre général *De la liberté de la Presse*). L'annonce de la première édition devait paraître dans *les Débats*, le 17 août ; mais les censeurs supprimèrent les deux lignes d'annonce. Cependant, quoiqu'il fût interdit aux journaux d'annoncer le pamphlet, nous voyons que la deuxième édition de la brochure est précédée d'un avertissement en date du 20 août, ce qui montre le succès rapide de la première édition. Et en fait, quoique la poste ait refusé de transporter le libelle, cette brochure fut entre toutes les mains. Nous le voyons par la lettre que voici, extraite des dossiers de police des Archives :

PRÉFECTURE DES CÔTES-DU-NORD.

Monseigneur,

Il a paru une brochure intitulée de la *Censure*, par M. de Chaeaubriand, imprimée par Normand père; elle n'a pas fait grande ensation. Néanmoins, il est fâcheux que de pareils écrits soient réandus avec profusion, attendu qu'ils ne tendent qu'à fausser l'esprit ublic.

Je suis avec respect
Monseigneur
De votre excellence le très humble
et très obéissant serviteur.
Le Préfet
LE Cte FROTIER DE ROYNES.

Saint-Brieux, le 24 août 1824.

VII

CHEZ LE COMTE DE BÉRENGER

Par les deux notes suivantes nous avons connaissance d'un oyage de Chateaubriand chez le comte de Bérenger. Je crois ue ce sont là les seuls documents que nous possédions sur e déplacement.

Le 26 octobre 1825, le sous-préfet de Compiègne fait connaître ue Mr le comte de Bérenger, pair de France, propriétaire du doaine de Séchelles, y reçoit et y réunit différents personnages conus par leur opposition et qu'il ne lui paraît pas invraisemblable que I. de Chateaubriand y figure.

Par une lettre du 28 octobre, on remercie ce fonctionnaire et on invite à communiquer les renseignements ultérieurs qu'il pourra btenir.

Voir cette correspondance au-dossier 13.021.

Extrait du rapport du Préfet du département de l'Oise, en date du novembre 1825.

Réunions au château de Séchelles.

M. de Chateaubriand, qu'on assure être le vicomte, après être resté à 10 jours à Séchelles, l'a quitté le 30 pour retourner à Paris.

VIII

UN VOYAGE A CAUTERETS

Chateaubriand, ambassadeur à Rome, venu passer l'été en rance, se trouvait à Cauterets, lorsqu'il apprit par les jour-

naux du 9 août 1820 la chute du ministère Martignac et son remplacement par le ministère de Polignac. Il partit pour Paris, résolu à donner sa démission. Le 20 août, il passai à Pau. Nous avons là-dessus un très curieux rapport du pré fet de Pau au ministre de l'Intérieur, M. de la Bourdonnaye

PRÉFECTURE DES BASSES-PYRÉNÉES
CABINET DU PRÉFET

—

DIVISION DU CABINET

—

ESPRIT PUBLIC

A. S. Excellence monsieur le ministre de l'Intérieur.

Pau, le 20 août 1829.

Monseigneur,

M. le Vicomte de Chateaubriand est arrivé hier à six heures du soir venant de Cauterets. Son Excellence est allée en descendant de voiture visiter le berceau d'Henri IV et parcourir les promenades publiques, où quelques curieux qu'elle a trouvés sur son passage l'ont saluée du cri de : Vive M. de Chateaubriand !

Les amateurs de la ville se sont réunis vers neuf heures sous les fenêtres et dans la cour de son hôtel pour lui donner une sérénade au milieu d'un concours assez nombreux. S. E. s'est entretenue durant que jouaient les musiciens, avec plusieurs personnes qu'elle a invitées à monter dans son appartement. Cette conversation a duré peu. Son objet s'est borné à des questions d'un intérêt purement local et très insignifiant.

Après quelques instants M. de Chateaubriand s'est approché d'une croisée pour remercier le public et l'on s'accorde à rendre ses paroles de la manière suivante :

« MM. je ne suis pas digne de l'honneur qu'on veut bien me faire
« dans le pays d'Henri IV. Je le considère comme un hommage que
« vous daignez rendre à mon profond dévouement pour le Roi. Je
« ne puis le prendre que *comme ça*. J'en suis très reconnaissant.

Cette version a été changée ce matin par M. de Chateaubriand lui-même, assure-t-on, sur l'avis qu'on prétend lui avoir été donné par une personne de l'hôtel que le Journaliste de Pau allait rendre compte de l'honneur dont il avait été l'objet dans la soirée d'hier ; son secrétaire aurait écrit sous sa dictée son remerciement et celui-ci l'aurait remis pour être livré à l'impression, comme suit :

« MM. Je suis extrêmement sensible à l'honneur que vous voulez bien me faire. Je ne reconnais le mériter que par mon amour pour mon Pays. Il était tout naturel que la ville qui a vu naître Henri IV

ait bien voulu se souvenir de mon dévouement aux descendants de cet illustre Roi. »

Le très petit nombre de personnes qui ont provoqué ces honneurs appartiennent à l'opinion ultra-libérale. On espérait trouver autre chose dans la réponse toute naturelle prononcée par le noble pair. Celle qu'il a dictée n'a pas satisfait davantage au milieu de l'effervescence qu'occasionne la violence des journaux de l'opposition. Du reste tout s'est passé avec calme. Le public paraissait n'être conduit que par un sentiment de curiosité. Chacun voulait voir un homme dont la réputation est Européenne. La politique n'affectait pas la masse. Deux ou trois voix ont fait entendre dans l'intérieur de l'hôtel le cri de : Vive le défenseur des libertés publiques ! Elles n'ont pas trouvé d'écho à l'extérieur, où quelques : Vive M. de Chateaubriand ! ont fait place au silence le plus complet.

Son Excellence n'a fait aucune visite ; et l'on a respecté l'incognito qu'elle paraissait vouloir garder. Elle a quitté Pau ce matin à huit heures et demie prenant la route de Paris.

Je suis avec un profond respect,
Monseigneur,
De votre excellence
Le très humble et très obéissant serviteur.

Le maître des Requêtes, Préfet des Basses-Pyrénées,
DESSOLLE (1)

§

Tous les documents que nous avons publiés ici ne nous donnent que des fragments de la vie de Chateaubriand. Ils ont leur intérêt en eux-mêmes ; mais je souhaite surtout qu'ils aident d'autres chercheurs à trouver encore de nouveaux détails sur une existence si mouvementée et si incomplètement connue. Rien de ce qui touche cet homme ne peut nous laisser indifférents.

LOUIS THOMAS.

(1) Signature autographe.

LES STELLA-LUCENTE

(*Suite* [1])

—

Comme Morga et Lowsky sortaient du palais Stella-Lucente, Antonio fit venir Beppo :

— Tu me réponds de ces hommes? demanda-t-il.

— Je vous en réponds.

— Tu les connais depuis longtemps, n'est-ce pas?

— Depuis dix à douze ans. Je les ai rencontrés à l'auberge sur les quais...

Il répéta, mot par mot, la leçon que lui avait apprise Morga.

— Ces garçons viennent cet après-midi; pour les premiers jours, surveille-les.

Il arriva ce que Wellseley et moi avions prévu. Après avoir écouté un rondeau de Mozart, Antonio se retira.

Les deux musiciens s'étaient installés à l'une des extrémités de la salle, qui était vaste. Aurora et Wellseley auraient pu causer, à voix basse, sans être entendus. John-Arthur peignait silencieusement. Soudain, il examina Aurora, puis s'approcha d'elle :

— Permettez, Madame.

Il lui prit la main gauche, la souleva, et la laissa retomber sur les genoux de la jeune femme, que ce manège fit sourire. Le bras se posa avec plus de naturel et de mollesse. Les fleurs d'une gerbe que l'on délie s'étalent ainsi, avec une grâce qui surpasse l'artifice des plus harmonieux arrangements.

Morga jouait un allegro bruyant.

— Je préférerais une musique plus sourde, dit Aurora, en se tournant vers Morga.

Elle fut bien vite touchée par la poésie des variations que le pianiste improvisa sur un air populaire italien.

Wellseley terminait le fond de sa toile. « Antonio est capable d'avoir noté où j'en étais, pensait-il. Lorsqu'il rentrera, il regardera si mon tableau a avancé, pendant son absence. »

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 400.

Peu après, en effet, Stella-Lucente apparaissait. Il fit signe à Morga de continuer, s'assit dans un fauteuil, à l'angle de la cheminée, et ouvrit un livre. John-Arthur travailla jusqu'à la nuit.

Le lendemain, quand Antonio fut parti, Wellseley demanda à Aurora d'ôter son collier. Et il dessina, pour lui, le cou de la jeune femme, l'ovale de son visage et les mouvements de ses cheveux. Puis, il lui fit remettre son collier, et donna aux draperies de la robe leur éclatante couleur rouge. Au crépuscule, comme la lumière se dorait, Aurora se leva, ouvrit la fenêtre et s'y accouda. Une odeur de fleurs envahit l'atelier, et rendit plus impressionnante le morbidezza d'un nocturne de Chopin. Wellseley était debout derrière Aurora, et assez loin d'elle. Il apercevait néanmoins, des reflets d'or rose illuminer les façades et les marbres des balcons.

— Quelle heure unique! dit-il, navré de voir l'immense émotion qui l'exaltait se traduire par une phrase aussi commune.

— Mon heure préférée, répondit Aurora, en se penchant faiblement vers lui.

Et, revenant dans l'atelier :

— C'est la première fois que je respire l'odeur du printemps cette année, dit-elle. Des barques chargées de fleurs montent vers le Rialto, et des gondoles les suivent.

Elle pria Morga de recommencer le nocturne qu'il achevait.

— Ce nocturne, fit-elle, avec un sourire plus délicat qu'une expression de mélancolie, ce nocturne et ces parfums de jonquilles sont pour moi indissolublement unis l'un à l'autre.

Wellseley l'interrogea d'une voix si douce et si profonde qu'elle murmura :

— J'ai entendu ce nocturne quand j'étais jeune fille, à Trévise, où nous avions notre maison de campagne. Oh ! c'est un souvenir banal. J'avais terminé mes études, et ne devais plus retourner en pension. J'y avais été épouvantablement malheureuse. En arrivant chez moi, la pensée que je ne me trouverais plus, plus jamais, avec des êtres odieux, me combla d'un bonheur infini! Je rêvais sur une terrasse qui dominait le paysage. La brise des Alpes apporta un parfum semblable à celui de ce soir; et ma mère joua, dans le salon, le nocturne de Chopin. Cette musique, cette odeur sont pour moi l'accompa-

gnement de mon premier bonheur... de mon seul bonheur, soupira-t-elle encore.

D'un geste brusque, mais surtout avec un suppliant regard, elle arrêta Wellseley, qui s'avançait vers elle. Un instant s'écoula, et Aurora sortit, à la fois honteuse et ravie d'avoir osé parler d'elle-même.

★

Le Peintre, le Barcarol et les deux musiciens ou *le Jaloux mystifié!* Quel excellent titre pour une *comedia del'Arte!* Comme j'ignorais les sentiments réels de Wellseley, l'aventure me réjouissait fort.

Un matin, Morga se rendit au Zattere et informa John-Arthur qu'il avait reçu la visite d'Antonio.

— Il nous a trouvés, Lowsky et moi, en train de déjeuner dans ma chambre. Elle est petite, ma chambre, au troisième étage : et quel désordre étonnant! Mes effets encombraient une chaise : ma valise était ouverte devant l'unique fenêtre : sur la table, écoutez bien ceci : des enveloppes décachetées. Je prévoyais la visite du Seigneur, et, pour me mettre en mesure de l'affronter, je m'étais écrit des lettres au nom de Emmanuele Delphino, Albergo de l'Aquila, via Garibaldi, Venezia! Hein? Qu'en pensez-vous! Les enveloppes étaient bien en vue. Il les a remarquées. Enfin, il venait réclamer notre concours pour un grand bal qu'il donne, dans une semaine ou deux. Il paye bien, nous avons accepté!

— Vous êtes précieux, Morga.

— Non! je suis un rêveur, un simple rêveur romanesque et amoureux de son art!

Stimulé par Wellseley, il lisait des traités d'harmonie, et déclarait que la musique serait bientôt enrichie de quelques sonates.

— S'il est vrai, Wellseley, que je vous aide à accomplir votre œuvre, votre exemple enfante la mienne!

Morga était heureux. L'atelier des Zattere que le soleil inondait, et dont les fenêtres étaient ornées de vignes vierges et de chèvre-feuilles, lui était plus cher, affirmait-il, que la maison paternelle.

John-Arthur vivait dans une exaltation constante, pleine de mélancolie, d'espoir et de crainte. Il n'avait pas encore avoué

son amour à Aurora. Durant les séances qui suivirent le soir où elle l'avait entretenu d'elle-même et prononcé le mot de bonheur, il avait travaillé avec ardeur, ne s'interrompant que pour contempler son modèle. Ils échangeaient, alors, des paroles indifférentes sur des questions d'art, mais ils s'apercevaient que leurs voix tremblaient, et que leurs regards étaient graves. Au crépuscule, elle quittait la grande salle comme si elle eût redouté cette heure.

Un après-midi, Wellseley trouva l'atelier du second étage encombré de jonquilles et d'œillets jaunes.

— La barque du printemps s'est arrêtée devant ma porte, dit Aurora avec une joie enfantine.

Ce jour-là, au crépuscule, elle ne s'en alla point. Il régnait, dans la salle, une odeur de nuit orientale. Aurora s'appuya à la fenêtre : et, après un long silence que Morga et Lowsky enchantaient par leur musique, Wellseley dit simplement :

— Je vous aime!

Il s'approcha. Elle eut un mouvement de recul, quand elle sentit la main de Wellseley effleurer la manche de son corsage. Brusquement, elle pensa qu'il y avait d'autres hommes dans la pièce, et que l'harmonie n'était pas la voix des parfums. Et ces hommes, elle ne savait pas qui ils étaient. Beppo l'avait bien rassurée, sur leur compte, en lui affirmant, selon les ordres de Wellseley, que Joachim Peter et Emmanuel Delphino étaient de braves gens qui lui étaient dévoués, mais elle avait peur.

Wellseley lui retint le bras.

— Vous êtes fou! s'écria-t-elle.

Ses yeux désignaient Lowsky et Morga.

John-Arthur se tourna vers les musiciens :

— Lowsky, Morga, inclinez-vous devant madame Stella-Lucente.

Ils s'avancèrent.

— Madame, dit alors Wellseley, permettez-moi de vous présenter mes fidèles amis Pietro Morga et Lowsky...

Au même moment la porte s'ouvrit et Beppo entra :

— La Signora Nina Ceschini est en bas, annonça-t-il. Je lui ai dit qu'il n'y avait personne. Mais elle insiste.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que Nina apparut.

— Enfin, je vous rencontre, Aurora! Je m'ennuie! Depuis

quatre jours Théodore est à Paris, à Londres ou à Rome. Je suis avec Tébaldo. J'errais en gondole; la musique a attiré mes yeux vers la fenêtre où vous étiez accoudée : vous aviez l'air songeur et si préoccupé que je suis montée. Je ne vous dérange pas ?

La chambre était sombre; et, cependant, Nina aperçut les deux musiciens, puis Wellseley, à qui elle tendit la main :

— Oh ! cher grand artiste, on ne parle, à Venise, que de votre chef-d'œuvre ! Est-il permis de l'admirer ?

— Non, Madame, répondit le peintre.

— Non ?

— C'est une prière que je vous adresse, répliqua Wellseley, en se plaçant devant sa toile, comme pour la protéger. Mon tableau n'est pas achevé encore. Il me serait pénible de le montrer, à qui que ce fût, dans son état actuel. Monsieur Stella Lucente est seul à le connaître !

— Et, si je voulais, si j'insistais ?

— Madame, je vous répéterais ce que je viens de vous dire.

— Mais si mon désir était impérieux ?

Comme elle se dirigeait vers le portrait, Wellseley l'ôta du chevalet :

— Madame, je préférerais détruire ce tableau, le crever d'un coup de poing, et le jeter dans la lagune, plutôt que de vous le montrer dans l'état où il se trouve...

La tenture s'écarta devant Antonio. Il avait entendu les dernières paroles de Wellseley, et vu son geste.

— Vous préféreriez détruire votre œuvre, Monsieur, plutôt que de la montrer ! Pourquoi ?

Il appuya sur un bouton électrique. Quatre plafonnières s'allumèrent. Leur clarté surprit désagréablement Aurora, Nina et Wellseley. Antonio les considérait comme trois coupables.

— Je ne vous avais pas vue, Madame, dit-il à Nina.

Il baisa la main qu'elle allongeait vers lui.

— Madame, dit Wellseley à Aurora, après avoir replacé sa toile sur le chevalet, j'espère que vous m'excuserez : j'ai été un peu brutal devant vous...

Et, prévenant une demande d'Antonio, il lui raconta la scène qui venait de se passer entre Nina et lui.

Le rire de Nina retentit :

— Oh ! Signor Antonio, je meurs d'envie d'admirer cette toile dont vous vantez les mérites !

— Madame, si monsieur Wellseley refuse, il n'y a qu'à s'incliner.

— J'ignorais qu'un tel mystère entourât la confection d'un portrait ! J'ai eu tort d'insister puisqu'il n'y a que vous qui l'ayez contemplé, me dit-on.

— C'est exact ! certifia Antonio.

— Existe-t-il un modèle, homme ou femme, qui ne soit pas curieux de savoir ce qu'on a tiré de sa beauté ?

— Aurora n'a jamais eu cette curiosité, observa Antonio.

— Allons, allons, ricana la Ceschini, c'est impossible ! Après les longues séances, quand le soir tombe, comme tout à l'heure, le modèle et l'artiste demeurent, quelques instants, l'un en face de l'autre. C'est le moment où on conseille des retouches, où les expressions se corrigent. Ces entretiens sont précieux pour l'artiste. N'est-ce pas, monsieur Wellseley ? Et si je suis montée, tantôt, c'est, je vous le répéte, parce que je vous croyais seule, Aurora ! Vous étiez au balcon, je ne pouvais pas deviner que M. Wellseley était là...

— Vous entendiez les musiciens, cependant, interrompit Antonio.

— Oui !

— Une idée à moi, de faire jouer pendant les séances.

— D'admirables artistes ! déclara la Ceschini.

— Il est fâcheux qu'ils ne soient plus là, répliqua Antonio.

Wellseley prit congé. Peu après, Stella-Lucente accompagna Nina jusqu'à sa gondole ; puis il appela Beppo :

— Quand sont partis tes camarades ?

— Cinq minutes après l'arrivée de la Signora Ceschini, à l'heure convenue.

— Dis-leur que, dorénavant, ils attendent mon retour, avant de s'en aller. Je payerai le surplus. Quant à la Signora Ceschini, pourquoi l'as-tu laissée monter ? Où étais-tu ?

— Dans l'escalier. Mais la Signora Nina avait vu Donna Aurora à la fenêtre, et...

— Beppo ! interrompit Stella-Lucente, tu me réponds de tes camarades ?

— Comme de moi-même !

Ensuite, Antonio retourna auprès de sa femme. Elle lisait dans l'atelier.

— Mauvaise idée que vous avez eue, Aurora, de vous accouder à cette fenêtre, mauvaise idée! fit-il, moitié souriant, moitié furieux.

— Oh ! je hais cette Nina Ceschini !

— A la bonne heure ! Je la hais comme vous !

Et il raconta comment Beppo avait été obligé de la recevoir.

— Vous n'aviez pas vu sa gondole sur le canal, Aurora ?

— Non, il y en avait un si grand nombre...

— Et Wellseley, était-il auprès de vous !

— Non, il s'apprêtait à partir.

— Tant mieux. Les Vénitiens ont mauvaise langue !

Et, changeant de ton ;

— Il est étrange, vraiment, que vous n'ayez jamais eu la curiosité de voir votre portrait ? Ne désirez-vous pas le connaître, hein ?

— Pas avant qu'il ne soit achevé !

— Est-ce pour obéir aux ordres de M. Wellseley ?

— Certes non!

— A-t-il été insolent avec Nina ?

— Pas précisément. Comme elle essayait de...

— Je connais l'histoire. La Ceschini n'aime pas Wellseley, ne vous semble-t-il pas ?

— Je n'ai rien remarqué de plus que vous !

— En ne se voyant pas invitée à notre prochain bal, peut-être comprendra-t-elle.

— Je le souhaite.

— Et si nous allions nous en faire une ennemie?

— Il ne le faudrait pas.

— Pourquoi? la redouteriez-vous, par hasard, Aurora ? La redouteriez-vous, et pourquoi ?

Elle répondit comme une enfant :

— Parce qu'elle a l'air méchant !

La phrase que Nina lui avait murmurée à l'oreille, une nuit, lui revint à la mémoire : « Méfie-toi de ton amour, de son amour et de moi! »

Un domestique annonça que Paolo Mondella et moi, attendions au rez-de-chaussée.

— Ils dînent avec vous, j'avais oublié de vous avertir, dit Antonio à Aurora.

— Et je ne suis pas habillée encore !

— Gardez cette toilette. Vous êtes belle ainsi, ajouta-t-il, timidement, presque avec tristesse.

Aurora se leva :

— Allons rejoindre vos amis.

La curiosité et l'intérêt que je portais à Aurora m'avaient poussé à accepter l'invitation qu'Antonio m'avait adressée, le matin. Je désirais voir, par moi-même, si quelques changements étaient survenus dans les rapports de Stella-Lucente et de sa femme. Je désirais, surtout, la voir, elle, car l'attitude de Wellseley m'inquiétait. Depuis qu'il avait loué son atelier des Zattere, depuis que Lowsky et Morga logeaient à l'albergo de l'Aquila, je n'avais eu avec Wellseley que de vagues entretiens, où le nom d'Aurora n'était jamais prononcé.

L'invitation de Stella-Lucente était venue fort à propos.

Pendant le repas, Antonio fut d'une courtoisie parfaite, et assez gai. Mondella donna des nouvelles concernant les musées ; et l'entretien se tourna vers la question d'art. Antonio eut, pour Wellseley, quelques phrases aimables. Il réussit à les débiter sans le froncement de sourcils qui trahissait toujours les vraies dispositions de son esprit. Il décrivit, ensuite, la scène qui s'était déroulée, dans l'après-midi, entre le peintre et Nina.

— Que voulez-vous, répliquai-je, Wellseley a raison. Il ne veut offrir qu'une œuvre terminée. C'est moins de l'originalité qu'une sorte de pudeur d'artiste. Et, se penchant vers Aurora :

— Je suis l'ami de Wellseley, Madame, et je ne sais pas si vous posez de profil, de face ou de trois-quarts, en costume de Dogaresse, de Princesse florentine...

— Elle pose dans la robe qu'elle porte ce soir, me répondit Antonio.

— Et je me garderai bien de dire à Wellseley, ajoutai-je, que je connais ce détail ; cela le contrarierait. La Ceschini a eu la réponse que méritait son indiscrétion.

Tous adoptèrent mon avis.

Aurora se retira de bonne heure. J'entraînai Antonio et Mondella au spectacle.

C'était une soirée de gala. Juana Realti chantait la Traviata. Dans les loges, Lord et Lady Dolingson, et sa sœur, Miss Florence April; Mme Aranguez et sa fille; les Boursault-Coudray; Nina Ceschini, splendidement vêtue de rouge, décolletée, vraiment magnifique. Pendant un entr'acte, des jeunes gens lui rendirent visite.

— La reçoive qui voudra, déclara Antonio. Je lui ferme ma porte.

C'était bien la dixième fois qu'il m'apprenait cette décision. Il désirait m'entendre lui répondre : « Comme je vous approuve! » Mais, après l'imprudence que j'avais commise en lui révélant l'ancien amour de Nina et de Wellseley, je me tenais sur mes gardes.

— En chassant la Nina, vous vous en ferez une ennemie, observai-je cependant.

— Aurora a les mêmes craintes. Que peut faire cette femme contre nous!

— Dans le monde, mon cher Antonio, on peut toujours faire quelque chose contre quelqu'un.

Antonio ne resta pas longtemps au théâtre. Nina ne le quittait pas des yeux; et il lui semblait qu'une bonne partie des spectateurs le regardait en riant. Tout à coup, il sortit :

— Prends par le grand canal, Beppo.

De l'Erberia, monte une odeur de plantes aromatiques. Elle lui rappelle le parfum des jonquilles qui remplissaient les vases et les coupes de l'atelier. Sous le Rialto, de l'air plus frais fouette son visage. Un instant, il est séduit par l'admirable perspective du Canalazzo. La rive droite est touchée par la clarté de la lune, la gauche est obscure.

— Passe à gauche, Beppo.

La gondole se range vers l'ombre.

— Plus doucement, Beppo.

Stella-Lucente lève les yeux. Il aperçoit Aurora à la fenêtre de sa chambre. Elle est vêtue d'un peignoir clair, sa tête est appuyée sur sa main, et la brise agite, comme un signal, les extrémités de l'écharpe qui recouvre ses épaules. Il la regarde, longuement, il n'ose donner au barcarol l'ordre de rentrer. On entend encore les sérénades devant la Salute, et dans le bassin de Saint-Marc.

— A quoi songe-t-elle ainsi?

Dans un éclair, Antonio a la vision exacte de l'âme d'Aurora. Il est terrifié. Il veut fuir, ne pas retourner encore chez lui. Il essaye de se distraire, et ne parvient qu'à exaspérer le sentiment qui le torture.

— Au palais! ordonna-t-il brusquement. Passe par la petite porte de derrière. Et vite!

*

Sans faire de bruit, Antonio ouvrit la porte de la chambre d'Aurora. Elle était toujours accoudée à la fenêtre. Un ruban retenait ses cheveux dénoués et qu'enveloppait une écharpe.

— Aurora! murmura Stella-Lucente.

Elle n'entendit pas.

— Aurora!

Et, comme il répétait ce nom, une femme, accompagnée par des tambours de basque et des castagnettes, chanta, sur la lagune :

Io suono la Madrilena
Suono di sangu' espagnolo...

Un chœur bruyant répondit. Puis un court silence régna.

— Aurora!

Au troisième appel, elle se retourna, fit quelques pas, et, voyant une ombre devant elle, poussa un cri, et resta haletante, les deux mains crispées à hauteur de ses joues.

Antonio s'avança :

— C'est moi, Aurora, c'est moi!

— Vous!

Elle se souvint qu'Antonio l'avait trouvée belle, avant le dîner, et qu'il le lui avait dit.

— Je vous ai fait peur? demanda-t-il.

— Oui, très peur.

— Pourquoi?

Il la regarda. Il la devinait faible, sans défense, à sa merci.

— Vous êtes imprudente; le vent de la nuit est froid, quoique nous soyons au printemps. Votre toilette est légère. La nuit est fraîche.

— Non...

— Je reviens de l'Opéra, le spectacle était fort ennuyeux.

Juana Realti chantait la Traviata. Beaucoup de monde : les Dolingson, les Aranguez ; et, dans une loge, la Ceschini.

Sa voix, qu'il avait essayé de rendre enjouée, devint âpre :

— A propos, Enea prétend qu'en lui fermant notre porte nous nous en ferons une ennemie. Estimez-vous qu'elle soit en situation de nous nuire ?

— Je l'ignore.

— Mais... vous la haïssez, m'avez-vous affirmé.

— Oui.

— Et pourquoi ? Expliquez-moi cette répulsion.

— Elle est instinctive. La vôtre est-elle motivée ?

— Certes ! La Ceschini ne restera pas longtemps à Venise, sans susciter quelque scandale.

Et il ajouta sourdement, après avoir posé sa main sur l'épaule d'Aurora :

— Un scandale auquel je ne veux pas que notre nom soit mêlé !

Et, avec une maladresse brutale et douloureuse, il interrogea sa femme sur Nina :

— Elle est trop souvent ici ! Elle entre, comme si elle en avait le droit, je l'ai remarqué ! Comme si vos conversations, vos confidences lui donnaient ce droit ! Vous tremblez un peu devant elle, hein ? Vous tremblez ! Vous amuserait-elle, par hasard, en vous racontant ses aventures ? Lui auriez-vous raconté les vôtres ? Les aventures de votre cœur, ses rêves, ses désillusions ! Elle me regarde avec des yeux étranges ! Voyons, voyons, répondez !

Aurora était assise dans un fauteuil, les bras allongés sur les accoudoirs. Stella-Lucente se promenait de long en large, les mains dans les poches. Il jeta l'œillet qui ornait le revers de son smoking, ferma la fenêtre, se campa devant sa femme, la tête basse :

— Toute blanche, sur le balcon, vous étiez poétique, touchante ! L'idée que vous vous étiez vêtue légèrement pour respirer l'humidité et la fièvre afin d'en mourir me tortura ! C'est bizarre ! Il m'a été impossible de résister au besoin de vous parler...

Il se tut. Il ne distinguait pas le visage d'Aurora, dans l'ombre. Mais la lueur du dehors montrait le lit blanc, les fauteuils et la chaise-longue.

— A quoi songiez-vous, tantôt?

— J'écoutais les musiciens.

— Ils ont dû emporter bien loin votre imagination, pour avoir été effrayée, comme vous l'avez été, par mon arrivée.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, répondit-elle doucement.

Elle ne voulait pas donner à la colère, qu'elle redoutait chez Antonio l'occasion d'éclater.

— J'ai entendu mon nom prononcé, comme dans une hallucination.

— L'hallucination du rêve qui vous possédait! En m'apercevant, la réalité vous a durement frappée! A qui songiez-vous, sur ce balcon, la tête dans vos mains, votre écharpe flottante?

— A personne.

— A qui songeais-tu ?

— A personne!

Il se précipita vers elle :

— Réponds! à qui songeais-tu?

— A personne! cria-t-elle.

— Eh bien! tu songeras à moi, pendant quelques instants!

Il l'enlaça. Elle se débattit en vain, l'injuria, affolée, vaincue, courbée sur le bras d'Antonio qui ricanait en la dévêtant :

— Oui, tu songeras à moi! Oh! belle défense que ta haine! Belles armes que ton mépris! Quelle puissance ont tes injures! Oui, je suis une brute! Tu es à moi!

Il lui rabattit les bras contre le torse, la saisit à la taille, comme une amphore. Aurora était presque nue, baignée dans une lumière diffuse. Après quelques secondes de contemplation farouche, il s'empara d'elle. Elle se cramponna à un meuble. Il la tira vers lui. Elle lâcha prise, et s'abattit à terre. Il l'enleva.

— Oh, si légère! si légère! balbutia-t-il. Si légère! et pourtant...

Il la posa sur le lit :

— Mais, tue-moi! cria-t-elle.

Mais elle ne fut bientôt plus qu'une pauvre créature domptée.

— Rêve! maintenant. Rêve, murmura-t-il. Je te permets de songer à qui tu voudras.

Et il se retira comme une bête lugubre.

*

Aurora resta sans conscience, couchée en travers du lit, les bras inertes pesant sur l'oreiller : puis, tout à coup, elle se dressa : « Wellseley m'aime, je l'aime aussi, se dit-elle; je me vengerai! »

Pouvait-elle hésiter, soutenue, comme elle l'était, par l'audace de ce jeune homme qui avait réussi à introduire, chez elle, deux de ses amis, sous des déguisements de musiciens? Elle ne reculerait pas, comme elle avait reculé, six ans auparavant, au moment de fuir avec le Comte Janish. Elle n'était plus femme, aujourd'hui, à redouter le scandale ou le drame.

Elle se réveilla, ragaillardie par les rêves vengeurs de la nuit. Elle fit dire à Stella-Lucente qu'elle garderait la chambre. Et Antonio lui envoya des fleurs par le barcarol.

— N'avez-vous pas d'ordres à me donner, Signora? demanda Beppo.

— Tu m'avertiras, quand ton maître ne sera plus au palais.

— Il est sorti, depuis une heure.

— Bien!

Elle voulut voir le tableau de Wellseley. Elle monta à l'atelier, exposa la toile à la lumière. Certes! c'était bien là son visage; mais il n'y avait pas d'âme, dans ses yeux; pas de pensée sur son front; pas d'esprit, sur sa bouche.



Quelques jours après, il y eut grand bal au palais Stella-Lucente.

Quand Wellseley entra, Aurora était au milieu de l'escalier monumental, et, sous les lumières dissimulées par des guirlandes de fleurs, elle avait l'air de descendre vers lui. Elle passa. Il baisa la main qu'elle lui tendit, et tous ceux qui la virent, ce soir-là, eurent l'impression qu'elle touchait au point extrême de la beauté. Elle portait une toilette identique à celle qu'elle avait adoptée pour son portrait, mais les épaules étaient plus nues. Elle faisait de la dignité une chose plus exquise que la grâce. Elle alla s'asseoir dans un fauteuil à haut dossier. Auprès d'elle, se tenaient Antonio et son père Ugo. Le vieillard avait abandonné, pour un jour ou deux, ses forêts.

Au-dessus de ce groupe, souriaient, dans leurs cadres, des portraits d'ancêtres.

— A-t-elle de la ligne, cette famille! dis-je à Wellseley.

On ne dansait pas encore. Cependant, un orchestre jouait. Je reconnus, parmi les musiciens, Lowsky et Morga. Un mouvement se produisit: c'était le prince et la princesse de Wursbourg. Son Altesse ouvrit le bal avec Aurora. Je me réfugiai avec Wellseley dans une bibliothèque-fumoir, où étaient rangées les tables de jeux, puis nous visitâmes une galerie meublée de vitrines remplies de missels et de miniatures. Pour le souper, j'offris mon bras à Miss Florence April; et Lady Dolingson prit celui de Wellseley. Il ne parvint pas à s'intéresser à la conversation de nos dames. L'absence de Nina Ceschini les étonnait, et elles ne quittaient pas du regard la table où le prince et la princesse de Wursbourg et les Stella-Lucente étaient réunis.

Le repas terminé, la salle à manger se vida peu à peu. De nouveau, des airs de danse retentirent. John-Arthur put alors s'approcher d'Aurora, et il la conduisit dans la serre déserte. La jeune femme s'assit près des fenêtres que voilait un store. Et, comme disent les vieux chroniqueurs, ils échangèrent leur premier baiser. Mais à peine leurs lèvres se joignaient-elles que trois grands coups furent frappés contre les vitres, derrière eux. Aurora se précipita vers Wellseley, l'éloigna pour écarter le store. Et tous deux virent, encadrée par la nuit, la face de Nina Ceschini.

La serre donnait sur un petit jardin qui, servant de passage aux domestiques communiquait avec le rio par une porte restée ouverte.

— Je suis perdue! s'écria Aurora.

Et, comme un tambour de basque annonçait le cotillon, elle promit à Wellseley d'être, le lendemain, aux Zattere.



Et, le lendemain, à son réveil, elle reçut le billet suivant :

Je t'avais avertie! Maintenant prends garde! Nous aimons le même homme!

Nina.

Elle se leva, s'habilla, sortit par la petite porte du palais, et se rendit chez Wellseley, sans s'inquiéter de savoir si elle

était suivie. C'était un matin d'une limpidité admirable. Le soleil dorait les Fondamenta. La lagune gris bleu reflétait les pilotis, les voiles rouges et jaunes des barques de Chioggia, les architectures des rives et les arbres des îles. Aurora marchait vite, et s'arrêta devant une maison dont des glycines et des lierres drapaient la façade. Elle monta, frappa à la porte. Wellseley lui ouvrit.

— Lisez! lui dit-elle en lui tendant le billet de Nina.

— Elle vous donne à moi! s'écria John-Arthur, après avoir lu.

— L'avez-vous aimée? interrogea Aurora.

— Pendant une semaine, jadis... Pardonnez-moi. Mais...

Elle l'interrompit :

— Je sais que, parfois, l'on croit aimer, et je sais aussi que je ne dois pas être jalouse...

Ils eurent l'impression que cette phrase détruisait leur passé, mettait à nu les fibres de leur âme, et leur révélait leur amour! Ils se contemplèrent avec une sorte de joie épouvantée, et tombèrent aux bras l'un de l'autre.

— Je ne vous appartiendrai que libre, dit Aurora.

— Ne me quittez plus! supplia Wellseley. Restez! Nous partirons ce soir, demain.

— Je ne peux pas fuir encore.

— Pourquoi? Nina va écrire à Antonio qu'elle nous a surpris.

— Je saurai nier.

— Vous pourrez donc mentir?

— Maintenant oui! Je ne suis pas en sûreté, chez vous! Avant la nuit, Antonio, son père ou même la Ceschini auraient découvert ma retraite. Et alors tout serait compromis, à jamais. Il faut que je sois au palais avant que mon absence ait été remarquée. Je vais ordonner à Beppo de veiller sur moi. Au moindre danger, je vous l'envoie. Préparez tout pour notre fuite. Si vous voyez, ce soir, à partir de dix heures, un mouchoir blanc attaché à la fenêtre de ma chambre, cela voudra dire : « à demain! » Si rien n'arrive, patientez deux ou trois jours. Attendez que le vieil Ugo soit retourné chez lui. Beppo connaît des capitaines de tartanes. Nous nous cacherons à bord d'un de ces bâtiments, et personne ne songera à venir nous y retrouver! Adieu, à ce soir!

Il la mena devant son portrait.

— C'est mon âme, ma vie que vous avez prise, s'écria-t-elle.

Un rayon de soleil s'étendit comme un vernis d'or sur le tableau.

— A ce soir, à bientôt ! répéta Aurora. La vraie Aurora est ici vivante !

Près du seuil, elle se retourna :

— Vous avez bien compris, n'est-ce-pas? Ce soir, à dix heures, le signal.

Elle lui donna sa main, qu'il garda longtemps dans les siennes. Elle se dégagea enfin :

— Ce soir... le signal...

Elle longea le Fondamenta. Dans le port, des voiliers étaient amarrés : une goëlette roulait lentement. Il y avait des trois-mâts et des bricks. Ah! lequel de ces navires l'emporterait avec son amant ! Elle pénétra dans la petite église de San Trovaso : elle avoua à la Vierge qu'elle aimait éperdument, et lui demanda d'être forte afin d'être heureuse.

Dès qu'Aurora eut quitté l'atelier des Zattere, Wellseley se reprocha de l'avoir laissée partir. « J'aurais dû l'obliger, pensa-t-il, à rester avec moi. Puisqu'elle est fermement décidée à se libérer, pourquoi remettre ce projet à plus tard ? »

Il avait peur que le courage, la révolte de la jeune femme ne s'évanouissent devant Antonio et devant son père. Il essaya de travailler. Son tableau lui parut terminé, il le plaça dans un vieux cadre en bois dédoré. Il dîna avec moi et se retira vers neuf heures. Il prit une gondole.

— Au grand canal, dit-il.

Devant le palais Stella-Lucente, il leva les yeux. Le mouchoir ne flottait pas à la fenêtre d'Aurora. La grande porte était close. Dix heures sonnaient. Il se fit conduire aux abords de la gare, erra, ensuite, dans les canaletti, et aperçut la serre et les vitres contre lesquelles était apparue la face de la Ceschini. Le mouchoir ne flottait pas à la fenêtre d'Aurora et la lune éclairait, en diagonale, la façade du palais. John-Arthur remonta le Canalazzo; à son ordre la gondole vira devant l'arche noire du Rialto. La lune éclairait la façade du palais Stella-Lucente.

— Aurora est peut-être au Théâtre, dit-il.

Il quitta la gondole à la Piazzetta, flâna le long de la Merceria, s'arrêta au café Florian. Minuit. La lagune apaisée reflétait des feux rouges et verts. Les îles formaient des taches sombres et compactes. San-Giorgio se profilait à l'extrémité de la Giudecca, et le vent avait tourné la Fortune de la Dogana vers l'Adriatique. Une barque illuminée accosta le quai des Esclavons. Il en descendit des musiciens et des chanteurs qui comptaient le gain de la soirée. Un marin éteignit les lanternes de la barque, qui s'éloigna lourdement.

Wellseley héla un sandolo.

— Au Rialto! dit-il.

Plus une embarcation, plus une voix. Dans l'impressionnante et fiévreuse nuit, pas d'autre rumeur que le choc de la rame contre les taquets, et les halètements du barcarol. La demeure de Stella-Lucente était sombre. Le signal ne flottait pas à la fenêtre.

★

En rentrant chez elle, après sa visite chez Wellseley, Aurora se trouva face à face avec son beau-père. Il lui annonça qu'Antonio déjeunait dehors. Où et avec qui ? Ugo n'en savait rien.

— Mais, si vous le voulez, Aurora, nous passerons à table.

Pendant qu'elle enlevait son chapeau et son manteau, le vieillard se promenait de long en large, le buste droit, les mains croisées derrière le dos. Il ouvrit la porte de la salle à manger, et s'effaça pour céder le pas à sa belle-fille.

L'absence d'Antonio inquiétait Aurora.

— Que je vous félicite sur vos fournisseurs et sur vos domestiques! dit Ugo. Plantes et verdures ont été enlevées comme par enchantement. On ne se douterait pas que l'on dansait, ici, à l'aurore.

Il avait un appétit magnifique, buvait abondamment et avec satisfaction.

— Votre vin est excellent, Aurora, excellent, en vérité! Vous ne mangez pas, après votre sortie matinale ! Vous paraissez lasse. N'auriez-vous pas assez dormi? Il faut dormir à votre âge. J'ai soixante-dix-huit ans, et j'ai besoin de mes neuf heures de sommeil, comme un jeune homme, moi!

Il appuya fortement ses deux poings sur la table :

— Comment trouvez-vous le prince de Wursbourg ?

— Très sympathique, répondit Aurora.

— C'est aussi mon avis. Il y a plus de deux ans que vous ne m'aviez vu, Aurora ?

— A peu près.

— Ai-je vieilli ?

— Non.

— Tant mieux, tant mieux ! Il faut avoir une santé de fer.

Ses deux poings retombèrent de chaque côté de son assiette.

— Oui, une santé de fer ! Quant à vous, vous êtes plus belle encore qu'autrefois.

Ce compliment effraya Aurora, comme une menace ou un reproche.

— Et hier soir, vous étiez la souveraine du bal, sur ma parole ! La robe que vous portiez est la copie de celle que vous avez adoptée pour le portrait qu'un peintre anglais est en train de faire, n'est-ce pas ? J'ai eu la curiosité de voir ce tableau, il est fort réussi, ma foi ; je dois le reconnaître.

Elle sourit, et songea à son portrait véritable.

— A propos de peinture, reprit Ugo, je vous garde, cet après-midi. Vous êtes libre... ?

Machinalement, elle murmura :

— Oui.

— Parfait ! Je craignais que vous n'eussiez quelque occupation. Nous irons donc voir des tableaux. Il y a longtemps que je n'ai plus admiré Titien, Tintoret. Et je gage que vous devez être un guide merveilleux.

Il but rapidement son café et des liqueurs. Aurora se leva.

— Je vous attends en fumant. Il est une heure et demie. Serez-vous vite prête ?

— A l'instant !

Ce fut Beppo qui les mena à l'Académie. Aurora en fut étonnée. Durant le trajet, ils ne desserrèrent pas les dents. Stella-Lucente achevait son cigare. Devant le Musée, il congédia Beppo. L'absence d'Antonio, les manières galantes et bourrues d'Ugo, sa volubilité intriguaient Aurora. Elle s'assit, un peu lasse, auprès de la *Conservation sacrée* de Palma. Un instant, elle eut envie de fuir. Mais Ugo la rappela. Ils

échangèrent quelques impressions d'art. Aurora aimait les vierges de Bellini et de Carpaccio. Ugo leur préférait les doges du Tintoret.

— Partons! fit-il après avoir regardé l'heure.

Elle le suivit. Sur la place della Carita, Stella-Lucente la devança, choisit une gondole, traça un itinéraire au gondolier; puis, tendant la main à Aurora, il l'aida à s'installer dans l'embarcation.

— Où allons-nous? demanda la jeune femme.

— A l'aventure. Cela vous ennuie-t-il?

— Non.

Voici le Rialto, la Ça d'Oro...

L'irritation de la jeune femme s'accentue. Elle n'ose pas regarder son compagnon. Cinq heures sonnent.

— Dépêche-toi, dit Stella-Lucente au gondolier.

Aurora eut peur.

— Mais, nous sommes à la gare? fit-elle.

Ugo ne répondit pas, et paya le gondolier.

— Nous descendons? demanda Aurora.

— Oui, répliqua Ugo.

Et, après un silence, il ajouta :

— Voici Antonio.

Stella-Lucente s'avança :

— Vous êtes exact, mon père. J'ai les billets.

Il n'adressa pas la parole à sa femme, qui interrogea :

— Nous partons?

— Que vous en semble-t-il, hein? ricana Antonio.

Il l'entraîna sur le quai de la gare, la poussa presque dans un compartiment. Le train se mit en marche.

— Vos effets ont été emballés, dit alors Antonio à sa femme. J'ai vidé vos armoires, et n'ai rien oublié!

— Qu'y a-t-il? Que s'est-il passé? Antonio, pourquoi? Pourquoi ce départ?

— Pourquoi? Ah! ah! Pourquoi me questionnez-vous avec cette épouvante? Pourquoi m'examinez-vous avec ces yeux affolés?

Le roulement des wagons, scandé par les soubresauts des ressorts, accompagnait sa voix rauque.

— Pourquoi? Vous demandez pourquoi je vous emmène? Parce que c'est un caprice! Parce que j'ai reçu cette lettre!

Il agita un papier sous les yeux d'Aurora et continua :

— Parce que je crois à ce qu'elle renferme!

Il lui souffla ces phrases à la face :

— Parce que je veux te marquer avec un fer rouge au front, à moins que je ne t'étrangle avec ces mains !

Ugo imposa silence à son fils :

— Aurora est mon hôte, déclara-t-il.

Elle les considéra l'un et l'autre, et s'évanouit. Ugo lui fit respirer des sels. Quand elle revint à elle, Antonio lui montra de nouveau la lettre :

— Reconnais-tu l'écriture? C'est la même que celle du billet que tu as reçu ce matin ; ce billet que j'ai décacheté, et que j'ai lu avant toi ! Et qui disait : « *Je t'avais avertie! Maintenant prends garde. Nous aimons le même homme!* » Tu n'as pas suivi les conseils de la Nina! Elle t'a perdue, et pour jamais!

Elle s'abattit sur l'épaule du vieillard.

— Assez! commanda-t-il à Antonio. Tu as le droit de te venger, mais non de la torturer !

Il étendit Aurora sur la banquette du compartiment, réunit les rideaux sous la lampe et dit :

— Laisse dormir cette femme !

★

Le jour suivant, vers midi, un domestique d'Antonio me remit, de la part de son maître, un paquet volumineux.

— C'est pour le peintre, ajouta l'homme.

J'envoyai Morga aux Zattere. Vingt minutes plus tard, Wellseley était chez moi.

Nous ouvrîmes le ballot. Il contenait la boîte de couleurs de Wellseley, son chevalet, et le portrait d'Aurora crevé d'un coup de poing.

— Qu'est-ce que cela signifie? me demanda John-Arthur.

— Cela signifie que vous avez été imprudent. Et que vous n'avez pas eu confiance en moi.

Wellseley me raconta, alors, tout ce qui s'était passé entre Aurora et lui.

Quand il eut achevé son récit, je m'écriai :

— Insensés! Il fallait fuir sur-le-champ!

Et je déclarai :

— Le signal ne flottera probablement jamais à la fenêtre d'Aurora.

— Que voulez-vous dire?

— Attendez-moi. Je reviens dans quelques minutes.

Je courus au palais Stella-Lucente. Ce que je redoutais était accompli.

— Pourrons-nous secourir Aurora? demanda Wellseley, quand je lui eus appris l'enlèvement de sa maîtresse.

— Je ne crois pas, répondis-je.

Et je lui décrivis la région de bois et de marécages au milieu desquels se dressait la demeure des Stella-Lucente.

— La propriété est entourée d'une haute muraille. Le pays est malsain.

— Et c'est dans ce domaine de la fièvre qu'ils ont cloîtré Aurora ?

Je citai, en manière de réponse, ce vers de Dante :

Siena mi fe ; disfecemmi Maremma...

Et je conclus :

— Ce que messer Nello de Pietra da Siena fit, en 1295 peut être fait, de nos jours, par Antonio Stella-Lucente.

— Mais cependant...

Une lettre apportée par un domestique dévia l'entretien :

— C'est de Beppo! dit Wellseley.

Et il lut :

Illustre et honoré Seigneur !

Je vous écris pour vous jurer mon dévouement ainsi qu'au Seigneur Aldramino et à la Signora Aurora. Je vous écris sur une feuille de papier que m'a donnée un voyageur, avec un crayon qu'il me prête. Si j'ai suivi les Stella-Lucente, que Dieu damne ! c'est parce que je pense pouvoir mieux vous servir. J'ai, d'ailleurs, été pris au dépourvu. Voici tout ce qui est arrivé : Le lendemain de la fête donnée au palais, le seigneur Antonio reçut lui-même le courrier. Il y avait deux lettres : une pour lui, une pour la signora Aurora. Il les prit toutes deux, et entra dans la salle à manger pour déjeuner. Puis il dit à la femme de chambre : « Monte cette lettre à la signora, dès qu'elle se réveillera. » Et il sortit.

La Signora Aurora sonna peu après. On lui remit la lettre. Je suis sûr d'une chose : c'est qu'Antonio avait décacheté cette

lettre, l'avait lue, et recachetée ensuite, comme il fait souvent.

La Signora sortit à son tour. Elle rentra à midi et demie, déjeuna seule avec le vieux dogue Ugo, car Antonio avait averti qu'il mangerait dehors.

Je conduisis la Signora Aurora et Ugo à l'Académie. Il me renvoya au palais. J'y trouvai Antonio ; il m'ordonna de ne pas le quitter. Se méfie-t-il de moi? Je l'ignore. Il me fit descendre des malles. Nous les avons remplies avec les vêtements de la Signora. Il m'a fait, ensuite, écrire à ma femme : « Informe-la de ton départ, ordonna-t-il, et dis-lui que tu lui indiqueras, dans un jour ou deux, l'endroit où je t'emmène. »

J'obéis. Nous allâmes à la gare. Il a pris des billets pour où? Dieu peut répondre. Vers cinq heures, la Signora et Ugo sont arrivés. Ils se sont installés dans un compartiment de première classe, réservé. La Signora avait l'air désespérée. Je suis monté dans le compartiment voisin.

Le voyageur à qui je confie cette lettre la mettra à la poste, à Padoue. Nous nous dirigeons vers Mantoue. Ma femme demeure à Chioggia, 367, calle Olivatti. Je lui écris, en même temps qu'à vous, et lui explique tout ce qu'il faut qu'elle sache. Si, par ordre du Signor Antonio, je l'appelle, elle viendra vous saluer. Agissez avec elle comme avec moi.

Maintenant, écoutez bien ceci : Je chasse souvent avec Antonio, et si vous voulez que la Signora soit libre, un accident de chasse peut facilement arriver. Je vous salue avec respect.

— Ah ! brave Beppo ! s'écria Wellseley.

— Nous avons un ami dans la place, répondis-je. C'est évidemment mieux que rien. Attendons la femme de Beppo.



Quand Aurora se trouva seule dans sa chambre, située au second étage, elle ouvrit les fenêtres qui dominaient le parc. Elle apercevait des allées d'arbres sombres, unis en berceau; des carrefours et des ronds-points ornés de statues et de vases de marbre. Une fontaine jaillissait au milieu d'une clairière ; puis, c'était la forêt dont la masse enchâssait, comme une monture de bronze, un bras de lac, clair comme une aigue marine. Plus loin encore, c'était les collines ; des murs entre les taillis ; et le ciel formait un fond bleu, d'où se détachaient des cyprès et un campanile. Au parfum des plantes

mouillées se mêla ce relent douceâtre qu'Aurora avait respiré, souvent, sur la lagune morte, en revenant de Torcello, au coucher du soleil.

Les gonds de la porte grincèrent. Aurora se retourna. Antonio était devant elle. Il posa, sur une table, la lampe qu'il tenait à la main, ferma la fenêtre, et sortit une enveloppe de sa poche :

— Vous n'avez pas voulu écouter la lecture de cette lettre. Vous ne devez pas ignorer ce que contiennent ces pages.

— Inutile !

— Je le veux. J'ai reçu cettre lettre le lendemain même du bal. La voici :

Antonio, chien stupide ! c'est moi, Nina Ceschini, qui ai joui du plus beau spectacle qu'offrit la fête à laquelle tu as jugé habile de ne pas m'inviter ! Au lieu de parader dans tes salons, tu aurais dû être à mes côtés, au bas de la serre. J'étais sûre qu'Ils y viendraient, à un moment quelconque. Les malheureux ne se doutaient pas que la lumière dessine des ombres sur les stores ! Ah ! mon cœur a bondi, quand je les ai, enfin, reconnus ! Demande-leur quels sons donnèrent les vitres, quand je les ai heurtées avec la paume de ma main, pour empêcher leurs lèvres de s'unir ! Demande-leur s'ils oublieront jamais l'apparition de ma face contre les vitres, quand il écarta le store ! Je voulais différer ma vengeance ! Mais la haine m'emporte ; et je t'écris, parce que tu es aveugle, parce qu'ils s'aiment ; et que je préfère les perdre que la savoir à lui.

Il replia la lettre.

—Je suis allé chez la Ceschini. Je lui ai demandé ce qu'elle savait. Ah ! ah ! elle m'apprit qui étaient ces deux musiciens ! Votre peintre a le tort de se promener si souvent, avec eux, la nuit ! Et l'atelier des Zattere ! Si je t'avais suivie... Je pensais bien qu'après le billet de la Ceschini tu irais chez cet homme... si je t'avais suivie, je t'aurais tuée ! Mais tuer ne venge pas ! J'ai ordonné au domestique de mon père de te suivre. Ah ! ah ! tu ne t'attendais pas à lui voir jouer un rôle dans ta vie, à celui-là ! As-tu prié longtemps à San-Trovaso ? Et quand Nina m'eut tout révélé, avec les poings que voilà, je l'ai battue ! Je l'ai assommée comme une chienne, jusqu'à ce que Tebaldo nous séparât. Aurora, je ne te torturerai point par l'espérance ! Je veux que tu voies ta vie, comme elle sera désor-

mais, dévastée par moi! Tu ne retourneras plus à Venise! Ne compte, ici, sur la complicité de personne, de personne, entends-tu! Tu ne pourras ni écrire, ni fuir, ni te tuer, car je serai là, continuellement! Je ne te laisse qu'une liberté : celle des pensées et des rêves.

★

La disparition des Stella-Lucente intrigua la société de Venise. On crut à un caprice d'Antonio et de son père. Mais était-ce admissible? Quelques dames affirmèrent que, le soir du bal, Aurora portait sur sa figure le rayonnement du bonheur. Ce bonheur avait-il été surpris et brusquement détruit ? Comment édifier un scandale sans citer des noms? Nul ne vivait dans l'intimité des Stella-Lucente, sauf moi. Et j'étais en dehors du soupçon. On prononça le nom de Nina Ceschini. Mais une grippe assez grave ne la retenait-elle pas au lit ? Et, d'ailleurs, aurait-elle pu tremper dans une intrigue mondaine, occupée comme elle l'était, à ce que prétendait Tebaldo, son sigisbée, par les démarches que nécessitait la faveur importante qu'elle désirait obtenir de la cour papale : l'annulation de son mariage avec un homme qui l'avait misérablement abandonnée? On parla de Wellseley : je jurai que mon ami était aussi innocent que moi-même. J'ai mieux à faire qu'à narrer les romans imaginés par Lady Dolingson et par Miss April; par les Arranguez et les Boursault-Coudray.

Nous reçûmes la visite de la femme de Beppo :

— Je vais à Mantoue, gémit-elle. Beppo m'a écrit que, quoi qu'il arrivât, je devais venir, ici, prendre des ordres.

Elle essuya ses yeux.

— C'est Beppo qui t'appelle ? demandai-je.

Elle fit « non » de la tête, et éclata en sanglots :

— Un grand malheur est arrivé... un accident de chasse...

— Ah ! s'écria Wellseley, Antonio est mort!

Elle nous regarda d'un air stupide :

— C'est mon pauvre Beppo qui est mort! Voici la lettre.

Antonio apprenait, en quelques phrases que Beppo avait été tué par une charge de plomb reçue en pleine poitrine.

L'accident avait été constaté. Antonio priait la femme de Beppo (son ancienne maîtresse) de venir prendre le corps de

son mari. Il spécifiait que les Stella-Lucente feraient une rente à la veuve de leur ancien serviteur.

— L'assassin! murmura Aldramino. Il a été vite en besogne!

Wellseley confia à la femme du gondolier une lettre pour Aurora.

— Ne craignez-vous pas que ce message ne tombe entre les mains d'Antonio? demandai-je, lorsque nous fûmes seuls.

— Non, en tous cas, je le saurai.

— Comment?

— Je pars pour Mantoue.

— Vous ne partirez pas, Wellseley! Vous ne parviendrez pas auprès d'Aurora!

— Je pars. Je ne risque, somme toute, qu'un coup de feu de la part d'un garde ou d'Antonio.

— Mon ami, vous n'aurez pas même à courir cette chance. Et songez au repos d'Aurora.

Le même soir, Lowsky et Morga, qui étaient au courant de l'aventure, quittaient Venise pour une destination inconnue.



Quatre jours après, Wellseley était de retour.

— Ma lettre a été remise, me dit-il. Vous avez raison, nous ne pouvons rien pour Aurora. Je lui avais écrit :

Si mon message vous parvient sans accident, le soir, à partir de dix heures, élevez, par trois fois, la lampe de votre chambre. Si je dois tenter quoi que ce soit pour votre délivrance, laissez brûler la lampe: si nous ne devons plus compter que sur la pitié de Dieu, après l'avoir élevée, éteignez-la brusquement. Renouvelez, pendant deux jours, ce signal que je ferai l'impossible pour apercevoir.

Je m'étais posté sur une éminence. Je distinguais le château dans le lointain. Entre les arbres, brillait une lumière. A onze heures, elle s'éleva et s'abaissa par trois fois; puis, s'éteignit brusquement. Le lendemain, il en fut de même, et le surlendemain aussi. Et, néanmoins, j'attends une réponse.

Au début de la semaine suivante, la veuve de Beppo, qui revenait de Mantoue et avait vu Aurora, remit à Wellseley un paquet qui contenait une mèche de cheveux pliée dans un

feuillet de livre et où était griffonnée cette phrase : « *Adio ! adio ! adio !* »

— Voilà, dit Wellseley, et pour toujours !

Le soir tombait. Une odeur âcre montait des canaux chauffés par les premiers rayons de l'été. J'eus, cette nuit-là, un cauchemar étrange. Je vis se dessiner un paysage fantasmagorique composé par le dôme de Saint-Marc, les tours de Notre-Dame de Paris, et la cathédrale de Cologne. Chacun de ces monuments était séparé par des allées qui étaient celles des Cascines et du Bois de Boulogne ; et ces allées étaient coupées, à leur tour, par le Grand Canal. Des victorias glissaient sur l'eau, et des gondoles voguaient en pleine terre. Elles se mêlaient, dans une espèce de carnaval, et étaient conduites ou gouvernées par les Stella-Lucente, par Morga, par Wellseley et par moi. Puis, tout se fondit dans une lumière verdâtre : et le ciel eut l'aspect d'une vitre, contre laquelle se colla la face grimaçante de Nina Ceschini !



Wellseley passa l'été et l'automne dans les environs de Mantoue. Ceux qui ont souffert comprendront ce que devint mon malheureux ami, dont je renonce à décrire les espérances et les tourments. Pendant l'hiver et le printemps, il demeura à Venise, soit chez moi, soit aux Zattere, devant le portrait d'Aurora. Je lui répétais les sottises qui se débitaient encore, de temps à autre, au sujet de sa maîtresse. En juin, je l'emmenais dans les montagnes ; et, vers la fin de septembre, nous étions, de nouveau, à Venise.

Un soir de novembre, sur le grand canal...

Comme il en avait l'habitude, chaque fois qu'il longeait le palais Stella-Lucente, Wellseley leva les yeux. Soudain, je le sentis serrer convulsivement mon bras.

— Enea ! cria-t-il, n'est-ce pas là, le palais Stella-Lucente ! Est-ce que je suis fou? Est-ce que je rêve ! Enea, regardez...

Les deux fenêtres de la chambre d'Aurora venaient de s'illuminer.

— Arrête ! ordonnai-je au gondolier.

Et une fenêtre s'ouvrit, lentement. Une jeune femme apparut. Elle avait un flambeau à la main. Elle éleva et abaissa

trois fois le flambeau ; puis elle l'éteignit brusquement, et rentra dans la nuit.

— Le signal ! Notre signal de Mantoue ! C'est Aurora ! Nous la délivrerons, Enea ! Antonio et le vieil Ugo sont morts peut-être ! Elle m'attend ! Elle est libre ! Le signal ! sauvons-la !

J'eus toutes les peines du monde pour persuader à Wellseley qu'il fallait attendre le lendemain, avant de tenter quoi que ce fût en faveur d'Aurora. Mais il resta, la nuit entière, en face du Palais.

★

Je demandai au domestique qui vint m'ouvrir si le Seigneur Stella-Lucente était chez lui, et pouvait me recevoir. Je fus introduit dans le boudoir du second étage. Au bout de quelques minutes, une tenture s'écarta, et Ugo s'avança vers moi. J'eus quelque peine à le reconnaître. Sa taille s'était courbée ; il marchait à petits pas mal assurés ; une barbe plus longue couvrait ses joues, et tombait sur sa poitrine. Il n'avait plus l'air d'un reître, mais d'un patriarche. Dans ses yeux brûlait une flamme dont la douceur m'impressionna. Je m'inclinai devant ce vieillard. Il me regarda, hocha la tête :

— Monsieur Enea Aldramino, n'est-ce pas? demanda-t-il fermement.

Il me tendit sa main forte. Je lui avouai, qu'ayant aperçu, la veille, au milieu de la nuit, des lumières à une des fenêtres...

Il m'interrompit d'un geste, se dirigea vers la porte, l'entrebâilla, inspecta le corridor, écouta, et revint, ensuite, l'index à hauteur de la bouche :

— Parlons bas, murmura-t-il, parlons bas.

De nouveau, il prêta l'oreille :

— Ce n'est rien, dit-il. Asseyons-nous.

Puis il balbutia :

— Vous aviez un ami, un peintre, oui, un peintre...

Sa voix chevrotait. Etait-ce le trouble, la vieillesse?

— Il s'appelait... ah ! ma pauvre mémoire... il s'appelait Wells... Wells...

J'achevai :

— Wellseley, John-Arthur Wellseley.

Il tressaillit, se rapprocha de moi :

— Oui, c'est cela! C'est ce nom-là qu'elle prononce: John-Arthur Wellseley.

Et après un silence :

— Et cet ami, vit-il toujours?

— Certainement, répondis-je. Voudriez-vous le voir ?

— Oui. Oui, mais lui, voudra-t-il venir!

Il soupira :

— Je suis très vieux! Je suis devenu très vieux. Il me semble que j'ai accompli un grand voyage dans l'humanité. Je suis anéanti par ce voyage à travers le cœur de l'homme! Ce fut une tempête : le dernier éclair m'a foudroyé.

J'annonçai à Stella-Lucente que j'avais laissé mon ami en gondole, à la porte du palais. A la prière d'Ugo, j'allai chercher John-Arthur. Stella-Lucente le salua cérémonieusement, avança un fauteuil :

— Soyez le bienvenu, dit-il.

Il se passa la main sur le front, une main à la paume large, aux doigts longs et carrés; et, soudain :

— N'a-t-on pas marché? Des pas légers comme ceux d'un esprit?

Il resta quelques instants, le torse droit, les poings aux accoudoirs de son siège, la face à demi tournée vers la porte. Une sorte d'effroi dilatait ses prunelles, et ses lèvres crispées montraient des dents blanches et serrées. Et, comme si nous l'avions interrogé sur son attitude et ses craintes :

— C'est que j'ai été terriblement frappé, nous dit-il. Et un sentiment nouveau, mystérieux, s'est élevé dans mon cœur! Il est né, ce sentiment, le lendemain du jour où nous avons enlevé Aurora. Car nous l'avons arrachée à la vie! J'ai été le complice de cet acte! Ah! ce serait trop long à vous raconter! Je suis faible et terrorisé par ce souvenir trop lourd pour mon âme, trop affreux pour ma vieillesse! Plus tard, je vous dirai tout cela. Vous reviendrez chez moi, n'est-ce pas ?

Il reprit :

— C'est dans le train qui nous amenait à Mantoue que ce sentiment s'est révélé! Antonio était avec elle d'une cruauté terrible, à tort ou à raison, je ne le savais pas! Elle s'est évanouie contre moi : et, quand j'ai senti cette pauvre créature sans force, vaincue, innocente peut-être, s'endormir comme une enfant; quand j'ai entendu les battements de son cœur

devenir plus forts que le fracas du train ; et, surtout, quand elle s'est réveillée, à l'aube, en me disant : « Merci, mon père ! » oui elle m'a dit : « Merci, mon père » ! à moi, son bourreau : un autre être s'est formé en moi. Je l'ai regardée, et j'ai vu dans ses yeux toute l'innocence du monde ! « Merci, mon père ! »

Il répéta plusieurs fois cette phrase. Il l'achevait avec un petit rire de vieillard. Des larmes tombaient de sa paupière.

— Car elle était innocente ! Il était impossible qu'elle fût coupable !

Et il raconta le mariage d'Aurora et d'Antonio. Il analysa le caractère odieux de son fils.

— Ce caractère était le mien aussi. Un sang impérieux n'a jamais permis à notre race de dompter ses désirs. C'est, là-bas, tout dernièrement, à Mantoue, que j'ai réfléchi pour la première fois. Et, en vérité, peu à peu, ma conduite et celle d'Antonio me firent horreur ! Je n'osais plus réprimander mon fils. Depuis la mort de Beppo, il devint le maître ! Quelle fut l'existence d'Aurora : je l'ignore. Je ne voulais plus la voir, parce que la pitié était en moi ! Et je suis resté près d'eux pour protéger ma belle-fille des brutalités de mon fils ! Quand elle se promenait dans le jardin, elle ne paraissait pas malheureuse ; elle s'occupait des fleurs dont elle remplissait sa chambre. Oui, elle ne paraissait pas souffrir. Jamais je n'entendis de scènes. Cela dura jusqu'à la mort d'Antonio. Les fièvres l'emportèrent. J'ai vécu avec Aurora. Elle était silencieuse. Je ne lui parlais pas ; et elle ne comprenait pas ce que j'éprouvais pour elle. Ses yeux étaient hagards. Je ne me rappelais plus le son de sa voix. Un de nos vieux serviteurs mourut, elle l'apprit, manifesta le désir de le voir, s'approcha de lui, toucha son front, sa poitrine, comme si elle cherchait une blessure et s'enfuit ! Ce fut le printemps. Une nuit, j'errais dans le parc, et je vis sa fenêtre s'ouvrir. Comme dix heures sonnaient, elle saisit une lampe, l'éleva et l'abaissa par trois fois, et, brusquement, l'éteignit. Le lendemain, je l'interrogeai : « Le parfum des jonquilles ! me répondit-elle. Une barque chargée de fleurs vient de passer sous le Rialto ! » Je l'interrogeai encore ; et, alors, je m'aperçus qu'elle était folle ! Je la pris dans mes bras, je lui demandai pardon en sanglotant ; et d'une voix lointaine elle murmura : « Si ce soir une écharpe flotte, cela voudra dire, à demain ! » et elle murmura encore :

« Je ne serai à vous que lorsque je serai libre! Aurora ne peut pas appartenir à deux maîtres! » Elle prononça votre nom, monsieur Wellseley. Et, depuis, toujours les mêmes phrases reviennent à sa bouche. Elle va et vient dans la maison, folle à tout jamais! Et, la nuit, avec la lampe.... chut! écoutez....

Un violon joua la première phrase d'un andante. Mes yeux rencontrèrent ceux de Wellseley.

— Venez, dit Stella-Lucente. C'est un domestique qui joue, un brave garçon. Il est entré à notre service, après la mort d'Antonio, et il a gagné ma sympathie par son dévouement. Il m'a affirmé que la musique était agréable aux pauvres insensés; chaque après-midi, il endort Aurora. C'est lui qui m'a assuré que nous devions revenir à Venise, où nous sommes depuis avant-hier à peine. Suivez-moi...

Stella-Lucente s'appuya sur mon bras pour monter jusqu'au second étage. Il entrebâilla la porte de la salle où Wellseley avait peint, jadis, le portrait d'Aurora. Dans le grand fauteuil, Aurora était assise, les cheveux défaits, un livre sur les genoux; et Pietro Morga jouait près d'elle un nocturne de Chopin. Et Ugo, Wellseley et moi restâmes, jusqu'au crépuscule, derrière cette porte! Puis, la démente parut s'assoupir. Morga se retira, se trouva face à face avec nous, et ne sourcilla point.

— Elle est très calme, n'est-ce pas? lui demanda Ugo.

— Très calme! répondit-il.

Ugo la considéra longuement, et se tournant vers nous :

— Ne me laissez pas seul avec moi-même, supplia-t-il.

Je le reconduisis au premier étage, pendant que Wellseley rejoignait Morga.

— Mon bon Pietro! comment avez-vous pu pénétrer dans cette maison?

— Mais c'est bien simple. En quittant Venise, je me suis installé dans les environs de Mantoue. A la mort d'Antonio, je me suis proposé comme domestique. J'ai été accepté, car j'ai su plaire au vieil Ugo, dont la cervelle se détraquait, disait-on. Je veille sur la Signora Aurora, et je mets à profit les quelques leçons de violon que m'a données Lowsky.

Un timbre électrique résonna.

— Ugo me réclame, dit Morga. Je m'appelle ici Giovani.....

★

ÉPILOGUE

A quelque temps de là, Aurora fut internée par sa famille, qui ne l'aimait guère, dans un hôpital de fous ! Elle mourut, peu après ; et, en apprenant cette catastrophe, Wellseley se suicida. Ugo Stella-Lucente a, aujourd'hui, quatre-vingt-cinq ans, et jouit d'une parfaite santé. Morga lui sert d'intendant, et compose des mélodies. Je le crois heureux. Il a réalisé son rêve : avoir un rôle dans une aventure romanesque. Lowsky gagne largement sa vie, en donnant des concerts. Il est presque aussi maigre que Paganini. Nous entendrons reparler, quelque jour, de Nina Ceschini, car les esprits organisés pour le mal ne demeurent pas oisifs en ce monde. Quant à moi, bénévole Lecteur, je te promets, pour bientôt, une nouvelle histoire.

ALBERT ERLANDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Raymond Schwab : *Mengeatte*, B. Grasset, 3.5o. — Frédéric Boutet : *La Lanterne rouge*, L'Edition, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch : *Racaille et Parias*, Fasquelle, 3.5o. — Jean-Jacques Bernard : *L'Epicier*, Ollendorff, 3.5o. — Victor Clairvaux : *Le Manteau de Bure*, Figuière, 3.5o. — André Lichtenberger : *Le Sang nouveau*, Plon, 3.5o. — Louis Ténars : *Le Curé Bourgogne*, E. Figuière, 3.5o. — Louis Fusain : *La Fondrière*, A. Messein, 3.5o. — Pierre Billaume et Pierre Hégine : *Voyage aux îles atlantides*, B. Grasset, 3.5o. — Paul Max : *Volcar le terrible*, E. Figuière, 3.5o. — Lya Berger : *La Voix des frontières*, Presse française, 3.5o. — Guy de Téramond : *L'Homme qui voit à travers les murailles*, Tallandier, 3.5o.

Mengeatte, par Raymond Schwab. On voit, sur de très vieilles estampes qui représentent ou le sac d'une ville ou la célèbre bataille, de ces mêlées furieuses dominées par de hautes flammes dévorant un château fort sinon une cathédrale et, se détachant de la mêlée, un peu plus grand que nature, toujours plus grand que nature, le héros de l'épopée, le front lauré, brandissant l'étendard ou le glaive. Ces dessins naïfs sont faits avec le soin qu'on mettait jadis à représenter des scènes de guerre. Souvent ils devaient servir de cartons aux fameuses tapisseries des manufactures royales et on s'y efforçait, au détriment de la perspective, de délimiter, point par point, toute la sincérité de l'action. Telle est l'œuvre de Raymond Schwab : *Mengeatte*. Avec une admirable imagination du détail non vécu, l'écriture en reproduit la vivante image plus grande que nature, mais aussi belle que nature. *Mengeatte*, c'est un peu l'histoire d'une Jeanne d'Arc *ratée* sous Charles IV de Lorraine. Le pauvre Antoine Coliche nous dit son admiration pour Mengeatte, fillette prédestinée à la fois courageuse et bourgeoise, maladive, nerveuse, hantée par le brûlant désir de venger sa ville saccagée, toute la Lorraine mise au pillage tantôt par les ennemis, tantôt par les alliés et assez mal défendue par ses propres maîtres. Toute l'enfance de cette petite bergère, aux aspirations singulièrement embrouillées, mal étouffées plutôt, est peinte d'un fin pinceau caressant un ivoire. Le nimbe des cheveux blonds, en rais de lumière, dépasse le diadème virginal. Est-ce une amoureuse, une amazone, une folle mystique ou une coureuse de grands chemins ? On ne le saura jamais, car « sa fin fut couronnée de mystère », déclare l'un de ses fidèles. Après avoir voué un ennemi au supplice de perdre la vue, elle le soigne et tâche de le guérir. Adorant sa famille et son obscurité, elle chevauche comme une porteuse de fanion auprès de son prince bien-aimé dont elle repousse pudiquement

les caresses. A quelle victoire sera-t-elle bonne? Les prêtres la déclarent sauveuse-née. On la tente et on la mystifie pour éprouver ou sa foi ou son courage. Elle ne sait pas bien elle-même où elle va et elle se soumet, sans but défini, aux pires exigences de la dure vie des camps. Elle attend les ordres de Dieu. Plus avertie que Jeanne d'Arc, elle n'en possède pas la simplicité d'âme, et c'est probablement pour cela qu'elle n'entend pas les voix, car elle écoute assez souvent celle de sa raison. Elle hésite, se laisse aller à des impulsions de femme sans se douter que la sainte ne les approuverait pas. Infiniment séduisante, elle leurre les hommes, et cependant ne peut arriver à les convaincre, car il est bien tard, dans cette époque tourmentée, pour croire aux nouveaux miracles, surtout quand on a l'idée mauvaise de les préparer. Mengeatte fait beaucoup de mal sans le vouloir. Avec les meilleures intentions du monde, elle ne répond pas à la dignité chevaleresque dont on l'accable, ni à la dignité religieuse, dont elle voudrait bien être investie. Au demeurant rien n'arrive : le duc de Lorraine, son cher prince, a l'air de se jouer d'elle tout en essayant son prétendu pouvoir de missionnaire des grâces divines, et il est surtout pris par sa grâce de fillette orgueilleuse, ses caprices hystériquement fantaisistes. Et Mengeatte disparaît, emportée par une tourmente d'amazones, sortes de filles-garçons chassés par les viols et les tueries de leurs villages, portant harnais de guerre pour dissimuler mieux leur faiblesse de femmes traquées. Il est à craindre que Mengeatte, ayant ébloui ses esclaves et ses maîtres, ne finisse obscurément dans un sabat de sorcière, dont seuls, peut-être, les anges maudits posséderont le terrible secret. Pas de milieu, du reste, pour ces héroïnes des temps légendaires : si elles n'obtiennent pas la couronne du martyre, elles demeurent équivoques et gardent, au front, la verrue louche des possédées, celle dans quoi on conseillait gravement de planter l'aiguille rougie au feu, alors que les docteurs de la loi se piquaient eux-mêmes de connaissances occultes. Le livre bizarre et charmant de Mengeatte est une œuvre de grand talent, où abondent les images ingénieusement poétiques : « Il portait un bandeau sur les yeux... comme une couronne tombée plus bas. » On revit l'époque barbare des invasions et ce n'est pas le roman historique froidement documenté, c'est l'histoire de Mengeatte Ouvrard elle-même, une folle vierge lorraine, aussi la psychologie de toutes les vierges folles qui s'obstinent à rester sages.

La Lanterne rouge, par Frédéric Boutet. L'auteur, un jeune homme, en publiant, il y a de cela quelques années, une abracadabrante histoire intitulée : *L'Homme sauvage et Julius Pingoin*, fit son entrée dans l'arène des lettres d'un élan brusque et amusant, comme le bond d'un clown. Il étonna, charma, inquiéta. On lui a reproché de l'obscurité dans *Ses contes dans la nuit* (la couleur

ocale !) des tendances à imiter le très inimitable Alfred Jarry, père u *Père Ubu*, peut-être de ces cocasseries funèbres qui sont en puisance, dans Edgar Poe ou Tristan Corbière. Je ne crois pas que l'on uisse trouver aujourd'hui un autre reproche à lui faire sinon qu'on e peut plus lui en faire. Moi qui l'ai suivi avec un plaisir de lecteur oujours nouveau, j'ai vu se dégager, des premières outrances de la eunesse, son talent libre et souple du cercle de papier qu'il s'était 'abord complu à crever brutalement; je le surprends à endosser habit noir correct de nos cérémonies mondaines et je prends un laisir encore plus grand à sentir gronder, sous l'ironie froide, la aria de celui qui peut plus en offrant moins, de celui qui serre les ents sur la parole fine pour la sentir mieux vibrer. *La Lanterne ouge*, c'est, dès l'abord du livre, un conte destiné à éclairer les desous de tous les contes puisés presque tous aux sources populaires. a lanterne sanglante de l'alcoolisme, la flamme de démence allumée ux quatre coins de Paris nous rappelle qu'il faut voir les choses déormais derrière des lunettes rouges (j'allais dire le monocle de [. Deibler). Cela va cahin-caha dans le peuple parce que sa souveraiеté n'existe plus que dans l'absinthe, et que, s'il voit de temps en mps ses propres désirs (même malpropres) sous la couleur de l'esérance, il ne réalise guère que ses blessures quotidiennes. Or, de ces vagations perpétuelles Frédéric Boutet, par son intuition personelle, sinon une documentation réelle, a extrait, avec ou sans douur, comme on tirerait une dent cariée à un très vieil imbécile (je arle du peuple), une morale... oui, une morale, faisandée, peut-être, lorant les opérations de la Morgue, mais vraiment miraculeuse souhait. Il faut lire *l'Etranger*, ou l'enfant substitué, *l'Erreur Emile*, *l'Innocence du frisé*, *la Femme des quatre*, pour s'en rendre mpte. Je dis miraculeux, car de nos jours, c'est nous, les écrivains, ui faisons les miracles à la place des dieux fatigués. *L'Etranger*, est un enfant très vilain, désagréable, criard, que l'on adopte forcéent, parce que la grand'mère a perdu *l'autre* en se saoulant, le vrai. n le soigne en attendant le retour, tellement improbable de l'autre, dans cette idée, si délicatement jolie, que si on le soigne bien, *utre* ne pâtira peut-être pas de la méprise. L'autre revenu, on rde les deux, parce qu'on le soignerait mal chez lui, « ce petit aud ». Tout l'instinct des maternités adoptives, des chiennes allaiıt l'enfant du lion, ou de la lionne allaitant le petit de la chienne, ramené là dans un sentiment anormal et cependant naturel, nme un geste oublié des ancêtres jadis réduits aux pires nécessités. nous retrouvons ce sentiment étrange, anormal, également impéux, sorte de vice du vice, dans le farouche duo de *la Fleur et de la êpe;* là il est porté à son comble d'exaspération. La Fleur tue la êpe, pour ne pas être obligé d'assassiner sous les ordres d'un supé-

rieur. Aux Bat'd'Aff, on ne ferait pas mieux et on obtiendrait sans doute des louanges d'un journaliste à court de copie. Frédéric Boutet, avec son petit drame au Grand-Guignol : *le Coin joli*, et ce livre de ces contes rouges d'une psychologie si neuve nous apporte une pâture spirituelle des plus estimables. Il découvre quelque chose, fait le miracle attendu. Il convenait, je pense, de l'en remercier au nom des dieux en retraite !

Racaille et parias, par Charles-Henry Hirsch. *La Grâce de Bichu* est le chef-d'œuvre de l'auteur. Ce récit, d'une simplicité d'ironie atteignant au tragique, d'un avocat allant demander la grâce de son condamné à mort au Président de la République... et tombant dans les bras de Mlle Tata-liquette, est à la fois écœurant et entraînant au point qu'on ne sent pas le petit rire sardonique de l'auteur vous poursuivre de son fouet mystérieux. Au fond, est-ce que nous ne demandons pas tous la suppression de la peine de mort tout en mangeant notre pain quotidien et même des gâteaux ? D'ailleurs, nous sommes tous condamnés à mort... et nous nous amusons... sans penser au réveil dans l'autre monde. Le tableau du dernier matin du pauvre Bichu est pris sur nature. On a le froid dans les moëlles de ce petit jour bleu couleur de l'acier qu'on a aiguisé. Chaque fois qu'on me parle du prodigieux métier de l'auteur, l'un des plus féconds de notre temps, j'ai envie de répondre : génie, car le métier parfait l'imagination d'accord avec le geste de la plume, qu'est-ce donc ?.. Je vois *la Grâce de Bichu* comme une de ces baguettes de cristal dont on se sert en laboratoire pour gouverner la foudre... La foudre mal gouvernée, ce n'est pas du génie. Il faut que le génie demeure captif d'une volonté pour être. Il n'a qu'un tort, l'auteur... parbleu c'est de faire le chef-d'œuvre par mois. Ça... ça ne se pardonne pas naturellement.

L'Epicier, par Jean-Jacques Bernard. L'auteur est le fils de Tristan Bernard. Il n'aime pas les épiciers. Chose étrange, il n'imite pas du tout son papa (lequel n'aime pas non plus les épiciers sans doute) et il trouve le moyen d'avoir une originalité à lui tout en partageant le goût paternel pour la mystification. Ce pauvre diable de commerçant ayant toujours été opprimé et brimé par le boucher de son endroit devenu député (un découpeur de viande au Palais-Bourbon me paraît à sa place), rêve de le tuer et il le tue en rêvant, c'est-à-dire à moitié. Sorti du maquis de la cour d'assises, il est heureux de redevenir épicier dans son village, il a débité simplement le poivre et la moutarde qui assaisonnèrent la réélection de son ennemi. Nous voici un bon *dynastique* de plus. Et dire qu'on parle toujours de la République des lettres !

Le Manteau de bure, par Victor Clairvaux. Tribulations de ce pauvre esprit qu'on a tort d'appeler aventureux, celui de l'homm

jamais content de son sort, toujours prêt à fuir sous un ciel nouveau en emportant ses vieux préjugés contre le travail suivi. Il a le tort de s'embarrasser d'une femme et d'un enfant, mais son manteau de bure n'est pas assez vaste pour les couvrir tous les trois. Intelligent, bon, jusqu'à un certain point sociable, cet homme, qui aurait dû naître poète pour avoir une noble excuse, court de ville en ville sans arriver à son aventure, bonne ou mauvaise. Il n'a pas de destinée, ce Juif errant, et c'est l'étoile qui lui manque.

Le Sang nouveau, par André Lichtenberger. Malgré tout le respect que je dois aux tendances morales de l'auteur, je ne peux pas croire que le football rugby (ou non), les prouesses de l'aviation nous refont une volonté en même temps que des muscles. Or, du temps de Byzance, les verts et les bleus se fracassaient très cordialement la figure dans les arènes et sur les places, mais la décadence s'accentuait tout de même à coups de poings sur les figures. Il y a comme ça des époques où il faut se remuer sans cause. Puis tout recommence à être normal avec l'entrée d'un peuple de pasteurs ou de barbares qui, eux, ont une cause à défendre (soit la vente de leurs troupeaux, soit l'égorgement final d'une troupe d'histrions). La pauvre humanité ne paraît jamais plus lâche, plus ridicule et plus gonflée d'orgueil que dans un piétinement sur place pour s'enlever le ballon l'un à l'autre. Quant aux vrais ballons, d'instruments de science, on va en faire des oiseaux de proie, aéroplanes-mitrailleuses. Merci bien... Quand le sang nouveau devra couler pour des causes respectables, on s'apercevra qu'il n'y en a plus.

Le Curé Bourgogne, par Louis Ténars. Curieuse biographie d'un brave homme accablé par le poids d'une soutane et d'instincts normaux. Il aime le bon vin de son pays, la jolie fille tentatrice, puis, l'âge venant, il s'avise de s'attendrir sur son relatif égoïsme. Il vend ses vignes, dont il envoie le prix à Rome, puis il fait pénitence par tous les moyens et tombe en disgrâce car... le royaume de ces pauvres d'esprit n'est pas de ce monde. Le roman de ce héros naïf est intéressant, très vivant, d'une saveur un peu âpre (comme celle du marc frais tiré), mais rempli de trouvailles amusantes et de mots de terroir, francs de goût.

La Fondrière, par Louis Fusain. Jules Rondel est un paysan du Forez. Il a travaillé, petit gars, à la grande ferme où il rêve, ambitieux de régner en maître et pour cela, une occasion survenant qu'il n'aurait pas fait naître, il tue le mari de M[me] Célestin Prajalat et il épouse ensuite sa veuve. Les partis politiques s'occupent ensuite de ce fort paysan parvenu par son travail acharné encore plus que par ses mauvaises actions. Il est, naturellement, contre le séminaire pour la commune. Mais, soupçonné par sa femme, il finit par être découvert et préfère la mort dans la fon-

drière à l'effondrement public. Type de coupable malgré tout sympathique.

Voyage aux îles Atlantides, par Pierre Billaume et Pierre Hégine. Un naufrage mouvementé qui jette le héros sur les côtes d'une terre nouvelle... à force d'être ancienne. Une colonie grecque reproduit, aux antipodes de Paris, les mêmes erreurs sociales que les nôtres et notre naufragé, après le premier éblouissement, s'aperçoit que plus ça devait changer plus c'est la même chose, et il le déplore en français, sinon en grec.

Volcar le terrible, par Paul Max. Sans viser à une reconstitution historique ou préhistorique, l'auteur nous conte les exploits d'un farouche personnage habillé de peaux de bêtes et à figure de guerrier poilu qui finit, tout en tuant des tas de ses pareils, à coups de roche ou de massue, par nous montrer qu'il est capable des sentiments les plus tendres. A lui tout seul, dans sa tribu, il invente l'amour, la générosité et aussi la jalousie. Ce grand ancêtre est un intéressant humain, en ce sens qu'il est humain dans les sens les plus divers du mot et avant que le sentiment, d'ailleurs néfaste, de l'humanité fût proclamé par les sociétés peureuses.

La Voix des frontières, par Lya Berger. Napoléone de Barancourt aime son pays. C'est elle, la voix des frontières, mais il y a aussi une femme de lettres qui signe d'un pseudonyme masculin et qui l'encourage à la résignation. Lutte politique et luttes patriotiques (qui sont loin d'être les mêmes) entourent cette intrigue chaste, ce livre de très bon ton qu'on peut mettre entre toutes les mains.

L'Homme qui voit à travers les murailles, par Guy de Téramond. Très ingénieuse fiction nous rendant jusqu'à un certain point possible l'existence d'un homme dont le crâne est devenu un appareil radiographique et qui voit à l'aide des rayons X. Il y a une vision de squelettes dans la rue d'un effet vraiment très Edgar Poe.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Renard : *L'Œil clair*, 1 vol. in-18, 3.50, « Nouvelle Revue Française ». — Jules Payot : *L'Apprentissage de l'art d'écrire*, 1 vol. in-18, 3.50, Colin. — Charles Oulmont : *Le Chapelet de fleurs amoureuses*, Contes français du Moyen Age, 1 vol. in-16, Fontemoing. — Fernand Fleuret : *Œuvres satyriques de Berthelot*, 1 vol. in-12, 4 fr., Sansot.— Augustin Thierry : *Les Grandes Mystifications littéraires* (2e *série*), 1 vol. in-18, 3.50, Plon.

L'Œil clair, par Jules Renard. C'est d'un œil clair, en effet, que Jules Renard a su regarder l'horizon qui encercla sa vie, et nul autre titre ne convenait mieux à ce volume où l'on a recueilli les der-

nières notations de ce collectionneur d'images. Son œuvre est un album de petits instantanés où il a surpris la vie dans ses mouvements les plus secrets. Jules Renard n'a rien imaginé, il s'est contenté de regarder, et sans idée préconçue : il fut, en effet, vierge de toute idée ; oui, aussi pur de toute idée qu'un peintre. Ce qui prouve une fois encore qu'on peut être un fort bon artiste écrivain sans être un penseur.

Il est même presque regrettable que Jules Renard ait laissé surnager dans son œuvre picturale, qui eût dû être tout à fait désintéressée, quelques idées générales d'une parfaite banalité et dignes d'être recueillies par Bouvard et Pécuchet.

Mais il avait le don de simplifier, de styliser tout ce qu'il touchait et il a fait de l'art avec des potins de village. Des histoires qu'on lui conte il sait prendre l'essentiel : le mot, le geste, l'intonation. C'est simplifié comme un dessin de Forain, mais c'est vrai : *Ragotte* paraît, les villageois achètent le volume, et tout le monde se reconnaît. Et voici ce qui prouve à quel point Jules Renard fut un historiographe fidèle de ses paysans. Il a écrit que la veuve Taure embrassait Tiercelet. La veuve Taure s'est fâchée, parce que ce n'est pas vrai et qu'elle trouve Tiercelet trop vilain. Renard, ennuyé de cette inexactitude historique, réplique à Philippe, son collaborateur : « C'est vous, Philippe, qui me l'avez dit ! » Et dans la prochaine édition, on mettra en note, afin que la postérité ne répète pas cette calomnie : « La veuve Taure n'a jamais embrassé Tiercelet. »

De même que les peintres ont un modèle familier dont ils copient les gestes et les attitudes, Jules Renard a son modèle, Philippe, dont il écrit tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit. Ah ! ce n'est pas lui qui laisserait envahir son imagination par des héros factices, jusqu'à être hanté par leurs phrases, comme M. de Curel. Non, Jules Renard n'a aucune imagination : il n'est qu'un objectif, un peu grossissant, un peu déformant. Il regarde le ciel, un soir d'hiver ; cela lui évoque l'image familière d'une cheminée : « des étincelles dans la suie », écrit-il. Et c'est l'inverse du mécanisme cérébral habituel des poètes qui, eux, voient les étoiles dans la suie. Cette interversion des images, c'est presque tout l'art de Jules Renard.

Il y a en lui une tendresse timide et qui n'ose s'éployer : il faudrait s'élancer dans les nuages et il a peur. Quelquefois, écrit-il à l'Amie, je rêve que vous êtes ma maîtresse, et je me dis : « Qu'est-ce que j'en ferais? mon Dieu ! qu'est-ce que je ferais de ce trésor ? par quels mots lui prouver que je sais son prix? Vous manqueriez à mes rêves, mais votre présence me gênerait. Même de loin, je ne suis pas hardi. » Alors, il donne à cette amie le meilleur de lui-même : ses petites notations, ses histoires de village, ses meilleurs instantanés. Il se photographie lui-même; le voici au théâtre : « Des saluts et des sourires

se croisent, et le plus laid, le plus pauvre, le plus sot de nous tous croit être le centre des regards. »

Oui, moi-même, là-bas, un monsieur que je connais me désigne à une jeune femme que je ne connais pas, et je devine qu'il lui dit · c'est X...

Aussitôt la jeune femme prend sa lorgnette et la braque sur moi. Qu'est-ce qu'elle peut bien voir dans sa lorgnette ?

Et, quelle honte, l'X que je suis détourne les yeux, pour qu'elle me lorgne à son aise, et je me tiens immobile, de trois quarts, afin que les yeux de cette femme gardent de ma gueule un cliché avantageux.

C'est à se casser la tête, ma pauvre amie, contre votre poitrine.

Ce sens de l'ironie envers soi-même est la marque d'un esprit critique, et explique cette sorte de timidité de Jules Renard qui immobilisait ses gestes. Il lui semblait que les autres voyaient aussi clair en lui-même qu'il voyait lui-même dans les autres. Mais cette modestie est plus orgueilleuse et plus fière que la vanité de ces paons médiocres qui encombrent les pelouses littéraires.

§

A voir tous les manuels qui se publient sur l'art d'écrire, on croirait que l'unique but des études secondaires et même primaires soit de créer des écrivains. Et c'est presque vrai. L'art d'écrire ! Mais dans la vie pratique, cela est tout à fait inutile et il serait temps de renoncer à cette ingrate entreprise de vouloir faire de tous les petits citoyens français des Corneille et des Racine. M. Jules Payot, qui nous donne un nouvel **Apprentissage de l'Art d'écrire**, a bien compris qu'avant de savoir écrire il fallait savoir penser et regarder, et c'est ce qu'il veut apprendre à ses élèves. Qu'il leur apprenne à regarder la vie avec les yeux aigus de Jules Renard, et les mots leur obéiront et viendront artistiquement se ranger sous leur plume. Mais, c'est avant tout une question d'organisation cérébrale : il y aura toujours des élèves qui seront aveugles et ne sauront traduire leurs impressions obscures que par des clichés. C'est pour ces aveugles-là que l'assimilation des auteurs est si utile. Certes, l'idée qui est à la base de ce manifeste de M. Payot est très exacte, sans être d'une très grande nouveauté : l'art d'écrire, c'est l'art de penser. Mais M. Payot montre une foi vraiment un peu trop religieuse dans sa méthode, lorsqu'il prétend « organiser la pensée » par la culture de la raison et la culture de l'art.

§

Pour nous reposer de ces graves questions, ouvrons ce petit bréviaire doré où M. Charles Oulmont a réuni quelques-uns des plus jolis contes français du Moyen Age — sous un titre un peu mièvre : **Le Chapelet des fleurs amoureuses**. Un peu mièvre, car

il est de ces fleurs amoureuses qui sont tachées de sang. Contes d'ailleurs admirables dans leur simplicité et qui nous montrent la femme de ces temps lointains aussi cruelle et aussi rusée que celle d'aujourd'hui. Voici *le Mari qui enferma sa femme dans une tour* et c'est, semble-t-il, la première esquisse de Georges Dandin. Les maris dans ces contes sont invariablement trompés, et c'est toujours l'amant qui a le beau rôle : « Le moyen âge, écrit à ce propos M. Oulmont, le moyen âge, qui avait pour la sainte institution du mariage tout le respect et toute la tendresse à quoi elle a droit, considérait que l'union était valable seulement par le libre consentement des deux époux... La femme, si elle est mariée contre son gré, par la tyrannique volonté d'un père égoïste, ou par telle autre volonté autre que la sienne, est désormais la « mal mariée », et ce mot dit tout... » Elle a le droit de se choisir un amoureux digne d'elle, qui possédera son cœur et son corps et sera son véritable époux. Elle ne mériterait de reproches que si elle trahissait ensuite cet époux et lui donnait un successeur. N'est-ce pas encore la morale secrète d'aujourd'hui?

M. Oulmont a laissé à ces contes leur forme naïve; il a suivi l'auteur très fidèlement, se contentant d'abréger et de résumer ses développements oiseux, en un mot, il a traduit ces fabliaux de la façon la plus claire et la moins pédante. Aucune note n'entrave la lecture de ces petites histoires sentimentales et libertines, d'une moralité souriante.

§

Pour la première fois et par les soins de M. Fernand Fleuret, les **Œuvres satiriques de Berthelot** sont réunies en volume, avec un avant-propos critique qui résume tout ce qu'il est possible de savoir, très peu de chose, sur ce poète. De cet homme qui se dit de Normandie, écrit M. Fleuret, « nous ne savons rien quand les coups de bâtons, les horions et la sentence du Parlement le jettent hors de la coulisse. Il y rentre d'ailleurs aussitôt avec le mot pour rire. C'est le pitre qui vient égayer la gravité de Malherbe, qui lui tire la langue derrière le dos, lorsqu'il enlace Caliste, en lui récitant de nobles vers... »

Malherbe avait écrit pour Charlotte Juvénal des Ursins, vicomtesse d'Auchy, cet amoureux et emphatique sonnet :

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où nature a mis tous ses efforts ;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle,
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors ;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et le fait reconnoistre un miracle visible.

En ce monde infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma Raison ? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas ?

Berthelot, répliqua par cette parodie :

De toutes les laideurs Francine est la plus laide,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts,
Et tant de salletez habitent sur son corps,
Que d'un retraict remply de parfums il excède.

La clarté de son teint du sublimé procède,
Il la garde dedans et la porte dehors ;
Sa voix d'une grenouille imite les accords,
Et l'art n'y peut jamais donner aucun remède.

La cire de ses yeux esbloüyt les regards.
Ainsi que dans le miel Amour y tient ses dards
Dont il la perce à jour comme l'on faict un crible.

Nos yeux en la voyant font un mauvais repas :
Qu'en dis-tu, ma raison, crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'abhorrer pas ?

Malherbe, pour réponse à ces vers, fit donner des coups de bâton à Berthelot, par un gentilhomme de Caen, nommé La Boulardière... Ces vers ne sont pas les plus gaillards et les plus libertins de Berthelot, qui, en compagnie de Théophile et Colletet, « atteints et convaincus du crime de lèse-majesté divine », furent condamnés à être brûlés vifs ou pendus. On sait que cette peine fut commuée en celle de bannissement.

Les poésies de Berthelot semblent de rapides improvisations. C'est surtout par sa prosodie, écrit M. Fleuret, que Berthelot intéressera les poètes : « L'emploi fréquent de l'enjambement lui donne un abandon familier, et le style, en dépit de scories et de trop nombreuses maladresses, est assez flexible. De temps à autre, il rappelle *les Repues franches* et *le Franc-Archer de Bagnolet*. »

La tradition villonnesque, sensible encore chez ce poète médiocre, ajoute le critique, ne reprendra d'éclat qu'avec Claude Le Petit, « mais ce sera l'éclat splendide et fugitif d'un bûcher ».

§

M. Augustin Thierry, dans cette seconde série des **Grandes Mystifications Littéraires**, évoque la mystérieuse publication des Chansons de Bilitis. En Allemagne, deux savants érudits, autorités de Gœttingue et d'Iéna, reprochèrent à P. Louys d'avoir commis

maints contre-sens et solécismes dans sa traduction. Et, on pouvait lire, dans la première édition (1898) du *Dictionnaire des écrivains et des littérateurs* de Frédéric Loliée et Charles Gidel, l'article suivant :

Biblitis (*sic*), poétesse grecque du sixième siècle avant notre ère. On a conservé d'elle une série d'élégies et de pastorales d'un expressif et très particulier lyrisme. (Ed. Heim, Leipzig, 1894, traduction française de Pierre Louys.)

On demande des mystificateurs, mais les mystifications telles que les chansons de Bilitis sont rares.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille.* tome X (1814-1815), Ollendorff, 7 fr. 50, — Frédéric Masson : *Pour l'Empereur.* Ollendorff, 3 fr. 50. — Albéric Cahuet : *Après la mort de l'Empereur.* Emile-Paul, 3 fr. 50. — A Boppe : *L'Albanie et Napoléon*, Hachette, 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Napoléon par Balzac.* Librairie Universelle, 3 fr. 50.

Dans ce nouveau tome sur **Napoléon et sa famille**, M. Frédéric Masson reconstitue l'histoire des parents de Napoléon durant la période 1814-1815. M. Masson a voulu, quoique ce fût, dit-il, difficile, « discerner, établir et contrôler la conduite des Napoléonides durant la première proscription, les Cent-Jours et les années qui se sont écoulées jusqu'à la mort de l'Empereur. C'est de la première proscription qu'il s'agit ici. « Pour comprendre quelque chose au drame, ajoute M. Masson, il a fallu en saisir l'ensemble; il a fallu que ces personnages éparpillés par le monde et procédant à des actes multiples se rejoignissent et concourussent à une action commune. »

A cette époque de 1814-1815, depuis la première abdication jusqu'à la fin du séjour à l'île d'Elbe, que font-ils ? Pas grand' chose de bon, dit M. Masson, qui ne les aime pas.

Ils se dispersent, chacun ne songeant qu'à soi : « Sans se soucier de celui qui fit leur fortune et dont dépendit leur existence, tous s'en sont allés, l'abandonnant. » Pauline seule se préoccupe, dès le début, d'accompagner son frère à l'île d'Elbe. Les autres pensent surtout à s'assurer des protections partout et n'importe où ils peuvent, Jérôme en Autriche, Elisa auprès de Talleyrand et de Fouché (mais oui !), Lucien auprès du Pape qu'il félicite du « châtiment qui a frappé l'empereur Napoléon », et auprès de Masséna, à qui il se recommande pour être maintenu comme sénateur par les Bourbons. En définitive, la plupart d'entre eux tirent vers l'Italie, Madame, Fesch, Lucien à Rome, Elisa à Bologne.

Deux autres Napoléonides, Eugène et Murat, font, dans cette Italie,

une bien sotte besogne, que l'on connaissait déjà, et que M. Masson a mieux montrée, la caractérisant ainsi : « Par un prodige de son habileté, l'Autriche, sans risquer dans d'inutiles batailles le prestige de son armée, était parvenue, en opposant l'un à l'autre les deux Français, Murat et Eugène [c'était à celui qui serait le plus maniable], et en les tournant tous deux contre l'Empereur, à chasser d'Italie une armée qu'elle n'avait point vaincue, à reprendre sans coup férir la Haute-Italie tout entière, et sauf qu'elle avait dû momentanément tolérer à Naples Murat qui ne l'y gênait point, elle avait établi son autorité sur la péninsule bien plus solidement qu'en 1789. » Murat, surtout, est charmant. Sa conduite, si désastreuse pour Napoléon depuis 1813, le rassure sur sa propre situation. Comment serait-il mis à la porte, lui qui est « partie intégrante de la Coalition et qui s'est battu pour sa cause » ?

Vient ensuite un chapitre aussi amèrement documenté (il a toujours le document amer, M. Masson, quand il s'agit des parents de l'Empereur, et des gens ne sont pas sans lui en vouloir de cela, si bien que si l'Empire revenait, je crois que M. Masson n'aurait, lui, qu'à faire ses malles !) sur les Beauharnais en France. Joséphine, Eugène et Hortense prennent tout à coup des airs Ancien Régime. La tradition du vicomte de Beauharnais se substitue à celle de Bonaparte. Le beau-fils et la belle-fille de Napoléon n'ont point de cesse qu'ils n'aient été présentés à Louis XVIII. Celle-ci ouvre un salon, où tout le monde est reçu, les ennemis de l'Empereur en première ligne, pourvu que tout ce monde là soit du Monde. Quelle époque d'infinies prostitutions nous entrevoyons ici !

L'ouvrage se continue et s'achève par un chapitre sur la suite des vicissitudes des Bonaparte en Suisse, en Autriche et en Italie, de mai 1814 à février 1815, et par un autre chapitre sur le séjour de Napoléon à l'Ile d'Elbe. A l'inverse des Beauharnais qui paraissent, provisoirement, devoir réussir en France, les Bonaparte sont traités en proscrits. Mais ils n'en éprouvent pas de meilleurs sentiments à l'égard du chef de leur famille. Le bonheur les avait rendus ingrats en excitant leur vanité ; le malheur les rend implacables en empoisonnant leur bile. Joseph ne veut pas entendre parler d'aller à l'île d'Elbe. Tous ont pris soin de réduire « au strict minimum » leurs relations avec Napoléon. Une exception en faveur de Pauline et aussi de Madame Mère, qui rejoignent, on le sait, l'Empereur à l'île d'Elbe.

Le dernier chapitre, sur l'île d'Elbe, a une importance particulière. L'auteur y reconstitue, avec la précision que lui permettent tant de documents patiemment amassés, la vie de l'Empereur. Aux dernières pages, il étudie la situation inextricable où Napoléon en était venu,

— la Restauration aidant, — et dont il ne pouvait sortir que par le Retour en France.

Ce tome X, que nous venons d'analyser, montre assez que l'historiographe de Napoléon n'a pas varié dans ses sentiments à l'égard des parents de celui-ci. Il les déteste, il les méprise, bref, il ne peut pas les sentir. L'ensemble de ce drame de famille, reconstitué par une magistrale érudition spéciale, — un sentiment lui donne son unité : l'ingratitude, la « muflerie ». S'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre, la parenté d'un grand homme ne se compose jamais que de valets de chambre. Ami personnel, je crois, de quelques-uns des seconds et des troisièmes Napoléons, M. Frédéric Masson n'aura pas toutefois été tendre pour les premiers. Il faut bien admettre qu'il a voulu se conduire, avant tout, en historien exact.

Donnons seulement une mention, — la place diminuant, — au petit volume que M. Frédéric Masson a publié un peu après le précédent. Sous ce titre : **Pour l'Empereur**, commenté par ce sous-titre : « Pages d'histoire nationale » et par ces dates : 1796-1821, M. Masson a réuni diverses matières accessoires, — épisodes, physionomies, aventures, — rencontrées au cours de ses études sur la famille impériale, et il a voulu leur faire un sort à part. Ce procédé a déjà donné tout un volume, « l'affaire Maubreuil » (dont on parla ici même en son temps), tout un volume compact, ce qui n'est pas étonnant, M. Masson y ayant déversé son animadversion contre la Restauration, que ces nombreuses pages montraient en fort déshonorante posture à l'égard de l'Empereur. (Il y a encore assez de Maubreuil dans le tome X des Napoléonides.) Le même procédé a fourni aussi de larges parties du livre sur Sainte-Hélène (analysé à l'époque ici même), plus une dizaine de recueils de mélanges napoléoniens dans le genre du présent. De ce dernier, quelques titres et quelques parenthèses indiqueront l'intérêt : « La séance publique de l'Institut au 15 nivôse an VI » (réception du général Bonaparte) ; « L'instrument du génie militaire de Napoléon (son compas) » ; « Les Américains dans la Méditerranée » (croisières contre les Barbaresques ; un précédent pour l'application intensive de la doctrine de Monroë...) ; « Les Mémoires de Roustan » (Détails généraux sur la littérature des mémoires napoléoniens, et particuliers sur les papiers laissés par le fameux Mameluk de Napoléon ; ce document est goûté de M. Masson) ; « La Garde impériale », etc., etc., etc. En tête, une de ces fougueuses préfaces que M. Frédéric Masson a multipliées depuis plusieurs années. On y trouve d'intéressants détails sur le parti bonapartiste après la mort du Prince impérial.

Avec son livre intitulé : **Après la Mort de l'Empereur**, M. Albéric Cahuet apporte une contribution des plus curieuses à la

littérature de Sainte-Hélène, déjà enrichie récemment des remarquables ouvrages de M. Frédéric Masson et de M. Paul Frémeaux. Laissant l'histoire des personnages de premier plan, déjà faite aussi bien qu'elle peut l'être, ou bien qui n'est pas encore faisable, M. Albéric Cahuet s'occupe de quelques-uns des serviteurs subalternes de l'Empereur exilé : Santini, Ali Saint-Denis et Noverraz. Le valet de chambre Marchand, qu'il faut ajouter, occupe un rang plus relevé. On sait que, nommé par l'Empereur l'un de ses exécuteurs testamentaires, titre immense dans le monde impérialiste, il épousa par la suite la fille du général comte Brayer et fut lui-même nommé comte par Napoléon III. M. Cahuet a fait l'histoire des longues et périlleuses démarches accomplies par le serviteur de l'Empereur pour accomplir sa mission.

Noël Santini, « la bête noire de la Sainte-Alliance », réussit, lui, à rapporter en Europe, « sous les broderies de sa livrée », la protestation de l'Empereur contre les indignités de son exil, document qui produisit une profonde sensation, et qui valut à l'intrépide messager les persécutions de toute la police européenne. Délivré d'elle à la mort de Napoléon, Santini s'employa, avec un zèle d'apôtre, à répandre l'évangile napoléonien. Il finit ses jours dans le poste de gardien du tombeau des Invalides. — Ali Saint-Denis, ancien Mameluk, devenu bibliothécaire de l'Empereur à Longwood, eut, après l'exil, une histoire moins importante, ou moins élucidée. M. Albéric Cahuet a connaissance d'un manuscrit de lui, que personne encore n'a pu utiliser. Ce personnage fournit à M. Cahuet l'occasion de divers détails sur la vie à Longwood (notamment sur les livres et les lectures de Napoléon). On en dira autant de Noverraz, l'huissier de Longwood, le bon Suisse, qui mourut à Lausanne, après avoir eu la joie pieuse de figurer dans le cortège du Retour des Cendres.

On sent que M. Albéric Cahuet s'est passionné pour son sujet : aussi, complétées par deux chapitres, l'un introductif (« La fin d'un exil »), l'autre de conclusion (« Les pèlerins de Sainte-Hélène »), les quatre biographies que nous venons de signaler lui ont-elles fourni la matière d'une reconstitution précise et colorée.

§

Sans doute, l'histoire, en Orient, se recommence perpétuellement, comme le remarque M. A. Boppe, indiquant l'intérêt d'actualité de son livre : **l'Albanie et Napoléon**. Malheureusement, si, à l'heure présente, elle se recommence, ou peut se recommencer, en Albanie, pour l'Italie, l'Autriche et pour d'autres, nous n'y trouvons pas, quant à nous, une réitération, un prolongement de notre propre passé.

Ce passé, cette histoire de la politique orientale de Napoléon, avait

un chapitre peu connu, que M. A. Boppe s'est appliqué à retrouver. Les relations de l'Empereur avec le fameux Ali Tébelen, Pacha de Janina et tout-puissant en Albanie, en fournissent la substance. Les intérêts français dans l'Ile de Corfou, considérée comme la clef de l'Adriatique et que la France posséda, durant la période napoléonienne, à deux reprises (1797-1799, 1802-1814), obligeaient Napoléon à surveiller particulièrement Ali Tébelen, son incommode voisin sur la côte épirote, et que nous retrouvions encore ailleurs dans la péninsule balkanique par suite de nos conquêtes en Illyrie. Sous ce même rapport, les relations de l'Empereur avec les beys albanais et les populations de la côte d'Epire étaient d'une grande importance. Comme Venise, à l'époque où elle possédait Corfou, la France, remarque M. A. Boppe, « avait besoin du libre usage du canal et d'un établissement sur la terre ferme ».

Placé devant cette situation, mis de la sorte en contact avec le Grand Empire, Ali Tébelen se conduisit, ainsi qu'il ressort de l'exposé documenté de M. Boppe, en Levantin rusé, avide, perfide, tour à tour, selon ses intérêts, ses espérances ou ses déceptions, l'ami de l'un ou de l'autre, de la France ou de l'Angleterre, — instrument définitif de cette dernière, après le traité de Tilsitt, qui lui enlevait tout espoir de s'établir dans les îles ioniennes. Corfou, notamment, étant, dans cet archipel, un centre d'intrigues pour les beys albanais et les primats grecs qui cherchaient une protection contre lui, le pacha de Janina ne nous pardonna point de lui enlever, par notre nouvelle occupation, l'espoir de posséder l'île. Maître de l'Epire et du littoral albanais, après avoir vaincu la ligne albanaise soutenue par nous, il seconda les Anglais dans les îles Ioniennes et dans l'Adriatique. Il cherchait à se rapprocher derechef de la France, lorsque les désastres des dernières années de l'Empire firent passer à l'arrière-plan les intrigues albanaises, un moment si importantes du point de vue de notre prépondérance en Orient. La France, ayant évacué les îles Ioniennes, resta simple spectatrice de la lutte fameuse que, devancier de Méhémet-Ali, le Pacha de Janina soutint contre la Porte, dont il voulait, on s'en souvient, rejeter la suzeraineté.

L'ouvrage comporte un côté pittoresque très précis, où se montre un Orient un peu différent, à vrai dire, de celui de Byron, Hugo et Dumas, quoique de couleur non moins curieuse.

Le recueil d'extraits publiés par Hector Fleischmann, sous le titre de : **Napoléon par Balzac**, dégage le côté napoléonien de l'épopée balzacienne. C'est, dans la prose, ce que sont, dans la poésie, les fragments de Hugo. L'auteur de cette compilation s'est donné du mal, en tête du volume, pour ajuster la matière prestigieuse qu'il a mise à part de la sorte aux idées politiques manifestées dans l'œuvre de Balzac. Quoique intéressant, ce n'était peut-être pas

absolument nécessaire, le principe de l'enthousiasme napoléonien de Balzac étant, simplement, l'enthousiasme tout court, et aussi, et sans doute surtout, la haute idée que Balzac avait légitimement de lui-même, l'émulation ingénue, généreuse, géniale, qu'il ressentait à évoquer la gloire de l'Empereur.

Ce sera le dernier livre dont j'aurai à parler de cet Hector Fleischmann, mort il y a quinze jours, à l'âge de 31 ans. Quoique si jeune, il avait écrit beaucoup; trop. Il ne se passait pas de trimestre que je ne reçusse un nouveau livre de lui. C'était là une production bien précipitée, et cela l'induisit à quelques entreprises historiquement contestables.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Eugénique et l'alimentation. — Fixation des poisons par les glandes génitales. — Disparition de certaines espèces animales. — Un nouveau centre à la base du cerveau. — Carte topographique de l'écorce des hémisphères cérébraux.

L'Eugénique et l'alimentation. — Il y a un peu plus d'un an, un certain nombre de savants se sont réunis à la Faculté de médecine pour préparer la constitution d'une « Société française d'Eugénique ». Cette société, dont le président est M. Edmond Perrier, possède maintenant une Revue. En tête du premier numéro se trouve une savante étude, *Eugénique et régime alimentaire*, de M. Fr. Houssay, professeur à la Sorbonne.

« L'Eugénique, dit M. Houssay, est une discipline toute nouvelle qui se propose pour but d'épurer la race humaine et d'en faire disparaître les tares. »

Pour cela on a préconisé tout d'abord l'extinction des dégénérés, par une stérilisation chirurgicale. Si l'idée a été mise en pratique en Suisse et dans certains états de l'Amérique du Nord, elle a choqué notre mentalité française. Il est préférable d'essayer à enrayer les tares à leur origine, mais pour cela il faut chercher à débrouiller les causes déterminantes.

Pour M. Houssay, le déterminisme des tares n'est pas à rechercher seulement dans les accidents à grands fracas et dans les maladies graves, mais encore dans les pratiques les plus banales.

M. Houssay rappelle les résultats qu'il a obtenus en nourrissant exclusivement avec de la viande des Poules pendant 6 générations successives. Le régime, d'abord favorable, s'est montré ensuite défavorable. Les modifications ont porté sur le jabot, le gésier, l'intestin, le foie, les reins, le cœcum, etc., et sont devenues héréditaires : on les observait déjà sur les jeunes poussins avant que la pratique de leur vie individuelle n'eût amené sur eux aucune transformation.

La toxicité du régime s'est traduite violemment sur les œufs, les empêchant d'éclore ; d'année en année le pourcentage des éclosions a diminué ; dans la même année, la Poule pondeuse s'intoxiquant davantage à mesure que s'avançait sa vie, la proportion des succès au nombre total des œufs incubés allait en décroissant.

Le régime conduit à l'anéantissement de la race, et cela en 6 générations. « Or, combien de familles humaines, de celles dont l'histoire inscrit les généalogies, qui se sont ainsi éteintes en un nombre de générations comparables à celui-là et à propos desquelles il est permis de se demander si leur genre de vie paresseuse et surnourrie n'a pas été la cause même de leur extinction. »

Dans notre humanité civilisée, les régimes alimentaires sont très maladroits. Je n'insiste guère sur la minorité qui est en état d'inanition ; c'est un malheur physiologique non moins qu'une injustice sociale...

Aussitôt que l'homme gagne, comme on dit, sa vie, il mange trop : l'immense majorité des civilisés se surnourrit. Cela ne veut pas dire que tout le monde prend de l'embonpoint, bien que ce soit un fait très général vers la 30e année, mais tout le monde fatigue ses émonctoires naturels et accumule d'une façon précoce les déchets dans son organisme. La vieillesse est ainsi hâtée et la mort avancée, comme le dit fort bien Metchnikoff, et s'il ne peut être question de supprimer ni l'une ni l'autre de ces nécessités, encore faut-il ne point s'y précipiter par le plus court chemin.

Le régime mal réglé en quantité l'est aussi en qualité et le devient de plus en plus à mesure que se propage l'aisance. Abus de la viande, abus des liqueurs fermentées, des excitants, tous les médecins le reconnaissent aujourd'hui.

§

Fixation des poisons par les glandes génitales. — Un fait très curieux, sur lequel M. Houssay insiste à juste titre, est celui de la fixation des poisons sur les cellules reproductrices. Il y a environ vingt ans, Charrin et Gley ont établi la continuité héréditaire de certaines intoxications morbides. Phisalix a constaté le passage des toxines dans l'ovaire et les œufs, notamment chez la Vipère et l'Abeille, et a observé le fait suivant sur des Crapauds femelles : au moment du frai, les toxines normalement sécrétées par les glandes cutanées se localisent dans l'ovaire et passent dans la ponte ; elles disparaissent ensuite au cours du développement du têtard.

M. Houssay a constaté un fait analogue sur les Poules intoxiquées par le régime carnivore, et récemment, en 1912, son élève Robert Lévy a montré que certaines Araignées produisent un poison qui se concentre tout entier dans la ponte à mesure qu'elle mûrit. Ces Araignées sont des Epeires, et le poison est une toxine hémolytique, l'arachnolysine. Une jeune Araignée contient l'arachnolysine de l'œuf qui lui donne naissance ; mais bientôt la toxine disparaît au cours du développement, pour ne se reformer que chez les femelles adultes.

Le pouvoir toxique marche parallèlement avec la différenciation des organes génitaux, et l'arachnolysine se localise dans ceux-ci (cela sans préjuger du lieu de son élaboration), pour être éliminée en totalité ou presque par la ponte.

La ponte serait ainsi une sorte de processus d'excrétion. De plus, il semble qu'il y a lieu de tenir compte de cette fixation des produits toxiques sur les œufs pour comprendre l'hérédité des caractères acquis, et aussi la disparition de certaines espèces animales.

Disparition de certaines espèces animales. — Les causes de la disparition des espèces animales paraissent d'ailleurs complexes et sont encore très obscures. Récemment M. Sarasin, dans la *Revue française d'ornithologie*, nous parle de la disparition de trois Oiseaux de la faune néo-calédonienne. L'un d'eux est le Cagou, l'Oiseau calédonien par excellence ; il a même été appelé à orner les timbres-poste de la Colonie ! Il a l'aspect d'une petite Grue : le plumage et la huppe d'un gris argenté élégant contrastent avec le rouge du long bec et des jambes robustes. Il se défend mal et ne sait guère faire usage de son bec et de ses jambes. Les indigènes, puis les Européens l'ont toujours traqué. En 1853, les Français introduisirent le Chien en Calédonie. Bientôt, des Chiens et des Chats devenus sauvages se mirent à rôder dans la brousse et à exterminer les Cagous.

§

Un nouveau centre à la base du cerveau. — Un physiologiste distingué, M. Jean Camus, en collaboration avec M. Roussy, vient de signaler un nouveau centre à la base du cerveau. Là se trouve, comme l'on sait, une petite saillie, connue sous le nom d'hypophyse. C'est une sorte de glande qui déverse dans le sang des substances chimiques qui exercent en particulier leur influence sur la croissance ; chez les géants, on observe souvent une hypertrophie de l'hypophyse.

Il est très difficile d'atteindre la base du cerveau. Il faut trépaner, en passant par le voile du palais, le sphénoïde, os qui ferme le crâne par en dessous. On peut ainsi arriver à pratiquer des piqûres dans les régions qui environnent l'hypophyse et à couper cet organe sans blesser la substance nerveuse qui l'entoure. Or, une lésion de la région dite interpédonculaire entraîne une polyurie abondante et durable ; un Chien de 13 kilos ainsi opéré émettait jusqu'à 5 litres d'urines, et celles-ci ne contenaient pas de sucre ; cela durait encore sept semaines après l'intervention.

De plus, la polyurie s'est trouvée accompagnée d'atrophie génitale chez deux des animaux opérés.

Il y aurait donc à la base du cerveau un centre qui présiderait à

la régulation de la quantité d'eau contenue dans l'organisme. Quand ce centre fonctionnerait mal, il en résulterait la polyurie et la sensation de soif.

§

Carte topographique de l'écorce des hémisphères cérébraux. — Récemment j'ai visité à Berlin un Institut dirigé par un neurologiste bien connu, M. Oskar Vogt, et consacré exclusivement à l'étude histologique et physiologique du cerveau. M. Vogt, en collaboration avec sa femme, Mme Cécile Vogt, est en train de tracer une carte topographique de l'écorce des hémisphères cérébraux chez l'Homme, quelques Singes et Lémuriens. Ces auteurs sont arrivés à distinguer 180 champs distincts, à limites nettes, et ayant chacun une structure caractéristique ; en passant des Lémuriens aux Singes et des Singes à l'Homme, le nombre des champs spécialisés augmente.

M. et Mme Vogt ont fait de nombreuses expériences sur des Singes, portant successivement l'excitation électrique sur les divers champs qu'ils avaient reconnus, et observant des réactions motrices. Ils ont constaté une localisation d'une netteté et d'une précision insoupçonnée ; et, chez les diverses espèces de Singes étudiées, à la même structure correspondait toujours la même réaction. La clinique a permis d'étendre ce résultat à l'homme.

Voici un exemple relatif au Singe : la destruction de la pariétale ascendante entraîne, non une paralysie, mais des troubles de la sensibilité qui empêchent l'adaptation des mouvements aux circonstances présentes ; l'animal, s'il veut s'accrocher à une branche, dépasse le but. M. et Mme Vogt ont étudié comparativement la pariétale ascendante chez un Cercopithèque, Singe qui se sert assez habilement de son pied et surtout de sa main, et chez un Lémurien, beaucoup moins habile ; or, les différents champs de la pariétale ascendante chez le Cercopithèque ont leurs homologues chez le Lémur, mais dans une région moins étendue et moins différenciée. Le développement de la pariétale ascendante serait en relation avec l'habileté plus ou moins grande du pied et de la main. De même il y aurait une relation étroite entre la marche et la station debout et le pied de la première circonvolution frontale.

On accueillera certainement avec beaucoup d'intérêt la carte cérébrale avec indices physiologiques dont la publication nous est annoncée par les éminents neurologistes de Berlin.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

E. Régis : *Précis de Psychiatrie*, 5e éd., O. Doin. — J. Guillemin : *Le Chef-d'œuvre humain*, Jouve et Cie. — E. Sicard : *Essai sur l'Euthanasie*, Firmin et

Montane, Montpellier. — Goizet : *Ne jamais vieillir et vivre plus de cent ans*, Maloine. — Ch. Bally : *Le Langage et la Vie*, Fischbacher. — Toulouse : *La Vie nouvelle*, A. Fayard, 3 fr.50.

La pathologie mentale s'est, depuis une trentaine d'années, curieusement transformée. Nous pouvons suivre son évolution dans les différentes éditions du livre du professeur Régis qui parut pour la première fois en 1884. Cet ouvrage est des plus remarquables.

La portion de la médecine dont il traite — malgré qu'elle soit d'antique origine et que l'on rencontre des aliénistes de valeur avant le début de l'ère chrétienne — ne s'est guère précisée qu'au XIXe siècle, sous l'énergique impulsion de deux Toulousains : Pinel et Esquirol.

Il faut arriver jusqu'à l'époque tout à fait contemporaine — vingt ans au plus — pour voir apprécier à sa juste valeur le rôle de l'infection et de l'intoxication en psychiatrie. Vers 1840, Heinroth pouvait soutenir que la folie n'était qu'un péché et que son meilleur préservatif se trouvait dans l'attachement aux vérités de la religion chrétienne.

Aujourd'hui encore bien des médecins — et non des moindres — considèrent la science des fous comme une science relevant plus de la psychologie que de la thérapeutique.

Le professeur Régis termine un lumineux raccourci de l'Historique de la médecine mentale en s'écriant : « La psychiatrie a cessé d'être un pur chapitre de la philosophie. Elle est maintenant et elle sera de plus en plus une branche à la fois psychologique, clinique, anatomique et sociologique de la science médicale, ou, pour mieux dire, de la biologie. »

De cette psychiatrie, M. Régis fait amoureusement l'inventaire depuis trente ans et son nom est, à l'étranger, représentatif de la psychiatrie française, comme, pour nous, le nom de Krœpelin est représentatif de la psychiatrie allemande. Bâti en force, travailleur acharné et persévérant, le maître de la Faculté de Bordeaux n'a pas laissé passer un seul travail sur l'aliénation mentale sans le classer et sans en tirer pour ses élèves la substance nourrissante... Il s'est toujours gardé de ces enthousiasmes qui nous font souvent trop admirer les théories jaillies hors de nos frontières, et sans parti-pris aucun, il a su conserver et perfectionner l'œuvre originale des grands aliénistes français. L'Ecole de médecine navale fait graviter autour de lui une armée de jeunes gens distingués dont il inspire les thèses inaugurales et parmi lesquels deux ou trois élèves préférés organisent les cliniques d'observation des aliénés de la marine.

Nous trouvons dans la cinquième édition du traité de Régis le résumé de ses efforts pour la création d'une psychiatrie militaire. Il n'est pas, depuis quelque temps, un congrès où il ne démontre la nécessité d'examiner les engagés — si souvent anormaux — et de

faire l'expertise mentale de la plupart des prévenus de conseil de guerre. Il demande que les médecins militaires soient de plus en plus avertis d'une science qui leur sera particulièrement utile, et, ici encore, l'effort du Pr Régis demeure en quelque sorte national.

Les sentiments du maître s'expriment bien dans les lignes suivantes :

La psychiatrie française, depuis quelques années, fait de larges emprunts à la psychiatrie étrangère, particulièrement à la psychiatrie allemande. Cela est logique, car la science vit de libre échange et il est naturel que nous utilisions les progrès réalisés ailleurs, comme on peut utiliser ailleurs les progrès réalisés dans notre pays.

Mais il y a un écueil à cela. C'est que la mode s'en mêle souvent, surtout en France, et que, par une sorte d'entraînement progressif, par engouement, par snobisme, on en arrive à dépasser peu à peu, sans le vouloir et sans le savoir, dans cet emprunt de théories, d'idées, de formules et de mots, les caractères de la personnalité nationale.

Or, il serait vraiment dommage qu'il en fût ainsi de la psychiatrie, car là plus qu'ailleurs la science française a apporté de tout temps ses incomparables qualités de fine observation, d'ordre, de méthode et de clarté.

Tout en faisant aux travaux étrangers, dans cet ouvrage, la large et légitime part qui leur est due, il m'a donc paru qu'il n'était pas nécessaire de tout leur emprunter, théories, idées et langage, et j'ai pensé que ce *Précis* pouvait donner un aperçu général de nos connaissances, théoriques et pratiques, en médecine mentale, bien que restant, par ses traditions, par ses affinités, par sa terminologie, par son caractère, en un mot par ce quelque chose qui se dégage d'un livre aussi bien que d'un être vivant, un spécimen bon ou mauvais, réussi ou non, de la psychiatrie française.

Le Pr Régis a magnifiquement réalisé son désir; il en peut être fier.

Son livre devrait être entre les mains des hommes de loi, des philosophes et de bien des littérateurs, au moment où la question des Responsabilités nous agite et où la lutte est plus vive entre la philosophie de la raison et celle du sentiment.

§

Le Dr Guillemin, chirurgien des Frères Saint-Jean de Dieu, nous donne la deuxième édition d'une « étude médico-philosophique » intitulée : **Le Chef-d'Œuvre Humain**. C'est un mélange d'anatomie, de physiologie et de pathologie ad usum delphini et ad majorem Dei gloriam. Le Dr Guillemin admire à jet continu. C'est son droit.

Ecoutez-le plutôt.

Il me faudrait pour vous faire partager mon admiration pour l'étude du chef-d'œuvre humain, dans la mesure de nos connaissances actuelles, soit le lyrisme du très ancien confrère Jean Lygée qui, au XVIe siècle, déjà chan-

tait l'œuvre incomparable soit la puissance d'admiration d'un Ambroise Paré ou encore une plume arrachée à l'Aigle de Meaux qui tentèrent, eux aussi, d'aller par l'homme à Dieu.

L'auteur nous fait admirer la science industrielle, l'auto, l'aéronautique, les sous-marins, etc..., pour mieux nous montrer leur infériorité sur l'organisme humain : « Quel constructeur de génie pourra jamais inventer un appareil de suspension qui se puisse comparer au pied ? »

Sur ce pied-là, le Dr Guillemin étudie les diverses fonctions d'un corps qu'il divinise.

Malheureusement, tout cela est déjà vieux... et puisque le pied, à lui tout seul, suffit, il n'y a pas utilité philosophique à étudier tout l'organisme.

§

Le Dr Goizet, très aimablement, nous avertit qu'avec sa *Méthode des frottements tractiles superficiels*, on est certain de ne jamais vieillir.

Le Dr Goizet doit être un précurseur dans le genre d'Hégésippe Simon, car il a des formules définitives, celle-ci, par exemple :

Si un temps d'arrêt se produit dans la déformation (de notre forme « définitive et typique »), la déchéance physique, la marche vers la mort subissent le même temps d'arrêt.

§

M. Ch. Bally, dans **le Langage et la Vie**, a fait une étude qui intéresse plus que les philologues.

Il donne à la « langue parlée » une place de choix et insiste sur le rôle de l'affectivité dans la formation d'une langue. Ceux qui s'intéressent à la prédominance de l'élément affectif sur l'élément intellectuel trouveront ici de solides arguments.

L'auteur dit que la linguistique a été une technique et un art avant d'être une science, ce qui a conduit à de nombreux excès et erreurs :

C'est d'abord le fétichisme de la langue écrite, accompagné, bien entendu, d'un mépris souverain pour la langue parlée qualifiée de « vulgaire », et qui est pourtant la seule véritable, parce que la seule originelle; c'est la superstition d'une langue classique immuable proposée comme modèle à toute la postérité; enfin l'action néfaste du purisme, qui veille jalousement sur ce palladium et frappe d'interdiction toute forme nouvelle qui s'écarte de la correction. Nul effort cependant ne parvient à arrêter le mouvement irrésistible de la poussée vitale et sociale qui détermine l'évolution du langage. L'idiome vulgaire et parlé continue sa marche d'autant plus sûre qu'elle est souterraine ; il coule comme une eau vive sous la glace rigide de la langue écrite et conventionnelle ; puis un beau jour la glace craque, le

flot tumultueux de la langue populaire envahit la surface immobile et y amène de nouveau la vie et le mouvement. L'histoire du latin dans son passage aux langues romanes est un exemple typique de ce phénomène.

§

L'Euthanasie est la mort provoquée sans souffrances pour éviter les douleurs des maladies incurables et l'angoisse de l'agonie. C'est, en somme, le suicide et l'assassinat médicalement autorisés. Le Dr Sicard, dans son intéressante thèse, nous apprend que ses défenseurs sont uniquement des littérateurs et des utopistes et que la médecine s'oppose à l'euthanasie pour des raisons absolues :

1° La médecine a pour but de conserver la vie et non de la détruire ;

2° Elle n'est pas une science absolue ; c'est un art qui évolue et se perfectionne sans cesse ; une maladie incurable aujourd'hui pourra être guérissable demain ;

3° Le diagnostic ne permet pas d'affirmer, d'une manière absolue, l'incurabilité de la maladie ;

4° Le pronostic aussi est sujet à de trop nombreuses erreurs.

§

Le docteur Toulouse, infatigable, après avoir conseillé l'homme dans sa vie privée, le conseille dans sa vie publique. Dans son dernier livre, **la Vie nouvelle**, il essaie de nous armer pour comprendre la société de demain et pour nous aider à nous y adapter. L'ouvrage fourmille de vues ingénieuses et d'idées audacieuses. Il se rattache cependant par trop de liens à l'œuvre générale de l'auteur pour que nous l'étudiions aujourd'hui en détail. Nous le ferons à propos d'une étude d'ensemble sur le docteur Toulouse.

Dr PAUL VOIVENEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Chambéry. — Le musée Savoyard. — Le musée d'Annecy. — M. Paul Jacquet et la poterie populaire de Savoie. — Ch. Marteaux et Marc Le Roux : *Boutæ, vicus gallo-romain*, 8°, 516 pages, près de 1000 dessins, Annecy, J. Abry, 15 fr. — Léandre Vaillat : *La Savoie (Chambéry, la Maurienne, la Tarentaise)*, 4°, 121 pages, ill. d'André Jacques, Chambéry, Dardel, 20 fr.

En passant une huitaine de jours en Savoie, cet hiver, j'ai fait quelques découvertes. D'abord, j'ai vu avec mes yeux d'adulte ce merveilleux paysage de la vallée de **Chambéry** en hiver, que je connaissais depuis ma jeunesse sans en avoir senti autant le charme particulier.

Il n'y a rien, dans le reste des Alpes de France et de Suisse, de comparable à ce coin, surtout à la vue depuis les Charmettes ou le clos Savoiroux. Des premiers plans ondulés en tous sens, cerclés de

montagnes aux arêtes franches, et dans le fond une barrière droite, dentelée : la chaîne de Belledonne.

La proportion des espaces presque plats et des hauteurs, de la douceur plane et de la rudesse rocheuse, est ici d'une harmonie unique. C'est ce paysage qui a, je le sens maintenant, fait Rousseau. Ou si l'on préfère, ce sont les contrastes de ce paysage qui répondent exactement aux contradictions du tempérament profond de Rousseau, tour à tour brutal et doux, énergique et faible, et qui a donné à l'homme qu'il était la seule justification possible : qu'il répondait à une possibilité de la Nature, et qu'il avait le droit d'être ainsi qu'était, et est encore, la vallée de Chambéry vue des coteaux de la ville.

J'ai découvert aussi le **Musée Savoyard** : on l'a mis dans l'ancien archevêché ; c'est M. Pavèse qui a tout transporté, arrangé, classé. Mais je dois avouer que j'ai été un peu déçu. La faute n'en est ni au bâtiment, quoique un peu lugubre, ni à M. Pavèse, qui a fait de son mieux avec ce qu'il avait — mais au manque d'argent pour compléter les collections. Si l'on compare notre pauvre musée à celui d'Arles, ou à ceux de la Suisse, on est saisi de honte. Disons le mot : la visite de ce musée donne une impression de misère indigne d'une ville comme Chambéry et ses habitants. La ville n'a pas d'argent, m'a-t-on répondu ; et les habitants riches ne sont pas disposés à donner quoi que ce soit pour ce Musée. Quand je vois comment est autre l'esprit de Neuchâtel, qui a le même nombre d'habitants que Chambéry, et où l'on trouve un musée ethnographique, donné par M. de Pury et qui s'enrichit rapidement ; un musée historique dont les collections valent une demi-douzaine de millions ; un musée d'histoire naturelle, avec les collections d'Agassiz, célèbre parmi les spécialistes !

On mène grande campagne, en France, contre « l'esprit germanique ». On ferait mieux de lui emprunter sa force de patriotisme intelligent, cette volonté de faire de chaque petite ville un vrai centre d'art, d'histoire et de science.

Il règne dans nos provinces, chez les habitants bourgeois et riches, un esprit bizarre ; ils ont perdu l'amour de leur petite patrie ; ou, s'ils l'aiment, c'est à condition de ne lui rien sacrifier, fût-ce une parcelle de leur superflu. Trois exceptions seules détonnent dans ce marasme : Mistral et le Musée Arlaten, la Société des sciences de Semur et son musée à Sainte-Reine, la ville de Lyon et son musée des Tissus. Or voyez : M. Iklé a donné à Saint-Gall pour 800.000 fr. de dentelles et de broderies ; les cousins Sarazin à Bâle pour 1 million de collections ethnographiques ; M. Moser à Berne pour 2 millions et demi de collections orientales ; et ainsi de suite pour toutes les villes de Suisse. Chez nous, Paris absorbe tout.

Mêmes remarques à propos du **Musée d'Annecy** : il y a là,

outre les collections lacustres et gallo-romaines, des séries ethnographiques générales et savoyardes très belles, mais très incomplètes et mal visibles, proprement empilées. Il faudrait de la place et des vitrines. Mais pas d'argent, ni de mécènes. Alors, il y a des chances pour que tout reste en l'état encore cinquante ans, jusqu'à la pourriture. Au surplus, je prêche sans doute dans le désert.

J'ai découvert enfin M. **Paul Jacquet** : instituteur, il s'est mis à faire de la peinture, de la poterie, des bois, et commence des grès, en dehors de toute école, reprenant des procédés primitifs. Ce n'est pas un vieillard méconnu ; il a vingt-cinq ans, je crois, donc une vie de succès et d'échecs alternés devant lui. Ce qui m'a plu dans ses poteries, c'est l'utilisation des thèmes empruntés à la flore et à la faune du pays, puis des rondes de belles dames en robes modernes ; la technique les raidit, mais il y a tout de même de la souplesse dans les attitudes. Ses peintures et ses bois sont bien : voici enfin un artiste savoyard qui a l'intuition des couleurs.

C'est une exception étonnante. D'ailleurs les peintres suisses non plus ne savent ce qu'est la couleur : les Hollandais le savent, beaucoup d'Italiens, quelques Français, mais depuis cinquante ans à peine. Si je parle ici de M. Paul Jacquet, c'est que ses poteries se rattachent directement par leurs origines et leurs tendances aux **poteries populaires savoyardes** auxquelles j'ai consacré un article dans la *Revue de Savoie* de 1912 ; il y a donc ici un nouveau cas d'invention individuelle à partir d'une industrie en quelque sorte collective, fixée par la tradition à l'intérieur de limites assez étroites. On peut prévoir que cette action inaugurée par M. Paul Jacquet réagira sur les potiers ses compatriotes et que la poterie strictement vulgaire acquerra en Savoie des caractères artistiques nouveaux. C'est une chance rare que de surprendre au moment même de sa vitalité ce processus d'oscillations locales.

§

Boutæ est l'ancien nom d'Annecy, ou plutôt de la ville gallo-romaine qui s'étendait, du premier au cinquième siècle, dans la plaine des Fins qu'Annecy envahit à nouveau aujourd'hui. Il faut être savoyard ou archéologue très spécialisé pour savoir à combien de polémiques et d'hypothèses la précieuse monographie de Ch. Marteaux et Marc Le Roux met fin : la ville de Boutæ a joué un grand rôle ; elle a été un centre important et ce fut en tout cas le lieu où la romanisation de nos pays montagneux eut son point d'appui. Ajoutez qu'auparavant, et dès l'époque néolithique, le pourtour du lac d'Annecy était habité, témoin les stations lacustres ; puis vinrent les stations du bronze. Mais la race des habitants primitifs de cette région reste à déterminer, ainsi que leur nombre approximatif. Au

bronze succéda le fer ; et quelques noms de lieu font admettre que l'on y parla un dialecte ligure.

Le véritable point d'appui historique nous est fourni par la fondation et le développement de Boutæ. Il y eut là des villas rurales, des bâtiments publics, un petit théâtre et bien que les fouilles n'aient jamais pu porter sur l'emplacement entier de la ville, on peut admettre qu'elle eut à peu près 2.500 à 3.000 habitants, ce qui est beaucoup pour l'époque et pour les ressources limitées de ce pays alors en pleine période de défrichement.

Un grand nombre de statuettes, d'appliques de pierre sculptées, de poteries locales sont d'une assez belle qualité artistique, pour qu'on doive voir dans ces citadins des gens très cultivés, et depuis, jusqu'à nos jours, Annecy est en effet resté un bon centre intellectuel et artistique, fait d'autant plus remarquable que, par sa situation, la ville s'est trouvée en dehors des très grandes voies de communication.

Bien que depuis 40 ans ni l'Etat ni aucune association scientifique française n'ait accordé un seul sou de subvention aux fouilles, ce qui est plutôt honteux, bien que le morcellement de la plaine des Fins complique les recherches, le nombre des trouvailles a été assez considérable pour permettre aux excellents archéologues que sont MM. Marteau et Marc Le Roux de reconstituer en partie la vie publique et privée de l'antique *Boutæ*. Leur ouvrage donne une description précise, illustrée d'innombrables dessins, de toutes les trouvailles ; Alesia exceptée, aucune cité gallo-romaine ne possède un tel monument, et c'est un beau témoignage de vitalité qu'a donné l'Académie Florimontane en publiant cette monographie : en mettant ce volume à si bas prix, elle espère attirer sur Boutæ l'attention du grand public. Et j'ajoute que lorsqu'on dépense de nos jours des dizaines et des centaines de milliers de francs pour des fouilles en Asie ou en Afrique, il est honteux qu'aucun homme intelligent ni qu'aucune institution ne se trouve pour mettre à la disposition de l'Académie Florimontane les dix ou douze mille francs dont elle aurait besoin pour acquérir quelques parcelles de terrain encore vierges et y entreprendre des fouilles systématiques. Comme j'en parlais à un Annécien, il me répondit : « Ah, si on était en Allemagne, il y a longtemps que l'Etat, les villes et les particuliers auraient monté la chose en grand ; voyez comment ils étudient les régions romanisées du Danube et du Rhin ; allez au musée de Mannheim, et..... »

Et je répondis : « Hélas oui ! Voyez la peine qu'on a eue pour organiser les fouilles d'Alesia..... »

§

On devait à M. Léandre Vaillat deux beaux volumes : l'un sur la

Haute-Savoie, l'autre sur la Savoie moyenne, publiés à Genève ; son troisième, qui se rapporte à la Tarentaise et à la Maurienne, est, si possible, supérieur aux deux premiers par la beauté de l'édition et de l'illustration. Ce sont des reproductions de gouaches d'André Jacques ; pour ma part, elles ne m'enthousiasment pas autant que mes compatriotes, qui ont fait d'André Jacques presque un génie local. Je les trouve un peu sèches, un peu raides et je ne parle pas seulement des reproductions, mais aussi des originaux que j'ai vus à Chambéry ; de plus, il y a quelque truquage dans ces oppositions de blanc et noir. Mais enfin, c'est tellement supérieur à ce qu'on avait jusqu'ici que je prie de ne pas exagérer le sens de mes critiques.

Quant au texte de M. Vaillat, il vaut mieux que celui de ses deux premiers volumes : à force d'écrire, M. Vaillat se forme ; il a abandonné ses effusions verbales ; ses descriptions sont plus précises, influencées peut être par la sécheresse de son dessinateur. M. Vaillat a mis aussi une sourdine à l'expression de son catholicisme militant, sans doute parce qu'il n'y a plus ici de François de Sales pour l'inspirer. Si j'ajoute que, s'adressant au grand public, il a su mêler avec adresse ses réflexions personnelles, ses descriptions de paysages et de monuments avec celle des mœurs et coutumes, il faut conclure que c'est là un beau et bon livre, qui fera aimer notre pays comme il le doit être, sans romantisme exagéré, mais aussi tout autrement que ne font les alpinistes et les snobs.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Vital-Cartier : *Un méconnu : le Général Trochu (1815-1896)*, d'après des documents inédits ; in-8, Perrin. — Général Palat : *Bazaine et nos désastres en 1870 ;* 2 vol. in-8, Chapelot. — De Lanessan : *Notre Défense maritime ;* in-18, Alcan. — Memento.

En terminant ma dernière chronique, je signalais un ouvrage de M. Vital-Cartier sur le général Trochu. Son auteur, en faisant suivre le nom du général de la mention : *Un méconnu,* avait piqué ma curiosité. Je m'étais promis de lire ce livre avec une extrême attention. C'est ce que je viens de faire ; il me reste à avouer ma déconvenue et à l'expliquer.

M. Vital-Cartier, uni au général par une étroite communauté de sentiments politiques et confessionnels, a tenté un essai de réhabilitation qui tourne, dès les premières pages, au panégyrique. Sans doute, les sentiments qui l'ont inspiré sont de l'ordre le plus respectable ; il n'est pas possible de mettre en doute sa bonne foi. Peut-être a-t-il connu et observé son héros de trop près ? Impressionné par l'émouvant spectacle de l'irrémédiable chute dans l'oubli, d'un homme qui avait tenu en mains les destinées de la France, et qui,

en si peu de temps, connut tous les excès de la popularité et de l'impopularité; témoin des dernières années de cette lente agonie — le général Trochu mourut en 1896, octogénaire et presque aveugle — comment son jugement aurait-il pu conserver l'indépendance et la largeur de vues nécessaires? Pour juger, il faut se libérer de ses affections les plus étroites; un livre de piété n'est pas une étude historique. Pour M. Vital-Cartier, le général Trochu a vécu vingt-trois ans dans la retraite, dans le silence, dans l'oubli des êtres et des choses. Pure illusion. Le vieux général a gardé, tant qu'un souffle de vie l'a animé, le besoin qui le rongeait de parler de lui-même, de se mettre en scène. La publication des *Œuvres Posthumes* nous en a apporté le témoignage. Avoir voulu faire de cet homme un modeste, d'un parfait désintéressement, est une sorte de défi à la vérité. Les modestes traversent la vie en silencieux. Le Général Trochu n'a été rien moins qu'une violette et un parangon de vertus. Doué d'un extraordinaire talent de parole, il pensait en parlant; sa loquacité était la forme même de son énergie. Le 4 septembre 1870, associé à des avocats, théoriciens de la politique, nourris des lieux communs de l'histoire, rompus à tous les artifices de l'éloquence, il les surpasse tous et les abasourdit par sa faconde et son infatigable dialectique. Par contre, il se révèle au-dessous des moins doués d'entre eux pour la faculté d'agir. Son énergie fluait en paroles. J'aurais voulu au moins trouver dans ce panégyrique l'ombre d'une explication de la conduite du général comme chef de l'armée de Paris. M. Vital-Cartier ne nous révèle rien à cet égard. A la vérité, la question est embarrassante pour un hagiographe ou un panégyriste. Les sentiments chrétiens du général, Trochu ne l'ont pas plus aidé que sa science militaire, dans la défense de Paris. Au fond, comme Bazaine à Metz, il attendait le secours d'un événement extérieur, imprévu : le miracle. On sait que toutes ses entreprises, mal conçues, pitoyablement exécutées, ne furent conduites que pour donner satisfaction à l'opinion publique, dont le général, dans sa vanité, avait le fétichisme. Mais peut-être, grâce à M. Vital-Cartier, allons-nous connaître désormais le fond de sa pensée. Mme Trochu écrivait à sa sœur, le 6 décembre 1870 : « L'heure du châtiment dure toujours... » Pieuse allusion aux événements de Paris. Il n'est pas douteux qu'en écrivant cette pensée chrétienne Mme Trochu ne reflétât la pensée intime de son mari. Ainsi, en permettant aux Allemands de tenir Paris dans un cercle de fer, Dieu châtiait la France. Or,

Dieu fait bien ce qu'il fait,

Le général Trochu, en s'abstenant de tout effort militaire sérieux, se gardait ainsi de contrarier les décrets de la Providence. Il est certain que si le Très-Haut a voulu, à ce moment, châtier notre mal-

heureux pays, il a mis le comble à sa colère en permettant que le général Trochu se trouvât appelé à diriger les destinées de la France.

§

Le cauchemar de l'affaire Bazaine a de nouveau occupé l'opinion, en ces derniers temps. Des études de M. E. Ollivier, parues quelques semaines avant sa mort, avaient témoigné d'une sympathie non déguisée de l'ex-ministre de l'Empire pour l'ancien chef de l'armée du Rhin, en apportant des explications à sa conduite au cours des journées des 6, 14, 16 et 18 août 1870. On a pu penser avec raison que M. E. Ollivier avait dû recevoir de nombreuses confidences ou avait eu en mains des documents d'une importance capitale. En tout cas, ses appréciations semblaient écrites dans toute l'indépendance de sa pensée ; l'ancien ministre n'avait jamais eu en effet de relations suivies avec le maréchal, ni avant, ni après la guerre. L'inquiétude, ainsi éveillée, s'avivait du souvenir d'un incident qui s'était passé en février 1911. A cette époque le fils du maréchal Bazaine, officier dans l'armée espagnole, avait introduit auprès du Gouvernement français, en invoquant la loi du 8 juin 1895 sur les erreurs judiciaires, une demande de révision du procès de son père. Le Conseil des Ministres avait refusé de prendre en considération une pareille requête. Les motifs de ce refus ne nous ont pas été communiqués. Il est facile cependant de reconstituer les raisons qui l'ont motivé. Les « faits nouveaux » invoqués par M. Alphonse Bazaine pour justifier son instance de révision ne se rapportaient, si l'on en excepte une allusion à l'affaire Régnier, qu'à des incidents des journées des 14, 16 et 18 août 1870.

Or, si la conduite du Maréchal, pendant toute la période de son commandement, fut l'objet de discussions passionnées au cours du procès, il n'en reste pas moins que les trois chefs d'accusation sur lesquels le Maréchal fut reconnu coupable, à l'unanimité, par le Conseil de guerre, n'ont trait qu'à ses agissements pendant la période proprement dite de l'investissement de Metz, c'est-à-dire du 19 août au 29 octobre, jour de la capitulation. Les « faits nouveaux » invoqués ne se rapportaient donc pas au fond même du procès. Dans un pays tel que le nôtre, facilement impressionnable et si accessible aux sentiments généreux, une pareille demande devait susciter une certaine émotion. Beaucoup de personnes, après avoir cru que Bazaine avait été condamné pour crime de trahison, — alors que les trois chefs d'accusation que les juges de Trianon ont eu à examiner ne contiennent aucune allusion à ce crime — auraient été aussi facilement disposées à croire à son innocence. Les remous de l'opinion ont de tels effets. Le sentiment populaire, blessé, a pu affubler l'ex-maréchal de l'épithète de traître; il est cependant certain, aujourd'hui que la viva-

cité des premiers ressentiments est apaisée, qu'aucun esprit sérieux, ayant examiné la cause ne peut songer à faire application de cette épithète à l'ancien chef de l'armée du Rhin. Le maréchal Bazaine a trahi son devoir militaire; c'est bien assez. Sa défaillance méritait amplement la sentence, si rigoureuse qu'elle ait paru, dont elle a été l'objet, et que l'on applique, en temps de guerre, à un simple soldat coupable de maraude. Si le maréchal Bazaine avait été livré au peloton d'exécution, il n'y a pas de doute qu'il ne fût mort courageusement. Sa fin eût comporté une grande leçon, alors que sa commutation de peine, son évasion du Fort de Sainte-Marguerite, sa fuite en Espagne n'ont fait que discréditer le grand appareil de justice militaire réuni à Trianon, et conduit à penser qu'on n'avait assisté qu'à une comédie judiciaire. Ceux qui ont permis ce dénouement mesquin à un drame aussi poignant ont perdu de vue, en cette circonstance, la notion de la grandeur de l'exemple.

Ainsi, il importe peu, à notre sens, que la conduite de Bazaine ait été correcte le jour de Spickeren; qu'elle ait été logique, à Borny (« je défends que l'on avance d'une semelle! »), puisque l'armée était en retraite, par ordre de l'Empereur; qu'elle puisse paraître brillante à Rezonville, bien qu'il se contente de voleter comme un hanneton sur le front des troupes, recueillant au vol tous les avis, sans en poursuivre aucun et se bornant, en dernière analyse, à l'effort minimum; qu'elle soit susceptible d'explications, bien que condamnable au premier chef, le jour de Saint-Privat, mais après? alors, c'est l'investissement de l'armée sous la place de Metz, qu'il a voulu, qu'il a cherché : le véritable drame commence. A partir de ce moment, il nous paraît improbable que l'on réussisse un jour, dût-on bouleverser toutes les archives, à trouver des excuses à la conduite du chef de l'armée du Rhin. Dès lors, tous ses actes, sans exception, reflètent la volonté de ne plus agir, d'attendre passivement l'événement extérieur qui viendra mettre fin à une situation embarrassée. Soldat de fortune, justement doué pour être en des temps moins favorables un excellent sergent-major, porté au pinacle par une succession de circonstances heureuses, en même temps que beaucoup d'autres qui, intellectuellement, ne valent pas mieux que lui, comment ne croirait-il pas à sa bonne étoile? Son indéfectible paresse d'esprit, son intelligence en sommeil, sa veulerie, accrue par l'âge, son goût de la finasserie, tout s'accorde en lui pour lui donner à espérer qu'ayant en main la meilleure armée de la France, en la ménageant et en se ménageant lui-même, l'heure se présentera de sortir d'embarras, sans effort, avec tout profit. Il n'a jamais cru à la possibilité de la victoire; il juge des autres d'après son propre état de décomposition morale, et il faut avouer que bien des choses dont il a été témoin l'autorisent à penser ainsi. Il ne voit d'ailleurs pas plus loin que le régime impérial, sur

lequel il a champignonné, vénéneux comme tant d'autres, en étouffant les poussées saines. Dès les premiers instants il a estimé que nous serions battus, sans recours, sans rémission. C'est affaire de quelques jours; il n'y a qu'à attendre. La paix sera conclue tôt entre ceux qui font le geste de se battre; son armée sera intacte, et il n'aura pas joué sa réputation en de ridicules entreprises. Tout à coup surgit l'événement providentiel qui ne pouvait lui faire défaut. Un aventurier, un demi-fou, avec des lueurs de bon sens, se présente à lui : c'est Régnier. Régnier lui apporte un plan de tout repos, sans aucun risque à courir, qui lui laissera le beau rôle. N'avait-il pas raison de compter sur sa chance? Le personnage lui est envoyé par l'Impératrice, avec l'assentiment du Prince de Bismarck, pour traiter d'une convention honorable pour son armée. La seule condition est de se déclarer pour le gouvernement de la régente, qui, fort de cet assentiment, se reconnaîtra pour le gouvernement régulier et conclura la paix. Tel est le plan qu'on lui soumet et qu'il accepte de suite. Il se cramponnera à ce rêve jusqu'aux derniers jours. Et quand il s'aperçoit que sa crédulité a été jouée, il n'entrevoit plus qu'une solution : capituler en consentant à l'adversaire le maximum des concessions, dans l'espérance d'en obtenir le plus de bénéfices possible. Il n'est rien de plus pitoyable dans l'histoire militaire.

Ce qui précède n'est pas inutile pour mieux comprendre l'opportunité de la publication d'un ouvrage que M. le général Palat (P. Lehautcourt) vient de nous donner : **Bazaine et nos désastres en 1870**. Le général Palat instruit à nouveau le procès du condamné de Trianon. On verra que, plus de quarante ans après ces douloureux événements, le temps n'a rien apporté qui pût modifier la physionomie du principal coupable ou atténuer son crime. Le verdict des juges reste intact. A la vérité, dès 1888, M. A. Duquet, avec une vehémence, une probité et un courage auxquels on rendra de plus en plus hommage, avait instruit d'une manière magistrale le procès de l'ex-maréchal et de ceux qui furent étroitement associés à ses pires défaillances. M. le général Palat, en plusieurs endroits, n'a pu que suivre de très près la version de M. A. Duquet. Cependant, il est une partie très neuve de son ouvrage, consacrée à l'exposé de l'affaire Régnier. Cet épisode, curieux à un si haut degré, restait enveloppé d'obscurité. Il nous apparaît enfin en pleine clarté, grâce à de nombreux documents et au soin qu'a pris le général de suivre pas à pas, heure par heure, la trace et les agissements du singulier personnage, qui avait fait un trou à l'Histoire, comme d'autres font un trou à la lune. Son aventure avait toutes les apparences d'une invention ou d'une mystification. Il n'en est rien. Le général Palat combat victorieusement, à notre avis, la thèse soutenue par par M. H. Welschinger, dans un ouvrage récent, Régnier n'etait pas un espion

au service de l'Allemagne, c'était une sorte d'aliéné, illuminé par le génie de l'intrigue et possédé par le désir de jouer un rôle. Il suffit de lire ses rédactions pour y relever les lacunes que l'on observe dans la littérature des maisons de fous. Grâce à sa volonté de maniaque, à ses facultés d'entregent, le projet qu'il rêve de réaliser est sur le point d'aboutir. Tant il est vrai qu'on ne peut rien faire de grand sans un grain de folie.

§

M de Lanessan, ancien ministre de la Marine, a donné en ces derniers temps une succession d'ouvrages : *le Bilan de la Marine*, *Nos Forces navales, Notre Défense maritime*, qui ont toute l'apparence de jouer le même air. Cependant, dans le dernier paru, M. de Lanessan poursuit deux thèmes qui lui tiennent à cœur : la Concentration des Forces navales dans la Méditerranée, et la Destruction qui faillit se produire du port de Rochefort. Sur le premier thème, je lui passe raison : il n'y avait pas de pire manière de décourager les premiers partisans de la concentration méditerranéenne que celle dont elle a été réalisée et dont elle continue à être comprise. Sur le second, je ne le ferai qu'à demi, quoique je sois partisan du maintien de Rochefort comme port de guerre. Je ne reconnais cependant pas aux rades de la Charente les vertus que lui prête le député de Rochefort. Mais, lorsqu'on a recueilli un héritage de ses pères, on se doit de ne pas souffler dessus. Il suffit d'accommoder cet héritage aux conditions nouvelles. Or, on a failli cambrioler les défenses du front de mer de Rochefort! *Inde iræ*. La première suppression que l'on pouvait songer à opérer avec logique, à Rochefort comme à Lorient, devait être, semble-t-il, la personne du Préfet maritime. Sans doute, on se fût ainsi privé, à la tête de ces établissements, d'une haute personnalité dont la compétence et la fermeté de doctrine eussent fait largement défaut. Mais il y a des sacrifices auxquels il faut se résigner.

Memento. — Com. Jean de La Tour : *Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du Palais Impérial* (Chapelot, in-18), première étude d'ensemble consacrée à la figure discrète, effacée, qui se maintint silencieuse dans l'ombre de Napoléon. — Général Piarron de Mondéser : *Siège et prise d'Andrinople* (Chapelot, in-8), étude technique, bourrée de documents. — Com. breveté Royé : *Méthode d'instruction du groupe d'Infanterie* (Chapelot, in-8), appropriée incontestablement aux nécessités de la guerre de demain et qu'il importerait de vulgariser. — *Revue d'Histoire* (janv.) : La cavalerie au début de la guerre de Sept Ans, l'Organisation de la Grande Armée, la Campagne de 1814, la Guerre de 1870-1871, etc. — *Journal des Sciences militaires* (1er février) : Réflexions sur les manœuvres de Sissonne en 1913. Evolution des idées sur le mode de préparation de l'artillerie à la bataille. Etude sur les opérations du groupe de l'Est à la bataille

du Chaho. L'artillerie de campagne dans les Balkans, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères* (janv.) : Le budget de l'Empire allemand pour 1913. L'Armée japonaise, etc. — *Armée et Marine* (17 janv.) : En cas de guerre. L'aide de la Russie. La mer du Nord et le Pas-de-Calais dans un conflit franco-allemand. Soldats de la Révolution. L'agonie de la Défense nationale, etc.

JEAN NOREL.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bardoux : *L'Angleterre radicale, essai de psychologie sociale* (1906-1913), Félix Alcan, in-8°, 10 fr. — Angel Marvaud : *L'Espagne au XXe siècle*, Colin, in-18, 5 fr.

M. Jacques Bardoux, auteur de *Silhouettes* et de *Croquis d'Outre-Manche*, et naguère d'un *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*, vient, dans son dernier ouvrage sur **l'Angleterre radicale**, d'appliquer sa méthode à la poussée démocratique qui se manifeste depuis 1906. Cette méthode, dit-il, est « moins celle d'un historien que d'un psychologue ». J'avoue, pour ma part, ne pas concevoir ce que peut être l'histoire sans psychologie ; et il me semble, à lire M. Bardoux, que cette « psychologie » consiste, soit à égayer des études forcément austères de tableaux pittoresques, où reviennent un peu souvent les vestons de la Chambre des Communes, soit à les conclure par la description des caricatures du *Punch*. Mais enfin il y a dans ce gros livre des faits, des citations, que nous n'avons pas l'habitude de voir réunis ; et par là il est instructif et digne d'attention.

Nous désirons faire en sorte que la terre soit moins *a pleasure ground*, un parc d'agrément pour les riches, et davantage *a treasure house*, une source de trésors pour les pauvres.

Voilà la formule exprimée par le premier ministre lui-même, sir Henry Campbell Bannerman, à la veille des élections de 1905. Elle est bientôt développée dans un grand discours politique, par le Chancelier de l'Echiquier, D. Lloyd George :

Je puis nommer 12 personnes et vous aussi — car ce n'est point un secret ministériel, — dont les revenus suffiraient pour maintenir dans l'aisance, pendant tout un mois au moins, 50.000 ouvriers et leurs familles. Pensez-y ! Pensez-y ! 250.000 hommes, femmes et enfants pourraient vivre sur le revenu que ces 12 personnes toucheront, pendant la pire période de la stagnation commerciale, sans jamais l'avoir gagné.

Elle est enfin répétée par le même Lloyd George à la fin de l'exposé financier du budget de 1909 :

Ce budget est un budget de guerre. Il amorce une lutte implacable contre la pauvreté. Il m'est impossible de ne point espérer, de ne pas croire que, avant que cette génération ait disparu, nous aurons fait un grand pas vers

ces temps heureux, où la misère, avec la souffrance, la laideur, la dégénérescence qu'elle traîne après elle, sera aussi loin du peuple anglais que les loups qui, jadis, infestaient ces forêts.

Telle est la doctrine, et en moins de quatre ans, voici les actes : L'*Insurance Act*, inspiré par M. Lloyd George, organise, pour la masse entière des salariés, l'assurance obligatoire, non seulement contre la vieillesse, mais contre le chômage et l'invalidité. Une triple cotisation hebdomadaire, de l'ouvrier, du patron et de l'Etat, alimente la caisse. En cas de maladie, l'ouvrier touchera 12 schellings par semaine, plus les remèdes et les médecins fournis gratuitement, pendant 172 jours consécutifs. La dépense pour le Trésor, évaluée actuellement à 43 millions, atteindra 187 millions vers 1930.

Le *Labour Exchanges Act* organise les Bourses du travail. Et comme les patrons, depuis longtemps, s'emploient à détruire les syndicats, en leur intentant des procès en dommages et intérêts qui les ruinent, un *Bill* de 1906 déclare insaisissables les fonds des *Trade-Unions*.

Après l'ouvrier, le paysan.

En 1907, une loi confie au ministre de l'Agriculture la gérance des domaines de la Couronne. Il multiplie le nombre des fermiers, et à chacun concède l'usufruit à vie de la parcelle qui lui est allotie, la nue propriété restant à l'Etat. En 1908, le *Small Holdings and Allotments Act* décide que des exploitations rurales de 20 hectares doivent être mises à la disposition des journaliers qui les demanderont ; les terres seront fournies par la Couronne, et, à défaut, par les *Landlords* dûment expropriés. Ces efforts ont pour objet la constitution d'une démocratie paysanne analogue à celle de la France. Il faut noter cependant qu'au lieu que nos ruraux jouissent de la propriété individuelle les paysans anglais ne sont que fermiers à vie de leur sol. Cette disposition est visiblement inspirée par une conception collectiviste. M. Winston Churchill s'en est expliqué lui-même à M. Bardoux : « Nous ne reconnaissons aux individus, quand il s'agit de la propriété foncière rurale, qu'un droit d'occupation. De plus, nous ne travaillons pas uniquement pour le présent : nous ne voulons pas avoir à racheter une seconde fois des domaines hypothéqués ou vendus par leurs premiers concessionnaires. »

Pour insuffler la vie à ces lois, il faut de l'argent. D. Lloyd George l'a trouvé dans un remaniement de l'*income-tax*. La plus lourde charge du budget, en Angleterre comme en France, était supportée jusqu'ici par la masse des travailleurs, les riches cumulant avec leurs avantages sociaux un véritable privilège fiscal, puisqu'ils se trouvaient porportionnellement moins atteints que les pauvres. Le chancelier de l'Echiquier a renversé le point d'appui des impôts ; il a dégrevé 700.000 contribuables et n'en a frappé que dix mille. Il a

accrû les impôts sur les boissons alcooliques, institué une taxe sur les plus-values des propriétés foncières, « plus-values qui ne sont dues, dit-il, ni à une dépense de capital, ni à une dépense d'intelligence, mais à l'énergie et à l'esprit d'entreprise de la collectivité ».

Ces transformations ne se sont pas opérées sans luttes, les radicaux étant appuyés par les petits bourgeois des villes, les ouvriers de l'industrie et les nationalistes irlandais, mais combattus par les lords et leur clientèle de fermiers et de mastroquets. On a surexcité contre eux les passions chauvines — car en tous pays le péril national est la suprême ressource des exploiteurs, — mais ils ont trouvé dans le libre échange, qui modère la cherté de la vie, la riposte aux arguments des patriotes et des protectionnistes. Enfin, les radicaux ont hardiment attaqué le *veto* des Lords : tout *bill* financier, voté par les Communes, qui ne sera pas voté par les Lords un mois après qu'il leur aura été soumis deviendra loi de l'Etat, après l'assentiment royal, et bien que les Lords ne l'aient pas accepté ; le délai d'un mois est porté à trois mois pour tous les autres *bills*, qui deviendront également lois de l'Etat après l'assentiment royal. Telle est la substance du *Parliament Bill*. S'il venait à être adopté, la Chambre des Lords ne subsisterait plus que comme cour d'enregistrement.

On voit que c'est une révolution véritable, qui, sous la conduite d'un gouvernement audacieux, se produit en Angleterre, révolution dont le triomphe paraît d'autant plus certain qu'il satisfait à la fois aux revendications du peuple, aux raisonnements des intellectuels, et aux aspirations des âmes religieuses. Il faut noter, en effet, que, comme en 1648, c'est le vieux fonds puritain de l'Angleterre qui anime les réformateurs. Ces emprunts à la Bible qui émaillent les discours des ministres, ces cantiques par où débutent les réunions publiques exciteront facilement chez nous l'ironie des penseurs à cinq sous la ligne : un spectateur impartial ne doit relever que la force et la durée du souffle, qui apparaît comme irrésistible.

Si la poussée démocratique balance en Angleterre les forces du passé, il n'en est pas ainsi dans **l'Espagne au XXe siècle**, telle que nous la peint, sous des couleurs même trop favorables, M. Angel Marvaud. L'Espagne jouit en apparence d'une constitution saine, et d'ailleurs calquée sur celle de l'Angleterre ; mais l'usage qu'en font les Espagnols est la plus caricaturale des dérisions. Le Parlement est en fait nommé par le gouvernement à qui aucune pression, aucune fraude ne coûte pour assurer l'élection de ses candidats, parmi lesquels on compte près d'un tiers de fonctionnaires. Les partis politiques y ont les mêmes étiquettes que partout ailleurs, mais plus que partout ils ont pour unique objet la satisfaction des appétits de leurs membres. Deux partis dynastiques, le parti libéral et le parti conservateur, se partagent tour à tour le

pouvoir, c'est-à-dire le bénéfice des places et des abus. Il fut un temps où ce partage se faisait en vertu d'un accord : c'était ce qu'on appelait le système *rotatif*. Alors le parti qui prenait le pouvoir nommait ses créatures à tous les emplois, depuis celui de gouverneur jusqu'à celui de garde-champêtre; quand il s'en allait, la clientèle du parti adverse revenait en place. On ne change plus aujourd'hui les employés subalternes, et les ministres font même quelques difficultés pour passer la main. Mais il y a toujours en province des politiciens de clocher, ou *caciques*, qui ne vivent que des alternatives de la politique, et à Madrid même une foule de journalistes et d'employés en disponibilité, ou *cesantes*, dans l'attente d'un changement de ministère. L'incompétence de l'Administration et le pillage du budget ne sont peut-être pas l'inconvénient le plus grave qui résulte du *caciquisme :* les répartiteurs d'impôts et les juges inférieurs étant nommés sur la proposition des députés, la justice n'existe à aucun degré dans la Péninsule. Le cacique est maître de l'eau qui doit arroser les terres de ses adversaires et de ses amis; maître des impôts qui doivent les frapper, maître des sentences rendues par le juge son compère. De toutes parts, les paysans s'enfuient vers le Nouveau-Monde pour échapper à cette tyrannie. L'Espagne, nation agricole, se vide de cultivateurs, tandis qu'augmente le nombre des bandits de grand chemin, protégés par le gouvernement pour l'utilité dont ils sont en temps d'élection.

En dehors des partis dynastiques, que composent les Sancho Pança, il y a en Espagne des partis moins directement intéressés, le parti républicain et le parti carliste. Le parti républicain, profondément divisé, n'a plus d'importance depuis que les partis dynastiques ont à peu près accompli son programme. Le parti carliste reste le boulevard du fanatisme catholique, et c'est la crainte d'une insurrection carliste qui empêche le gouvernement d'entreprendre aucune réforme. L'opposition catalane aurait pu être bienfaisante dans un pays centralisé à tel point que les communes ne peuvent rien entreprendre sans le visa des bureaux de Madrid; elle a été neutralisée dans un compromis, qui, en échange de la prépondérance politique des Castillans, laisse à la Catalogne la prépondérance économique dans la Péninsule et l'affermit par des tarifs douaniers ultra-protectionnistes.

Le rôle de l'Eglise en Espagne est trop connu pour qu'on en parle. Mais celui de l'armée est assez singulier. Ce pays, qui longtemps a été gouverné par Basile et Brid'oison, est depuis un siècle entièrement sous la coupe des militaires. Les officiers, qui prennent une part active à la politique, et ont gouverné à force de *pronunciamentos*, sont, pour une armée de 80.000 hommes, aussi nombreux qu'en Allemagne pour une armée dix fois plus forte. Cette proportion d'un

officier pour un peu moins de quatre soldats est à peu près celle de l'armée d'Haïti. La loi des *juridictions* a récemment renforcé le pouvoir de la caste militaire. Sont justiciables du conseil de guerre tous les outrages à l'armée, soit dans les écrits, soit dans les paroles, et dans les délits de parole rentrent les propos des conversations privées. L'Espagne, longtemps abrutie sous le joug religieux, est aujourd'hui sous la terreur militaire.

D'intéressantes statistiques illustrent l'ouvrage de M. Angel Marvaud : agriculture en décadence continue par le manque d'eau, l'absence de routes, la pénurie des voies ferrées, le tarif exorbitant des transports; industrie restreinte, souffrant à la fois du manque de capitaux et de l'incompétence des ouvriers et directeurs, enfin mise en péril par l'abus du protectionnisme; exploitation du sous-sol paralysée par le *caciquisme*, et du reste ayant à souffrir de la concurrence étrangère, voilà les faits principaux qui ressortent des chiffres. Mais à la base de tout est l'ignorance profonde du peuple, et la xénophobie des classes dirigeantes, qui font de l'Espagne, comme l'a si bien dit Remy de Gourmont, une Chine européenne, un Thibet fermé à l'extrémité du continent.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

La Renaissance Contemporaine : M. Ernest Gaubert, contre les tartufes et les pudibonds. — *La Revue :* Comment se fit un prince du sang, en Prusse, au temps de Fréderic II. — *Le Temps Présent :* un poème de M. Louis Mercier. — *La Vie :* opinion de M. Romain Rolland sur l'Allemagne actuelle. — *La nouvelle Revue Française :* explication d'Hamlet, par M. André Suarès. — Naissance : *la Province littéraire.* — Memento.

La préface de M. Eugène Montfort, que nous avons citée dans notre précédente chronique, met en mouvement actif les consciences. Voici, dans **la Renaissance Contemporaine** (10 février), une loyale explication de M. Ernest Gaubert :

Il y a quelques années, avant que cela fût à la mode, nous avons lutté contre le romantisme, nous avons parlé de discipline, des dangers de l'imagination, nous avons combattu contre la truculence, contre la violence ! Nous ne savions pas quelles victoires de la médiocrité nous préparions ainsi, au nom de « l'idée française », nous ne savions pas quelles fadeurs et quelles sottises les salons nous imposeraient en nous disant : « Voilà, n'est-ce pas, ce que vous voulez ? »

Ceux qui n'avaient rien à dire, ni force, ni couleur, ni pensée, tous les eunuques pommadés du roman plat et de la nouvelle neutre, se sont vantés d'être des « rénovateurs » ! Ce n'est pas le tout de se discipliner, il faut avoir des dons à discipliner. Le style emporte tout, mais ils n'avaient rien à emporter !

Comme la pudeur permet de dissimuler des charmes absents, les mé-

diocres nous ont dit : « Nous avons de la pudeur ; ce n'est ni la force, ni la couleur qui nous manquent, mais nous cachons tout cela ; il n'est pas dans le goût français d'en faire étalage. » Les doctrines qui devaient favoriser une renaissance ont préparé la plus stupide des réactions, le retour de Scribe !

Des circonstances politiques, l'esprit de parti ont obligé des écrivains illustres à protéger des médiocres qu'ils ne peuvent que mépriser ! Dans sa hâte à avoir des *écrivains à lui*, le parti catholique a consacré pêle-mêle le talent et la nullité ! Quelques polémistes de droite, qui sont avant tout des écrivains, ont bien compris ce danger, non seulement pour leur parti, mais pour les lettres françaises ; toutefois la politique les déborde.

Et à l'abri des haines de parti et de salon, auxquelles les jeunes écrivains ont eu le grand tort de se mêler, se prépare le succès d'une littérature vide, prétentieuse et falote, bien pensante, mondaine et ridicule.

Dans *l'Opinion*, M. Jean de Pierrefeu a déjà signalé le mal. Il est temps que la critique, si elle a encore quelque autorité ! le dénonce. Et pour cela, elle doit aller à l'audace, au talent, à la force. La jeunesse, au lieu de se déchirer en de vaines querelles, devrait s'unir autour de tous ceux qui aiment la vie, la vie vraie, qui la traduisent en beauté, en force, en profondeur, selon un style et une vision personnelles. Assez de romans snobs où il ne se passe rien. Depuis dix ans, on nous refait chaque semaine *Dominique, la Princesse de Clèves, Zayde*. Il est même curieux qu'une génération sportive nous donne des romans aussi dépourvus d'imagination et de vérité !

§

De **la Revue** (1er février). — Une page des « Souvenirs de la Cour de Berlin », de la princesse Radziwill :

En l'an de grâce 1768, Frédéric II avait cinquante-six ans. Il n'avait jamais eu de rapports avec la Reine Elisabeth-Christine, que son père l'avait forcé d'épouser. Ses relations avec elle étaient tout au moins extraordinaires, car pendant des années il ne lui adressa jamais la parole ; il se bornait, lorsqu'il voulait communiquer avec elle, à le faire par écrit. La Princesse Louise, sa nièce, a tracé, dans ses mémoires publiés il y a environ deux ans, de curieux et amusants détails sur les rapports du Roi avec la Reine. Décrivant un dîner à la cour, elle dit :

« En attendant l'arrivée du Roi dans le cabinet de la Reine, celle-ci se « tenait debout appuyée contre une commode, un mal de jambe ne lui « permettant de marcher qu'avec peine.

« Le Roi s'arrêta à la porte pour parler à Mme de Kannenberg, grande-« maîtresse de la Reine. Il lui demanda assez haut des nouvelles de la santé « de la Reine, fit prier celle-ci de s'asseoir, ce qu'elle n'accepta pas, puis « passa devant elle, en la saluant.

« Après avoir causé avec nous, le Roi se plaça à la porte de la salle à « manger : la Reine, les Princesses et les Dames défilèrent devant lui. »

Ce récit fera mieux comprendre que tout ce que je pourrais écrire les étranges relations qui unissaient Frédéric-le-Grand à la compagne qui lui avait été imposée. Son héritier présomptif et neveu, le fils du Prince

uguste-Guillaume, son frère cadet, n'avait eu qu'une seule fille de son ariage avec la Princesse Elisabeth de Brunswick-Wolfenbuttel et vivait paré de sa femme; ils divorcèrent d'ailleurs plus tard. Le Prince Henri de russe n'avait point d'enfant de son union avec la princesse Wilhelmine de esse-Cassel. Enfin, le Prince Ferdinand, second frère de Frédéric II, qui ait épousé une princesse de Brandebourg-Schwedt, n'avait qu'une fille irme, née en 1761, et qui mourut à l'âge de onze ans. Frédéric II comença à éprouver quelque inquiétude au sujet de la succession au ône. Il était convaincu que son frère ne pouvait plus avoir d'enfant, et il sayait de persuader à sa belle-sœur d'écouter les sollicitations d'un jeune icier, le Major de Schmettau. Cette dernière n'y parut pas disposée; imagina alors une comédie, qu'on aurait peine à s'expliquer si on ne nnaissait l'aversion qu'éprouvait le Roi pour les parents éloignés auxels la couronne serait revenue en cas d'extinction de lignée masculine de maison de Hohenzellern. La Princesse Ferdinand, simulant une grosse et un accouchement prématuré, passa pour avoir mis au monde un rçon, qu'on fut chercher dans la famille d'un simple artisan.

Quelques années se passèrent; la Princesse, ayant enfin prêté l'oreille x sentiments que lui exprimait le Major de Schmettau, mit au monde, mai 1770, la Princesse Louise (qui devint l'épouse du Prince Antoine dziwill), et plus tard deux Princes, Frédéric-Christian, et Louis, qui fut à Saalfeld. En outre, le neveu et héritier du Roi, ayant rompu son riage avec la Princesse de Brunswick, s'était remarié avec une Princesse Hesse, dont il avait eu un fils, qui fut le Roi Guillaume III. La sucsion au trône était donc plus qu'assurée; mais on se trouvait en préce d'un intrus, subrepticement introduit dans la famille royale, et dont présence au milieu d'elle était devenue une gêne. On résolut alors de céder à une seconde comédie. On répandit le bruit que cet enfant était rt subitement, et on simula un enterrement pompeux au Dôme, dans caveaux duquel on déposa un cercueil vide, tandis que l'on renvoyait, ais personne ne sut où, l'enfant qui avait été emprunté pour la circonsce. L'histoire est peu connue, mais la Princesse Louise la raconte tout ong dans ses mémoires; seulement, le passage qui se rapporte à ces eux incident fut supprimé lors de la publication de l'ouvrage, afin de pas blesser la famille impériale d'Allemagne. En le révélant au public, rends toute la responsabilité du fait, que personne ne pourra démentir.

§

Le Temps Présent (2 février) publie de beaux poèmes de Louis Mercier. C'est une joie de voir un poète de si haute inspion, si bel ouvrier d'une langue puissante et pure, atteindre peu eu à la place qu'il mérite dans l'admiration des lettrés. A cet lisme qui repand des bavards dans les antichambres d'académie sont beaucoup de salons, il est réconfortant d'opposer l'idéalisme e et sincère d'un beau poète tel que M. Louis Mercier. Un X..., Y..., et sait-on lesquels encore? — causent autour d'eux, à force biletés petites et patientes, un bruit qui trompe les naïfs. Il sufun Louis Mercier d'écrire de magnifiques poèmes. En servant

l'idéalisme, il arrivera aux honneurs et à la gloire sans les avo recherchées ; et, de la sorte, il est déjà, socialement, un exemple tr sain.

Voici la seconde pièce d'un poème de M. Louis Mercier :

LA VOCATION DES PIERRES

Et la pierre a reçu la caresse des cieux !
On ne sait quoi de grave et de mystérieux
A pénétré sa lourde masse,
Lorsque le nouveau-né a senti longuement
Couler sur elle, ainsi que l'eau d'un sacrement,
Les effluves du libre espace.

Quelque chose a frémi sous son opacité
Au contact de ce monde où vibre la clarté,
Où toutes les formes remuent,
Où l'air palpite, où le vent court, où le rayon,
La couleur et le bruit font la création
Toujours belle et toujours émue.

Elle s'est réjouie aux cahots du fardier
Qui, solennel et lent, l'a conduite au chantier
D'où naîtront les claires murailles ;
— Et maintenant que, pour achever ses desseins,
Pour la marquer d'un sceau moins mortel que ses mains,
L'homme la frappe et la travaille,

Au choc du fer, sous la cadence du marteau,
Son cœur longtemps muet rend un son grave et beau,
Et glorieuse, et frémissante
D'endurer la douleur où sa beauté grandit,
Sous les rudes baisers que lui donne l'outil,
La pierre harmonieuse chante !

§

La Vie (1914) vient de consulter sur cette question : « En All magne, une révolution est-elle possible ? »

Voici la réponse très impressionnante de M. Romain Rolland :

Je crains que votre enquête ne soit pas sans danger pour la double cau — nationale française et libérale allemande — qui nous intéresse. Je su convaincu, en effet, que le principal obstacle à l'explosion des sentimen libéraux de l'Allemagne est la peur d'affaiblir la force militaire du pays présence d'une France toujours prête à profiter des troubles de l'Empir et le parti conservateur ne manque pas d'agiter contre ses adversaires spectre de la Revanche Française. Il serait donc nécessaire que l'on s'in posât en France (comme on a fait ces derniers mois) une réserve absolu au sujet des événements qui se déroulent en Allemagne.

Il est bien hasardeux de répondre à votre questionnaire. On ne peut q donner son impression personnelle. — Je crois, pour ma part, à la nécess d'une révolution politique en Allemagne. Je la crois proche ; et je la se

qui gronde dans certains discours du Reichstag, qui font tressaillir mon cœur de vieux Conventionnel.

Ce n'est pas seulement entre la pensée allemande *d'autrefois* et le régime d'aujourd'hui qu'existe, comme vous le dites, la disparate actuelle. C'est entre le régime d'aujourd'hui et la pensée allemande *d'aujourd'hui*. Ou, plus justement encore, entre la pensée allemande d'aujourd'hui et un régime féodal, archaïque, où elle étouffe. On ne sait pas assez en France à quel degré de liberté s'est élevée l'âme d'une élite allemande. Nous nous attardons à cette croyance qu'il n'est de liberté d'esprit complète qu'en France. Or, ce qui était vrai peut-être, il y a vingt ans, ne l'est plus aujourd'hui. Les âmes qui, en Allemagne (et même en Angleterre, où elles sont moins nombreuses, mais non moins intrépides), ont, une fois brisé le respect de l'autorité, — de *toutes* les autorités, — ont atteint à une audace de liberté politique, sociale et morale, que rien n'arrête plus et qui est prête à saccager et à fouler aux pieds les dernières conventions auxquelles les plus libres d'entre nous, Français, restent encore attachés, par habitude, par instinct sociable, par prudence, par besoin d'équilibre ou par bon goût.

Si la révolution allemande n'est pas canalisée par l'habile politique d'un empereur et d'un chancelier qui sachent la diriger fermement au lieu de la combattre (et l'habileté politique ne semble guère leur fait), si elle s'accomplit par la violence, elle dépassera en violence toutes celles que nous avons faites en France.

Quoi qu'il arrive, et quelle que soit l'issue de la crise actuelle, je regarde cette bataille comme la plus passionnante et la plus haute qui se livre aujourd'hui en Europe. Et j'envoie aux libéraux allemands ma sympathie fraternelle : car la cause pour laquelle ils combattent est celle de la liberté du monde. Il faut qu'ils vainquent. Pour eux et pour nous.

§

M. André Suarès donne à **La Nouvelle Revue française** (1er février) la fin d'un admirable et définitif essai sur « Hamlet ». Nous en recueillons cette page profonde et belle :

Le sens exquis d'Hamlet se révèle dans la tristesse ; et la douceur de sa mélancolie fait paraître le fond de sa pensée. Il est communément au cimetière. Celui des pauvres morts l'offense moins que celui des pantins qui font semblant de vivre. C'est son génie de tout confronter à la réalité de la mort, laquelle fait la somme.

Quand les comédiens viennent répéter la tragédie avec lui, il prend leur parti contre lui-même. Ces fantômes-là, soudain, lui semblent plus vrais qu'il ne peut se convaincre de l'être. Il juge leurs passions d'emprunt plus réelles que la sienne, et leurs pleurs fardés plus vrais que sa propre blessure : car ils sont plus aisément dans l'action ; et par métier ils ne se refusent pas au geste.

Avec une acuité unique, Hamlet compare l'action intérieure de la pensée qui se connaît et s'interroge, à l'action simulée du mime qui joue la comédie. Il s'en faut bien peu qu'il ne veuille conclure à la réalité de celle-ci et à la folie de celle-là.

L'idéaliste est le maître du monde ; mais un maître paralytique, dès qu'il doute. Et il ne serait lui-même qu'à moitié, s'il ne doutait pas.

§

Naissance :

La Province Littéraire (15 janvier) projette d'être, sous la direction de M. Georges Gallon, à Chatellerault (Vienne), une « Revue mensuelle indépendante de Décentralisation Littéraire et Artistique ». Elle compte, d'ores et déjà, trente-neuf « principaux collaborateurs », dont six du beau sexe.

A leur tête, M. Gallon s'écrie : « En avant ! » et il les entraîne à l'accomplissement d' « une œuvre forte, saine, grandiose et véritablement artistique ».

Nous voilà donc, — écrit-il,—toute une élite réunie autour de notre humble feuille provinciale, toute une élite de jeunes, toute une phalange d'artistes qui spontanément, dans un bel élan de bonne et généreuse confraternité, ont bien voulu répondre à l'appel de l'un d'eux pour faire communément une œuvre d'art, saine, sincère et durable.

Et chaque jour nous verrons grossir nos rangs, chaque jour de nouveaux camarades viendront s'enrôler avec nous pour faire œuvre commune, chaque jour de nouveaux jeunes aux cerveaux pleins de nobles et généreuses pensées viendront renforcer nos groupes et nous aider à lutter.

Amicalement nous leur tendrons la main, à ces frères d'art et de cœur cordialement nous les recevrons parmi nous, gardant toujours notre devise toute d'altruisme et de bonne confraternité : « *Tous pour un, un pour tous !* »

Que sera donc *La Province Littéraire ?* Une tribune accessible à tous, une chaire indépendante, d'aucun parti, d'aucune école, où nous tous jeunes ouvriers de la pensée, nous viendrons tour à tour sincèrement et sans contrainte clamer à la foule nos rêves d'idéale beauté, d'humanité, de justice et d'amour ; notre horreur pour les platitudes et les pitreries des bluffeurs et fantoches de l'art ; et notre dégoût pour les mesquineries pour les actes honteux et écœurants que chaque jour nous met sous les yeux la piteuse morale d'aujourd'hui.

Suit un appel aux « jeunes poètes », aux « bardes du pays », aux « troubadours amoureux ». Non sans éloquence, M. Georges Gallon les rallie à son commandement :

Nous sommes les chevaliers de la plume, nous sommes les soldats de l'intellectualité, sachons donc porter hautement le drapeau de la pensée probe et fière, sachons donc chanter, défendre et faire respecter tout ce qui est noble, vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est. Pour cela, élevons-nous aux étoiles, et de là, embrassant l'humanité dont nous verrons toutes les beautés et toutes les laideurs, aux accents de nos luths laissons parler librement notre cœur et notre esprit....

M. Georges Gallon nous prépare au ton des affiches électorales.

§

Memento. — *Le Gay Sçavoir* (25 janvier) opère, par ce numéro, sa fusion avec « l'Ile sonnante », sous la direction de M. Henri Strentz. —

MM. L. Deffoux et E. Zavie écrivent sur « Paul Alexis ». — Des vers de Mme Cécile Périn. — « Liroquoiseries », par M. Legrand-Chabrier. — « Les Oiseaux mouillés », par M. Maurice Pillet.

Les Marges (février) : — De M. P. J. Toulet, un essai très remarquable « Sur M. Bernstein ». — « Le Souci de la Pudeur », par M. G. Le Cardonnel. — Un exquis « portrait » du boxeur Charles Ledoux, par M. Tristan Bernard. — La plus alléchante et fine chronique de « Gastronomie et Littérature », par M. Maurice des Ombiaux, « revêtu cette année de la haute dignité de *Dégustateur des Hospices de Beaune* ».

La Revue de Paris (1er février) : — « Mes souvenirs », par M. Auguste Lalance. — M. Louis Aubert : « Hiroshigé. » — M. Léon Blum : « Stendhal, sa personne », le début d'une pénétrante explication de l'homme et de l'œuvre exceptionnels qui, au XIXe siècle, annoncèrent le XXe.

La Revue hebdomadaire (24 janvier) : — Maître Ch. Chenu : « Le Barreau en 1814. » — M. le Dr G. Le Bon : « Les Fondements psychologiques des arts ».

L'Amitié de France (février à avril) : — M. G. Dumesnil : « Notre ami saint Augustin. » — M. A. de Poncheville : « La Mort de Carpeaux. »

La Revue critique des Idées et des Livres (25 janvier) : — « Poèmes » de M. Louis Le Cardonnel. — « Il faut lire Alexandre Dumas », par M. Henry de Bruchard.

La Route (15 février) : — « La Sincérité », par M. St. Pad. — « L'Homme et ses responsabilités en amour », par Mme Simone Brive. — « Des distributions de prix et autres encouragements », par M. G. de Lacaze-Duthiers. — « Le Baladin improvisé », poème de M. J. Dmochowski. — « Paradoxes sur l'Académie Française », par M. P. Deschaux.

Les Entretiens idéalistes (janvier) : — M. G. Buraud : « L'Origine scholastique de la théorie de la perception extérieure de Bergson. » — Miss Maud Gonne : « A propos de J.-M. Synge. » — M. A. Autin : « La Somme Calviniste. »

La Grande Revue (25 janvier) ; — M. R. de Souza : « La Poésie de F. Vielé-Griffin. »

La Nouvelle Revue Française (1er février) : — M. F.-P. Alibert : « Une visite à J.-D. Ingres. » — M. F. Vielé-Griffin : « Les Noces d'argent », poèmes.

L'Effort Libre (janvier) : — « La Prison au printemps », poème de M. G. Duhamel. — « Noblesse républicaine », poème de M. A. Spire. — M. Ch. Albert : « La Route des hommes. »

Les Marches de l'Est (janvier) : — « Elsa Kœberlé », par M. Louis Thomas. — « La Terreur dans les Ardennes », par M. H. Dacremont.

Revue bleue (31 janvier) : — Correspondance inédite de Vigny.

Le Correspondant (25 janvier) : — « Les aventures de Bernardin de Saint-Pierre », par M. F. Strowski.

La Revue (1er février) : — « Les Inquiétudes de l'Europe », par MM. Paul-Louis et Erik Sjœstadt. — « L'Affaire Emile Deschanel (1850) », par M. Paul Raffael.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Quelques pages inédites de François Coppée (*Le Matin*, 9 février). — Pierre Loti critique littéraire (*Gil Blas*, 14 février).

Le Matin publie quelques pages inédites de François Coppée. Ce sont des notes rédigées au jour le jour, sur des feuilles volantes, au cours d'un voyage en Allemagne en 1873, des notes si laconiques et si personnelles que lui seul pouvait y retrouver quelque couleur et quelque parfum. On ne songe pas sans frémir au désastre irréparable que c'eût été pour nous si quelqu'une de ces feuilles volantes avait volé vers la mer : « Coucher du soleil vu de la passerelle. Lever de la lune ; mer de boue blanchâtre, de crème ; pas l'air d'eau. Les phares. Nuit affreuse ; le roulis... etc. » Il y en a des pages de cette concision. Mais voici qu'il s'exalte devant la *Madone* de Dresde :

La galerie de Dresde. La *Vierge* d'Holbein est un chef-d'œuvre de première beauté. Tout le musée est plein de tableaux magnifiques. La *Madone* de Raphaël est le plus sublime tableau que j'aie vu de ma vie. Resté longtemps devant, écrasé par l'admiration. Notre merveilleux Louvre, il faut en convenir, ne possède pas un trésor pareil. Je puis dire que je ne connaissais pas Raphaël jusqu'à présent, et que la *Madone* de Dresde me l'a révélé. C'est tout bonnement le premier peintre du monde. Jamais on n'a rien fait de plus beau en peinture, ni en quelque art que ce soit. Je voudrais tenir là cette brute de Courbet, pour lui dire qu'il n'est qu'un goitreux. En un mot, ce que la divinité et la beauté peuvent faire naître de plus idéal dans la pensée humaine, je l'ai vu, de mes yeux vu, réalisé sur cette toile splendide, dans cette œuvre totale, absolue, éternelle.

On formerait un volume considérable avec les volumes que les Allemands ont écrits sur la *Madone*.

La France se meurt de trop d'avocats, l'Allemagne périra par les critiques. On en a mis partout. Le directeur de théâtre lui-même est un *doktor*.

Le pays, de Stralsund à Berlin. Poméranie et Brandebourg. Horriblement laid. Des landes arides, des marais, de malheureux bois de petits sapins, droits et raides comme des soldats prussiens à la parade...

Berlin. Assurément une grande capitale, avec son luxe, ses plaisirs, ses ressources. Certains quartiers datant de Frédéric le Grand. Caractère monumental. Palais et statues dans le style rococo, que j'aime beaucoup.

Tout cela n'est pas imposant ni grandiose, fait songer à de l'imitation, à de la pacotille.

Monuments insignifiants. Tous en briques couvertes de plâtre, pour simuler la pierre, mais le temps et les intempéries des saisons les ont effrités ; la brique reparaît par larges plaques rouges et les murailles semblent avoir la lèpre.

La foule affairée. Les Berlinois, bruns et assez vifs. Les femmes, brunes aussi, pour la plupart, ont souvent d'assez gentils visages chiffonnés.

Les vitrines. Gravures de batailles. Portraits militaires. La vieille petite figure de Moltke, *plus ridé que la vaste mer*, comme dit Banville. Les

moustaches et les yeux à la tartare du grand chancelier Bismarck. La tête casquée du vieil empereur, avec ses yeux éteints et son gros sourire dans ses favoris.

Kiel. Le grand *jardin de bière* (biergarten). Endroit planté d'arbres et illuminé, avec un concert au milieu, autour duquel se promène toute la ville, familles entières de bourgeois avec des kyrielles d'enfants, officiers et soldats de la garnison, couples d'amoureux cherchant l'ombre des bosquets. Toute cette foule va, vient, s'assied, boit de la bière et visite plusieurs kiosques et chalets, établis dans le jardin où l'on mange, où l'on joue aux boules, où l'on tire à la carabine. Le tout terminé par un feu d'artifice. Et quel mélange de classes et de gens, le major galonné y coudoie le pioupiou et la fille publique y croise la mère de famille.

Les marins de l'escadre, hommes magnifiques et portant un uniforme très élégant et qui leur sied à merveille. Je parle des matelots, et non des officiers, toujours lourds et pédants, avec des figures de bureaucrates et des lunettes.

Magnifique coup d'œil sur la rade. L'escadre prussienne au mouillage ; quelques beaux bâtiments déjà, mais d'énormes chantiers, des câbles, des machines à mâter, etc. Un beau jour, on sera tout surpris d'apprendre que la Prusse est devenue une grande puissance navale.

L'Allemagne craint une guerre avec la Russie, et s'y prépare. Les officiers apprennent la langue russe, qui est, dit-on, le plus difficile des dialectes de l'Europe. Et, en effet, une alliance entre le tsar et un roi de France quelconque serait assez effrayante pour la politique de Berlin. Mais ceci n'est que du rêve.

Ces dernières lignes sont assez intuitives, puisque le rêve s'est réalisé ; mais ce qu'il faut retenir c'est cet hymne enthousiaste à la Madone de Raphaël, qui n'est peut-être pas de Raphaël ; et pourtant l'admiration pour cette œuvre « totale, absolue, éternelle » ne lui fut sans doute suggestionnée que par le nom du peintre.

§

M. Pierre Loti se fait critique littéraire par amitié, ou plutôt par remords, afin de se faire pardonner d'avoir été celui qui, lors d'une précédente élection, lui barra le chemin. Il s'agit du chemin de M. de Pomairols vers l'Académie. M. Pierre Loti est un excellent homme, et qui ne lit que ses propres œuvres : ainsi il ne lit que de belles pages. Ce fut donc d'abord par une sorte de devoir moral qu'il s'imposa la lecture des œuvres complètes de M. de Pomairols. Il savait seulement que c'était très bien parce qu'on le lui avait dit, mais quelle surprise : il s'attendait à trouver un homme, il rencontre un spiritualiste, dépouillé de toute humanité, quelle surprise de trouver « cette inaltérable jeunesse, cette persistante fraîcheur, cette reposante pureté ». M. de Pomairols a la pureté d'une Vierge. Et M. Pierre Loti nous dit ainsi, dans le **Gil Blas**, son admiration pour son candidat. On remarquera tout de même les mots qui savent atténuer ce que la louange obligée et aimable aurait de trop excessif.

Prenons ses livres en prose, pour commencer, parce que c'est dans la poésie qu'il s'est élevé plus haut encore. Il a écrit deux romans, et ils sont tout baignés, comme ses poèmes, de cette fraîcheur et de cette jeunesse dont la source n'a pas tari au fond de sa jolie âme honnête. Ses héroïnes sont surtout des jeunes filles, et elles n'ont que des sentiments purs, sans complication aucune ; elles vivent au milieu de nos campagnes françaises, dans de vieux domaines héréditaires auxquels les attachent des liens profonds et naïfs. Son spiritualisme, qui rayonne d'un si bel éclat dans ses poèmes, illumine déjà ses histoires toutes simples, desquelles on s'étonne presque de subir le charme. C'est qu'il y a non seulement son talent discret, sa langue sobre et infiniment distinguée : il y a surtout sa sincérité d'émotion, qui est communicative et douce. On le lit avec une impression d'assainissement, de rajeunissement, je dirai presque de *repos au grand air*, dans le passé de nos champs et de nos bois.

Comme c'est bien la copie exacte de la vie : ces héroïnes qui n'ont que des sentiments purs, sans complication aucune. C'est comme du Stendhal filtré.

Mais M. de Pomairols est surtout un poète :

Et, comme fut Lamartine, qu'il comprit si bien, il est un poète non prémédité, non voulu, un poète instinctif. De ses vers plus encore que de son œuvre en prose, se dégage tout ce qui fait sa personnalité si haute : d'abord son spiritualisme éthéré, son culte exclusif de ce qui est pur et beau ensuite son attachement au vieux terroir de sa province, aux vieux champs de France, et son respect de la tradition ancestrale française. Comme l'a dit Barrès, dans son admirable préface des *Poèmes choisis*, il est imprégné de cette tradition qui nous vient des âges celtiques et qui fait notre gloire, l'attrait infini pour tout ce qui est pur, vierge, enfantin, intact dans la Nature.

Et Barrès ajoute plus loin : « Il restera le poète de la pureté. »

Or sa vie a été, d'ailleurs, en harmonie parfaite avec sa pensée écrite, et il est impossible de concevoir une plus belle, une plus digne unité de l'homme et de l'œuvre.

Il semble donc que, dans l'esprit des fondateurs de l'Académie française, personne n'est aussi désigné que lui pour y prendre place, d'abord en tant que poète exquis, limpide, presque toujours impeccable ; en outre — secondairement, je le reconnais — parce qu'il représente si bien ce que nos pères appelaient, au sens ancien et charmant de ce mot, un galant homme.

Plutôt qu'un fauteuil qui serait un peu large pour son... âme éthérée, si on lui donnait, à ce poète de la pureté, comme dit M. Maurice Barrès, un prix Monthyon ?

R. DE BURY.

MUSIQUE

Salle Gaveau : Concert de l'*Association Chorale Professionnelle de Paris*. — Opéra national : *Philotis, danseuse de Corinthe*, ballet en deux actes de M. Gabriel Bernard, musique de M. Philippe Gaubert.

Sous le nom d'**Association Chorale Professionnelle**

de Paris il vient de se fonder dans nos murs une société extrêmement intéressante. Il importe avant tout de saluer l'initiative qui lui donna naissance, car elle est chez nous plutôt rare. C'est de leur propre chef que des artistes professionnels se sont ainsi groupés afin de démontrer qu'il est possible de réunir, à Paris, un ensemble choral capable de rivaliser, pour le nombre et la qualité, avec les associations étrangères analogues. L'*A. C. P.* compte aujourd'hui 160 membres exécutants. C'est un beau chiffre, amplement suffisant, quoique peut-être destiné à être dépassé si le succès répond à la tentative. On ne saurait assez vivement louer aussi le dévouement de ces « professionnels » : non seulement ils se sont astreints gratuitement depuis plus d'une année à des répétitions régulières, d'abord hebdomadaires, puis bi-hebdomadaires et enfin quotidiennes, mais « tous les frais, — location de la salle des répétitions, achat de musique, organisation complète du premier concert, — ont été assurés exclusivement par les cotisations consenties et versées par les sociétaires ». Un tel désintéressement engagerait à soi seul à accueillir les résultats de cet effort avec indulgence. L'*A. C. P.* a prouvé qu'elle n'en avait nullement besoin, et, sous la direction de M. Inghelbrecht, l'exécution de son long programme fut d'une véritable virtuosité. Tout au plus cette belle réalisation paraissait-elle peut-être encore améliorable pour l'éclat, la rondeur, le fondu et l'homogénéité des sonorités vocales. L'acoustique de la Salle Gaveau n'est malheureusement pas parfaite, et le timbre des voix n'en pâtit pas moins que celui des instruments. C'est dans la vieille Salle du Conservatoire qu'il faudrait entendre ces chœurs *a capella*, et on ne peut guère douter que M. Gabriel Fauré ne s'empresse de la mettre gracieusement à la disposition de l'*A. C. P.* Il n'aura jamais meilleure occasion de servir la musique, dont son poste le fait chez nous le Grand Prêtre officiel. Une institution du genre de l'*A. C. P.* peut devenir un rouage important et précieux de notre vie musicale. L'adjonction de l'orchestre lui permettrait de se prêter à vulgariser quelque peu la connaissance de maints chefs-d'œuvre à peu près ignorés jusqu'ici, tels que la *Messe de Gran* et *Christus* de Liszt, la *Krönungs-Messe* et certaines *Vêpres* ou *Litanies* de Mozart. Sans reculer plus loin, il y a là toute une littérature, qu'illustrent à un moindre degré *le Pélerinage de la Rose* et *le Paradis et la Péri*, où l'*A. C. P.* n'aura que l'embarras de choisir. Il est évident que son concours assuré octroierait aux contemporains toute latitude dans un art de cette espèce. Grâce à elle, nos musiciens ne seraient plus acculés au dilemme de la symphonie ou du drame lyrique, hors de quoi il ne leur est plus aujourd'hui de salut que dans la « mélodie orchestrée », et peut-être l'exemple donné par M. Florent Schmitt dans son *Psaume* et par M. Albert Roussel dans la péroraison de

ses *Evocations* tenterait-il plus d'un imitateur. C'est dans ce sens qu'on devrait espérer et attendre les plus heureux effets de l'influence de l'*A. C. P.*, bien plutôt sans doute que du développement moderne de la musique *a capella*, lequel est d'ailleurs improbable. Non pas que cet art ne soit apte encore à de fort délicieuses choses, mais il semble peut-être un peu trop éloigné de notre sensibilité pour être pratiqué désormais avec abondance. Pour une œuvre moderne de quelque envergure, notre réceptivité ne supporterait pas plus aisément aujourd'hui la constante uniformité des sonorités vocales que l'inspiration créatrice ne s'accommoderait volontiers sans répit de la polyphonie quasiment constitutionnelle et de l'étendue restreinte, bornée par l'ambitus indépassable des parties, qui sont particulières à la musique *a capella*. On pourrait assez légitimement redouter que sa résurrection n'aboutît fréquemment chez nous qu'à un agréable pastiche des maîtres françois du XVI[e] et peut-être que son abus ne dégénérât même à la simple et clémente doublure des « mélodies » orchestrées ou non de dix lignes. Notre fécondité dans ce domaine n'exige évidemment pas l'excitant d'un nouveau débouché. Ce qui n'empêche nullement de se réjouir que ce débouché soit ouvert aux velléités spontanées éventuelles, et surtout que de pareils éléments se trouvent dorénavant à portée d'aspirations plus ambitieuses et plus hautes. Toutefois, l'exécution d'ouvrages de dimensions considérables, impliquant la collaboration de l'orchestre et des chœurs, étant, pour toutes sortes de raisons, dispendieuse, il est à craindre que de semblables auditions ne demeurent exceptionnelles. Mais, sans avoir recours à d'autres moyens que les siens, l'*A. C. P.* ne manque pas de matière à déployer une activité qui peut être des plus fécondes pour notre culture musicale et nos joies artistiques. Dans son premier concert, elle semble avoir eu pour objet de donner toute la mesure de ses talents en en offrant les plus divers aspects dans un programme allant de Josquin à Debussy et F. Schmitt, où un piètre *Psaume XXII* de Mendelssohn eût été avantageusement remplacé par l'*Ave verum* de Mozart. Malgré le charme de quelques-unes des compositions modernes, l'insignifiance de certaines et, d'une façon générale, leur rareté dans la littérature musicale démontrent que c'est dans le passé que gît le vrai répertoire de l'*A. C. P.* A cet égard, en empruntant ses textes aux *Maîtres Musiciens de la Renaissance* de M. Henry Expert, l'*A. C. P.* eut sur ses devanciers la supériorité de les exécuter enfin dans leur authenticité modale, préservés des dièzes ou bémols arbitraires que, non seulement la bonne volonté peu fixée de l'excellent Charles Bordes, mais la sollicitude erronée d'érudits éditeurs allemands, y parsemèrent à l'envi avec le plus malavisé sans gêne. C'était un enchantement que d'entendre ainsi

la chanson de Josquin « *Mille regrets de vous abandonner* » dans toute la grâce de son pur hypoéolien. Cependant, spécialement en ce qui concerne cette époque, on doit souhaiter que l'*A. C. P.* ne se confine pas dans l'exécution de pièces plutôt brèves et surtout de *Chansons*, comme on l'a fait le plus souvent jusqu'à présent. En réalité, c'est presque défigurer la physionomie, à tout le moins fournir une idée fort infidèle de l'art grandiose de la polyphonie vocale qui vit fleurir la *Messe* et le *Motet*. Il faut espérer que nous devrons à l'*A. C. P.* de connaître en sa splendeur le *Miserere* de Josquin, son chef-d'œuvre suprême, et qu'elle osera s'attaquer quelque jour à des ouvrages tels que le *Stabat* du même Josquin et celui de Palestrina. C'est dans des œuvres de cette ampleur qu'on découvre le véritable génie de l'art polyphonique et sa puissance. Mais on peut désirer de l'*A. C. P.* plus et mieux encore : à savoir de nous conduire dans le passé presque aux origines mêmes de toute notre musique européenne, en dévoilant la verve savoureuse ou les beautés insoupçonnées d'une évolution à bien peu près inconnue. Ce serait une lourde erreur de croire que l'art de Josquin (1450-1521) et de son école constituât l'extrême limite accessible à notre sensibilité actuelle dans une exploration de cette espèce. Depuis une dizaine d'années, les publications se sont multipliées, qui ont exhumé toute une époque admirable de la poussière et du moisi de parchemins indéchiffrés. Avec les *Cent Motets du Manuscrit de Bamberg* qu'édita Pierre Aubry, les soixante-dix-huit pièces dont M. Johannes Wolf accompagna sa *Geschichte der Mensural-Notation von 1250-1460*, les deux volumes des *Trienter codices* dans les *Denkmäler der Tonkunst in Œsterreich* (Vienne, 1900 et 1904), c'est jusqu'au XIIIe siècle qu'il nous est dorénavant possible de remonter pour descendre de là sans lacune et atteindre l'apogée josquinien. Le grand Josquin en apparaît ainsi, non pas un primordial ancêtre, mais ce que vraiment il fut dans son œuvre : l'aboutissement superbe de toute une ère d'empirisme effervescent et parfois génial. Entre d'innombrables joyaux de ce trésor amoncelé, on pourrait signaler à l'*A. C. P.* par ordre chronologique : le quatrième « *Celi domina* » et le sixième « *Agmina milicie* » des *Cent Motets de Bamberg* ; dans l'ouvrage de M. Johannes Wolf, le motet « *Aucun ont trouvé chant par usage* » de Pierre de la Croix, un extraordinaire *Credo* de Guillaume de Machaut, qui ne fut pas moins le plus grand musicien que le plus grand poète du XIVe siècle ; dans les *Trienter Codices*, parmi maintes compositions de Dufay, sa messe « *Se la face ay pale* », l'unique intégralement publiée, une chanson « *le Jour s'endort* » de la plus pénétrante poésie, une autre « *Donnez l'assaut* » qui est l'esquisse et le modèle de *la Bataille de Marignan* de Janequin, un « *Et in terra ad modum tubae* » dont la double basse

en fanfare évoque les cloches de *Parsifal*. Le tome cinquième de l'Histoire de la Musique d'Ambros fournirait à l'*A. C. P.*, du même Guillaume Dufay, le gracile *Kyrie* de sa *Messe de « l'Omme armé »*, le lai « *Cent mille escus quant ie voeldrai* » dont le thème se rencontre par un hasard curieux au début du *Te Deum* de Berlioz ; de Jean Okeghem, d'harmonieuses et émouvantes chansons, « *Se ne pas jeulx* », « *Lauter dansant* », « *Je n'ai deul* » et « *Se votre ceur* » la plus étonnante ; enfin *la Tortorella* de Jacob Hobrecht, où on se heurte soudain à un accord de septième naturelle qui est peut-être le premier dans la musique à revêtir un aussi surprenant modernisme. On arrive ainsi à Josquin et, certes, la route est belle et passionnante. C'est une évolution merveilleuse que celle qui se déroule de la sorte depuis l'organisme empirique à la fois et naïvement scolastique du *Motet* avec lequel surgit au XIIIe siècle la première forme musicale polyphonique digne de ce nom. On y peut suivre à la trace le développement graduel de l'instinct harmonique, sa poussée inconsciente et incoercible sous le couvert d'une « modalité » traditionnelle dont sa libération définitive disloquera l'armature et détruira jusqu'aux assises. Cette modalité condamnée, héritée et perpétuée de l'antiquité gréco-romaine par la liturgie de l'Eglise, on la voit mourir en beauté radieuse avec Josquin qui, le dernier de tous, sut la conserver pure de tout alliage en l'adaptant à la polyphonie la plus complexe et à une inspiration spontanément harmonique ; en exploiter et épuiser toutes les ressources pour en créer son œuvre immense, qui semble comme une basilique aux voûtes majestueuses, aux ogives ciselées encadrant d'éclatantes verrières, aux porches massifs dentelés de reliefs réalistes, brodés de fleurs des champs de la terre gauloise ou d'arabesques fantastiques, peuplés de figures divines, de cortèges sacrés ou de groupes espiègles. Après lui, et dès Palestrina, l'art de la polyphonie vocale s'abâtardit par le mélange d'une « tonalité » encore indécise ou circonspecte à une modalité de plus en plus équivoque ; et c'est ici, et seulement ici, que se pose le troublant rébus de dièzes ou bémols facultatifs, dont la solution, quoi qu'on fasse, reste toujours scabreuse et incertaine. A mesure qu'on devient plus familier avec les œuvres des vieux maîtres de la période archaïque, on discerne toujours plus nettement leur personnalité respective, et ce n'est pas une mince jouissance que de distinguer ainsi jusqu'aux nuances de cette évolution primitive à travers l'originalité de ses principaux héros et facteurs. Celle de Guillaume de Machaut est la première qui se détache vigoureusement par certaines caractéristiques harmoniques d'un empirisme où intervient cependant toute la science de son temps. On trouve chez lui de fréquentes neuvièmes, des enchaînements d'accords ou cadences étranges dont la saveur romantique déconcerte à pareille époque,

et auprès de quoi la fluidité polyphonique d'un Dufay postérieur prend une allure quasi-classique. Et on comprend aussi l'enthousiasme de ses contemporains pour Okeghem et la gloire qui fut son lot. Nulle inspiration jusqu'alors ne s'était attestée péremptoirement humaine à ce degré, si séduisante, chaude, verveuse et pathétique. En vérité, Okeghem est à Josquin ce que Weber est à Wagner. C'est aussi étroitement à tous égards que Josquin procède de celui dont il fut d'ailleurs l'élève ; le romantisme novateur est dans les deux cas analogue et la même foulée du génie brûla l'étape du *Miserere* comme celle de *Tristan*. Cette évolution captivante, toutes ces beautés perdues, ensevelies dans la nécropole des bibliothèques, l'*A. C. P.* peut les rendre à la vie en soumettant ses programmes à un plan duement préconçu. D'autres publications l'introduiront bientôt plus avant dans un passé plus proche. M. Paul-Marie Masson, qui vient d'éditer un premier volume de fort intéressants *Chants de Carnaval florentins* sous Laurent le magnifique (Maurice Sénart et Cie), promet les *Madrigaux* de Gesualdo, prince de Venosa, dont la révélation sera sûrement au moins aussi sensationnelle que celle de l'*Orfeo* de Monteverdi jadis à la Schola. De quelque côté qu'on se tourne, la mine est d'une richesse inépuisable. L'*A. C. P.* pourrait y consacrer dix années de séances hebdomadaires sans parvenir à l'entamer notablement. Il suffit qu'elle s'attelle sans tarder à la tâche qu'elle a si magistralement inaugurée, pour avoir droit à toute notre reconnaissance ; et, au regard de la portée multiple de la tentative, on tolérerait même volontiers dans ses exécutions quelque atteinte à la perfection absolue de la qualité en faveur de la quantité. Il est évident qu'une association sur qui reposent de tels espoirs appelle les encouragements de tout genre. La Société des Amis de la Musique semblait tout indiquée pour lui prêter main forte et l'aider à durer ; ce qui est avant tout le point capital. Mais la Société des Amis de la Musique n'a musicalement de la Providence que l'impénétrabilité des desseins. Elle a préféré patronner et subventionner un nouveau et sixième concert symphonique dominical qui, quels que soient ses mérites, ne pourra guère que concurrencer ceux existant déjà et diminuer leurs plutôt maigres bénéfices. Espérons que M. Gabriel Fauré sera mieux avisé et offrira du moins à l'*A. C. P.* la gratuite hospitalité de la Salle du Conservatoire. Il faut cordialement souhaiter que le succès le plus complet couronne les efforts de cette entreprise hautement artistique et récompense le talent, l'initiative et le désintéressement de ses membres et de ses fondateurs.

§

Comme lendemain à *Parsifal*, notre Académie Nationale de Musique et de Danse vient de donner un ballet baptisé sur l'affiche

Philotis, danseuse de Corinthe, mais qui pourrait tout aussi bien s'intituler *Un peu de bruit pour rien*. Ses grouillants interprètes des deux sexes passent tout le premier acte à s'asseoir par terre et à se relever sans qu'on sache au juste pourquoi. Au second, leur intermittent gigotage accorde à Mlle Zambelli l'intermède d'un pas prestigieux de souplesse et de grâce. Mais ce n'est qu'un clin d'œil. La musique de M. Ph. Gaubert est à la hauteur de la chorégraphie de M. Clustine, laquelle est adéquate aux décors et costumes. C'est, en somme, du bon cotillon, utilisable à souhait pour les Bals de l'Opéra qu'on annonce. Au demeurant, spectacle de tout repos pour les abonnés qui s'intéressent à ces dames du corps de ballet, et si incompréhensible à l'œil nu que la mère en permettra sans danger l'aventure à sa fille.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition des Orientalistes (Grand Palais). — Exposition Fyzee-Rahamin (Georges Petit). — Exposition de Pastellistes (Georges Petit). — Exposition de la Société Moderne (Galerie Devambez). — Exposition Maximilien Luce et Moreau-Vauthier (Galerie Choiseul). — Versailles vu par quarante peintres (Galerie Hersèle).

L'Exposition des **Orientalistes** n'est jamais tout à fait monotone. Si beaucoup d'artistes se bornent à des notes d'escale, il n'en manque point de décidés à prendre forte et profonde connaissance des coins éloignés du monde et y chercher patiemment une lumière différente et des êtres exotiquement pittoresques. Il y a d'ailleurs une précellence des Français dans l'orientalisme pictural ; affirmée par Delacroix, Decamps, Dehodencq, Marilhat, Fromentin, Berchère, Renoir, Lebourg, Gauguinet, cette supériorité se continue par des artistes jeunes tels que Suréda. On ne peut arguer que ce soient les facilités de travail que crée en Algérie ou en Annam l'administration française qui produisent cette supériorité, les autres pays ont autant et plus de lopins de terre et des consulats, dit-on, plus actifs. Il faut faire honneur de cette supériorité à la subtilité de la technique française, ou à la sensibilité française, devant les phénomènes colorés. Il se pourrait donc que le Français, peu porté au lyrisme ou à la féerie, ait pourtant le don de saisir mieux que les autres les imprévus de la lumière. Il se pourrait aussi, puisque cette technique française est si souple, qu'elle ne soit pas aussi profondément perdue qu'on l'a dit et que le gâchis soit moins irrémédiable que le déclarent ces bons apôtres de néo-classiques. Mais on n'a point le temps de s'arrêter à ces questions essentielles, tant les expositions sont nombreuses, pressantes et abondantes.

Ici, aux *Orientalistes*, des Suréda assez nombreux. Quelques-uns

déjà vus dans les Salons comme cette terrible toile des Aissasnas, aux types si justement et patiemment observés, témoignage de clinicien autant que forte peinture et nombre de pages nouvelles d'un accent très doux, cherché dans les harmonies de fête comme ces Mauresques à la Terrasse, tableau si plein, si pénétrant, si complet, où toute la grâce du décor mauresque est figurée, oùla nonchalance de la femme de l'Islam apparaît toute, où il y affleure à leurs regards tout ce qu'on peut deviner de leur âme.

M. Dabat expose sa *Danseuse rouge*, du Musée de Luxembourg, d'un mouvement peut-être simplement allusif, mais dont l'harmonie colorée est forte et solide et donne une impression de vie. Il entoure cette toile d'études décoratives assez heureuses. Les Marchés de M. Cauvy ont de la force, du mouvement. M. Abel Truchet a des notes sur Tunis et des pages achevées et complètes sur Venise d'une très belle vibration. Mlle Ravlin, dans des notes sur Tanger, témoigne d'une grâce très particulière. Ce n'est point d'un art facile que de donner à ces formes blanches, lourdes, voilées, que sont les femmes arabes, de la légèreté, de l'allure, et presque de l humour et sans formuler les yeux d'évoquer le regard parmi les plis du voile. C'est un Maroc bien vu, très léger, dans du joli soleil tendre, pas du tout accablant. L'Algérie de M. Maxime Maufra est moins parée, plus dure : ce sont de larges et fortes visions de rues de Constantine, de l'oasis de Biskra, des portes du désert ou au moins de la brousse avec une belle mise au plan des détails et une conception haute de la tristesse noble de ce paysage. Mme Agutte donne de Venise des aspects généraux, larges et clairs, très modernes. M. Baude évoque avec une finesse légère et observatrice les scènes gaies de la rue Tunisienne. M. Dinet est égal à lui-même. M. Eggimann est hardi et coloré. Il y a de la douceur, de l'émotion, de la personnalité dans les soirs d'Egypte de M. de Fontanes ; les murs marocains de M. Dagnac-Rivière sont toujours fortement détaillés et nuancés. M. Gillot a des fêtes vénitiennes très éparpillées, mais très légères. M. Gropeano, M. Herzig, M. Labrouche, M. Legout-Gérard, M. Lévy-Dhurmer, Mlle Morstadt, Mme Nivouliès, M. Thiers contribuent à l'intérêt de cette exposition. M. Rochegrosse n'y a envoyé que des marines assez sommaires. Il faut noter à part comme neufs et assez troublants les aspects de décor russe de M. Ozenfant : c'est très hardi, d'apparence sommaire, mais très complexe et harmonieux. A la sculpture une extraordinaire et don-quichottesque girafe de M. Bugatti, un beau Bédouin endormi de M. Perrault-Harry, des animaux de M. Gardet; des faïences populaires de Nabeul très intéressantes de M. de Menneville, un peu trop élégantes pour s'incorporer à l'art populaire, mais de très jolie tonalité. Mlle Karpelès, qui figure à l'exposition avec des toiles rapportées de l'Inde, œuvres d'un réalisme très vraisemblable et d'un

charme assez doux, a réuni une exposition d'art hindou moderne. C'est l'école de Calcutta, qui par cent soixante et onze pages signées de MM. Abanindra Nath Tagore, Gogonendra Nath Tagore, Nanda Cal Bose, Gangouly, Moyumdar, etc..., affirme son existence. Ces œuvres sont pour la plupart d'aspect liturgique et subissent fortement l'emprise du vieil art de la miniature hindoue ou persane; les pages de vie contemporaine, comme la petite série « dans les rues de Calcutta », de M. Gogonendra Nath Tagore, et nombre d'images de genre ont subi et fortement l'influence japonaise. Il y a d'ailleurs de véritables kakémonos parmi les œuvres exposées et d'ailleurs exposés avec cette indication.

Les *Orientalistes* ont donné l'hospitalité d'une grande salle à deux artistes espagnols : MM. de Zubiaurre, qui sont des habitués de la Société Espagnole. Ce sont des artistes fort intéressants chez qui se fait sentir l'influence des vieux Espagnols comme Ribera et très pénétrés aussi de Goya sans qu'on puisse, je crois, se refuser à voir dans leur art quelque impression produite par Zuloaga. Leur particularité à tous deux est un sens très vif de la physionomie humaine, une patience de primitifs et leurs défauts une profonde indifférence pour la localisation de leurs sujets et l'atmosphère de leur décor.

Concurremment à l'exposition d'art hindou et comme par une coïncidence cherchée, un peintre hindou, **M. Fyzee-Rahamin**, expose chez Petit des aquarelles et des peintures. Ces aquarelles ont trait, comme la plupart des aquarelles de l'école de Calcutta, à des évocations liturgiques. Elles offrent les mêmes éléments d'art archaïque, d'imitation des anciens modèles avec des recherches toujours curieuses, sinon toujours abouties pour encadrer l'aquarelle et en continuer l'impression par les bandes ornementales qui la cernent d'un léger florage d'or. Les peintures sont assez déconcertantes. Curieuses au point de vue du type ethnique, car ce sont des portraits consciencieux, elles ont les défauts de la pire peinture européenne et ne sont pas loin de rappeler ce fameux maharajah de Kapurtala, tel que l'avait peint lourdement M. Chartran.

Pourtant dans les aquarelles de ce peintre, et aussi, plus encore, dans certaines des aquarelles de l'Exposition des Orientalistes, il y a une saveur, la mise en page est souvent heureuse. Le geste, gracile, est élégant, les harmonies de couleur sont fines. Le goût de l'art hindou va s'associer chez nous au goût du joint d'art populaire russe ou le remplacera peut-être; on va peut-être beaucoup parler de l'école de Calcutta ; on voudra la mettre à la mode et lui donner le prix Nobel ! Cet art-là est tout de même un peu bien mince.

§

Aux **Pastellistes**, le portrait de M. Poincaré par M. Baschet

est détaché, mis en belle vue avec un soin tout particulier au détriment des aspects souriants de M. Richepin et de M. Donnay par le même artiste. M. Poincaré apparaît très frais, souriant, avec une pointe de majesté, flatté. M. Besnard a envoyé une jolie page *le Miroir*, avec un effort d'exactitude harmonieuse dans les carnations. Il y a de M. Cottet des natures mortes et un petit village breton bien campé: moulin, église, quelques maisons, près de la mer, d'une forte impression. Il y a de beaux portraits et des silhouettes de femme étendues sur des divans de M. J.-L. Forain : tout cela jeté en quelques traits incisifs et rapides et des portraits de M. Dagnan-Bouveret très patiemment construits ; de clairs portraits de M. Abel Faivre, des plages larges de M. Dauchez, et des moulins hollandais frileux de M. Raoul Ullmann. Des pages de M. Flameng devraient donner l'impression de la vie élégante à Deauville et au Bois. Cette élégance est fort lourde. Voici encore des portraits de M. Gervex, des scènes rideau baissé avec des éclairages compliqués et des herses multicolores de M. Guirand de Scévola, de fins et délicats paysages de M. Lhermitte, de M. Billotte, une évocation farouche de M. Jean-Paul Laurens qui, dans ce milieu de jolis portraits poudrerizés et si soigneusement *enjoliés*, amène le rude fracas d'armes des Guelfes et des Gibelins, enterrant leurs morts la nuit, torches et épées aux poings. De M. Prinet une bacchante un peu calme (après la bacchanale), mais une baigneuse fort intéressante. A côté de portraits d'un puissant relief, M. Charles Léandre expose de jolis paysages et une synthèse de vie provinciale, « la Bonne dame Normande », d'une grande intensité d'expression, où les moyens de caricature discrètement employés, aident à la création solide d'un type. Voici encore les belles natures mortes de M. Zakarian, les fleurs de M. Dumont, deux pages de M. Le Sidaner, de beaux paysages de M. Luigini.

§

A l'Exposition de la **Société Moderne**, quelques œuvres vigoureuses : des vues d'Angkor de M. Carrera. Est-ce jeux des lumières et des fissures sur les ruines, est-ce intention sournoise du peintre, les colosses de l'art Khmer semblent grimacer et les masques se contournent comme en gros rires. M. Maurice Chabas expose de belles Sérénites, d'un art très élevé, très pur, quasi-musicien. M. Aubertin courbe des corps de nymphes et traduit une rieuse figure d'enfant; des natures mortes de Mme Galtier-Boissière, des dessins de M. Dorignac, des paysages de M. de la Villeon-Vauthrin, de M. Madeline, de M. Marret, de M. Claude Rameau, de jolies pages de M. Paul Renaudot, dont la vision des grâces et des intimités féminines est délicate ; une Venise de M. Alfred Smith dans des gris et des roses pâles curieux et doux, et nous retrouvons ici M. Abel Truchet avec des jardins éblouissants et M. Sureda avec quelques

peintures et des gouaches sur la vie arabe qui sont parmi ses belles pages.

§

Galerie Choiseul, de nombreux tableautins de Maximilien Luce, vigoureuses études du Paris ouvrier, évocations fortes et vibrantes de certains jours de la Commune, un projet de tableau sur l'exécution de Varlin vaut par le grouillement des personnages et l'intimité du sentiment. Les projets de monuments de M. Moreau-Vauthier sont tout à fait intéressants, notamment son Zola, voyant déferler à sa table de travail tous les personnages de son œuvre, présentés par une sorte de *Nature* colossale. Tout ce mouvement est aisé, juste et éminemment architectural. Il serait intéressant qu'il pût être réalisé.

Chez Hessèle, une fort intéressante série de peintures sur Versailles, habiles, nuancées, parfois vigoureuses, de MM. Bauche, Bourly, Jouclar, Cesbron, Payret-Durtail et d'extraordinaires dessins rehaussés de Bucci peuplent les solitudes du parc d'un aimable mouvement aux couleurs gaies et d'allures très Louis-quatorzienne.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Cachaprès à la Monnaie. — *Parsifal.* — La question des langues. — Le théâtre français d'auteurs belges. — Le programme des *Marges*. — Les livres. — Rosny aîné et Jehan Rictus à Bruxelles.

La Monnaie vient de représenter avec le plus grand succès un drame lyrique tiré du *Mâle* de Camille Lemonnier. Le maître défunt fut habilement servi par M. Henri Cain, son collaborateur, qui, en homme de théâtre expérimenté, se rendait parfaitement compte de ce qu'il fallait garder ou sacrifier de l'œuvre originale pour en faire un livret et en préserver le caractère sous cette forme nouvelle. Tout le dramatisme, et aussi tout le lyrisme, tout le réalisme passionné, donc toute la vie du chef-d'œuvre a été synthétisée en quelques scènes logiquement enchaînées, concourant à une émouvante impression d'ensemble. J'ajouterai que le livret est fort bien écrit et que la langue demeure, comme dans le roman, à la fois très imagée et très ferme, pleine de pittoresque et de mordant.

Le musicien, un Français, M. Francis Casadesus, très épris de l'œuvre de Lemonnier, a fait de sa partition comme un acte de piété et de ferveur à la gloire du maître. D'emblée cette musique vous prend par son caractère primesautier, sa conscience, son élan, ce que je serais tenté d'appeler sa bonne foi, et surtout la touchante sympathie avec laquelle elle s'assimile tout ce que le roman comporte de puissance agreste, de force primordiale, de panthéisme, de communion avec la libre nature et les instincts d'une humanité bellement sauvage. M. Casadesus ne s'attarde pas à la vaine recherche d'une originalité

factice ; mais sa partition est d'une belle tenue, d'une étoffe copieuse, d'une remarquable consistance, d'un souffle chaleureux et entraînant. Son harmonie, son orchestration, ses accompagnements, ses préludes ou ses intermèdes symphoniques transposent pour ainsi dire en musique les amples descriptions, les paysages sylvestres, les tableaux rustiques qui font le charme principal du roman.

Ainsi le compositeur est parvenu à traduire la prose nombreuse et périodique du grand écrivain, en des pages musicales non moins larges de rythme, éblouissantes de couleurs, ou délicatement nuancées. Le lever du jour, notamment, sur le verger, à la lisière de la forêt représente une paraphrase musicale tout à fait réussie de l'admirable description dans le mode chateaubrianesque, qui sert de prélude au roman, une page modèle, déjà devenue classique.

En dépit de l'atmosphère si suggestive que la symphonie fait aux premiers tableaux de cette œuvre, c'est peut-être le troisième acte, le dernier, que je préfère, c'est du meilleur drame lyrique. Un monologue de Germaine, une courte mais poignante et âpre scène entre la fille de Hulot et Gadelette, la petite vagabonde, puis la furieuse scène entre Germaine et Cachaprès, sont absolument réussis.

L'interlude décrivant la poursuite du braconnier blessé à mort, l'agonie de celui-ci, les consolations et les soins suprêmes de la petite sauvageonne : « Dors, là... mon fieu », termine magnifiquement cette œuvre très solide, très intense, et surtout, je le répète, imprégnée de ferveur pour l'art du grand disparu.

L'interprétation, confiée au baryton Bouillez, à Mlles Heldy et Symiane, fut de tout premier ordre.

Après l'article si juste que M. Marnold a publié dans cette revue, je ne vous dirai plus rien de **Parsifal**, sinon que ce drame mystique fut interprété dans les meilleures conditions à Bruxelles, et continue à y faire recette. Les Beullemans et les Kakebrouck les moins inclinés au mysticisme ont été subitement touchés de la grâce et ne parlent que d'innocence, d'abstinence et de pureté, ce qui ne les empêche pas toutefois d'aller s'empiffrer, en famille, dans les restaurants des environs de la Monnaie, durant l'entr'acte d'une heure qui coupe en deux cette longue, longue mystagoguerie de misogyne.

Pour en revenir à l'interprétation, si le ténor allemand Haensel, contraint de chanter son rôle en français, ne nous satisfit qu'à moitié, par contre il y eut un admirable Gurnemanz, M. Bouillez, et un non moins superbe Amfortas, M. Rouard. L'orchestre, conduit par Lohse, mérita aussi tous les suffrages, de même les chœurs.

Je vous signalais, dans ma dernière chronique, l'excellente étude publiée par M. Lecomte, dans la *Vie Intellectuelle*, sur **la Question des langues en Belgique**. Il la termine par cette conclusion à laquelle se rallieront certes tous nos bons esprits :

« Seule une Belgique indépendante, seule une Belgique qui ne soit pas démembrée, et ne soit annexée ni par la France, ni par l'Allemagne, ni par l'Angleterre, et puisse comme par le passé accueillir librement, sans prédominance exclusive d'aucune culture, les suggestions européennes — seule une telle Belgique pourra continuer à jouer le rôle grandiose qui lui est dévolu, celui de capitale de l'Europe. »

Ce dernier mot est de votre compatriote, le poète Charles Morice, qui l'a écrit dans un bien intéressant petit livre, *l'Esprit Belge*, qu'il publia ici, chez l'éditeur Balat, après un assez long séjour en Belgique. Dans ce même livre M. Morice disait encore : « Il y a pour le monde entier le plus profond et le plus pressant intérêt à bien connaître l'esprit belge, à surveiller son évolution, car tôt ou tard, et je pense bientôt — l'histoire et la géographie, qui ne mentent pas, l'affirment, — la Belgique, déjà le carrefour du monde civilisé, en sera le centre. »

Et M. Lecomte, engageant les Flamands à remiser leur lion et les Wallons à rentrer leur coq, leurs emblèmes de discorde, symboles de sentiments d'incompréhension, d'intolérance et de haine, les adjure de fraterniser sous les plis de l'unique, du seul drapeau belge, qui symbolise, lui, « la chose la plus haute et la plus grande qui soit dans le monde à cette heure : « la tolérance et la compréhension réciproques des peuples et des langues ». Il symbolise cette union, prédite aussi par M. Charles Morice, des forces d'initiative du Wallon aux forces d'accomplissement du Flamand, l'union des Latins et des Germains, le vœu des siècles. « Il sera peut-être un jour, termine M. Lecomte, si nous le voulons, si nous ne sommes au-dessous du rôle que le monde attend de nous, le drapeau de l'Europe. »

Dans le même numéro de *la Vie Intellectuelle*, nous trouvons de beaux poèmes de M. Jean de Bère et encore un très bon article dû à M. Georges Rency et préconisant un projet que je ne cessai de recommander moi-même : la création d'un théâtre belge d'art international, c'est-à-dire d'un grand théâtre d'art où l'on jouerait Shakespeare, Schiller, Ibsen, ainsi que tant de chefs-d'œuvre français qui ne sont jamais plus joués sur aucune scène, et où la part serait faite aussi aux œuvres d'auteurs belges de talent, où l'on verrait, par exemple, l'*Hélène de Sparte* de Verhaeren ou l'*Eau et le vin* de Maubel.

Les idées émises par M Eugène Montfort dans sa préface pour les nouvelles *Marges* rencontrent l'approbation des nombreux amis et représentants de la culture française en Belgique qui s'inquiétaient à bon droit de l'exclusivisme et de l'esprit réactionnaire, sous couleur de classicisme et de nationalisme, sévissant actuellement dans quantité de

vos revues. Des lignes comme celles-ci ont réjoui tous ceux qui aiment la France généreuse et libre :

En peu d'années il s'est formé une coalition assez formidable contre toute liberté de pensée. Eh bien ! nous en avons assez, nous voulons nous défendre. Et se défendre, c'est attaquer, chacun sait cela... Certes, devant nous, des forces énormes et organisées. Mais derrière nous... Nous sommes certain qu'à la seule annonce d'une revue où l'on défendra le libre esprit français et la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire ou de Stendhal, nombre de gens qui éprouvaient le même sentiment d'étouffement que nous, vont pousser un soupir de soulagement et s'écrier : « Enfin ! »

Parmi les livres récemment parus j'en signalerai un de langue flamande : *De Tweede Lente van Mynheer Suistwater* (le Second printemps de Monsieur Suistwater), par M. Lode Monteyne, un jeune romancier anversois qui débuta brillamment il y a une couple d'années par une étude de mœurs d'ouvriers du port et qui raconte à présent, en psychologue humoriste une fort amusante histoire qui se passe dans la bourgeoisie de la grande ville commerciale.

A signaler aussi deux rééditions, l'une, à l'Association des Ecrivains belges, des *Rides de l'Eau*, un roman de mœurs faubouriennes bruxelloises par M. Sander Pierron, et l'autre, dans la collection « Junior », de *l'Impossible Liberté*, roman dû à M. Paul André. Pour ce livre-ci Emile Verhaeren a écrit une intéressante préface.

La saison des conférences bat son plein :

M. Rosny aîné est venu traiter ce sujet : « Comment on les élève », dont le principal argument et les détails furent empruntés à la physionomie et aux gestes du personnage de Jacques, le petit apache d'origine bourgeoise de son admirable roman : *Dans les Rues*.

A la Maison du Peuple, M. Jehan Rictus vint nous lire, ou plutôt nous dire, comme lui seul sait les dire, quelques-uns de ses poèmes les plus poignants.

Tous deux recueillirent le plus franc succès.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Richard M. Meyer : *Nietzsche, sein Leben and seine Werke* ; Munich, C. H. Beck, M. 10. — Elisabeth Fœrster-Nietzsche : *Der einsame Nietzsche* ; Leipzig, Alfred Krœner, M. 4. — Josef Spindler : *Nietzsches Persœnlichkeit und Lehre* ; Stuttgard, J. G. Cotta, M. 2. — *Index to the complete Works of Friedrich Nietzsche*, edited by Oscar Levy ; Londres, Foulis, 6 s. — Memento.

Nietzsche. — Nietzsche a cessé momentanément d'exercer une influence quelconque sur la pensée française. La jeunesse intellectuelle, si elle le lit encore, n'a plus le temps de se pénétrer de sa pensée. Ses préoccupations sont ailleurs. Avide d'action, elle pratique les sports, fonde des ligues, restaure le catholicisme et prétend

ainsi régénérer la France. Au puissant tonique de la théorie des valeurs, elle préfère le julep de M. Bergson. Il n'y a pas lieu de se plaindre, du reste, si les snobs vont porter ailleurs leur admiration. C'est à eux que l'on doit le malentendu profond qui s'est créé autour de Nietzsche, pendant les quelques années durant lesquelles l'auteur de *Zarathoustra* fut notre « philosophe à la mode ».

Parmi les écrivains qui ont aujourd'hui dépassé la quarantaine, on peut à peine en citer une demi-douzaine qui ont véritablement lu et compris Nietzsche. Chez ceux-là l'influence fut féconde. Les autres se sont contentés de ressasser les bourdes mises en circulation par les snobs et répétées par les journalistes. Les pratiques de l'ascétisme le plus difficile, parce que nulle récompense n'était au bout, ont été grossièrement défigurées. Nietzschéisme est devenu synonyme d'arrivisme, et aujourd'hui encore, dans notre public parisien, on ne trouverait pas vingt personnes qui fussent capables d'expliquer ce que signifie le premier discours de *Zarathoustra* : l'homme doit être dépassé...

La *Grande Revue* fait paraître en ce moment une enquête sur M. Henri Bergson. On y demande entre autres : « S'agit-il d'une mode ou d'une influence profonde et durable, semblable à celle d'un Taine, d'un Nietzsche ? » Taine et Nietzsche, il n'était peut-être pas bien nécessaire d'accoupler ces deux noms, car les deux influences, en admettant que la seconde existe, se sont exercées sur des domaines très différents. En tous les cas l'engouement Bergson que constatent les journaux à gros tirage, comme on enregistre la cote d'un cheval de course, présente certaines analogies avec l'engouement Nietzsche, tel qu'on pouvait le diagnostiquer aux environs de 1900, alors qu'il était très parisien de mettre en épigraphe telle maxime de Nietzsche prise au hasard dans un recueil dont on ne coupait même pas les pages. Cela a passé, heureusement pour ceux qui voient dans la discipline de Nietzsche autre chose qu'un moyen de parvenir et qui savent que la graine semée par le philosophe germera, alors que l'on aura oublié depuis longtemps le tango, l'agathonisme, le bergsonisme et autres réveils nationaux.

Il est assez singulier cependant, dans la première des réponses que publie la *Grande Revue*, d'entendre un homme que la mécanique intellectuelle intéressa toujours au moins au même titre que les mécaniques volantes (cet autre bateau qui doit régénérer la France) parler de Nietzsche avec une si affligeante désinvolture. M. Pierre Mille imagina l'autre jour le plaisant discours qui devait rehausser la cérémonie d'inauguration du monument d'Hégésippe Simon et donnait ainsi, à la troisième page du *Temps*, la plus mordante parodie de ce qu'on peut lire quotidiennement à la première page de ce journal. Est-ce par esprit de parodie que ce pince-sans-rire fait un rappro-

chement entre Nietzsche et... Bonnot et Garnier? « Le droit au bonheur », mais cette niaiserie démocratique tout le monde sait qu'elle a été inventée par les Anglais. L'hédonisme n'intéressa jamais Nietzsche, sinon comme symptôme de dégénérescence. *Strebe ich nach Glück? Ich strebe nach meinem Werk.*

Ce préambule était nécessaire pour annoncer sérieusement un livre sérieux. Les idées de Nietzsche — il importe de le souligner ici — n'ont pas non plus exercé d'influence sérieuse sur l'Allemagne contemporaine. L'œuvre du philosophe y a du moins été étudiée dans tous ses détails et avec une louable impartialité, même par des critiques qui ne partageaient en aucune façon les conceptions de l'écrivain. Des professeurs d'université, MM. G. Simmel, Aloïs Riehl, Raoul Richter, après avoir initié les étudiants à l'univers nietzschéen, ont tenu à donner au grand public leur volume sur Nietzsche. Le travail de Raoul Richter, en particulier, peut être considéré comme remarquable.

Mais voici que M. Richard M. Meyer — encore un philologue de profession — nous offre à son tour une copieuse monographie de 700 pages in-8° consacrée à l'œuvre et à la vie du philosophe allemand, et aussitôt son livre se classe parmi les contributions de tout premier ordre qu'aucun de ceux qui se proposent d'*étudier* véritablement les idées de Nietzsche ne devra négliger. L'auteur s'est fait une réputation durable avec son ouvrage sur *Gœthe*. On lui doit aussi une *Histoire de la littérature allemande au XIX*e *siècle*, très discutée lors de son apparition, mais qui, somme toute, peut encore être considérée comme le meilleur guide dans ce dédale d'écoles littéraires et de talents incomplets où les « hommes représentatifs » sont si rares. Depuis vingt ans, occupé par d'autres travaux, tout en s'adonnant à un labeur infatigable, M. Richard M. Meyer n'a pas cessé de s'intéresser à Nietzsche. Son ouvrage n'est donc pas une tâche improvisée, entreprise pour enrichir la collection d'un éditeur. Il apparaît comme une résultante. Pour parvenir à fondre, dans un ensemble harmonieux, les idées d'un esprit aussi complexe que celui de Nietzsche, il faut en quelque sorte avoir vécu tout ce que l'on offre au lecteur. Ici, entre les citations et le commentaire, l'harmonie est complète. Il n'y a pas accumulation de faits et de documents, amalgamation d'idées souvent contradictoires ; les éléments du texte s'agencent au contraire parfaitement et la mise en valeur de l'essentiel dénote la main d'un artiste.

Avant d'étudier Nietzsche, M. Meyer a tenu à le situer exactement dans son temps et dans son milieu. Quatre chapitres d'introduction précèdent donc l'exposé de la formation intellectuelle du philosophe. Dans ce raccourci des idées européennes au milieu du siècle dernier, l'auteur a peut-être un peu trop abusé des citations. A force de vou-

loir utiliser ses fiches, il s'est laissé aller à mentionner des auteurs de troisième ordre dont la contribution paraît assez mince, des écrivains obscurs dont le seul mérite consistait à avoir, eux aussi, touché à l'horizon intellectuel que remplit la personnalité de Nietzsche. Mais cet exposé, où le critique anticipe sur ses développements en mentionnant déjà les idées directrices du philosophe, est pour le lecteur une excellente préparation aux arides problèmes qui seront traités avec aisance dans la seconde partie de l'ouvrage.

La vie de Nietzsche est à peine esquissée en un seul chapitre, mais l'auteur a l'occasion d'y revenir sans cesse, en ajoutant de nouveaux détails, à mesure qu'il pénètre plus avant dans l'œuvre, dont il traite successivement toutes les phases, de telle sorte qu'il fait apparaître avec précision l'unité qu'il y a entre la personnalité, l'esprit, les aspirations et les réalisations du grand penseur. En analysant *Zarathoustra*, *Par delà le Bien et le Mal*, *la Volonté de puissance*, M. Richard M. Meyer est parvenu à donner un exposé complet de la doctrine de Nietzsche. Il montre la volonté intense du créateur concevant un idéal qui dépasserait ses propres forces et devenant ainsi l'inventeur d'une nouvelle vérité. Dans sa présentation impartiale de la métaphysique nietzschéenne, l'auteur laisse deviner qu'il ne parle pas en disciple mais en analyste, et ce n'est pas là un des moindres mérites de cette excellente monographie.

Le surhumain de Nietzsche, écrit l'auteur, est l'homme purifié de toute soumission animale aux instincts ; l'évolution incarnée qui n'a plus qu'un seul but et ignore toute autre chose, que d'élever l'espèce *homme* au-dessus d'elle-même.

Un chapitre important est consacré par M. Richard M. Meyer à *Ainsi parlait Zarathoustra*, dont il décompose les idées, dont il analyse le style. C'est selon lui le seul livre de Nietzsche qui ait vraiment pénétré partout. « Bien traduit dans les principales langues de culture, il représente la seule part que prend la littérature allemande à la littérature universelle de notre époque. » En étudiant avec soin *l'Origine de la Tragédie* et *Zarathoustra* on peut dégager toutes les idées du philosophe. Tout le reste, d'après M. Meyer, n'est que commentaire.

Il faut louer encore l'impartialité et la sereine objectivité que le critique observe en face des querelles qui ont été soulevées autour de Nietzsche. Le rôle que joua le professeur Overbeck est apprécié, selon nous, à sa pleine mesure. Cet esprit subalterne, qui fut pour Nietzsche un ami sincère, sinon toujours très clairvoyant, ne s'était jamais rendu compte de ce que valait le philosophe. Il regretta, dans la suite, de n'avoir aucune part dans la gloire inattendue dont s'auréola soudain, vers 1890, le front déjà enténébré de son ancien collègue

e l'Université de Bâle. Le dépit qu'il en ressentit est chose humaine, rop humaine, sur quoi il ne convient pas de s'appesantir, surtout au ioment où un accord intervenu entre le *Nietzsche-Archiv* et la amille Overbeck va enfin permettre au public de connaître intégralenent la correspondance des deux amis.

M. Richard M. Meyer, en rappelant quel fut le rôle d'Overbeck u moment où Nietzsche tomba malade à Turin, tient à ne pas dimiuer ses mérites, mais il reconnaît que si l'œuvre de Nietzsche est arvenu intégralement entre nos mains, c'est à Mme Fœrster-Nietzsche, admirable sœur du philosophe, que nous en sommes redevables. On e saurait assez le répéter. Les soins de tous les jours prodigués au ıalade, elle les devait à son frère et toute femme sensible eût agi comme lle. Mais l'inlassable énergie qu'elle a mise à rechercher tout ce qui oncernait Nietzsche, tout ce qui restait de sa main, les papiers, les ettres, les documents de tout ordre, témoigne d'un dévouement exeptionnel. « Pour quel philosophe, pour quel écrivain, pour quel rtiste a-t-on fait quelque chose qui puisse seulement approcher de ce u'elle a fait ? » écrit M. Meyer, et il ajoute que ce ne fut pas assez our elle de s'occuper de l'homme et de l'œuvre, de créer le *Nietzsche-Archiv*. Elle écrivit encore ce monument d'affection fraternelle u'est la *Biographie* de Nietzsche.

Justement, alors que l'on rend à la tâche de celle qui fut le centre t l'inspiratrice de toutes les recherches nietzschéennes, une tardive et clatante justice, Mme Fœrster-Nietzsche publie le second volume de ses *Mémoires* consacrés à son frère, dont la première partie s'intitulait *Der junge Nietzsche* et à laquelle **Der einsame Nietzsche** ait suite. C'est proprement un résumé de la copieuse biographie ont le troisième volume parut en 1904, mais l'auteur y a ajouté naint traits nouveaux, précisant de nombreux épisodes et apportant, our l'intelligence de certaines périodes de la vie du philosophe olitaire, de nombreux documents inédits. Si l'importance de tous es écrits de ce genre réside surtout en ceci que ce sont proprement es papiers de famille, il faut louer cependant dans ces pages la haleur de l'expression, la vivacité du récit et le ton de noblesse soueraine dont l'auteur ne se départit jamais, même dans ses poléniques les plus acerbes. Toute la fin de l'ouvrage qui nous raconte es dernières années de Nietzsche est absolument nouvelle. Nous urons l'occasion d'y revenir.

§

Nietzsche Persœnlichkeit und Lehre. — M. J. Spindler, ui est docteur en droit, a voulu étudier la personnalité et l'œuvre e Nietzsche en prenant pour guide exclusif son *Ecce homo*. Il a

cru y voir l'œuvre la plus caractéristique du philosophe, où le ton se hausse jusqu'à la prophétie, celle aussi où apparaît le plus clairement, selon lui, la contradiction entre l'homme et l'œuvre. La « nature héroïque » de Nietzsche s'est appliquée à détruire ce qui était profondément enraciné au fond de lui-même, de là le caractère tragique certain de sa destinée. Mais son effort s'est brisé, parce qu'en s'attaquant à la morale il n'a fait que communiquer aux idées morales une force nouvelle. Pour intéressantes qu'elles soient, les déductions de M. Spindler servent surtout à démontrer une chose, c'est qu'on peut découvrir dans Nietzsche tout ce que l'on veut bien y mettre.

L'édition anglaise des Œuvres complètes de Nietzsche vient d'être achevée par la publication d'un dix-huitième volume qui se compose essentiellement d'un **Index**, rédigé par les soins de M. Robert Guppy. On y trouvera à la fois la nomenclature des noms cités et une table très détaillée des idées développées par le philosophe. C'est la première fois qu'une pareille tentative est faite et il nous paraît au moins intéressant de signaler que c'est à l'Angleterre qu'on la doit. Les deux « registres » publiés dans la grande édition originale allemande, à fin des tomes VIIIe et XVIe, sont limités aux noms cités. Les rédacteurs du *Nietzsche-Archiv* ne se sont pas encore attaqués au travail formidable que nécessiterait une table générale et systématique. Leur tâche, s'ils l'entreprenaient, serait du reste beaucoup plus étendue que celle des traducteurs anglais qui n'ont recueilli dans leur édition qu'une partie des écrits posthumes. L'index anglais est suivi d'une liste des citations étrangères que Nietzsche avait données dans leur texte original. Ce « vocabulaire », très curieux à parcourir, parce qu'il renseigne sur les lectures du philosophe, est accompagné de traductions anglaises mises en regard de chaque citation par M. Paul V. Cohn. Enfin ce volume se trouve précédé d'une introduction de M. Oscar Lévy, par les soins de qui a été menée à terme cette vaste entreprise. L'auteur y étudie le mouvement nietzschéen en Angleterre, sa formation et son avenir, et montre par quelles difficultés les éditeurs ont dû passer, après une tentative assez malheureuse d'Alexandre Tille, pour présenter enfin Nietzsche, au public d'outre-Manche, dans toute son ampleur. Il est assez naturel que les Anglais envisagent surtout le rôle du philosophe allemand par rapport au christianisme et au déterminisme, alors que nous tendons à l'apprécier avant tout comme « missionnaire de la culture », négligeant un peu trop dans son œuvre le « créateur des valeurs nouvelles », qui, en s'efforçant de donner à la vie une signification qu'elle n'avait pas jusqu'à présent, apparaît en un certain sens comme le fondateur d'une « religion ». Là encore il y aura beaucoup à réviser.

Memento. — Dans le *Literarisches Echo* (15 février), M. Félix Poppenberg parle des « galanteries » de Wieland, à propos d'un recueil où, sous

e titre de *Romantische Erotik*, assez mal choisi, sont assemblés tous les ragments d'un caractère libre que l'on a pu trouver dans l'œuvre considérable du poète d'*Obéron*. On peut y toucher du doigt l'influence profonde e notre dix-huitième siècle sur ce « classique » allemand. Les *Bijoux ndiscrets* de Diderot, Crébillon fils et Dorat ont exercé leurs ravages, nais c'est plutôt par la nouveauté de sa langue que Wieland nous intéresse que par le charme de ses « *neckische Cochonerien* ».

Les *Süddeutsche Monatshefte* (février) font paraître une conférence faite Iena par Oscar Bulle sur « Dante et son public ». L'histoire d'un déserteur, que publie le pasteur Kirchner, est poursuivie par le récit d'aventures n Amérique et au Mexique.

Maerz accentue sa note d'opposition politique par une série d'articles ur les incidents qui ont eu pour cause l'affaire de Saverne. MM. Ulrich Rauscher et Thédor Heusse se montrent également mordants et rivalisent vec « Carnifex » pour stigmatiser le régime prussien.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

G. Mistriotis : *Rhitoriki Logi*, tome VI; Athènes. — Concours littéraires. — eorges Ghikas : *To Anatolikon Problema;* Vienne. — Karl Krumbacher. — G. fichaïlidis : *Karpathiaka Dimotika Asmata;* Constantinople. — Angelos Tanaras : *I. Megalochari;* Athènes. — G. Xenopoulos : *Theatron;* « Hestia », Athèes. — Photos Giophyllis : *Arkhontika;* Athènes. — A. Karavias :*Ethnika Poïnata ;* Athènes. — Mavroukakis : *Patris;* Athènes. — Rigas Rayas : *Tragoudia ou Genous;* Athènes. — Kostis Palamas : *Ta Prôta Kritika ;* Fexis, Athènes. — lemento.

Pendant que le souple génie d'un Vénizélos s'efforce de compléter iplomatiquement l'œuvre grandiose de libération réalisée par la uerre, on commence à se demander quelle répercussion pourront voir les derniers événements sur les directions intellectuelles de l'Helénisme, dont les tendances natives se sont toujours révélées si essenellement démocratiques. Le scolasticisme officiel ne serait certainenent pas fâché de puiser dans l'ensemble des faits actuels un regain 'énergie pour la défense de sa thèse. Au fait, les revendications du 'urisme linguistique et le rêve impérialiste de ceux qui cherchent dans le passé au lieu d'observer le présent dérivent es arguments d'une même erreur : celle qui consiste à penser que le peuple n'est ien.

C'est ainsi que M. G. Mistriotis, à qui ni le talent ni les convictions e font défaut, en arrive, dans le sixième volume récemment paru de es **Discours**, à dénoncer les partisans de la langue vulgaire, ouranciers parfois eux aussi, comme renégats de la patrie. A part cela, e livre contient mille aperçus ingénieux sur le caractère du peuple ellène, sur la femme grecque, sur la guerre des alliés, etc.

Comme ceux qui en France ont pris l'habitude d'en appeler à tout nstant à la culture latine et qui s'inclinent bien bas devant les lau-

riers académiques, certains esprits ne conçoivent l'art que comme une modalité spéciale de l'idée de patrie.

Les **Concours littéraires**, qui ont pour objet direct d'exalter l'héroïsme des soldats et des marins des récentes guerres, offrent, certes à l'activité des poètes et dramaturges grecs une matière fructueuse, et l'on ne saurait accuser les classes dirigeantes du pays de se refuser aux sacrifices nécessaires pour encourager, dans la bonne voie de l'exaltation patriotique, les vocations littéraires Il est douteux pourtant que les lettres soient appelées à profiter réellement, sous forme de chefs-d'œuvre, de ces louables initiatives. Est-il bien certain, au reste, que les promoteurs songent d'abord à faire prospérer le culte des vraies Muses? Ne s'agit-il pas bien plutôt, dans l'esprit des mieux avisés, de surtendre la fibre nationale, en prévision de nouvelles luttes? Ceci n'intéresse pas l'esthétique pure; mais la conservation de l'Hellénisme en dépend peut-être. Pas tant, selon nous, qu'une certaine ivresse de triomphe pourrait le faire croire.

Qu'il nous soit permis, à ce propos, et comme suite à toutes les pages de guerre, à tous les plaidoyers diplomatiques qui voient le jour en ce moment, et parmi lesquels **Le Problème oriental** de G. Ghikas n'est pas le moins pourvu d'intérêt, qu'il nous soit permis de mettre en garde la Grèce nouvelle contre la chimère impérialiste, qui voudrait lui faire ressusciter l'Etat byzantin. Cette chimère s'accommode admirablement de certaines formules modernes, qui tirent leur origine de la conception romaine, unitaire et oppressive de l'Etat, telle que l'ont élaborée les Juristes décadents des deux Empires. Cette conception s'acharne à substituer au libre fonctionnement des communautés ethniques (celles-ci furent la sauvegarde de l'Hellénisme au temps de la servitude), une hiérarchie abstraite de pouvoirs administratifs à l'écart des nécessités économiques, des conditions du sol, des intérêts régionaux ou de groupe. La notion de nationalité s'en trouve immédiatement faussée. On n'appartient plus à un peuple, mais à un gouvernement.

La Grèce, qui vient d'incorporer à son domaine un certain nombre d'éléments ethniques étrangers à l'Hellénisme, encore que l'on se soit montré par ailleurs bien injuste envers elle, ferait bien de prendre exemple de la Suisse et de chercher dans l'idée fédérative les moyens d'assurer à la fois sa sauvegarde et sa prééminence intellectuelle dans les Balkans. Appuyée sur la liberté, source des vertus civiques, l'humble Helvétie, malgré la diversité des peuples qui la composent, a vu naître et crouler, sans en être ébranlée, de puissants empires.

Loin de nous, du reste, la pensée de chicaner les Grecs sur les moyens qu'ils sont obligés d'employer pour défendre efficacement leurs droits réels, à cette heure où s'achèvent les marchandages de la paix.

Nous voulons examiner seulement les courants intellectuels qui sollicitent l'Hellénisme au lendemain de son triomphe, et il nous semble bien que le philhellénisme d'Europe est quelque peu responsable de la byzantinolâtrie, dont nous avons déjà eu l'occasion de dénoncer les dangers.

Au savant professeur allemand **Karl Krumbacher** revient l'honneur d'avoir créé presque de toutes pièces cette science nouvelle, qui s'appelle la Byzantinologie. Il a été le révélateur de la civilisation byzantine, et il a démontré que l'esprit grec, sous cette forme réputée décadente, n'avait jamais cessé de se manifester créateur. Ses travaux ont ainsi fait naître une nouvelle école de philhellénisme, qui rattache directement la Grèce nouvelle à la Grèce impériale du moyen-âge, et fait celle-là l'héritière de tous les droits de celle-ci. Le passé byzantin représente, certes, pour la Grèce, la tradition la plus proche, et la sensibilité ethnique des Hellènes en est encore, grâce à la religion surtout, tout imprégnée. Alors que le philhellénisme de l'école française offrait volontiers la Grèce antique en exemple à la Grèce moderne, le philhellénisme de l'école allemande, représentée brillamment aujourd'hui par Paul Marc, évite la rupture, et trouve le moyen de flatter plus vivement l'amour-propre grec, lequel entrevoit déjà dans les limbes de l'avenir la résurrection de l'Empire d'Orient, à l'instar de l'Empire germanique sans doute.

Ceux qui suivent, en France, les travaux érudits d'Hubert Pernot penseront avec nous que les Grecs, en tout état de cause, ont moins à s'inspirer du passé, quel qu'il puisse être, que du présent. C'est dans le peuple que M. Pernot puise la matière de ses études, et si l'on veut déduire de tels travaux des arguments diplomatiques, il ne sera pas malaisé de voir que les titres de nationalité sont bien plutôt ceux qui résultent de la langue, des coutumes, des traditions, du folk-lore, que d'anciennes conquêtes. Par ainsi, le domaine hellénique s'avère immense, à n'invoquer que les rhapsodies poétiques du peuple ; mais ce domaine n'est pas absolument compact, et la politique est toute autre chose que l'ethnographie.

Avec quelle émotion, toutefois, nous voyons chaque pays grec apporter sa contribution au folk-lore national. Après l'Epire, après la Crète, après Rhodes, voici **Karpathos**, dont M. G. Michaïlidis nous offre aujourd'hui les **Chants populaires**. C'est là un recueil corrigé avec un soin pieux. Il y a là des chants jusqu'alors inédits et parfaitement originaux, qui viennent grossir un trésor déjà riche.

Pour accumuler des documents d'un autre ordre, les conteurs de terroir n'en réalisent pas moins une œuvre de haute portée nationale. Les coutumes qu'ils dépeignent, les visages qu'ils nous présentent, les scènes qu'ils font revivre, les paysages qu'ils évoquent sont surtout des preuves ethniques, qui viennent à l'appui de droits sécu-

laires. Avec moins de style que Karkavitsas, moins de charme qu'Ephtaliotis, mais avec une certaine force et beaucoup d'exactitude, M. Angelos Tanagras, qui nous esquissa naguère si alertement la vie pénible des *Pêcheurs d'Eponges*, nous offre aujourd'hui un tableau scrupuleusement observé de l'existence insulaire.

Son roman **La Vierge pleine de grâce** a pour sujet principal le pèlerinage qui a lieu deux fois l'an à Tinos, en l'honneur de la Panaghia. Maintes figures caractéristiques évoluent en ce captivant décor.

C'est au cœur du sol ancestral que l'art retrouvera toujours, du reste, ses meilleures sources de rajeunissement. Avec raison M. Grégoire Xénopoulos n'a pas cherché ailleurs que dans la vie zantiote et dans les mœurs de sa ville natale la matière de ses contes et de son **Théâtre**. Dans les deux élégants volumes qu'il achève de mettre au jour, il a rassemblé les pièces qui ont fait de lui l'un des dramaturges les plus applaudis de la scène hellénique. Nous y retrouvons notamment ces œuvres savoureuses, d'une si souple et gracieuse allure : *Photini Sandri*, *Stella Violanti*, *Rachel*, *Polygamie*, *Chérie*, etc... Cette lignée glorieuse se continue avec *l'Union*, qui met en scène l'ancienne aristocratie zantiote.

Dans le même cadre de noblesse, M. Photos Giophyllis situe les fresques poétiques qu'il intitule **Seigneuriales**, mais auxquelles pourtant son jeune talent, plein de promesses, ne réussit pas à insuffler la vie, c'est-à-dire l'émotion. Il faut savoir s'accoupler à sa propre terre, à son propre milieu, et c'est ce que favorisent chez l'artiste certains paroxysmes. Par là même, les poètes doivent trouver dans les épisodes actuels de la résurrection nationale de quoi nourrir leur inspiration, pour lui faire produire des œuvres marquantes.

Que l'on crée un prix pour récompenser le meilleur drame inspiré par la guerre ; cela, toutefois, ne peut suffire à faire naître un nouvel Eschyle. Il faut se souvenir, en effet, que l'auteur *des Perses* ne briguait qu'une simple couronne et que cette couronne gardait un caractère sacré, en même temps qu'elle représentait l'assentiment admiratif de tout un peuple. Il est douteux que l'on puisse ramener les concours littéraires d'aujourd'hui à cette vénérable tradition, ce qui n'empêche point le *Nicéphore Phocas* de l'éminent poète Provelenyos d'être une œuvre pleine de qualités, je ne dirai pas positivement dramatiques, mais lyriques, à en juger par certains extraits.

Il n'en reste pas moins que la guerre offre un merveilleux thème, quand il s'agit de la libération d'une patrie et d'une race. Nous avons eu déjà l'occasion de citer quelques noms. Précisément M. Achille Karavias vient de réunir sous le titre de **Poèmes nationaux** les pièces les plus significatives dues au talent de Palamas, Polémis, Stratigis, l'auteur des *Trophées*, Sikelianos, Lapathiotis, etc.

De son côté, M. A. Mavroukakis célèbre dans **Patrie**, avec un enthousiasme qui ne va pas sans quelque rhétorique, les exploits des vaillants défenseurs du sol natal.

Aucune de ces rhapsodies n'a jusqu'ici égalé *les Odes* du vieux Kalvos; mais, dans les **Chants de la Race**, M. Rigas Rayas a parfois des accents qui rappellent ceux du Tyrtée de la Révolution grecque, le vieux Rhigas. Des pièces comme *le Premier sang*, *la Victime*, *1897-1912*, sont significatives à cet égard, ainsi que le sonnet final : *Rayas*. Il y a là une énergie concentrée, dont certains élégiaques nous avaient trop déshabitués.

Aussi bien, convient-il de s'attarder quelque peu avec Kostis Palamas à l'étude de ces poètes épirotes et ioniens de la renaissance néo-grecque, qui surent si brillamment restaurer le sentiment national.

Les chants de Rhigas sont comme des sonneries de clairon. Ce martyr de la liberté ne fut pas seulement le précurseur de l'émancipation politique ; il fut aussi, dans la langue, avec Solomos, l'un des ancêtres du vulgarisme, et c'est à ce titre que le maître Palamas lui donne place en ses **Premières critiques**. Rhigas était de l'Epire ; il chantait naturellement dans la langue que sa mère lui avait enseignée dès l'enfance, et que l'on parle jusqu'en ces districts criminellement rattachés par l'Europe à l'Albanie.

C'est le pays où vaticina jadis l'oracle de Dodone; et l'on n'a jamais cessé d'y parler le grec le plus pur, ainsi que le démontrait récemment encore l'éminent poète et conteur Christovassilis.

C'est entre 1880 et 1900 que Kostis Palamas écrivit les diverses études qui composent l'intéressant volume que nous venons de citer. Il les entreprit dans le but d'arracher les lettres grecques à une routine pédantesque qu'il jugeait déprimante. Il s'agissait d'ouvrir à la poésie de nouvelles routes, de donner à la langue du peuple ses titres de noblesse, de puiser dans la réalité de quoi nourrir des récits vivants et nuancés. Palamas fut l'artisan tenace et convaincu de la révolution littéraire, qu'avait inaugurée le *Taxidi* de Psichari ; de poète il se fit critique à son tour, et il se trouve qu'il a porté sur toute une part importante de l'histoire littéraire de son pays des jugements dont il faudra désormais tenir compte. Nous aurons l'occasion de nous y référer fréquemment nous-même. C'est pourquoi nous nous bornerons ici à indiquer sommairement la matière du livre et ses divisions. Des pages magistrales sont consacrées à Kalvos de Zante, à Markoras de Corfou et à Lascaratos de Céphalonie, que Souris même n'a pas dépassés dans la satire. Honneur à l'Ionie ! Après les *Poètes*, voici les *Précurseurs* et les *Pionniers* : Polylas et Kalosgouros, critiques, essayistes, traducteurs. Voici Emmanuel Roïdis, l'Anatole France de la Grèce moderne ; voici Psichari, qui

révolutionna toute la prose ; voici Pallis, qui, pour traduire l'*Iliade*, se refit une âme de rhapsode. Deux élégiaques, le naturiste Drossinis et Aristomène Provelenyos, font le pas décisif vers un art plus vivant, que devait inaugurer Krystallis ; mais Krystallis eut les honneurs d'une étude séparée et ne figure pas ici.

C'est le Thrace Vizyinos qui crée positivement le conte néo-grec, où devaient concurremment s'illustrer Epachtitis et Karkavitsas. Le mouvement contemporain est né tout entier. Voici surgir *les Chants de la Solitude* de Petros Vassilikos, et la *Techni* va bientôt naître.

Espérons que Kostis Palamas rassemblera sans tarder les autres études qu'il éparpilla depuis 1900, et qui nous feront apprécier toute l'ampleur de la renaissance dont il fut le chef et dont il reste le héros. Une telle gloire importe à la Grèce plus qu'elle n'y songe. Un grand poète peut être le salut d'une nation.

Memento. — Ont paru à la Bibliothèque Fexis : *La Scoupidiade*, épopée satirique dont l'allure mordante rappelle Lascaratos, par Pol. Dimitracopoulos, l'éminent auteur des *Deux Testaments ; Les Idoles* de Roïdis ; *Stella Violanti*, de Gr. Xecopoulos ; les *Contes* de l'Américain Van Dyk traduits par Marboutzoglou ; *Les Contes Espagnols* de Jean Richepin, traduits par N. Poriotis, les *Etudes sociales* de K. Kypriadis, etc.

Ont paru également *Agni*, roman de Jean Psichari, d'une émouvante simplicité ; *les Chants du soir* d'Akrothalassitis, qui font songer à Jean Moréas écrivant ses *Stances*, non plus au bord de la Seine, mais devant la mer.

Panathinaia, Pinacothiki, Le Noumas, Attiki Iris nous apportent maintes études et articles, où le commentaire des événements actuels a sa juste part.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

André Hallays : *Le Couvent des Carmes, 1613-1913* ; Bloud et Gay. 0 60

Esotérisme

Alcide Lachesnaie : *Victor Delbos, Croupier hilare* ; Daragon. » »

Don Pablo Pacagno : *Le Miracle de Buenos Ayres selon le chanoine don Jacinto Vignas* ; Leymarie. » »

Histoire

Paul Deslandres : *Les Grands Conciles de Latran* ; Bloud et Gay. 0 60

Paul Fevel : *Histoire politique du XIXe siècle*. Tome II ; Bloud. » »

Ch. Gailly de Taurines : *La reine Hortense en exil* ; Hachette. 3 50

Comte de Landemont : *L'Elan d'un peuple : La Bulgarie jusqu'au traité de Londres, 1861-1913*. Avec un portrait et 5 cartes ; Plon. 5 »

Henri Malo : *Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart. II : 1662 à 1702* ; Mercure de France. 3 50

Comte de Mauguy : *Cinquante ans de souvenirs, 1859-1909*. Avec une préface de M. René Doumic ; Plon. 3 50

Robert Meynadier : *Les Etapes de la royauté d'Alphonse XII* ; Perrin. 3 50

Louis Passy : *Un ami de Machiavel : François Vettori, sa vie et ses œuvres*. Tomes I et II. Avec 7 gravures ; Plon. 15 »

D. Adolf Torngren : *L'Evolution de la Russie* ; Plon. 3 50

Littérature

Beaurepaire-Froment : *Olivier de Magny, poésies choisies*; Rougier, Cahors. 2 »

A. Bossert : *Essai de Littérature française et allemande* ; Hachette. 3 50

Georges Brandès : *Essais choisis*. Trad. avec l'autorisation de l'auteur par S. Garling. Avec une préface de Henri Albert ; Mercure de France. 3 50

Diderot : *Les plus belles pages de Diderot*. Avec une notice de Jacques Morland et un portrait ; Mercure de France. 3 50

R. W. Emerson : *Autobiographie d'après son « journal intime »*. Traduction, introduction et notes par Régis Michaud. I : 1820-1840 ; Colin. 3 50

Raymond Hesse : *Il n'y a pas de sots métiers*. Illustr. de Ricardo Florès ; Ollendorff. 3 50

Louis Léger : *Nicolas Gogol* ; Bloud et Gay. 2 50

Georges Pellissier : *Shakespeare et la Superstition Shakespearienne* ; Hachette. 3 50

Jean Racine : *Poésies sacrées*. Avec une introduction et des notes de Camille Couillault ; Bloud et Gay. 0 60

Jérôme et Jean Tharaud : *Paul Déroulède* ; Emile-Paul. » »

Musique

Auguste Serieyx : *Vincent d'Indy* ; Messein. 5 »

Philosophie

Robert d'Adhémar : *Henri Poincaré* ; Bloud et Gay. 0 60

Dr Charles Blondel : *La Conscience morbide* ; Alcan. 6 »

Paul Gaultier : *L'Adolescent* ; Bloud et Gay. 0 60

Poésie

Xavier Bergarini : *Bouquet maternel* ; Figuière. 3 50

Suzanne Bloch : *L'Eternel visage* ; Jouve. 3 50

Charles-Adolphe Cantacuzène : *La Rose du Centenaire* ; Veldt, la Haye. » »

Charles Dornier : *L'Ombre de l'homme* ; Soc. fr. d'Imp. et de Librairie. » »

C.-M. Savarit : *Elévations sentimentales* ; Grasset. 3 50

Hippolyte Sivan : *Les Chants du cœur* ; Grasset. 3 50

Publications d'Art

René Jean : *Puvis de Chavannes* ; Alcan. 3 50

Emmanuel Fougerat : *Holbein* ; Alcan. 3 50

Pierre Lavedan : *Léonard Limosin et les émailleurs français*. Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

John Ruskin : *Les Peintres modernes. Le Paysage*. Trad. et annotations par E. Cammaerks. Avec 16 pl. h. t. ; Laurens. 6 »

Questions militaires

Albert Dauzat : *L'Expansion italienne* ; Fasquelle. 3 50

Charles Dumas : *Libérez les indigènes ou renoncez aux colonies* ; Figuière. 3 50

Questions médicales

Jean de Beaucorps : *Lourdes : Les Guérisons* ; Bloud et Gay. 3 50

Questions religieuses

André Brémond : *La Piété grecque* ; Bloud et Gay. 3 »

Histoire d'une Conversion. Correspondance de l'abbé G. Frémont avec une protestante, 1883-1884 ; Bloud et Gay. 3 50

Roman

Paul Acker : *Les Demoiselles Bertram* ; Plon. 3 50

Bernard Barbery : *Le Fils unique* ; Figuière. 3 50

Emile Baumann : *Le Baptême de Pauline Ardel* ; Grasset. 3 50

L. Bec : *Anne-Marie* ; Presse française. 2 »

Juliette Bénière : *Plumette* ; Ollendorff. 3 50

Maxime Blum : *Pilar d'Algésiras* ; Grasset. 3 50

Marguerite Burnat-Provins : *La Servante* ; Ollendorff. 3 50

Adrien Chevalier : *Mémoires d'outre-tombe d'Hannibal Châtaignier* ; Sansot. 3 50

Michel Corday : *Les Convenus* ; Fayard. 3 50

Adolphe Darvant : *La Vie de garçon de Luce* ; Plon. 3 50

Henri Duvernois : *La maison des confidences* ; Flammarion. 3 50

Albert Gayet : *Le roman de Claude d'Antioche* ; Plon. 3 50

Gyp : *La Dame de Saint-Leu* ; Calmann-Lévy. 3 50

L. Jeanclair : *Suite en mineur* ; Ass. Ecrivains belges, Bruxelles. 3 50

Valentin Mandelstamm : *L'Empire du Diamant* ; Lafitte. 3 50

Mémoires de Simone de Liane, courtisane, 1885-1911, publiés par Georges Pyrène ; Figuière. 3 50

Frank Norris : *La Pieuvre*. Trad. de l'anglais par Arnelle ; Hachette. 3 50

Péladan : *Pomone* ; Sansot. 7 50

Henry Rabusson : *Gogo et Cie* ; Calmann-Lévy. 3 50

Cécile de Toramy : *Au pays des pierres* ; Trad. du hongrois par Marcelle Tynaire et Jean Guerrier ; Calmann-Lévy. 3 50

Claude Varèze : *La route sans clochers* ; Calmann-Lévy. 3 50

Antoine Vicard : *Au Pays des volcans morts* ; Payot. 3 50

Sociologie

E. Beaupin : *Les Jardins d'enfants et le problème de l'éducation* ; Bloud et Gay. 0 60

H. Bergmann, L. Cahen, H. G. Ibels, L. de la Laurencie : *La Vie parisienne au XVIIIe siècle* ; Alcan. 6 »

Georges Berry et Jean Berry : *Le Vagabondage et la mendicité* ; Figuière. 3 50

Emile Hinzelin : *L'Alsace sous le joug*. Préface de Maurice Barrès ; Edition et librairie. 3 50

André Lebey : *Sur la route sociale* ; Figuière. 3 50

Charles Leboucq : *Un an de cauchemar balkanique* ; Figuière. 3 50

Percy F. Martin : *La Grèce nouvelle*. Adapté de l'anglais par Th. Potsevrez ; Guilmoto. 4 50

Gabriel Melin : *La Notion de prospérité et de supériorité sociales* ; Bloud et Gay. 0 60

Henri de Monpezat : *Le Roi de France plutôt que le Roi de Prusse* ; Oudin. 3 50

Maurice Ponthière : *Les Partis de droite* ; Libr. de documentation politique. 0 75

Fréd. Thiry : *Théorie du point de départ. La Collectivité du sol* ; Lacroix, Verviers. 2 50

Fred. Thiry : *Une colonie* ; Lacroix, Verviers. 2 50

Emile Thouverez : *Les Fins sociales* ; Bloud et Gay. 0 60

Théâtre

Ernest La Jeunesse : *Des soirs, des gens, des choses, 1909-1911*. Avec un portrait de l'auteur ; Brunoff. 3 50

Gaston Raume : *Coquin de hasard* ; Figuière. » »

Adrien Remacle : *Les Fêtes galantes*, drame-ballet en 2 actes. Vers d'Ad. Remacle, adjoints au poème de Paul Verlaine. Musique d'Adrien Remacle ; Messein. » »

Bernard Shaw : *Pièces plaisantes et déplaisantes*. Tome II. Traduit par Augustin et Henriette Hamon ; Figuière. 6 50

Maurice Simard : *Joline*, comédie en 2 actes, en vers ; Presse française. » »

Voyages

F. Farjenel : *A travers la révolution chinoise*. Avec 13 grav. et carte ; Plon. 4 »

Robert Perret : *La Géographie de Terre-Neuve*. Préface de M. Marcel Dubois ; Guilmoto. 10 »

René Puaux : *La malheureuse Epire* ; Avec de nombreuses gravures ; Perrin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Georges Polti. — Une lettre de M. Jacques Brieu. — Une lettre de M. Christian Beck. — A propos du « Curé de Cucugnan ». — Autour des « Amis de Camoëns ». — Une conférence de M. Francis Jammes. — Hommage à M. Georges Eekhoud. — Bons mots et anecdotes. — La maison de Conrart. — Curiosités de la Mode. — L'art à Monte-Carlo. — Les ancêtres de Chateaubriand. — Les puces en Australie. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Georges Polti.

Paris, 16 février 1914.

Mon cher Vallette,

Ainsi que les langues d'Esope, les critiques de Maurice Boissard sont tantôt ce qu'il y a de plus exquis et tantôt ce qu'il y a de plus détestable.

Autant il m'a rempli de confusion par ses éloges touchant ma piécette — *Compère le Renard* — ou mes travaux d'érudition dramatique, voire mythologique, autant il m'a peiné en qualifiant de « mystification » — d'avance *et sans en rien connaître que le titre* — mon essai sur l'idée directrice des œuvres de Mme Aurel.

Après le Platonisme qui purifia et idéalisa les rapports unisexuels, après le Pétrarquisme qui transporta le même effort aux relations entre les deux sexes, mais n'y exprima encore *que le rêve masculin* (car Laure et ses innombrables filles demeurent muettes dans les chefs-d'œuvre qu'elles ont inspirés), voici que s'élève — grâce à la culture intellectuelle plus généreusement accordée aux femmes — un « idéal nouveau » : celui d'une *réciproque* provocation, dans chaque couple, des deux esprits masculin et féminin, créateurs à l'envi désormais.

Or les admirables livres de Mme Aurel, si riches d'inédit, ont obstinément dégagé les lois de ce Duel sublime et fécond.

Voilà pourquoi l'équité la plus stricte m'imposait de donner le nom d'Aurélisme à ce troisième et merveilleux élan de l'âme humaine. J'ose espérer que l'avenir le lui gardera.

Du reste la voici parue (*Grande Revue* du 10 février 1914) cette étude jugée avant d'avoir été entendue.

Que Maurice Boissard s'y reporte, et je le crois trop fier pour ne pas convenir de son erreur.

Cordialement à vous, mon cher Vallette.

GEORGES POLTI.

§

Une lettre de M. Jacques Brieu.

Paris, le 19-2-14.

Mon cher directeur,

Je suis heureux que M. E. de Rougemont ait cru devoir vous écrire pour relever les *réserves* que j'ai faites au sujet de la valeur de sa *graphologie :* cela me permettra de mieux les préciser et de les compléter.

1° Pour se donner raison, M. E. de Rougemont essaie d'établir une subtile et inutile distinction entre les diverses manières de connaître quelqu'un. Je ferai remarquer qu'il importe fort peu que cet auteur ait connu les personnes dont il analyse les écritures, soit personnellement, soit par leurs

œuvres, soit même par tout autre moyen. Il suffit de savoir qu'il les connaissait *antérieurement*. Cela M. de Rougemont ne le nie pas ; il avoue même qu'il les connaissait déjà par leurs œuvres. Donc, pour cette raison, ses portraits graphologiques n'ont pas une grande valeur *probante*.

Il eût été utile sans doute de faire cette distinction, si M. E. de Rougemont avait donné le portrait *physique* des personnes qu'il a étudiées, mais il ne l'a pas fait. Il déclare même dans son opuscule (p. 64) qu'on ne peut pas « saisir de rapport entre l'écriture et les révélations prodiguées par certains sur la couleur des cheveux, le métier », etc.

Je suis surpris que M. E. de Rougemont ait cru devoir invoquer à ce propos le témoignage de M. Remy de Gourmont. N'ayant fait aucune distinction entre les divers moyens de connaître une personne, je ne pouvais pas « infliger » de « démenti » à M. R. de Gourmont et me montrer partant « discourtois » à son égard. Si quelqu'un s'est montré « discourtois » en cette affaire, c'est assurément M. E. de Rougemont, qui s'est servi si maladroitement et sans nécessité aucune du témoignage de M. de Gourmont.

Je suis persuadé d'ailleurs que, s'il a lu mon compte rendu, M. Remy de Gourmont — pour lequel je professe une très grande estime et une profonde admiration et avec lequel j'ai toujours entretenu des relations cordiales — ne s'est pas douté un seul instant que je lui infligeais un démenti, même indirectement.

2° J'accorde volontiers à M. de Rougemont qu'il a étudié plus de documents qu'il n'en a reproduits mais je doute fort — et j'en appelle ici à tous ceux qui ont fait de la graphologie — qu'il puisse, « à l'aide d'une liste des signes graphologiques », « saisir les tendances les plus *intimes* de l'individualité » (*Mercure* du 16-12-1912) d'un auteur, telles celles qu'il attribue à M. Gustave Kahn, par exemple (*Mercure* du 1-XI-1913).

Je serais très curieux de connaître quels sont les signes graphologiques ou les *résultantes* qui ont pu révéler à M. de Rougemont que M. Kahn professe des « opinions subversives », qu'il se laisse « égarer » par « les théories séduisantes », les « exposés ingénieux de principes novateurs », qu'il ne sait pas « faire sentir la valeur d'un service rendu », etc. ? Une telle précision dans les détails étonne d'autant plus que M. E. de Rougemont déclare, en même temps, ne pas pouvoir « faire une étude de caractère », à l'aide de la graphologie. Cela me paraît contradictoire.

D'autre part, M. E. de Rougemont se montre très *partial* dans ses études. Il fait même cette déclaration étonnante qu'il aura « de la peine » à se « garder de vives antipathies pour les natures dont les tendances froissent violemment » les siennes (*Mercure de France* du 16-12-1912, p. 733).

Lorsqu'on prétend faire de la science, on doit s'efforcer d'être *impartial*, *impersonnel* et *neutre*, et d'*éliminer le plus possible* de ses jugements ce qu'on appelle l'*équation personnelle*. M. de Rougemont fait tout le contraire. En vérité ses portraits graphologiques n'ont, scientifiquement parlant, *aucune valeur*.

En feuilletant les publications que je reçois, j'ai trouvé dans *l'Echo du Merveilleux*, du 15 décembre 1913, une longue étude critique sur la graphologie de M. E. de Rougemont. Je suis heureux de constater que l'auteur de cette étude, M. J. Vaneuse — que je ne connais pas, — est complètement de mon avis. Il apparaît à cet auteur que M. de Rougemont « veut

faire dire à la graphologie plus qu'elle ne peut exprimer et que l'interprétation du graphologue, en raison de l'élément subjectif qui la détermine aux trois quarts, devient tout à fait suspecte d'arbitraire et de fantaisie, ajoutant à cela que l'auteur ne se défend pas d'apporter de la passion dans son jugement. »

« M. de Rougemont, dit encore M. Vaneuse, n'est pas un graphologue. C'est un critique littéraire qui s'ignore. J'ajoute qu'il est un mauvais critique, parce qu'il est partial et qu'en tant que critique ses jugements sont encore plus contestables que sa science graphologique.

« M. de Rougemont connaît d'avance les sujets soumis à son examen, et cela seul, à défaut d'autres choses, rendrait suspecte sa science. »

J'approuve, au surplus, toutes les autres conclusions de M. Vaneuse sur la graphologie.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, toutes mes amitiés.

JACQUES BRIEU.

§

Une lettre de M. Christian Beck.

Paris, le 9 février 1914.

Mon cher ami,

Certaine objection contre la théorie expliquant, à propos d'Homère (*Rome et l'Italie méridionale vues par les grands écrivains et les voyageurs célèbres*, pp. 287 et suiv.), la formation de ce que Renan appelait le « miracle grec », m'a été adressée. Un philosophe que la psychologie, non moins que la pratique de la théologie, rendirent expert aux choses de l'âme m'écrit que l'amour ne limite pas nécessairement les facultés : il les pénètre, dit-il, vivifie et amplifie : « C'est l'amour, observe saint Paul, dans son épître aux Galates, qui rend agissante la foi. »

Le passage où j'assure que « les grandes œuvres, comme les grandes pensées, viennent du cœur », aurait dû mettre mon lecteur en garde contre l'interprétation impliquée par une telle objection.

Si l'on réserve l'amour sexuel, qui donne de l'esprit aux filles et de l'enthousiasme aux garçons ; si l'on met à part, encore, l'amour fondé sur la sympathie, qui, comme celle-ci, n'est vraisemblablement que la fleur captivante de l'égoïsme, il reste cet amour dont la plus complète et plus précise expression a été formulée par l'*Imitation : Amo te plus quam me, nec me nisi propter te.* Cet amour-là, le seul dont on agite lorsque l'on dit que les Grecs ne connaissaient pas l'amour, exerce-t-il une action limitante sur les autres éléments de l'âme ? Auguste Comte (*Cat. posit.*, p. 51) répond que « *l'unité altruiste n'exige* point, comme l'unité égoïste, l'entier sacrifice des penchants contraires à son principe, mais seulement *leur* sage *subordination* à l'affection prépondérante ».

L'amour, comme toutes les facultés, augmente les autres facultés de l'âme. Mais, à côté de cette action commune à toutes les facultés, il en exerce une autre, qui lui est propre, par laquelle il limite tous les éléments de l'âme, pour assurer son règne sur eux. L'expérience de cette action limitante, formulée par Comte comme on vient de voir, trouvera peu de négateurs. Aussi, est-ce bien moins par son influence sur les autres facultés que directement, et par lui-même, que l'amour possède le privilège d'élever la puissance de l'âme à un degré incomparable.

Or, à la relation que j'ai projetée entre l'absence de l'amour chez les Grecs et ce que Renan appelait le « miracle grec », je n'ai attribué d'autres bases, exclusivement, que l'action de l'amour *sur les autres éléments de l'âme*, et la propriété offerte par les éléments contradictoires de l'âme de s'harmoniser entre eux d'autant mieux qu'ils sont plus poussés à l'extrême. L'école antéiste, qui fait sienne la parole de Napoléon : « Tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur que celui qui l'a produit est plus universel », ne saurait connaître à sa charge d'avoir desservi l'amour.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments les plus cordiaux.

CHRISTIAN BECK.

§

A propos du « Curé de Cucugnan ». — Notre article : *Le Véritable Curé de Cucugnan*, dans le *Mercure* du 1er février, nous a valu la fort érudite et intéressante communication suivante, qu'il serait condamnable de ne pas reproduire à cette place :

Toulouse, 15, 2, 14. — Monsieur, aux intéressantes précisions que vous apportez sur le *Curé de Cucugnan*, dans le *Mercure de France*, permettez-moi d'ajouter celle-ci :

Vers le milieu du siècle dernier, le village de Ginestas, chef-lieu de canton du département de l'Aude, avait pour curé l'abbé Bourras.

Une nuit, ce brave homme, tourmenté sur le sort de ses paroissiens défunts, rêva qu'il faisait le voyage de l'autre monde et s'en allait frapper à la porte du Paradis pour avoir de leurs nouvelles :

— Pan ! pan ! Qui tusto debas ?
— Lou pairé Bourras.
— Qual demandas ?
— De gens de Ginestas.
— Aici n'i a pas.
— Anats pus bas !

A la porte du Purgatoire, même réponse.

Très inquiet, le père Bourras poursuit jusqu'au seuil de l'Enfer, où on lui crie :

— Dintrats, dintrats,
N'en manco pas !

Ce dicton populaire, rapporté par Gaston Jourdanne dans sa *Biographie languedocienne de l'Aude*, a servi de thème à Hercule Birat pour son *Sermon du père Bourras*, imprimé dans ses *Poésies narbonnaises* (Narbonne, *Caillard*, 1860), à peu près à l'époque où Blanchot de Brenas faisait paraître son *Curé de Cucugnan*.

Et Birat, comme Blanchot, a éprouvé les injustices du sort : ses compatriotes ont à peu près tous oublié son *Sermon du père Bourras*, tandis qu'ils savent par cœur celui que le poète Fourès a composé et paraphrasé sur le sien (*Grilhs* de 1882). Jamais le *sic vos non vobis* du poète n'a eu d'exemples plus nombreux et plus frappants.

A qui, en définitive, de Blanchot ou de Birat, doit-on attribuer la paternité du *Curé ?* A aucun des deux, à mon avis. Les satiriques italiens peuvent, aussi bien que nos vieux faiseurs de fabliaux français, être les auteurs d'une nouvelle dont il serait, je crois, très difficile de retrouver la source...

Voilà, Monsieur, les quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture attrayante de votre article. Permettez-moi que je vous en fasse part et croyez à l'assurance de mes sentiments très dévoués.

F. DE GÉLIS,
Mainteneur des Jeux Floraux (Hôtel d'Assézat).

M. de Gélis voudra-t-il nous permettre de lui faire remarquer que la question des *sources* du conte de Blanchot — à laquelle nous avons, en passant, dédié la *note* de la p. 508 — ne pouvait faire l'objet de notre article, puisque, en l'espèce, la matérialité du plagiat de Roumanille seule im-

portait et que nous en avons fourni, croyons-nous, la définitive démonstration ? Au surplus, notre savant correspondant n'aura pas été sans remarquer que nous avons assez clairement présenté Blanchot comme un habile faiseur, dont les prétentions à l'originalité ne nous en imposent pas, puisque nous qualifions, dès le début (p. 494), de *problématique* son *Voyage aux Corbières*. Mais il est bien certain que de tels thèmes *folk-loriques* défient les localisations chronologiques précises, dans la majorité des cas, et qu'il faudrait, pour le *Curé de Cucugnan*, comme pour celui de *Broä* — ou, si l'on préfère, pour le *Cuvier*, ou, encore, le *Mari confesseur*, et tant d'autres contes populaires, remonter si haut, si haut dans l'histoire littéraire de l'humaine comédie qu'on courrait, à ce faire, les plus grands risques de s'égarer — sinon de totalement se perdre en route.

CAMILLE PITOLLET.

Autour des « Amis de Camoëns ». — Il est trop vrai que les Portugais ne sont pas toujours gais. La maladie la plus répandue au Portugal est la neurasthénie. Elle y fait de tels ravages que les journaux, d'un commun accord, ont décidé de supprimer de leurs rubriques de faits-divers les suicides, devenus par trop nombreux. Le premier Portugais qui eut l'honneur de réagir contre la neurasthénie nationale fut M. Mariano Froës. Il introduisit dans son pays la gaîté française par le moyen de chroniques fantaisistes à la manière d'Aurélien Scholl. Il obtint un immense succès. Son fils, M. Camillo Froës, n'a pas démérité. Né à Château-Thierry, d'un père portugais et d'une mère belge, c'est M. Camillo Froës, qui, le 10 juin 1913, voulut fleurir le buste de Camoëns, boulevard Delessert. Par malheur, le buste n'était plus là, et l'emplacement qu'il avait occupé ne présentait qu'un trou. M. Camillo Froës manda immédiatement par téléphone le photographe du journal *Excelsior*, se fit photographier au bord du trou et se rendit au salon des Artistes français, où il répandit ses fleurs devant le *Victor Hugo* du sculpteur Jean Boucher. Toute la presse s'empara de l'incident. M. André Salmon, dans *Gil Blas*, proposa ironiquement la constitution d'une société des « Amis de Camoëns ». Soit ! dit M. Camillo Froës, et, relevant le défi, il se mit en campagne. Ainsi naquirent les « Amis de Camoëns ».

Leur première manifestation se produisit à l'enterrement du poète Léon Deubel. Sur le cercueil M. Camillo Froës déposa en leur nom une gerbe à laquelle la fleuriste n'avait pas eu le temps d'attacher l'inscription : *A Léon Deubel les Amis de Camoëns* et dont la provenance demeura mystérieuse.

M. Camillo Froës n'avait encore essuyé que des refus de la part des personnes qu'il avait priées de s'enrôler parmi les « Amis de Camoëns » quand M. Edmond Rostand lui envoya de Cambo son adhésion avec enthousiasme. Puis, vint celle de M. Emile Bergerat et le mouvement, déclanché, ne s'arrêta plus. Le premier *Bulletin des « Amis de Camoëns »* fut publié. Il contenait un sonnet de M. Bergerat et ce sonnet contenait un vers faux. Au cours de leur premier déjeuner, « les Amis de Camoëns », réunis au nombre de sept, jetèrent les bases d'un comité d'action franco-portugais. Au deuxième déjeuner, où ils étaient douze, on décida, sur la demande de M. Paul Fort, d'éditer une traduction littérale des *Poèmes, Sonnets et Élé-*

gies de Camoëns. Au troisième déjeuner, où ils étaient quinze, la question du monument Camoens à Paris ne se posait plus, puisque, entre temps, une souscription publique ouverte au Portugal avait fourni 50.000 fr. auxquels le gouvernement avait joint 25.000 fr. Cette somme, grossie des 1.000 fr. votés par le Conseil Municipal de Paris, assure l'érection du monument à une date non encore fixée. M. Camillo Froës et les « Amis de Camoëns » eurent donc l'idée de donner à leur entreprise si heureusement menée à bonne fin une éclatante contre-partie. Ils décidèrent que, le Portugal ayant offert à la France une statue de Camoëns, la France offrirait au Portugal une statue de Victor Hugo. Cela était si naturel qu'on s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt. Une réplique en bronze du Victor Hugo de granit qui s'élèvera prochainement à Guernesey fut promise par Jean Boucher. Une représentation de gala fournira les fonds... Voilà l'œuvre de demain.

Une adresse a été rédigée par M. René Ghil pour être envoyée aux conseillers municipaux de Lisbonne par les « Amis de Camoëns ». Le texte en est inédit :

MESSAGE A LA CHAMBRE MUNICIPALE DE LISBONNE

Monsieur le Président,
Messieurs les conseillers,

Si vous nous le permettez, nous assumerons le triple honneur et de venir à vous et — au nom de l'amitié qui plus qu'en aucun temps unit au Portugal la France — de souhaiter de vous les possibilités qu'en votre ville étagée comme en triomphe, d'où partit la découverte du monde, l'épique chantre des *Lusiades* départage votre amour entre lui, et Celui-là, de qui peut aussi s'élever la statue en toutes les Capitales pour avoir également prophétisé la gloire de l'Humanité — notre Victor Hugo.

Car, voici qu'en un élan, total, — tel qu'il paraît, ainsi qu'une montée de reflux des Océans qui portèrent vos mille caravelles, — l'âme du Portugal, avec un orgueil ami, va donner à la Ville de Paris un suprême monument à Camoëns.

Celui-ci, au XVIe siècle, a chanté votre navigation sublime, vous qui, les premiers, avez révélé les hommes aux hommes autour de la vaste terre inconnue ! Et, alors, avons-nous pensé que la France devait à Lisbonne une autre, et pareille, et résumante Effigie : celle de Victor Hugo qui, au XIXe siècle, à son tour chanta la Découverte sans cesse prolongée et approfondie en les pensers et les cœurs, — chantre de la France qui, debout à l'idéale proue, va révélant à tous les hommes l'émotion de leur latente Fraternité...

Et, de même que le Conseil Municipal de Paris a, dès maintenant, assigné la digne place où s'érigera le poète de votre immortellle Aventure sur les mers : nous venons, porteurs de l'éternel rameau de paix auquel sourient gravement nos deux nations libres et passionnées et clairdisantes, — vous demander de mêler aussi les lauriers de nos deux Aèdes.

Monsieur le Président, Messieurs les Conseillers :

Au nom de notre amitié et notre admiration mutuelles, nous vous prions d'un emplacement parmi la Ville aux sept Collines, pour nous permettre de dresser et vous donner — où se viendra doucement heurter le battement valeureux des cœurs Portugais — le Monument à Victor Hugo : signé du Maître Jean Boucher.

Et nous vous prions d'agréer l'expression respectueuse de nos sentiments empressés.

Pour le Comité
des « Amis de Camoëns » :

RENÉ GHIL.

EDMOND ROSTAND, Président d'honneur. — FRANÇOIS DELONCLE, Président; — EMILE BERGERAT, RENÉ GHIL, Vice-Présidents ; — RENÉ BONNAMY, Secrétaire-adjoint.

Que le ton sublime de cette adresse fasse impression sur l'esprit des conseillers municipaux portugais, personne n'en peut douter. Paris aura une

statue de Camoëns, Lisbonne aura une statue de Victor Hugo. Ainsi progresse la civilisation.

§

Une conférence de M. Francis Jammes. — M. Francis Jammes, ayant quitté sa maison d'Orthez, vint à Paris et, le 19 février, en l'hôtel du *Foyer*, fit une conférence sur la poésie religieuse. Un auditoire fervent se pressa pour l'entendre. Depuis longtemps, sans doute, la tranquille rue Vaneau n'avait vu pareille affluence de piétons et de véhicules. Lorsque M. Francis Jammes parut sur l'estrade, où avaient déjà pris place : MM. Henry Bordeaux, André Gide, François Mauriac, Robert Vallery-Radot, François Le Grilx, etc., les applaudissements éclatèrent dans la salle pleine jusqu'aux frises.

Les sept jours de la création fournirent au poète le plan de sa conférence. Il dit le chant de la lumière, le chant de l'eau, le chant de la terre, etc. Il lut des vers de Victor Hugo, de Leconte de Lisle, de Baudelaire, de Mme la comtesse de Noailles, de MM. Paul Claudel et Henri de Régnier, et de lui-même. Il lut la touchante page sur les ânes qui le suivront au paradis, et celle, non moins touchante, sur la mort de ce chien pour qui il demande à Dieu la grâce de contempler son maître pendant l'éternité. Et il n'eut pas de peine à démontrer que toute poésie inspirée par l'amour de la nature est un hymne à la louange du Créateur.

§

Hommage à M. Georges Eekhoud. — La revue internationale *la Société nouvelle*, que dirige M. Jules Noël à Mons, vient de consacrer deux numéros à M. Georges Eekhoud. Les rédacteurs de *la Société nouvelle* ont bien mis en lumière le génie singulièrement personnel du grand écrivain d'Anvers. Comparé tour à tour, et non sans raison, à Barbey d'Aurevilly, à Balzac, à Zola, à Descartes, à Rubens, à Pieter Breughel, à Cazin, à Shakespeare, à Rops, à Constantin Meunier, l'auteur d'*Escal-Vigor* fut en outre sacré par M. Maurice des Ombiaux « Maréchal des Lettres ». Ce titre ne pourrait être mieux porté.

§

Bons mots et anecdotes. — Quelques écrivains de talent ont pensé que la mort de Jules Claretie leur était une occasion favorable de poser leur candidature à l'Académie française. Ils ont déjà commencé leurs visites.

L'un d'eux se présenta chez le vénérable M. A... M... Celui-ci était au lit, bien que l'après-midi fût avancé. Il se leva et passa dans son salon en se frottant les yeux. Apercevant alors le candidat :

— Eh là ! Eh là ! grogna-t-il, ma succession n'est pas encore ouverte !

La bonne d'un poète, M. R... B..., apprit que sa mère était gravement malade, à toute extrémité. Elle demanda trois jours de congé et partit pour son village. Mais sa mère ne mourut point, et la jeune paysanne dut regagner Paris sans l'avoir conduite en terre.

— Je reviens bredouille, dit-elle à son maître.

Un mot de femme rapporté par M. J... de B...

On parlait de Mme Z...

— Je la connais beaucoup, fit une dame. Mais il paraît qu'elle est charmante.

M. Maurice Boissard, empêché un soir d'aller au théâtre, fit présent de ses deux fauteuils au boucher qui lui vend du mou pour ses chats.

Ce brave homme et son épouse furent enchantés de l'aubaine. Mais comme Boissard, le lendemain, leur demandait leurs impressions.

— Monsieur, lui dirent-ils,il faut nous excuser, nous ne vous avons pas reconnu.

— Pas reconnu ? Où m'auriez-vous reconnu ?

— Dans la pièce, parbleu !

Le boucher avait pris Boissard pour un acteur, ce dont notre critique dramatique fut plus mortifié qu'il ne le montra.

La femme du directeur de ce théâtre qui défraya pendant presque un an la chronique parisienne racontait avec attendrissement la mort de son père, brave homme d'israëlite.

— Il a été admirable, disait-elle, des larmes dans la voix. Il a gardé jusqu'à la fin une présence d'esprit sublime. Un quart d'heure avant que ça lui arrive (*sic*), il s'inquiétait encore de la dernière recette des ballets russes.

Une entente parfaite règne entre eux. Ils forment le couple le plus uni. Mais à l'époque que, récemment arrivée de son Midi, elle faisait ses débuts littéraires à Paris, elle ne se gênait guère pour rudoyer en public son époux bénévole et toujours empressé. Comme on lui en faisait le reproche :

— Cela ira mieux dans quelques années, dit-elle.

§

La maison de Conrart. — Tout le monde sait que l'Académie française a pris naissance chez Valentin Conrart. Mais on était incertain sur l'emplacement de la maison de Conrart.

Aucun écrivain contemporain, pas même Pellisson dans son *Histoire de l'Académie française*, n'avait déterminé la rue et déterminé le logis qui fut le berceau de l'Académie. Ch. Levet, qui fut un érudit de premier ordre, indiquait la rue Saint-Martin. Le seul texte un peu précis était une suscription de lettres retrouvée dans les papiers de Conrart, « à M. Conrart, Conseiller du Roy, rue des Vieilles-Etuves de la rue Saint-Martin ».

Un érudit des choses parisiennes est allé à la découverte ; avec une patience inlassable ; il a feuilleté, sous la poudre des greffes, les parchemins du *Tirroir du Roy* aux Archives nationales, les cinquante volumes des Manuscrits de Conrart à l'Arsenal, les Archives Notariales de M. Le Monnyer et il a trouvé et prouvé que le domicile du premier académicien était dans une maison qui existe encore et qui est celle portant le n° 4 de la rue des Etuves, qui va de la rue Beaubourg à la rue Saint-Martin. Cette identification est faite avec une certitude devant laquelle il faut s'incliner. Plusieurs membres de l'Académie Française, MM. R. Bazin, Et. Lamy, Barrès, etc., ont adopté les conclusions de M. Albert Callet.

Dans son étude, qui a paru chez Champion, *le Berceau de l'Académie*

Française, l'écrivain rappelle avec un grand nombre de détails peu connus et d'anecdoctes curieuses les liens étroits qui unissaient l'Académie Française à V. Conrart, la formation et le développement de cette Institution dont Richelieu devait s'emparer.

La commission des Inscriptions parisiennes a décidé l'apposition d'une plaque commémorative de cette fondation, bientôt tricentenaire, sur la façade du vénérable immeuble, et ainsi libellée :

Maison de Valentin Conrart
1629-1634
Origine de l'Académie Française.

§

Curiosités de la Mode. — Les modes succèdent aux modes et nous ne savons pas toujours pourquoi. Cependant, on connaît les raisons de la prochaine disparition des aigrettes. Ce n'est pas qu'il y ait pénurie d'aigrettes et de paradis. Le stock, à Paris, en est considérable et la chasse aux aigrettes est parfaitement organisée à Madagascar et en Amérique. Le métier de chasseur d'aigrettes est même devenu fort lucratif. Nombre de jeunes gens qui n'ont pas de situation sociale se font chasseurs d'aigrettes. Il ne faut, pour réussir dans cette nouvelle carrière, qu'un bon fusil et un coup d'œil sûr, car l'aigrette vole haut et vite. Certaines grandes maisons de modes de la rue de la Paix, supprimant les intermédiaires, enrôlent directement les jeunes gens pour la chasse à l'aigrette, au paradis et au héron.

Pourtant, on ne portera plus d'aigrette cet été, parce que Mme Raymond Poincaré n'en peut plus, n'en doit plus porter.

On se rappelle qu'en septembre dernier M. Raymond Poincaré déclara ne point vouloir chasser, disant qu'il haïssait ce plaisir barbare. Des âmes sensibles le louèrent de se refuser à verser le sang de l'innocent oiseau. Par contre, les chansonniers trouvèrent la situation piquante : le Président ne tuait pas les oiseaux, mais la Présidente en portait les plumes. Ils en firent des chansons.

Mme Poincaré a donc renoncé à l'aigrette, bien qu'elle soit de petite taille et, comme toutes les petites femmes, use volontiers d'artifices propres à la grandir.

Aux derniers bals de l'Elysée, elle arborait deux antennes de diamant, hautes et fines, qui faisaient merveille dans ses cheveux noirs.

§

L'Art à Monte-Carlo.—Il y a, à l'exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo, quelques toiles devant lesquelles on peut s'arrêter avec plaisir et même avec profit.

Le *Portrait de Mlle Geneviève Vix*, de l'Opéra-Comique, par M. Jean Corabœuf, se détache sur un fond pourpre. C'est un peu sec, un peu découpé à l'emporte-pièce, mais Mlle Vix est si jolie, si gracieuse, si naturelle, elle est habillée avec tant de goût qu'on le regarde volontiers. L'artiste a composé les détails de ce portrait avec beaucoup de soin et il a choisi, pour les rendre, des couleurs délicates et fines.

Nous trouvons une note toute différente dans le *Portrait du Prince Don*

Jaime de Bourbon, par Henry Jacquier. L'œuvre est un peu théâtrale, mais elle a de l'allure.

M. Tadé Styka nous présente les *Portraits de Titta Buffo, Caruso et Chaliapine*. Ces visages sont bien vivants et ont du relief. Celui de Chaliapine est particulièrement expressif.

M. Quignon a peint *la Rue vieille à Ris*. C'est pittoresque et chaud de couleur. Dans *Port de Hoorn (Hollande)*, de M. Gaston Roullet chantent aussi des couleurs vives. C'est un peu du Ziem, mais moins flou. *Fin de souper*, de M. Grün, est une œuvre de mœurs parisiennes, si parisiennes que nous reconnaissons dans ce tableau la tête de Jules Claretie, celle d'Adolphe Brisson, et les physionomies de quelques charmantes et notoires actrices.

— Si de la peinture nous passons à la musique, nous dirons qu'à un des concerts dirigés par Louis Ganne, Mme Jane Mortier a montré une rare virtuosité sur le piano en jouant la *Ballade en sol mineur* et une *Etude*, de Chopin, ainsi que la *Soirée dans Grenade*, de Debussy. Mme Jane Mortier obtint un grand et légitime succès.

§

Les ancêtres de Chateaubriand. — La lettre que voici intéressera les admirateurs du noble vicomte par les détails qu'elle contient sur sa famille. Elle est adressée à F.-G. Malvoisine :

Paris, 20 août 1842.

Monsieur,

Si vous avez jamais le tems de jeter les yeux sur le Dictionnaire de Moréri, sur les historiens de la Bretagne, d'Argentré, Don Lobineau, D. Maurice, etc., vous y verrez que la famille des Chateaubriand se partagea en trois branches : les barons de Chateaubriand, les seigneurs du Lion d'Angers, les sires de Beaufort demeurés en Bretagne et qui vinrent aboutir aux Chateaubriand de La Guerande, dont ma famille particulière descend. Il y a donc, vous le voyez, Monsieur, une branche angevine des Chateaubriand qui fournit des gouverneurs du Poitou. On trouvoit avant la Révolution, dans l'Eglise de Saint-Germain de Prinçay, dans la Vendée, l'épitaphe de Philippe de Chateaubriand, comte des Roches-Baritaux. Dans la branche aînée des barons de Chateaubriand, le prénom dominant est Geoffroy ; dans la branche bretonne des Chateaubriand de Beaufort, nous nous appelons presque tous René. Lorsque je montai dans les carrosses du Roi, en 1787, toutes les preuves nécessaires alors furent faites par Chérin, et mon frère, à sa présentation, qui suivit la mienne, les reproduisit à son tour.

Je suis charmé, Monsieur, qu'un René de Chateaubriand ait voyagé en Terre Sainte avant moi et surtout que son itinéraire vale mieux que le mien ; venu trop tard, je ne suis plus du tems de la naïveté et du génie. Quant au nom je ne vous en ai parlé que parce que vous désiriez quelques éclaircissements. Du reste je n'y attache aucune importance ; enfant de mon siècle je pense qu'un homme ne vaut que ce qu'il vaut par lui-même : que je vienne de qui l'on voudra, peu importe.

En arrivant des Eaux de Néris, et encore malade, j'ai été obligé de dicter cette lettre à mon secretaire, un rhumatisme à la main droite m'empêchant de tenir la plume : vous voudrez bien m'excuser. Vous me faites beaucoup trop d'honneur en revendiquant mon nom pour votre patrie ; je suis bien loin de me flatter qu'il appartienne jamais à la France.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciments sincères — l'assurance de ma considération la plus distinguée

CHATEAUBRIAND.

à Monsieur Malvoisine
Rue Courte
Angers (1).

(1) D'après l'original de la bibliothèque d'Angers. La nature seule est autographe.

§

Les puces en Autralie. — Notre collaborateur M. A. Van Gennep a reçu la lettre suivante :

Meningie, 25 novembre 1913.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre article sur l'influence des puces sur le tempérament des indigènes en Algérie. Il est plus que probable que peu de personnes vous prendront sérieusement. Mais notre expérience en Australie confirme votre impression.

Dans le district où je me trouve à présent nous sommes souvent envahis par des quantités de puces, surtout au commencement de l'été. Et en effet elles rendent les personnes nerveuses et de mauvaise humeur. Heureusement que ces invasions ne durent guère, car sans cela la vie deviendrait insupportable.

Vous parlez autre part de l'influence calmante du désert ; quoique je ne connaisse pas le Sahara, j'ai séjourné pendant quelques années dans les parties désertes de l'intérieur de l'Australie (de 600 à 1200 km. de la côte sud) et je puis affirmer en toute confiance que la puce n'existe pas dans ces parages. Même les chiens n'en ont pas. Il est donc plus que probable que la puce n'existe pas au Sahara, car il lui faut une certaine humidité pour pouvoir vivre.

Quant au climat, un homme de race blanche peut parfaitement supporter une chaleur de 40° à 50° C. à l'ombre si cette chaleur n'est pas accompagnée par de l'humidité. Je me souviens d'avoir passé dix jours dans les dunes de sable au sud du « Lake Frome » pendant lesquels le thermomètre ne marqua jamais moins de 100° F. jour et nuit. Le maximum observé fut 126° F., c'était en décembre 1906. Ces journées ne furent pas passées à l'ombre, car nous avions à convoyer du bétail d'un point d'eau tari à un autre.

Je n'ai jamais remarqué qu'une chaleur tiède énerve d'une façon appréciable les Européens en Australie.

J'ose espérer que ces quelques mots auront quelque intérêt pour vous, et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

ALBERT BAUMGARTNER.

§

Publications du « Mercure de France » :

ESSAIS CHOISIS de Georges Brandès (*Renan. Taine. Nietzsche. Heine. Kielland. Ibsen*), traduits, avec l'autorisation de l'auteur, par S. Garling, avec une préface d'Henri Albert. Vol. in-18, 3.50.

LES PLUS BELLES PAGES DE DIDEROT (*Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le Fataliste. Salons. Pensées et Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot. Anecdotes. Bibliographie*), avec un portrait. Notice de Jacques Morland. Vol. in-18, 3.50.

LES CORSAIRES DUNKERQUOIS ET JEAN-BART, 1662 à 1702, tome II, par Henri Malo. Vol. in-18, 3.50.

LE PAYS DES AVEUGLES, par H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3.50.

OSCAR WILDE, par Arthur Ransome, traduit de l'anglais par Gabriel de Lautrec et Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

En 1789, les savants étaient animés de l'esprit nouveau. Ils prenaient ce qu'il y a de bon et de généreux dans Diderot et Montalembert. — *Dépêche de Toulouse*, 15 février.

La bannière noire de ce Torquemada moderne hante les oreilles des prêtres qui ne partagent pas ses idées. — *L'Action*, 15 février.

L'auteur étudie le séjour de Bonaparte à Paris, après son retour d'Italie, du 3 décembre 1797 au 5 mai 1798. Durant ces six mois... — *Mercure de France*, 16 février.

« Et nunc intelligimini », disait Bossuet. — *L'Opinion*, 27 décembre.

— Avez-vous lu Baruch?

C'est en ces termes que, pendant quinze jours au moins, La Fontaine aborda amis et amies. Le bonhomme venait de lire *l'Ethique* et il était émerveillé. — *Le Matin*, 25 janvier.

Sous le second Empire, le chansonnier Béranger était resté l'homme le plus populaire de Paris, non pas pour

Lise, Lise, vous ne filez pas,

mais pour

Dis-moi, soldat, disait un capitaine,
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

[Ces vers sont d'E. Debraux]. — *Le Gaulois*, 3 février.

Ainsi, à l'occasion des grandes fêtes religieuses données par les indigènes à Poona, dans la province de Bombay, on remarquait, parmi tant d'hommes saints qui se produisaient le long de la route que devait prendre la procession, un yoghi qui a pu se tenir les jambes en l'air et la tête enfouie dans le sable jusqu'aux épaules pendant sept ou huit heures consécutives, le temps que durait la procession.

Les autruches seules peuvent en faire autant, et cela seulement en cas de danger. — *Le Journal*, 6 février.

Le pacificateur de Changhaï, trouvant qu'à la cité chinoise il éclate trop souvent des incendies, a lancé hier une proclamation interdisant aux habitants de ne plus tirer des pétards. — *L'Echo de Chine*, 16 janvier.

La lampe de Jean-Baptiste, qui marchait sur ses chaussons, errait sans bruit par les chambres en réveillant les objets au passage. — MARC ELDER, *le Peuple de la Mer*, p. 124.

Coquilles.

Et cet amant qu'elle était si heureuse de quitter est forcé de la mettre à la poste. — *Revue des Français*, 10 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

ÉDITIONS ORIGINALES DE LAMARTINE

La vieille querelle entre Hugolâtres t Lamartinistes semble désormais ridée. Quelques dates ont suffi à calner cette ardeur belliqueuse. Lamartie semble bien le premier en date de es deux grands poètes et, pour un oup d'essai, les *Méditations poétiues* furent un coup de maître. En noins de vingt années Lamartine réaisa une œuvre admirable par son art t par son émotion. Il avoua que ce ne urent jamais pour lui que des délassenents après des journées tout entières onsacrées aux grandes pensées. Heueux homme dont les délassements urent de tels accents ! On ne fait rien le bien avec effort : le meilleur de amartine est immortel.

Et pourtant nous semblons avoir bien ublié l'auteur de tant de beaux chants. Comme toujours, c'est le plus ou moins 'empressement que nos contemporains nettent à se procurer les éditions oriinales qui nous renseigne sur la randeur de leur amour.

Le tout mince in-8° qui, un matin de 820, révéla une sensibilité nouvelle. *Les Méditations poétiques*, publiées au Dépôt de la Librairie », quoiu'étant du plus haut intérêt pour le ibliophile, dut sans doute pour une onne part à une lettre autographe qui était jointe d'atteindre le prix de rois cents francs.

Les *Nouvelles Méditations poétiues*, Paris, Urbain Cassel, 1823, in-8, ous reliure de Brisson, se vend 110 fr. uoique étant l'édition originale. Ainsi our *le Dernier chant du pèlerinage l'Harold*. Paris, Dondey-Dupré, 1825, n-8, malgré une lettre du poète, n'a alu que 105 fr.

Il est vrai que les *Harmonies poéiques et religieuses*, Paris Ch. Gosselin, 1830, 2 volumes in-8, grâce à leur somptueuse reliure signée Canape et à leur bel état de conservation, ont été prisées trois cent cinquante francs.

Et les deux volumes in-8 de *Jocelyn*, épisode. Journal trouvé chez un curé de village par Alphonse de Lamartine, Paris, Furne et Ch. Gosselin, reliés en veau rose, dos sans nerfs, orné d'une branche de fleurs ; sur les plats, 3 fils or encadrant une décoration poussée à froid, dentelle int., tr. dor., couvert. imp. (Rel. de l'époque), ont été poussés jusqu'à trois cent dix francs.

Une poésie autographe de l'auteur jointe à *La Chute d'un ange*, épisode. Paris, Ch. Gosselin et Coquebert, 1838, 2 vol. in-8, reliés par Carayon, a donné à cet ouvrage la valeur de deux cent trente francs.

Ainsi les autographes, souvent joints aux belles éditions, concourent à embrouiller leurs prix déjà très capricieux.

La bourse des livre est, par des faits de cet ordre, en proie à l'imprévu.

FIRMIN TILLET.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, à Paris, le 11 mars 1914, à deux heures : 1° IMMEUBLE A PARIS

1, RUE WEBER. **Mise à prix : 250.000** francs ;

PROPRIÉTÉ dans l'Ile de **BOUGIVAL** (Seine-et-Oise). . à prix : **50.000** francs ;

PROPRIÉTÉ A DINARD (Ille-et-Vilaine) dite *Ker-Ar-te*. **M. à prix : 80.000** fr. S'adr. à Mes Chaise-rtin et Wateau, avoués ; Etude de Me Moreau, taire à Paris, et sur les lieux pour visiter.

---

aison Paris, **Bd DES CAPUCINES, 23.** Cont. 564m. . à pr. : **3.850.000** fr. Adj. sur 1 ench. Ch. n., mars 1914. S'adr. Me Vigier, not., 18, r. des ramides, Paris.

PROPtés. Adj. s. 1 ench. Ch. not., 10 mars 1914, à Paris

	Cce :	Rev. :	M.à pr :
Rue d'Orsel, 10	247m	4,200 fr.	40,000f
Rue PierreLeroux, 27....	173m	3,200 fr.	30,000f
R. des Poissonniers, 35.	397m	12,000 fr.	150,000f
R. des Poissonniers, 37.	196m	3,285 fr.	20,000f
R. des Poissonniers, 41.	354m	7,000 fr.	60,000f
R. Doudeauville, 80....	1,550m	30,843 fr.	300,000f

ulté réunion trois derniers lots. S'ad. aux not. : Videcoq, Moyne et Cousin, 6, pl. St-Michel.

AISon r. La Chapelle 110. Cce 609m. Rev. net : 6.500 fr. **M. à pr.: 75.000.** Adj. 1 ench. not., 3 mars. S'ad. not. Mes Lindet et Théret, 24, Saint-Denis, dép. henc.

GRANDE VILLA, **STATION THERMALE,** 3 h. Paris, **à vendre meublée ou non.** S'ad. à Me Durin, not. à Pougues (Nièvre).

DOMAINE DE FRILEUSE à Brüs-sous-Forges (S.-et-O.), château, ferme, terres et bois. Cce : 329 ha. **M. à prix : 120.000** fr. Adj. ch. not., 16 juin. S'ad. Mes Péronne et Robineau, not., 8, r. de Maubeuge.

VENTE, au Palais, le 21 mars 1914, 2 heures.

PROPRIÉTÉ sise à Paris **40, RUE LAUGIER,** et 11, impasse Laugier. Cce : 2.044 m. 33 c. env. Rev. : 18.500 fr. **M. à prix : 250.000 fr.** S'adresser à Mes H. Cazier et Tual, avoués et à Mes Bucaille et Rafin, notaire à Paris.

Vente, au Palais, le 18 mars, à 2 heures

Maison à Paris, 32, RUE PIERRE-CHARRON, (8e arr.). Prêts Crédit Foncier : 370.000 fr. Rev. brut : 51.000 fr. envir. **M. à pr. : 625.000 fr.** S'ad. à Gieules, Bonnin, Rougeot, avoués ; Gastaldi, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, 14 mars 1914, 2 h.

PROPRIÉTÉ de rapport à **MEUDON** (Seine-et-Oise), rue de la République, 28 et 28 *bis*, et rue du Parc, 13. Contenance : 1184 m. environ. Rev. net : env. 8.000 fr. Prêt du Crédit Foncier. **Mise à prix : 50.000 fr.** S'ad. à Me Fournier-Latouraille, av., 110, r. de Rivoli ; Depaux-Dumesnil, av. ; Rocagel et Hassenot-Desmonges, notaires.

BULLETIN FINANCIER

Les discours succèdent aux discours, et bien que deux mois seulement nous sépare des élections, le problème fiscal reste entier. Les projets de M. Caillaux ont été vigoureusement combattus par M. Ribot au Sénat, et devant autant d'incertitudes, c'est m veille que de voir la Rente se maintenir à 87,20, sans même savoir si le dogme de s coupon intangible sera respecté. Il est vrai que son marché a été quotidiennement sc tenu par les nombreux achats des Caisses.

Les fonds russes ont fait montre de lourdeur durant quelques séances, et il fallait attendre. Les conditions alléchantes du dernier emprunt avaient engagé bien des porteu à arbitrager d'anciens types contre du nouveau, dont le prix d'émission avait été fix 468,75 par obligation de 500 fr. nominal. Il s'agissait de l'émission d'obligations réun des chemins de fer russes comprenant au total 1.330.000 obligations 4 1/2 o/o. Elle e malgré le nombre important de titres, offert au public, le plus grand succès.

Le tassement qui s'était produit dans le groupe russe fut d'ailleurs éphémère, ai qu'en témoignent les cours ci-après : Russe 4 o/o 1901 : 88,85 ; Consolidé 4 o/o : 91,2 4 1/2 o/o 1909 : 97,60 ; 5 o/o 1906 : 103,75 ; 3 o/o 1891 : 76,30.

L'Héllénique 5 o/o 1881 accentue sa faiblesse à 290. On dit que l'emprunt qui s émis sur notre place aurait lieu fin mars, après l'emprunt français...

Le Roumain 4 o/o 1898 est bien défendu à 89,50.

Notons une légère amélioration de l'Ottoman unifié 4 o/o à 86,70.

Le journal le *Jeune Turc* annonce que Djavid bey aurait déjà négocié à Paris un secc emprunt de 1 milliard de francs à émettre en plusieurs tranches.

Le Bulgare 5 o/o 1902 est peu traité et demeure ferme à 500 fr.

Même remarque sur le Serbe à 81,95.

C'est toujours le même manque d'entrain sur les actions de nos chemins de fer, qui présentent sans changement notable aux environs des cours ci-après :

Orléans 1348 ; Est 925 ; Nord 1690 ; Midi 1102 ; Lyon 1300.

L'hésitation persiste dans le groupe bancaire et plusieurs valeurs de ce compartim s'alourdissent à nouveau.

La Banque de Paris n'est plus qu'à 1670 ; la Banque de l'Union parisienne perd 37 à 1000 ; la Société Générale conserve imperturbablement le cours de 815 ; le Crédit Mc lier est plus faible à 602 ainsi que la Banque française pour le commerce et l'indust à 280.

Le Crédit Lyonnais conserve le cours de 1700 ; son dividende a été maintenu à 65 par action.

Le Comptoir National d'Escompte est bien disposé à 1052 ; le Crédit français est ram à 449.

Le Crédit foncier de France témoigne de la plus grande fermeté à 903 fr.

Le groupe des banques étrangères est hésitant. La banque russe du commerce et l'industrie s'alourdit à 907.

La Banque Ottomane trahit quelque faiblesse à 646. Cet établissement espère contin à exercer son activité en Bulgarie et en Grèce, si on lui fait des conditions acceptabl Les succursales de Serbie seraient cédées à la Banque franco-serbe.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

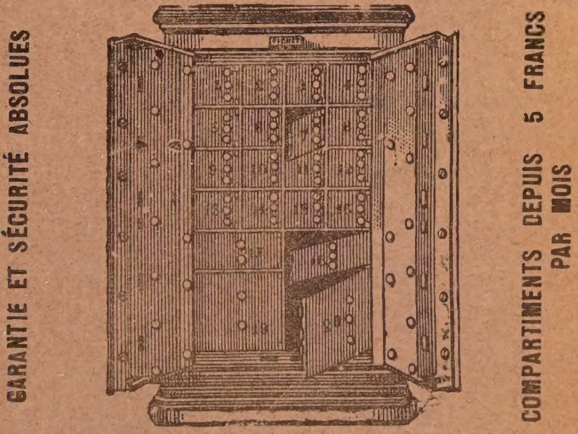
Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.



Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois %............ 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans.................. 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.